

Maurice - Paul GAUTIER

CAPTAIN FREDERICK MARRYAT

L'HOMME ET L'OEUVRE

TOME I

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITÉ DE PARIS III

— LE 27 MARS 1971 —

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III

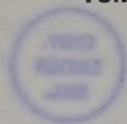
- 1973 -

Maurice - Paul GAUTIER

CAPTAIN FREDERICK MARRYAT

L'HOMME ET L'OEUVRE

TOME I



THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS III

— LE 27 MARS 1971 —

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES

UNIVERSITE DE LILLE III

- 1973 -

CAPTAIN FREDERICK MANNAT

L'HOMME ET L'ŒUVRE



AVANT-PROPOS

Aussi peu orthodoxe qu'il puisse paraître, c'est sur une boutade plaisante de Sylèvre Monod, lors d'un échange de correspondances, que nous avons été conduit à envisager une étude de Frederick Marryat. Notre intérêt pour les choses de la mer nous a incité à nouer un contact plus étroit avec ce commandant de la 'Royal Navy'. Devant la personnalité complexe de l'homme d'action doublé d'homme de lettres, notre curiosité s'est amplifiée et s'est matérialisée sous la forme de la présente monographie.

Au terme de ce travail, nous exprimons nos vifs remerciements aux organismes et aux personnes qui en ont favorisé l'évolution. Sous les auspices du British Council qui nous offrit généreusement son assistance s'est déroulée la phase initiale de nos recherches. La Commission Fulbright et le Centre National de la Recherche Scientifique nous ont, à leur tour, permis de pousser plus avant notre enquête et la Maison de l'Institut de France a largement facilité nos séjours à Londres.

Il nous est aussi agréable de souligner le concours que nous ont apporté de nombreuses bibliothèques ; nous tenons à remercier les bibliothécaires et archivistes des Greenwich Maritime Museum, British Museum, London University Library, Public Record Office en Grande-Bretagne, des Pierpont Morgan Library, New York Central Library, Yale University Library aux Etats-Unis, des Archives Nationales et du Service Historique

de la Marine en France. Nous n'aurons garde d'omettre nos correspondants de University of California Library, Los Angeles - Queens' College Library, Cambridge - Bristol Archives Office - the Royal Society - the Royal Asiatic Society - the Geological Society - the Royal Horticultural Society qui donnèrent suite à nos demandes d'information. Nous devons une mention spéciale pour leur complaisance à Miss Blundell, Resident Tutor, University of the West Indies, Grenada - Professor D. Hall, University of the West Indies, Jamaica - Mr C.V. Black, Government Archivist, Jamaica - et Mr B.J. O'Neil, Coordinator, Boston Public Library. Par ailleurs, les réponses de Mr T.E. Callander, Chief Librarian, Croydon - Mr C.W. Musgrave, Director, Brighton Public Libraries - et Mr W. Myson, Borough Librarian, Wimbledon, nous ont été un appoint précieux ainsi que l'autorisation accordée par Maggs Brothers de consulter les catalogues de vente de la firme à Londres.

Nous savons gré au Dr H.M. Young, arrière petite-nièce de Frederick Marryat, de nous avoir confié des papiers personnels - à Mrs Van Damme de son amabilité lors de notre visite à Langham - et à Commander A.F.C. Layard RN de sa communication de documents inédits sur la Campagne de Birmanie. Nous sommes en outre redevable à Mr Oliver Warner et au professeur Christopher Lloyd de leur aide inestimable ; en guides éclairés, ils surent nous introduire dans l'univers de Marryat et leur accueil, à Londres comme au Royal Naval College de Greenwich, a toujours été empreint d'une chaude cordialité.

Nos sentiments de respectueuse gratitude vont à nos maîtres de la Sorbonne, M. Louis Bonnerot et M. Louis Landré, pour leurs bienveillants encouragements. Nous avons une dette particulière envers M. le Doyen Raymond Las Vergnas qui accepta d'être notre directeur de thèse et nous prodigua sans réserve son attention et ses conseils tout au long de ce travail. Pour

l'intérêt encourageant qu'il nous a manifesté dans nos recherches et le temps que, malgré ses lourdes tâches, il a bien voulu nous consacrer, qu'il nous soit permis de lui dire ici notre profonde reconnaissance.

Paris, Septembre 1970

Introduction

La littérature anglaise étant riche de grands noms, pourquoi se pencher plus précisément sur Frederick Marryat ou 'Captain Marryat' -puisque telle est l'appellation la plus communément admise- qui semblerait faire plutôt figure de parent pauvre ? Peut-être bien pour cette raison même, car, à lire ses ouvrages nombreux et relativement variés, le lecteur ne peut s'empêcher de remarquer que la critique mutilé l'oeuvre de Marryat en ne voulant voir en lui que le "captain" ; en effet, Conrad qui tenait absolument à se définir lui-même comme un être amphibie ⁽¹⁾ a clairement signalé que les héros de Marryat participent de cette même nature ambivalente et que, dans ses oeuvres romanesques, l'intrigue se déroule autant sur terre que sur mer ⁽²⁾.

Assurément, il a servi dans la marine britannique, à une époque brillante de son histoire, et ce doit être là notre second motif d'intérêt. Marryat a en effet toujours été un homme d'action, souvent plongé au coeur de l'événement, et le suivre nous entraîne dans une résurrection du passé, résurgence

-
- (1) Joseph Conrad, Notes on Life and Letters, London 1921, in "Flight" : "I may fairly call myself an amphibious creature. A good half of my active existence has been passed in familiar contact with salt water..."
- (2) Ibid., in "Tales of the sea" : "His [Marryat's] novels, like amphibious creatures, live on the sea and frequent the shore".

non point froidement objective et exsangue mais palpitante et colorée par l'ardeur même qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait.

Cette restitution des temps passés, "à terre comme à la mer", est un des charmes de la vie et de l'oeuvre de Marryat. Aussi nous semblerait-il regrettable de voir sombrer à jamais une oeuvre dont, le plus souvent, seules quelques épaves flottent encore sous la forme des "juveniles" dans la mémoire de maints Britanniques ; conserver à un auteur, en le faisant mieux connaître, le rang qui lui semble dû, tel est le propos essentiel de cette étude.

Mieux faire connaître l'homme, dans le cas de Marryat, n'est pas une tâche aussi simple qu'il pourrait paraître à première vue. En effet bien des critiques attirés par cette personnalité quasi magnétique ne se sont le plus souvent intéressés, en définitive, qu'à un aspect du kaléidoscope et n'en ont ainsi donné qu'une vue fragmentaire (3) ou bien encore, pour des raisons diverses, ont-ils dû renoncer à achever leurs travaux.

Ces raisons diverses ont souvent eu, en fait, le même commun dénominateur, si l'on peut dire, comme le montrent deux cas précis. E.H.W. Meyerstein projetait d'écrire une biographie de Marryat et, à l'occasion de la publication dans the Times Literary Supplement d'un article anonyme intitulé "The Captain's Deathbed" (4), un de ses amis, Mr Dobree, lui écrivait d'Ecosse le 22 octobre 1935 pour l'encourager vivement

(3) E.H.W. Meyerstein, Captain Marryat and the Ariadne (1935). Christopher Lloyd, Captain Marryat and the old Navy (1939). Oliver Warner, Captain Marryat, a Rediscovery (1953). D. Hawes, The Complete Novels of Captain Marryat : a Survey. Birbeck College, University of London, MA 1960. Jules Zanger, Captain Frederick Marryat, Diary in America (1960).

(4) The Times Literary Supplement, September 1935, published in 1950 in The Captain's Deathbed and other Essays by Virginia Woolf.

dans cette voie malgré la minceur de la documentation (5). De même, les recherches de Sadleir, comme celles de Meyerstein, devaient déboucher sur une impasse ; dans une lettre du 24 octobre 1931, Sadleir disait avoir appris que les papiers de famille avaient été détruits dans un incendie (6). Les quelques rares documents de la collection C.T. Davis à la "John Evelyn Society" de Wimbledon ne pouvaient guère inciter Meyerstein ni Sadleir à poursuivre plus avant leur projet d'une étude purement biographique de Marryat car, selon une formule pertinente de Virginia Woolf, la plupart des questions posées à son sujet restaient sans réponse (7). Il semble d'ailleurs justifié de se demander ici dans quelle mesure Marryat lui-même n'est pas en partie responsable de cet état de choses si l'on en croit quelques lignes dans une de ses lettres ; de son vivant déjà le romancier commençait à se défier des indiscretions puisées éventuellement dans sa correspondance (8).

Aussi les chercheurs renoncèrent-ils et nous trouvons-nous au seuil de ces ténèbres dans lesquelles nous tenterons de jeter quelques lueurs, chemin faisant, grâce à un départ entre l'imaginaire et le vérifiable ; ainsi aurons-nous une base sur laquelle fonder plus solidement la connaissance intuitive de

(5) Meyerstein Mss, British Museum 47879 A. "I hope you will manage to do the life, though there is so little material."

(6) Ibid.
"Family material destroyed in a warehouse fire".

(7) Virginia Woolf, the Captain's Death-bed and other Essays, London, 1950.
"These are questions that we may ask, but that we must ask in vain".

(8) Meyerstein Mss, op. cit. cf. p. 3, n. 5
"Very careful in my correspondence (if the addressee intends to keep my letters and means to profit by them after my death)".

Marryat, connaissance que Virginia Woolf nous invite à approfondir dans la lecture des oeuvres du romancier (9).

(9) Virginia Woolf, op. cit., cf. p. 3, n. 7
"One of the most active, odd and adventurous lives that any English novelist has ever lived is alas one of the most obscure... if posterity wants to know about the Captain it must read his books".

Livre I : L'HOMME

I - LE MILIEU FAMILIAL

Chapitre I : Les Origines familiales

Si la mer et l'action constituent les constantes qui, pour Marryat, déterminent le déroulement de sa vie, comme s'efforcera de le souligner la présente étude, l'examen attentif de l'arbre généalogique familial établi par C.T. Davis ⁽¹⁾ nous révèle des ancêtres eux aussi attirés par la vie active, voire dans certains cas, l'aventure.

Les recherches de C.T. Davis étaient venues compléter et rectifier quelques déclarations sujettes à caution dont Florence Marryat, une des filles de l'écrivain, avait émaillé la biographie qu'elle avait publiée en 1872 ⁽²⁾. Malheureusement cet ouvrage témoigne plus d'une louable affection filiale que d'une impartiale objectivité dont le critique ne saurait se départir au risque de verser dans un nouveau culte de la personnalité. Telle était déjà d'ailleurs l'opinion que reflétait le compte-rendu de l'ouvrage donné dans the Pall Mall Gazette des 29 octobre et 2 novembre 1872 où l'on regrettait la pauvreté de

(1) Cecil T. Davis, Pedigree and Memoranda of the Family of Marryat, London 1909.

(2) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, London 1872.

"I publish them [these sketches] in the hope that some information respecting the life of an author who, in his own peculiar line, has never been surpassed, may possess some interest for a generation that knows him only by hearsay".

la documentation réelle (3). Le critique ne cachait pas sa déception car chacun attendait, vingt-cinq ans à peine après la mort de l'écrivain, une ample moisson de documents ; or, au lieu de piquantes anecdotes et de précisions révélatrices, Florence Marryat n'offrait que des excuses (4) pour un ouvrage de loin inférieur aux mémoires écrits sur Dickens ou Thackeray. En revanche, Florence Marryat, en fille respectueuse, auréolait et encensait son père tout au long du récit pour compenser, en quelque sorte, l'absence de documents qu'elle expliquait par les nombreux déménagements et l'éparpillement des papiers familiaux. Peut-être ne serait-il pas inexact non plus d'attribuer une certaine discrétion de la fille au fait que l'épouse de l'écrivain était toujours en vie à cette époque puisque the Times ne devait annoncer sa mort qu'en 1883 (5), entourée de ses proches, comme le précisent des documents récemment confiés au

(3) The Pall Mall Gazette, 29 october 1872, pp. 1454-1455.

"This book will disappoint people... worth reading all the same because fullest account of a very interesting man and admirable writer peculiarly English in his character and genius... Florence Marryat making a mournful apology for the meagerness of her narrative... in a certain degree surprising".

(4) Florence Marryat, op. cit., cf. p. 5 - Preface.

"These sketches [do not] claim a place upon the book-shelf beside such complete memoirs as those of Thackeray or Dickens... His contemporaries are either dead or scattered, his correspondence (which was voluminous and well worth preserving) is mostly lost or destroyed".

(5) The Times, 17 february 1883.

"Deaths - On the 13th february at Clifton in the 90th year of her age, Catherine Marryat, relict of the late Captain Marryat RN, CB of Langham in the County of Norfolk".

Musée Maritime de Greenwich (6).

A dire vrai, la recherche d'une filiation incontestable pour les ancêtres de Marryat est d'autant plus délicate que l'orthographe même du nom a été longtemps incertaine ; ne trouve-t-on pas Mariet, Marriott et, même du vivant de l'auteur, Marryatt et Merriot (7) ? Burke, après une allusion à trois chevaliers bretons venus au temps de la conquête, remonte, dans son article (8), jusqu'à Thomas de Marryat qui aurait servi sous John Champernon dans l'armée huguenote commandée en France par l'amiral Coligny. Ce Thomas de Marryat aurait échappé au massacre de la St Barthélémy en se cachant le 24 septembre 1572 chez lord Whitworth, alors ambassadeur d'Angleterre à Paris. Sa participation à la bataille d'Ivry en 1590 lui aurait valu de regagner l'Angleterre avec, comme récompense commune à tous les officiers, "a canton charged with a fleur de lys" (9) et, à son retour, il aurait, selon Burke, épousé Anne, fille de Daniel Lake dans le Suffolk.

Ici apparaissent plusieurs désaccords entre Burke et Davis, ce dernier attribuant, dans son arbre généalogique,

-
- (6) Marryat Private Papers, Greenwich Maritime Museum.
Obituary notice of Catherine Marryat "a lady who died last Tuesday week (13th of this month) at the ripe age of 90... she was surrounded by many members of her own family... all of her surviving children were present when the sad event occurred."
- (7) Letter T.E. Callander, Croydon Librarian to M. Gautier, 1 november 1962.
"I have used the modern spelling of the name in the above references, but it occurs variously as Merriett, Marriatt and Marryatt".
- (8) Sir Bernard Burke, History of the Colonial Gentry, London 1895, vol. II, pp. 431-434.
- (9) Ibid., vol. II, pp. 431-434.

plusieurs enfants au couple ci-dessus mentionné parmi lesquels, entre autres, John Marryat -né, dit-on, le 7 novembre 1646- et Obadiah Marryat né le 14 avril 1651. Si l'on s'en tient aux limites naturelles de la longévité humaine, il semble difficile de voir dans John et Obadiah des fils du dénommé Thomas aux si brillants  tats de service. Burke, tout en restant discret sur les dates, ferait plutôt de John le chaînon entre Thomas et Obadiah ; cette solution ne paraît pas pleinement satisfaisante et il semblerait préférable de voir effectivement dans Obadiah et John deux frères, le second né à une date plus tardive. On peut, semble-t-il, relever ici une contradiction à l'intérieur de l'étude de C.T. Davis qui signale, en citant comme référence "Marriage Licences, Vicar-General (10)" le mariage, en 1686, de John âgé d'environ vingt-quatre ans, ce qui, peut-être, s'insérerait mieux dans le contexte général.   partir de là, les deux études concordent hormis l'inexactitude commise par Burke qui situe la mort d'Obadiah en 1709 et non en 1699 comme l'indiquent les archives de Croydon (11), ce que confirme indirectement le testament homologué le 5 juin 1699 (12). La zone d'ombre, en conséquence, se place entre Thomas et ces deux fils incertains.

-
- (10) C.T. Davis, *op. cit.*, cf. p. 5, n. 1
 "1686, June 19. John Marryott of the Inner Temple, Lond., Esq^r, Bach^r, abt. 24, and Ann Style, Sp^r, abt. 20, da. of Sir Thomas Style of Wateringbury, Co. Kent, Bart ; at St Dunstan's in the West, St Clements Danes, or St Mary Savoy."
- (11) Letter T.E. Callender cf. p. 7, n. 7.
 Croydon Parish Registers - Burials.
 1696 June 25 Anne Marriatt
 1699 May 8 Obadiah Marriatt.
- (12) *Ibid.* Will made 4 october 1698, proved 5 June 1699.
 "Obadiah Marryat of Croydon, clerke, devoutly but privately burd at discretion of my Exec^{rs}. If I dye at Croydon in same grave with intirely beloved wife or as near to it as conveniently may be."

En fait, cette ombre se propage sur l'espace d'une à deux générations à partir de Thomas Marryat dont la silhouette est fort enténébrée pour assumer le rôle de premier aïeul clairement reconnu de notre écrivain auquel il aurait légué, après plusieurs générations, un peu de sa fougue et de sa hargne. Un document conservé à Stockholm (13), et dont une copie, contre-signée par le "Registrar of Her Majesty's College of Arms" en date du 2 décembre 1882, se trouve au Musée Maritime de Greenwich (14), signale la présence d'un Sir Thomas de Marryat au Queen's College à Cambridge en 1564. Il aurait même pris part, précise-t-on, à un masque donné à l'occasion de la visite de la reine Elizabeth, donc quelque cinq années avant son enrôlement sous la bannière de Henry Champernon. Or, il semble possible d'émettre des doutes sur l'identification commode du dénommé Sir Thomas de Marryat avec l'étudiant, Thomas Mariat, qui obtint effectivement son B.A. à Cambridge en 1565/1566 après trois années de présence studieuse au Queen's College (15). Cet étudiant serait d'ailleurs entré en religion en 1573 et aurait enseigné à Daventry dans le Northamptonshire où il aurait été inhumé le 22 mars 1615/1616 (16). On voit donc assez mal le lien entre cet homme qui choisit l'habit religieux en 1573 et

(13) Mss. in the Swedish Registry at Stockholm.

(14) C.T. Davis Mss, Greenwich Maritime Museum.

(15) Letter from F.R.D. Goodyear M.A., Ph. D., Librarian, Queen's College, Cambridge, to M. Gautier, 3 octobre 1962. "There was one Thomas (not Sir Thomas) Mariat or Marryat (not de Marriat) at Queen's from 1563-1566."

(16) J.A. Venn, Alumni Cantabrigienses, Cambridge 1951, part I, volume 3, p. 143 : "Mariat Thomas, Matric. sizar from Queen's, Easter 1563. B.A. 1565/66 as Marryat, One of these names ord. deacon and priest (Peterb.) Ap. 30, 1573. Schoolmaster and C. of Daventry, Northants. Buried there Mar. 22, 1615-16."

le militaire qui, brandissant l'épée, s'en allait guerroyer en France sensiblement à la même époque. Aussi semble-t-il préférable de conclure sur une simple homonymie même au risque d'épaissir l'ombre déjà dense qui entoure la figure de Thomas de Marryat ; pourtant, bien qu'entouré de ténèbres, le peu que nous savons de cet homme de guerre en ferait un aïeul valable pour notre intrépide homme de la mer.

Si nous suivons la descendance directe établie par C.T. Davis, nous remarquons, dans la famille, un certain attrait pour le métier d'homme de loi puisque John Marryat d'abord (17) puis Obadiah, à son tour, exercèrent cette profession. Les archives du "Public Record Office" mentionnent nommément en date du 4 juin 1690 "Mr Marryott, counsellor at law", dans une affaire juridique qui concernait la reine (18). Selon toute vraisemblance, ce "Marryott" occupait donc déjà le poste important de "Government Commissioner". A sa mort, il couchait plusieurs de ses fils sur son testament et exprimait le désir de voir l'un d'eux se consacrer à la vie religieuse (19).

Effectivement Zephaniah Marryat, né vers 1684, allait

(17) Cf. supra, p. 8, note 10.

(18) Public Record Office - State Papers - Domestic Series
SP 32/3, 16, 17, William and Mary.

"The Earl of Feversham and the rest of the Queen Dowager's trustees desire that no grant be made of the manor of Richmond in the county of Surrey till they are at first heard on behalf of her Majesty. Mr Marryott, counsellor at law, to be acquainted with it."

(19) Croydon Parish Registers cf. Letter from T.E. Callander - Croydon Wills 4 october 1698 "...sons John, Zephaniah, Josiah, and Thomas (all under 21) 20^s Dau. Hepzibah. Son Obadiah to have house at Stran and pay above legacies. Desire one of my sons may be bred to the Ministry, and my son Zephaniah gives me great hope that he may be serviceable in that capacity."

se faire pasteur et acquérir une certaine célébrité comme prédicateur, grâce au feu de son éloquence ⁽²⁰⁾, à Southwark où il exerça son saint ministère ; il devait, après une mort édifiante ⁽²¹⁾, être inhumé en 1754 ⁽²²⁾ dans ce secteur de Londres que les destructions de la deuxième guerre mondiale ont totalement bouleversé au point de détruire les moindres vestiges de l'ancien temps. Le 23 mars 1709, il avait épousé Ann Kidley ⁽²³⁾. Selon G.T. Davis, il y aurait là une erreur de l'Officier d'état civil dans le report du nom pour Anne Howard of Chudleigh, ce qui ne semble pas impossible puisque, dans le même document, le nom de l'époux est également mal orthographié.

Dans son ouvrage ⁽²⁴⁾, Walter Wilson précisait que, à sa mort, Zephaniah Marryat D.D. laissait cinq enfants dont le cadet avait déjà, sous l'impulsion paternelle, gravi les premiers degrés de la carrière ecclésiastique. Ainsi trouvons-nous trace de sa religieuse activité dans des documents officiels ⁽²⁵⁾ où, en date du 3 septembre 1761, nous est fournie une liste des

-
- (20) The Congregational Magazine, February 1828, p. 60, "Memoir of the Reverend John Morison".
 "Dr Zephaniah Marryat, pastor of the church assembling in Zoar Street, and now in Union Street, Southwark, and during the last years of his life, Theological Tutor to the students of King's Head Society and Fund Boards."
- (21) Walter Wilson, History and Antiquities of Dissenting Churches, London 1814, vol. IV, pp. 199-203.
 "He died suddenly but peacefully saying 'he was going to Heaven' on September 15, 1754."
- (22) Greenwich Maritime Museum, Marryat Private Papers
 Extrait dans "Burial Register Union Street, Swk, Deadman's Place :
 "Sept. 20, 1754 Buried Dr Marryat".
- (23) London County Hall, Clerkenwell Registers, FS 76 JS 1/7.
 "1709 March Zephaniah Marriott and Ann Kidley were married.
 23 march."
- (24) Op. cit. cf. p. 11, note 21.
- (25) Public Record Office, Southwold Register (Suffolk) RG 4/2358.
- | | | |
|------|-----------------|-------------|
| 1755 | Ann Marriott | December 14 |
| 1757 | Joseph Marriott | October 15 |
| 1758 | Ann Church | September 8 |

enfants baptisés par Thomas Marriett (sic) du 20 novembre 1754 au 19 août 1759. Parmi les noms des jeunes baptisés, nous relevons Ann Marriott le 14 décembre 1755 et Joseph Marriott le 15 octobre 1757, les propres enfants du pasteur qui avait épousé Sarah, fille de John Davy de Southwold ; le 8 septembre 1758, il baptisait Ann Church qui, plus tard, devait devenir sa belle-fille après son mariage avec Samuel Marryat, le dernier des cinq enfants qui allait voir le jour le 14 décembre 1761 ou 1762.

A cette date, Thomas Marryat n'était plus pasteur ni même "dissenting minister". A partir de 1761, en effet, comme avant 1752, les documents nous apprennent que le salut spirituel de la paroisse repose en d'autres mains car vers 1760, alors qu'il atteignait la trentaine, le pasteur abandonna la religion pour la physique et, selon diverses références (26), serait parti étudier la médecine à Edimbourg. Si l'on en croit le Révérend John Wilson, il n'y aurait là rien d'étonnant car le jeune homme n'avait jamais éprouvé la moindre vocation religieuse (27), ce que soulignait aussi McNalty dans son article de 1935. Thomas Marryat devait lui-même confesser à ses lecteurs -"Vale lector amice et laboribus meis fruere"-, dans la préface à la cinquième édition de Therapeutics datée du 24 septembre 1776 à Birmingham, qu'il avait toujours subi l'attraction de cette science (28). Des imprécisions apparaissent sur son diplôme de

(26) The Bristol Medico-Chirurgical Journal, A.S. McNalty, "Thomas Marryat M.D. : a Memoir", Spring 1935, vol. 52, pp. 165-170.

"not bent for the ministry... a medical student in Edinburgh and graduated M.D."

(27) Op. cit. cf. p. 11, note 21.

(28) Thomas Marryat, Therapeutics or the Art of Healing, Birmingham 1777.

"my attachment (perhaps too violent) to formulae I readily confess."

docteur obtenu non à Edimbourg, comme l'indique le Dictionary of National Biography, mais à Aberdeen en 1760 ⁽²⁹⁾. On perd un peu sa trace après l'obtention de ce diplôme -pourquoi à Aberdeen et, qui plus est, sous la direction d'un médecin londonien ?- qui couronne sa brusque et tardive carrière universitaire. Quand bien même l'Université d'Aberdeen aurait été plus indulgente dans la délivrance du parchemin, l'autorité de Thomas Marryat n'en est pas moins proclamée, dès le 24 août 1766, à Antrim par Sharman Harrold ⁽³⁰⁾ et, d'après la notice biographique qui précède l'édition Therapeutics publiée à Bristol en 1805, il aurait beaucoup voyagé sur le continent et même par delà l'Atlantique ⁽³¹⁾ avant d'exercer en Irlande ⁽³²⁾ et finalement à Bristol où, dès 1780, sa présence était signalée ⁽³³⁾ parmi le personnel

(29) Records of Marischal College and University, Aberdeen 1898, vol. II, p. 120

"1760 Thomas Marryatt

Dr Theophilus Lobb, an eminent physician in London".

(30) Thomas Marryat, op. cit. cf. p. 12, note 28.

"To the Author of a New Practice of Physick
Long had philosophy lain hid in night,
'Till sapient Newton rose and all was light ;
So Physick hobbled on with crippled pace
Veil'd in dark terms, or cover'd with grimace
'Till MARRYAT laid her open to the view ;
With truth adorn'd her and with reason too."

(31) Notes and Queries, May 1901, pp. 409-410.

Un lecteur désireux de s'informer et jugeant peu satisfaisants les articles du Dictionary of National Biography et de Therapeutics écrit :

"These notices are meagre. I believe he never went to America but to Padua."

(32) Thomas Marryat, Therapeutics, Preface to the 5th edition. "the 2nd edition at Cork in the year 1770" dedicated to the "Nobility and Gentry of Ireland in testimony of the innumerable civilities received."

(33) Medical Register for the year 1780, London 1780, pp. 141-142.

"Bristol.

A dispensary was instituted at Bristol in 1776, to relieve the sick poor at their own houses, and in 1777 was

hospitalier du Dispensaire fondé en 1776. C'est là qu'il devait mourir, le 28 mai 1792, à l'âge de 62 ans, dans la solitude ⁽³⁴⁾ et presque le dénuement, après avoir connu une certaine aisance, et être inhumé au "Lewin's Mead Burial Ground" ⁽³⁵⁾ le 4 juin 1792 ⁽³⁶⁾. Ce Thomas Marryat, comme le supposé aïeul Thomas de Marryat mais, cette fois-ci, avec plus de certitude, ne semble-t-il point fort bien annoncer, par son humeur vagabonde et sa débordante activité ⁽³⁷⁾, un descendant chez qui l'hérédité aura

- (33) suite de la page 13. ...extended to lying-in women. The former are attended by an apothecary, and in extraordinary cases by a physician ; the latter are delivered by a surgeon, and provided with necessary linen during the month...

Physicians

Thomas Rigge M.D. (Padua)

Colin Drummond M.D. Fellow of the Royal College of Physicians at Edinburgh.

Thomas Marryatt M.D.

Therapeutics, or a New System of Physic
4to Shrewsbury 1775
8vo Birmingham 1778.

- (34) Bristol Archives Office. Will of Thomas Marryat, 17 may 1792.
"In the name of God Amen, I Thomas Marryat of the City of Bristol Doctor of Physic make this my last will and Testament... and give and bequeath unto my two friends Thomas Andrews cabinet maker and William Morgan wine cooper both of the said City of Bristol... all my estate and effects... etc.
- (35) Op. cit., cf. p. 11 , n. 20.
- (36) The Gentleman's Magazine 1792, p. 578.
"June 4 - death of Dr Marryat, an eminent physician at Bristol."
- (37) Dictionary of National Biography, vol. XXXVI, p. 203.
"His wit, though frequently coarse, was irresistible. From 1747 until 1749 he belonged to a poetical club which met at the Robin Hood, Butcher Row, Strand, every Wednesday at five, and seldom parted till five the next morning... Marryat, whom Dr Brookes nicknamed 'Sal Volatile', frequently kept the table in a roar, though he was never known to roar himself."

transmis un peu de cette vitalité et de cette curiosité.

Cet homme qui cessa de soigner les âmes pour guérir les corps eut plusieurs enfants mais nous ne considérerons guère que deux d'entre eux, à savoir le père et l'oncle de notre écrivain. Samuel Marryat, futur oncle de Frederick et cadet des enfants de Thomas Marryat, ne fut point baptisé par son père comme les deux aînés car il naquit trop tard pour les bénédictions de son père, le pasteur. Il devait par la suite, tel son aïeul Obadiah, choisir la voie juridique et réussir remarquablement comme avocat, malgré certains commentaires acerbes ⁽³⁸⁾, en accédant au poste envié de 'King's Counsel'. A Ipswich, il épousa, le 31 mai 1788 ⁽³⁹⁾ Ann Church, celle-là même que son père avait baptisée quelque trente ans plus tôt à Southwold ⁽⁴⁰⁾. Ce couple ne devait point avoir d'enfant ; aussi -et c'est là ce qui nous intéresse pour notre écrivain- Samuel allait-il, à sa mort qui survint en novembre 1828 ⁽⁴¹⁾, laisser une partie de ses biens à ses neveux. La fortune léguée était importante au point que the Gentleman's Magazine de Janvier 1829 ne pouvait s'empêcher, comme nous le verrons, de publier les clauses générales du testament ⁽⁴²⁾.

(38) Fraser's Magazine, May 1833, vol. VII, p. 555.

"Marryat rated his own abilities and legal attainments with as much partiality in their favour as Sir Vicary Gibbs did his own. To the highest polish of vulgarity, Marryat added a strong head, and an inflexible insensibility to any thing like feeling."

(39) The Ipswich Journal, Saturday, May 31, 1788.

"Wednesday sennight Mr Marryott, barrister at law, was married to Miss Church of Witnesham, near this town."

(40) Cf. *supra* p. 11, note 25.

(41) The Ipswich Journal, Saturday, november 22, 1828.

"Saturday last died in Russell Square, aged 67, Samuel Marryatt, Esq., one of His Majesty's Counsel, and Bencher of the Honourable Society of the Middle Temple."

(42) Cf. Livre I, p. 113, note 47.

A côté de cet oncle, ressuscité dans les romans de Frederick Marryat, se tient le frère aîné Joseph qui plus étroitement encore nous intéresse puisqu'il s'agit du père de l'écrivain. Joseph, né à Southwold et baptisé en 1757 par son propre père, Thomas Marryat ⁽⁴³⁾, allait parvenir, lui aussi, à un poste éminent dans le monde des affaires et de la politique ; à sa mort en 1824, il était en effet 'Chairman of the Committee at Lloyd's' et 'Member of the Parliament' où il représentait la circonscription de Sandwich qui lui avait renouvelé sa confiance et son estime par plusieurs réélections ⁽⁴⁴⁾.

En fait, c'est lors de son séjour outremer que Joseph Marryat avait jeté les bases de sa fortune personnelle. Après avoir fort vraisemblablement reçu une instruction commerciale ⁽⁴⁵⁾, il partit pour l'île de la Grenade dans les Indes Occidentales. Pourquoi particulièrement cette région du globe qui, à nouveau entre les mains des Français en 1779 ⁽⁴⁶⁾, était l'enjeu d'une entente peu cordiale depuis 1763 ? Ce choix semble mystérieux à moins que l'on accorde quelque créance à l'hypothèse, non vérifiée à ce jour et formulée en des lieux divers, selon laquelle le docteur Thomas Marryat, destinant son fils aîné à la carrière des affaires, l'aurait envoyé relativement

(43) Cf. supra p. 11, note 25.

(44) Cf. Livre I, p. 72.

(45) Stewart M. Ellis, Mainly Victorian, London 1925, pp. 43-51.

(46) Archives Nationales, C¹⁰ A³.

Ordonnance du 7 juillet 1779 déliant chacun de toutes les dettes envers les Anglais comme conséquence à l'oppression exercée par ceux-ci et en particulier par

"George Scott, Ecuyer Commandant en chef Grenade en l'absence de Robert Melville, Ecuyer Gouverneur des Grenade et Grenadins.

Donné à la Grenade, le 7 juillet 1779

Signé le Comte de Durat

Gouverneur Général".

jeune à la Grenade malgré une "situation assez précaire" (47) ; cette dernière remarque ne serait-elle point une allusion à la rivalité franco-anglaise dans cette zone vers 1775 ? Cette hypothèse nous paraît encore plus séduisante si l'on admet la plausibilité d'un voyage outre-Atlantique de Thomas Marryat entre 1765 et 1775, années au cours desquelles nous perdons sa trace. Directement lors d'une éventuelle visite à cette île ou bien même dans des conversations avec des négociants qui s'intéressaient à ces terres lointaines -n'oublions pas que le docteur s'installa à Bristol, port ouvert sur l'Atlantique- Thomas Marryat n'aurait-il pas pu lui-même apprécier assez justement les nouvelles et prometteuses perspectives qu'offraient ces territoires récemment rattachés à la couronne britannique ?

En tout cas, le fils dut suivre les judicieux conseils du père puisque, en 1788 selon Stewart Ellis (48), nous retrouvons Joseph Marryat aux Etats-Unis, à Boston plus exactement où il était venu de la Grenade avec un chargement de bois. Samuel Breck devait raconter plus tard comment ce négociant d'une trentaine d'années devint son rival heureux et lui ravit celle des filles Geyer à qui il était attaché, à savoir Charlotte -alors âgée de dix-huit ans tout au plus- qui devait être la mère du romancier. La cour et les épousailles menées tambour battant, telles qu'elles transparaissent dans le récit

(47) The Annual Register, January 1824, p. 204.

"Being intended for the general profession of a merchant, he was sent out at an early age to the island of Grenada, where, notwithstanding some untoward circumstances, which would, ever afterwards, have damped the ardour of many minds, and deterred them from the prosecution of such a career as he had embarked in, he laid the foundation of that intimate local knowledge of the whole West Indian Archipelago, and of its comprehensive relations both with Europe and America.

(48) Stewart M. Ellis, op. cit., cf. p. 16, note 45.

du rival malheureux (49), sont assez dans le style incisif des Marryat sans pour autant rappeler les impétueux attachements qui auraient été, selon des sources douteuses, pratique courante dans la famille Marryat ou plus exactement Meriet au quatorzième siècle (50). Samuel Breck épanchait sa bile dans ce livre de souvenirs, même après tant d'années, et son dépit s'exprimait en une phrase lapidaire (51). Quel motif invoquer pour un accord si prompt entre le père et le prétendant ? Etait-ce dû à la charge que représentait l'existence de huit enfants dont cinq filles au foyer de Frederick William Geyer (52) ? Cette charge devait être d'autant plus lourde -peut-être ne serait-il pas inopportun de le rappeler ici- que, depuis 1778, d'énormes difficultés assiégeaient ce loyaliste (53) dont le nom avait

-
- (49) Samuel Breck, Recollections, Philadelphia 1877, pp. 95-97.
 "Nobody knew Marryat... Geyer would not have lent him a thousand dollars, yet he immediately consented to the match. Charlotte was exceedingly opposed to it, and urged me to interfere to prevent it. This I would have done most willingly, most joyfully. But I was scarcely nineteen (she was about six months younger) and no interference short of marriage could avail..."
- (50) Op. cit., cf. p. 9, note 13.
 "...disembowelling his deceased wife... a fancy peculiar to the knightly family of Meryat".
- (51) Samuel Breck, op. cit., p. 18, note 49.
 "In short, I lost Charlotte who was importuned into a marriage with my rival".
- (52) New England Historical and Genealogical Register, vol. 25, January 1871, pp. 46-48.
 "three sons and five daughters :
 Mary-Ann, in 1792 wife of Andrew Belcher, son of Jonathan governor of Massachusetts and New Jersey for 27 years, and father of Edward Bt. of the Royal Navy.
 Charlotte, wife of Joseph Marryat, 17 december 1789.
 Catherine, wife of Nathaniel Tucker of Bellow Falls, 8 july 1802.
 Susan died single in 1802, march 7.
 Nancy, wife of Rufus G. Amory, 13 february 1794.
- (53) Ibid.
 "Mrs Marryat (Charlotte) often spoke of being as an infant passed out of the rear-window of the house (in Summer St.) when it was assailed by the Liberty Boys".

paru dans le 'Banishment Act' ; proscrit (54) et privé de ses biens, cet honorable négociant put toutefois revenir habiter sa bonne ville de Boston à Wheeler's Point dès 1781 (55), mais il lui fallut attendre 1789 pour recouvrer la citoyenneté américaine sur une décision du 'Massachusetts General Court' (56).

En tout état de cause et quel qu'ait pu être le motif qui précipita les épousailles, le mariage se fit et, notons-le, en 1789 à un moment où la situation du négociant bostonien était encore précaire, alors qu'en 1794 on pouvait le retrouver, lancé à nouveau dans la société (57) et les affaires avec son fils

-
- (54) James H. Stark, the Loyalists of Massachusetts, Boston 1910, pp. 350-351. "He was proscribed and banished in 1778, but not being an Addresser, or having taken any active part in politics, he was allowed to come back in 1789 and was restored to citizenship by Act of Legislature".
- (55) Alfred E. Jones, the Loyalists of Massachusetts : their memorials, petitions and claims, London 1930, pp. 143-144. "By resolve of the General Court, July 6, 1781, it was determined to refrain from proceeding with the libel against his house and land at Wheeler's Point, Boston (A.O. 12/82). A list of claims was made against his estate (A.O. 12/81, f. 83 ; A.O. 12/83, F.1)...
"Geyer lived after the war with his family at Boston, as a British subject, in the house in Summer street, formerly his own, which had been confiscated. Everyone had shown him the utmost friendship and civility since returning here (Anstey's Report in A.O. 12/81, ff. 40-43)."
- (56) Lorenzo Sabine, Biographical Sketches of Loyalists of the American Revolution, Boston 1864, vol. I, p. 468. "citizenship restored in 1789, by Act of Legislature".
- (57) J.H. Stark, op. cit., cf. p. 19, note 54.
"Nancy Geyer married Rufus Amory, February 13th, 1794. He was the second son of John Amory the loyalist, and a very successful lawyer. The wedding is described as 'a very gay and brilliant affair'. It gained an unexpected distinction in consequence of a heavy snowstorm by which Prince Edward, afterwards Duke of Kent and father of Queen Victoria, travelling from Canada to take command of the troops at Halifax, was just detained at Boston. He accepted Mr Geyer's invitation to the wedding, and came with his aides. 'His Royal Highness', it is recorded, 'was complaisant and affable in his deportment, and claimed the customary privilege of kissing the bride and bridesmaids.'"

au 13 Union street à Boston (58). Les documents relatifs à cette union nous conduisent à rectifier, semble-t-il, deux renseignements fournis dans l'étude de C.T. Davis déjà mentionnée (59). En effet, selon deux sources américaines -l'une officielle (60), l'autre privée quoique relevant de l'information publique (61)- qui se confirment réciproquement, le mariage a été célébré à Boston le 17 décembre 1789 et non pas 1788. Charlotte prenait donc le nom de son époux et abandonnait le patronyme bien connu à Boston (62) sur lequel porte notre deuxième rectification. Aucun des documents officiels américains consultés ne présente la famille de la jeune fille sous le nom de 'Von Geyer', comme le fait C.T. Davis ; cette assertion implique une ascendance à la fois noble et germanique dont l'authenticité demeure douteuse (63),

(58) Lorenzo Sabine, op. cit., cf. p. 19, note 56 ; vol. 1, p. 468

"At the outbreak of the Revolution, Frederick William Geyer was one of the principal merchants of Boston... In business with his son n° 13 Union street, Boston, in 1794."

(59) C.T. Davis, op. cit., cf. p. 5, note 1.

(60) Boston Record Commissioners' Report n° 30 : Boston marriages from 1752 to 1809, Boston 1903, p. 126. according to which Joseph Marryat, Esq. (intention reads Captain Joseph Marryat) of the island of Grenada was married at the first Baptist Church in Boston on the 17 december 1789 by Rev. Samuel Stillman to Charlotte Geyer.

(61) The Massachusetts Centinel of Boston, 19 december 1789 announcing that Charlotte Geyer, the daughter of Frederick William Geyer, Esq., was married in Boston to Joseph Marryat, Esq., of Grenada.

(62) Op. cit., cf. p. 18, note 52.

"the house (Summer street Mansion) in the days of Mr Geyer was famed for its social gaieties and entertainments. Tradition tells us of the brilliant gatherings of wit and fashion around its sumptuous board, Mrs Geyer being noted for the courtesy and grace with which she presided and put everyone at ease. There could have been few pleasanter banqueting rooms in Boston".

(63) Ibid.

"the lady alluded to, in speaking of the family called it von Geyer, indicating a German origin, Geier being the word

cette adjonction n'est pas sans rappeler une similaire mutation intervenue dans la famille maternelle de Robert Graves (64). Il semble toutefois que, pour les Geyer, cette addition soit injustifiée car leur présence, à Boston même, était déjà officiellement signalée en 1690 et, avant cette date, à Nantucket sous l'orthographe 'Gayer' ou 'Geyer' (65). D'ailleurs, sans pour autant impliquer qu'il s'agit là de l'ancêtre familial, nous pouvons indiquer que ce nom était porté par un passager de dix-huit ans, à bord de l'Assurance' en partance pour l'Amérique en 1635 probablement (66) ; et ce voyageur, d'après le serment prêté pour être autorisé à s'embarquer, ne pouvait être qu'anglais.

Charlotte Geyer, devenue Charlotte Marryat, suivit donc son époux à la Grenade dans les Indes Occidentales. Leur

(63) suite de la page 20. ...in that language for vulture"... vol. 27, p. 242-245

"in regard to the Geyer or von Geyer family... the first of the name was a late emigrant hither, and the tradition is that he was of a good family in Germany..."

(64) Robert Graves, Goodbye to all That, London 1929, p. 17
"My mother's father's family, the von Ranke's, was a family of Saxon country pastors, not anciently noble. Leopold von Ranke, the first modern historian, my great-uncle, brought the 'von' into the family".

(65) J.H. Stark, op. cit., cf. p. 19, note 54
"The Gayers or Geyers as it was variously spelled, first settled at Nantucket. Some of the family came very early to Boston. The name is first mentioned in Boston Town Records 1690, when William Geyer married Maria Guard".

(66) John Camden Hotten, the Original Lists of Persons of Quality who went from Great Britain to the American Plantations 1600-1700, London 1874, pp. 110-112.
24 July (probably 1635)
The underwritten names are to be transported to Virginia imbarqued in the 'Assurance' de Lo : Isack Bromwell and Geo Pewsie Mr examined by the Minister of the Towne of Gravesend of their conformitie in our Religion, the men have taken the oaths of Allegiance and Supremacie.
Francis Gayer 18.

séjour allait y être de courte durée car le couple était londonien dès 1792 avec un premier enfant, Joseph Jr. Dans son livre de souvenirs, Samuel Breck devait reconnaître avec une entière bonne foi, beaucoup plus tard, la réussite de son rival qui, excellent mari, avait su combler sa compagne par le luxe et le faste de leur train de vie dans une propriété de Wimbledon dont l'intérieur était princier et l'extérieur paradisiaque (67). Charlotte, en digne fille de Susanna Ingraham-Geyer qui régnait avec éclat sur la résidence de Summer street à Boston, devait encore embellir cette demeure londonienne par la qualité de son goût personnel (68) ; toutefois, ce n'est point dans un tel palais que Frederick Marryat vit le jour.

(67) Samuel Breck, op. cit., cf. p. 18, note 49 ; p. 97
"Living at the West end of the town in handsome style, he spent his summers at a villa that cost him thirty thousand pounds sterling, which was described by a lady who visited it as a palace within and a paradise without... He made an excellent husband... the widowed and amiable Charlotte is still living in affluence..."

(68) Op. cit., cf. p. 18, note 52
"Those who on former days on their visits to London had the privileges of inspecting the gardens of Mrs Marryat at Wimbledon, then celebrated as among the finest in England for the variety and beauty of the plants and flowers, may reasonably conjecture that the taste and skill that produced such marvels was nurtured and fostered in her earlier days among the flower-beds of Summer street".

Chapitre 2 : L'enfant

Lorsque les parents Marryat s'établissent à Londres avec Joseph, le premier de leurs nombreux enfants, il n'est pas encore question de vie luxueuse ; en effet, même si les affaires étaient prospères à la Grenade, il fallait toutefois se ménager une place parmi les négociants londoniens. C'est au 4 Catherine Court, Tower Hill, que s'installe la famille Marryat probablement au début 1792, car l'appartement qu'ils allaient occuper est signalé vacant par le Sewer Rate en 1791 ⁽¹⁾. Les livres de 1792 et 1793 n'existent plus mais c'est là que, le 10 juillet 1792, devait naître Frederick Marryat, comme l'atteste un document déposé au 'Public Record Office' ⁽²⁾.

Toute une polémique, assez inattendue au demeurant

-
- (1) Guildhall, Sewer Rate City of London, Mss 2137 Longbourn to Walbrook,
 1789 Catharine Court rents rate
 (p. 42) 4 James Innings 35 5/10
 1791
 (p. 42) 4 James-Innings 35 (no money returned)
 (1792 & 1793 books destroyed)
 1794
 (p. 42) 4 Joseph Marryatt (sic) 35 5/10
- (2) Public Record Office, Dr Williams's Registers RG 4/4660
 (Ind 26139)

no.	Names of children	Names of parents	Witnesses	Time day	when month	born year
75	Frederick Marryat Parish of All Hallows Barking City of London	Joseph Marryat and Charlotte daughter of Frederick William Geyer	Susan Lamb S. Markaness	10	July	1792
	Registered November 14, 1792 J.L. Towers					

pour un événement relativement récent, s'est développée pendant de nombreuses années dans Notes and Queries, entre autres, sur la date et le lieu exacts de la naissance du romancier. Elle avait débuté sur une question posée dans le numéro du 5 janvier 1889, page 9, par un lecteur de la biographie que Florence Marryat avait écrite sur son père ; ce lecteur trouvait insuffisante la simple mention "né à Westminster" ⁽³⁾ indiquée par la fille de l'écrivain. Dans le numéro du 13 avril, ce même lecteur se déclarait satisfait ⁽⁴⁾, car il avait appris de source sûre et digne de foi (!) que Frederick Marryat était né à Great George Street, ce qu'enseigne d'ailleurs le Dictionary of National Biography. En fait, la réponse correcte ne devait venir que vingt-cinq ans plus tard dans le numéro du 4 octobre 1913, lors de la démolition de "Catherine Court, Tower Hill", lieu de naissance de Frederick Marryat, précisait-on, dans la paroisse de "All Hallows, Barking, City of London". Le rectificatif s'appuyait, par ailleurs, sur deux références sérieuses ⁽⁵⁾ et, dans les papiers de famille déposés à Greenwich, on trouve trace du certificat authentifiant les date et lieu de naissance

(3) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, vol. I, p. 8.

"It was in Westminster that, on the 10th of July 1792, his son Frederick was born to him."

(4) Notes and Queries, 13 april 1889, p. 294.

"I have learned, on the highest family authority, that Captain Marryat was 'born in Great George Street, Westminster, July 10, 1792'."

(5) Notes and Queries, 4 october 1913, p. 266.

1. mention of affidavit sworn (15 october 1812) by Samuel Marryat KC for Frederick's examination.

2. notice of birth appearing (10 july 1792) in Dr Williams's Registers.

du romancier (6). Des fluctuations et incertitudes de cette nature ne sont pas, en définitive, pour nous surprendre puisque, comme il apparaît ci-dessus dans la note (5), Samuel Marryat, l'oncle de Frederick, avait dû, dès 1812, certifier sur l'honneur l'exactitude de la date de naissance de son neveu candidat au grade de lieutenant dans la marine royale ; en effet, les officiers chargés d'examiner les midships avaient émis des réserves sur la recevabilité du bulletin de naissance présenté par Frederick Marryat. Il s'ensuivit, avant que les officiers puissent s'estimer satisfaits, une correspondance dont on trouve trace dans les papiers de C.T. Davis rassemblés au Musée maritime de Greenwich (7). Nous n'avons développé ce point de

-
- (6) Greenwich Maritime Museum, Marryat Private Papers
"These are to certify that Frederick the son of Joseph Marryat and Charlotte his wife who was daughter of Frederick William Geyer of Boston, North America, was born in Catharine Court in the Parish of All Hallows, Barking in the City of London this 10th day of July in the year 1792 at whose birth we were present

Susan Lamb of Rye Sussex
S. Mackaness
J.L. Towers Register

November 14th, 1792

Registered at Dr Williams's Library
Red Cross Street Cripplegate, London.

Baptized August 4th, 1792 by J. Williams Ll. D.

- (7) Greenwich Maritime Museum, Davis Mss
Royal William at Spithead
10 october 1812

Gentlemen,

In reference to the list of candidates for lieutenants examined at this port, transmitted with my letter of yesterday's date, I beg leave to acquaint you that the Captains employed on that service have withheld the certificate of Mr Marryatt he not having produced in their opinion at present a satisfactory document of his age although found qualified in every other respect.

HMS Gladiator
Portsmouth Harbour
October 16, 1812

Gentlemen,

We the undersigned having been ordered to examine such midshipmen at this port... and Mr Frederick Marryat having

...

détail que pour mieux souligner l'obscurité réelle qui souvent entoure la personnalité de Marryat pourtant si célèbre, de son vivant, dans de nombreux milieux.

Après cinq ans passés dans ce quartier de Catherine Court (8), tout proche de Seething Lane où se dressait, rendu célèbre par Samuel Pepys, le "Old Navy Office", ancien ministère de la marine, la famille Marryat déménage pour s'installer, à proximité de la Tamise, dans New Bridge Street (9). Nous remarquons que, lors de ce déménagement, le loyer passe de trente-cinq à cent vingt livres, ce qui traduit assurément une plus grande aisance financière ; trente-cinq livres était un prix au-dessus de la moyenne à Catherine Court où les loyers oscillaient entre vingt et vingt-cinq livres, mais cent-vingt livres paraît le prix courant à New Bridge Street ; en conséquence l'on en peut déduire que le quartier et la nouvelle demeure étaient certainement plus accueillants et que le personnage, lui aussi, prenait plus d'importance puisque son nom apparaissait dans le 'New Annual Directory' (10). La famille Marryat devait y résider

(7) suite de la page 25. ... presented to us the enclosed affidavit which in our opinion is not a regular and sufficient document.

We request to be informed whether under the circumstances of Mr Marryat's not being christened according to the rules of the Established Church of England, a certificate from the Registrar of a circulating library called Dr Williams in Red Cross Street, Cripplegate, is to be considered as sufficient and conformable to the regulations requisite to prove the age of such candidate being in every other particular satisfied as to Mr Marryat's abilities.

(8) Guildhall, Sewer Rate, cf. p. 23, note 1.

1797	Catharine Court	rents	rate
4	Joseph-Marryatt	35	
	C.A. Stephenson	33	5/10

(9) Guildhall, Sewer Rate City of London, Mss 2137 Farrington

1797	New Bridge Street	rents	rate
(p. 92)	Anthony-Command	120	1
	Marryat		

(10) The New Annual Directory

1800 Marryat Jos., Mercht, 5, Crescent, New Bridge Street.

jusqu'en 1807 où l'appartement est déclaré vacant par le Sewer Rate ci-dessus mentionné, ce que corrobore d'ailleurs le Triennial Directory ⁽¹¹⁾, avec une variante qui ne clarifie rien, tant s'en faut, puisque, difficulté déjà soulignée, 'Marryat Joseph' du volume 1802-04 devient maintenant 'Marryatt'. Notons, en passant, l'apparition du nom de Samuel Marryat dans le London Directory de 1805 ⁽¹²⁾ ; remarquons aussi que l'adresse où le Dictionary of National Biography fait naître le romancier n'est effectivement celle de la famille qu'en 1807 où le nom apparaît en marge dans les Rate Books et définitivement en 1808 ⁽¹³⁾. Ne peut-on voir dans l'attribution, avant terme, de cette adresse élégante de Westminster à sa famille une pointe de vanité chez la fille du romancier ? Il n'en était pourtant guère besoin car l'apparition du terme "Esq." après le nom Marryat traduit fort bien la consécration et le chemin déjà parcouru ; c'est en effet ce que nous pouvons lire dans le London Directory de 1809 ⁽¹⁴⁾ où Joseph Marryat, étant données ses multiples activités, est mentionné deux fois (sous deux orthographes différentes, il est vrai).

(11) Holden, Triennial Directory, vol. I
1805-07 Marryatt Joseph Merchant, 5 Crescent,
New Bridge Street.

(12) Robson, London Directory.
1805-07 Marryatt Samuel, Esq., Special Pleader, Home
Circuit and Surry Sessions, 4 Lamb's build. and
11 Chancery Lane.

(13) Westminster Archives Department, Westminster Rate Books
1808 Great George St. South 3/4 Rack Rent Poor Rate Rack Rent Watch Rate
Jes. Marryat Esq. 105 6.11.3 140 1.6.3.

(14) Robson, London Directory
1809-11 Marryat Joseph, merchant, 24 Bucklersbury
(Commercial Alphabet)
" Marryat Sam., Esq., 41 Russell Square and 4 Lamb's
build. Temple
Marryatt Joseph, Esq., 6 Great George St.,
Westminster and Sydenham (private alphabet).

En tout cas, le déménagement de Catherine Court à New Bridge Street devait présenter un réel intérêt pour le jeune Frederick ; car il ne semble pas douteux que la proximité immédiate de la Tamise et des activités portuaires aient pu exercer une profonde attirance sur l'imagination du garçonnet, quand bien même il n'aurait pas eu la sensibilité du rêveur que Paul Valéry campe sur le pont de Londres ⁽¹⁵⁾. On se le représente assez facilement sous les traits d'un de ces deux gamins que décrit James Joyce dans Dubliners ⁽¹⁶⁾, ouvrant de grands yeux devant les bateaux en cours de déchargement et délaissant l'école pour ce spectacle qu'un reflet fidèle de la vie rendait à ses yeux plus mystérieusement enrichissant. Le garçonnet a déjà huit ans et bien des scènes contemplées alors pourront se fixer dans sa mémoire pour resurgir, à point nommé, lorsque le romancier brossera son décor sur la Tamise dans Jacob Faithful ou Poor Jack.

Toutefois, l'enfant n'est pas toujours dans la rue ; il doit aller en classe. Sur ce point, le rapprochement avec les deux garnements du livre de Joyce est encore plus étroit car lui non plus ne recule guère devant l'école buissonnière et même la fugue ⁽¹⁷⁾. Ici encore notre documentation manque de précision mais n'en est pas moins significative. Une lettre, datée du 2 avril 1903, écrite par Henry F. Babbage ⁽¹⁸⁾, fils du célèbre mathématicien anglais, confirme que Charles Babbage avait fréquenté la même école que Frederick Marryat à Enfield.

(15) Paul Valéry, Choses Tues, Paris 1932, p. 210.

(16) James Joyce, Dubliners, London 1914, Cape (1966), p.22.
"Mahony said it would be right skit to run away to sea on one of those big ships. School and home seemed to recede from us and their influences upon us seemed to wane."

(17) Florence Marryat Church, op. cit., p. 24 note 3 - vol. I, p. 14.
At this period of his life he appears to have considered "running away" to be his mission, and most conscientiously endeavoured to fulfil his destiny by doing so whenever he could find an opportunity, and the place he ran to - the Eldorado of his imagination, was invariably the sea.

Il y apparaît, dans une citation même de Charles Babbage rapportée par son fils, que les deux condisciples y menèrent la vie dure au Reverend Stephen Freeman, leur pédagogue (19). C'était là aussi l'impression, semble-t-il, de Frederick Marryat d'après les propos imprimés dans un article du Cornhill Magazine consacré au romancier en 1867 (20).

Charles Babbage conte d'ailleurs lui-même ses souvenirs dans un ouvrage publié en 1864 où il mentionne plusieurs fois Frederick Marryat qui était son cadet. Il rappelle, entre autres, comment Marryat tint absolument à se lever la nuit pour travailler (!) avec les grands et comment il réussit à se faire admettre en bloquant ingénieusement la porte de sortie du dortoir avec de la ficelle d'abord puis, pour plus d'efficacité, avec une grosse chaîne (21). Mais ce qu'avait redouté Babbage se réalisa ; en fait de travail, le groupe ainsi grossi de

(18) Greenwich Maritime Museum, C.T. Davis Mss, Letter from Henry P. Babbage to C.T. Davis.

Mayfield, Landsdown, Cheltenham 2 april 1903.

"After several years Charles Babbage was sent to a school at Enfield kept by the Revd Stephen Freeman who was a Baptist minister and there he was for three years..."

(19) Greenwich Maritime Museum, ibid.

"three years studying much by myself of geometry and algebra... and concocting much mischief with a school-fellow Frederick Marryat of after celebrity as a novelist (sic)."

(20) the Cornhill Magazine, vol. XVI, August 1867, p. 158, "Captain Marryat at Langham."

"There was a number of other boys there who were all very good boys, but Charlie Babbage and I were always the scamps of the school. He and I were for ever in scrapes."

(21) Charles Babbage, Passage from the Life of a Philosopher, London 1864, pp. 19-22.

"Another of my young companions, Frederick Marryat, made the same request but not with the same motive (to work). I told him we got up in order to work that he would only play and that we should then be found out. Marryat told me he was determined to get up and would do it whether I liked it or not."

Marryat et quelques amis de celui-ci se mit à jouer, faire du bruit, et tout fut découvert. Cet épisode, toutefois, souligne déjà la ténacité de Marryat pour arriver à ses fins. Une autre anecdote contée par Babbage montre que Marryat ne reculait devant rien ; ainsi n'hésita-t-il pas à inciter ses condisciples à essayer sur eux-mêmes les vertus du cognac que lui avait vantées un jeune émigré russe. Ce dernier, avec la complicité de Marryat, offrit donc aux internes ce breuvage additionné de mélasse avant l'heure de la prière. Le résultat ne se fit guère attendre et, à la fin de l'office, le spectacle décrit par Babbage ne devait pas manquer de piquant (22). Le Bentley's Miscellany de 1848 (23), sous la plume de Charles Whitehead, nous rapporte encore l'incident de la leçon apprise, la tête en bas, par le jeune Marryat qui ne réussissait pas à la retenir dans la position normale. Un pareil comportement, ainsi illustré d'anecdotes plus ou moins vécues et qui trouveront place, plus tard, dans les récits du romancier, dénote à la fois une réelle ténacité et une certaine originalité de caractère ; mis en oeuvre le plus souvent à l'encontre, il faut bien le reconnaître, d'une vie scolaire studieuse, ces traits ne favorisaient guère un engouement déjà limité pour l'école. Ainsi pourrait s'expliquer en définitive que Frederick Marryat n'ait point reçu

(22) Ibid.

"Another prank of ours never received its solution in our master's mind... Many boys rose up from their knees - but some fell down again, some turned round several times, and then fell. Some turned round so often that they resembled spinning dervishes. Others were only more stupid than usual ; some complained of being sick ; many were very sleepy ; others were sound asleep and had to be carried to bed."

(23) Bentley's Miscellany, 1848, vol. 24, pp. 524-530, "Memoir of Captain Marryat RN, CB", by Charles Whitehead.

"he was one day found by his master standing on his head with a book in his hand, and when Mr Freeman asked him why he chose so strange a posture, the answer he got was 'Well, I've been trying for three hours to learn it on my feet but I couldn't."

d'éducation convenable, comme le souligne Stewart Ellis (24), malgré la fortune déjà florissante de ses parents. Il est vrai que, depuis la naissance de Frederick, la famille s'est agrandie (25) et les charges se sont donc accrues. Les deux fils aînés Joseph et Frederick, quoiqu'il en soit, n'auront pas eu, comme leur cadet Samuel né en 1800, le privilège d'étudier à Eton puis de fréquenter l'Université de Cambridge d'où ce dernier devait sortir Ll.B. en 1821 (26) ; malheureusement, ce jeune frère mourut en 1825. Peut-être Joseph Marryat Sr se résolut-il à remettre son fils Frederick entre les mains d'un précepteur privé si l'on en croit à la fois Whitehead (27) et

(24) Stewart Ellis, Mainly Victorian, London 1925, pp. 43-51.

(25) Public Record Office, Dr Williams's Registers, RG 4/4660 (Ind 26139)

N°	Names of children	Names of parents	Witnesses	Time when born day month year
224	Charlotte Marryat Par. of all Hallows C. of London Reg. Nov. 14, 1793 J.L. Towers	Joseph Marryat and Charlotte daughter of Frederick William Geyer	Susan Lamb A. Lowe midwife	5 Sept 1793
812	Maria Marryat ibid. Reg. Dec. 28, 1796	ibid.	ibid.	3 Dec 1794
813	Henry Marryat ibid. Reg. Dec. 28, 1796	ibid.	ibid.	6 July 1796
1963	Samuel Marryat Par. of Blackfriars C. of London Reg. Oct. 4, 1800	ibid.	Martha Balbingham Jn. Sims	6 Feb. 1800

(26) J.A. Venn, Alumni Cantabrigienses, Cambridge 1951, part II, vol. 4, p. 325.
Marryat Samuel, Adm. pens. (age 15) at Trinity Hall, Jan. 2, 1815, 3rd son of Joseph Esq. MP of London (and Charlotte, dau. of Frederick W. von Geyer, of Boston, USA) B. Feb. 6, 1800. School (Eton). Matric. Lent 1818 ; scholar 1818 (1st class, Civil Law classes, 1819-20). Ll.B. 1821. Brother of Frederick Marryat, the Novelist. Died Feb. 21, 1825 ; buried at Wimbledon.

(27) Charles Whitehead, op. cit., p. 30, note 23 ; p. 525.

Florence Marryat (28), avant de le confier, cédant ainsi aux instances du jeune garçon, à une plus rude école : celle de la mer.

Frederick a donc obtenu gain de cause ; pourquoi cet entêtement dans la fugue et ce choix de la mer ? D'aucuns parleront de vocation, et c'est possible, éveillée par la vie quotidienne, dans sa prime enfance, à proximité du "London Pool". Il ne faut pas oublier non plus qu'au début du dix-neuvième siècle les guerres napoléoniennes embrasaient l'Europe et que, sur mer, la 'Royal Navy', venait de remporter d'éclatants succès (29) dont l'écho retentissait jusque dans l'intimité familiale et influençait l'activité de Joseph Marryat (30). En fallait-il plus pour enflammer l'imagination d'un adolescent avide d'action ? En outre, il ne semble pas inutile de rappeler que Frederick avait un frère aîné et que, en conséquence, il peut fort bien avoir réagi comme le feront certains héros de ses romans dans des circonstances analogues ; ainsi la boutade,

(28) Florence Marryat Church, op. cit., p. 24 note 3 - vol. I, p. 15.

(29) Michael Lewis, the History of the British Navy, London 1957
1st June, 1794 : the "Glorious First of June", Howe v. Villaret-Joyeuse.
14th February, 1797 : off Cape St Vincent, Jervis v. Cordova
1st August, 1798 : Aboukir, Nelson v. Brueys, and Villeneuve.
2nd April, 1801 : Copenhagen, Nelson and Parker
21st October, 1805 : Trafalgar, Nelson v. Villeneuve and Gravina.

(30) British Museum, Add. Mss. 38241, f. 291.
Letter from London 19 December 1805 signed by Joseph Marryat and three others as members of the committee managing "the Patriotic Fund" to help orphans and reward heroes. "Since the enemy has given his Majesty's fleets the opportunity they had so long and ardently desired, and of which they have so gloriously availed themselves, of bringing his naval force into action."

soi-disant lancée par un Frederick Marryat de cinquante-deux ans au critique du Cornhill Magazine qui l'interviewait ⁽³¹⁾, pourrait-elle prendre une résonance plus profonde et intéresser la méthode psychanalytique contemporaine. Avant de quitter la terre ferme, le jeune Frederick aura toutefois récolté une ample moisson de souvenirs colorés de ses années d'enfance ; ils ne manqueront point, par la suite, de surgir des brumes du passé sous les traits de 'Domine' dans Jacob Faithful, de 'Johnny Pagoda' dans Frank Mildmay ou encore dans des équipées désordonnées comme les scènes de fugue dans Frank Mildmay ou de vagabondage à travers 'Wimbledon Common' dans Jacob Faithful.

(31) the Cornhill Magazine, August 1867, p. 159.

"What made you take to the sea ? I asked.

I always had a fancy for it, he answered. I ran away from school twice, but was pursued by my father, discovered, captured, and brought back again. I was bent upon going to sea ; but that was not the immediate cause of my running away... I didn't like having to wear my brother J---'s breeches... I could stand anything else, but I could not stand the breeches."

II - L'HOMME DE MER

Chapitre 1 : Du midship au lieutenant

Le 23 septembre 1806, c'est la date qui, pour Frederick Marryat, met un terme à toute indiscipline et à toute insubordination ; il a quatorze ans lorsqu'il embarque à bord de l'"Imperieuse" (1) dont lord Cochrane a pris le commandement le 2 septembre 1806 (2). Il devait rester à bord de ce bâtiment sous les ordres de ce même commandant -sauf une brève interruption en 1807- tantôt comme "Volunteer 1st Class", tantôt comme "Midshipman" (3) jusqu'au 18 octobre 1809. Les qualités du capitaine qui présidait aux débuts de la carrière maritime de Frederick Marryat étaient telles qu'il eût été difficile au père du jeune garçon de trouver mieux dans toute la Marine

(1) Public Record Office, Muster book Imperieuse, ADM 37/1457
volunteers of the 1st Class

N°	Entry	Year	Appearance	Place & Country Where born	Age at time of Entry in this Ship	Men's Names
1	22 Sept	1806	Sept. 22	London	14	Fred. Marryat

(2) Public Record Office, Lord Cochrane's Log on the Imperieuse, ADM 51/2462
Tuesday 2nd September 1806, this day commissioned the ship.
Ship in dock.

(3) Public Record Office, Muster book Imperieuse, ADM 37/1458

Volunteers or Boys 1st Class	Date of Entry	Date of Discharge
Frederick Marryat	22 sept. 1806	26 aug. 1807
" "	20 oct. 1807	7 feb. 1809
Midshipmen		
Frederick Marryat	27 aug. 1807	19 oct. 1807
" "	8 feb. 1809	18 oct. 1809

Royale pour la formation de son fils, rôle ensuite reconnu par le maître lui-même dans ses mémoires ⁽⁴⁾. Les succès et la hardiesse de lord Cochrane sur les océans auréolaient son prestige et lui assuraient toujours le recrutement d'un équipage de qualité sans recours intempestif à la presse ⁽⁵⁾.

De fait, l'"Imperieuse" qui, de Hamoaze ⁽⁶⁾, a gagné le Plymouth Sound, prend la mer dès le 17 novembre 1806 en direction des côtes françaises. Le journal de bord ⁽⁷⁾ nous renseigne avec précision sur les déplacements du navire ; après être passé devant Ouessant, il croise au large de "Belle Isle" le 22 novembre, des "Sable d'Ollone" le 24 novembre, de Cordouan le 26 novembre, pour jeter l'ancre devant l'"Isle Dieu" le 15 décembre 1806 et se lancer dans une série d'attaques et de captures diverses. Les côtes bretonne, vendéenne, jusqu'à "Arcasson" même, offrent alors une zone idéale pour l'entraînement d'un jeune midship ; ainsi se succèdent des actions - captures de chasse-marées les 15, 18 et 30 décembre 1806 ⁽⁸⁾,

(4) Cochrane, Earl of Dundonald, the Autobiography of a Seaman (1859), London, 1890, p. 362

"I am sorry the names of my midshipmen have for the most part escaped my memory, but I may point to three of my own making - the late Lord Napier, Captain Marryat, and the poor gallant Admiral Sir Houston Stewart. These were my officers in Basque Roads, where I had only one lieutenant."

(5) Christopher Lloyd, Captain Marryat and the Old Navy, London, 1939, p. 17.

"The most convincing testimony to Cochrane's powers of leadership is afforded by the fact that when the 'Imperieuse' was commissioned every member of the crew of the 'Pallas' turned over to her. A bad captain found it impossible to man a ship without recourse to the press gang..."

(6) The Survey Gazetteer of the British Isles.

Hamoaze : Estuary of river Tamar, between Devon and Cornwall, forming the principal anchorage for ships of war in Plymouth Harbour.

attaques de batteries les 19, 25 décembre 1806 et le 4 janvier 1807 ⁽⁹⁾--que l'on retrouvera transposées, plus tard, lorsque Frederick Marryat aura troqué le sabre d'abordage de l'officier de marine pour la plume du romancier de la mer. L'initiation se complète par les premiers contacts avec les éléments hostiles -vents et marées- au large d'Ouessant le 20 novembre 1806, et la lourde anxiété qui étreint l'équipage lorsque le bâtiment donne sur un haut fond. Frederick Marryat, par sa participation active à la lutte, a vécu toutes les phases du combat naval et a déjà vu la mort de près, comme le relate son journal de bord personnel ⁽¹⁰⁾, lorsqu'il regagne l'Angleterre en février 1807 après quatre mois de campagne. On sait peu de choses sur sa vie personnelle en dehors de l'existence communautaire à bord de son bateau ; on peut le supposer toutefois non seulement aguerri mais aussi plus vigoureux qu'à son embarquement ⁽¹¹⁾ ; même si l'on devine encore le galopin d'autrefois dans la lettre écrite en mai 1807 pour réclamer de l'argent à son père, le ton change

-
- (7) (8) (9) Public Record Office, Lord Cochrane, log of the Imperieuse ADM 51/2462

Sat. 22 nov. 1806 Belle Isle 13 leagues

Mon. 24 nov. 1806 Sable d'Ollone 7 miles

Wed. 26 nov. 1806 Cordouan 15 leagues.

Mon. 15 december 1806 at anchor off Isle Dieu boarded a chasse marée

Tues. 16 dec. 1806 Hawled chasse maree alongside and sent a petty officer and two men to take charge of her.

- (10) Greenwich Maritime Museum, Marryat, Private Log.

Nov. 19, 1806 Ship ran on shore between Ushant and the main

Nov. 26 " John Bennett marine drowned

Dec. 19 " engaged a battery and took 2 prizes.

- (11) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, London 1872, vol. I, p. 12

"As a child Marryat was very slightly built so that his head appeared too large for the rest of his body."

avec l'âge ; Frederick se défend contre les accusations de son père, oppose des chiffres pour souligner son économie et conclut en se drapant dans sa dignité offensée (12).

Cochrane qui, pour se faire élire M.P. de Westminster en avril 1807, avait momentanément abandonné son commandement reçoit l'ordre d'embarquer à nouveau en septembre 1807 ; les autorités maritimes vont ainsi se débarrasser d'un personnage difficile en affectant l'"Imperieuse" à la Méditerranée (13), théâtre essentiel des opérations navales. Cochrane reprend son équipage bien en main après l'échec d'Alex Skene, commandant par interim ; l'"Imperieuse" est à Gibraltar le 1er octobre 1807 (14) et vient s'amarrer dans le port de La Valette à Malte le 19 novembre (15). Durant la traversée, Frederick a fait fonction de midship, car Cochrane avait refusé de se laisser imposer des incapables -tout au moins selon son opinion- par l'Amirauté. Le midship, maintenant bien entraîné, intervient dans de nombreuses actions qui trouveront place dans les futurs romans et en particulier dans le premier de la série, Frank Mildmay or the Naval Officer. Après la révolte des Espagnols

- (12) Maggs, 1950 Catalogue, Letter from Frederick Marryat to his father, 19 may 1807.
"You must have a very bad opinion of me, and an opinion which I believe, I have never given you occasion to have."
- (13) Cochrane, op. cit., cf. sup. p. 35, n. 4 ; p. 125
"It (my motion) produced a cessation of my legislative functions ! for immediately afterwards I was ordered to join Lord Collingwood's fleet in the Mediterranean ; it being perhaps anticipated that I should vacate my seat in consequence ; but this the electors of Westminster prevented by giving me unlimited leave of absence from my parliamentary duties".
- (14) (15) P.R.O. ADM 51/2462, op. cit., p. 36 note 7
Thur. 1st oct. 1807 Gibraltar Bay
Sunday 29th nov. 1807 Moored in Valetta Harbour

contre Joseph Bonaparte le 1er juin 1808, la campagne napoléonienne se développe en Espagne et la marine anglaise soutient les Ibériques dans leur lutte sauvage contre les troupes françaises ; ainsi l'"Imperieuse" intervient dans la baie de Rosas lors de l'attaque du château en novembre et décembre 1808, et lord Cochrane cite les plus valeureux de ses hommes dans son rapport du 5 décembre 1808 (16). L'"Imperieuse" et son équipage se distinguent tout au long des côtes espagnoles comme le souligne l'imposant ouvrage de John Marshall (17) : Mongat le 31 juillet 1808, Cadaquès le 30 décembre 1808 et même sur le littoral français en Languedoc en août et septembre 1808 (18). D'ailleurs, le journal de bord personnel de Marryat, écrit de sa main et conservé à Greenwich, rapporte toutes ces actions avec précision et, dans son laconisme, laisse transparaître l'âpreté de la lutte (19) ; il mentionne aussi l'arraisonnement de vaisseaux américains et la stupide bataille contre le corsaire maltais, pris par erreur pour un navire ennemi en novembre 1807, opération qui devait se solder par 16 tués et blessés (20). Ces

-
- (16) Greenwich Maritime Museum, Marryat Mss, Cochrane's Report, 5 december 1808, Imperieuse, Bay of Rosas : "I must particularly mention lieutenant Johnson of the Navy, lieutenant Hoare of the Marines, Mr Burney, gunner, Mr Lodwick carpenter, and Messrs Stewart, Stovin, and Marryat, midshipmen."
- (17) Annales Maritimes et Coloniales, Paris 1823, vol. II, pp. 518-519.
Compte-rendu sévère de l'ouvrage de Marshall : "hommage rendu à la marine d'Angleterre par un de ses membres (Marshall) ; aussi ne faut-il y chercher ni impartialité ni franchise."
- (18) John Marshall, Royal Naval Biography, London 1831, vol. III pp. 261-270.
- (19) Greenwich Maritime Museum, Marryat, Private Log.
5-30 july 1808 Attacked and took the castle of Mongat
23 nov. - 5 dec. 1808 fight at Rosas and Fort Trinity
- (20) Ibid.
15 nov. 1807 Maltese privateer engaged by mistake ;
16 killed and wounded.

faits d'armes alternent avec des périodes de repos à Malte, aux Baléares et nous apprenons que Frederick Marryat a sauvé de la noyade, à Malte, un jeune midship, Henry Cobbett en octobre 1807 ; le plongeur volontaire de Marryat correspond en fait à une double victoire sur lui-même car, en plus de l'appréhension normale devant le danger, Frederick avait dû surmonter la profonde antipathie qu'il éprouvait pour ce garçon (21) ; ce sauvetage devait être le premier d'une longue série et lui aussi enrichira avec les actions de guerre, que nous venons de signaler, le fonds dans lequel le romancier viendra puiser par la suite.

Sur le chemin du retour, les combats prennent même plus d'envergure ; Marryat nous dit quitter Gibraltar le 23 février 1809 (22) et l'"Imperieuse", grâce à l'ardente intrépidité de Cochrane, ne cesse de harceler les côtes françaises avec plus d'agressivité, selon Dorling, que toute la flotte britannique réunie (23). Tout en reconnaissant l'exagération probable d'un pareil jugement, il faut toutefois souligner le rôle prépondérant joué par Cochrane dans l'affaire des brûlots de l'île d'Aix du 3 au 13 avril 1809 ; le livre de bord personnel de Marryat est révélateur à ce sujet malgré la sécheresse des remarques (24). Que l'initiative de Cochrane ait été contracarrée

(21) Captain Taprell Dorling, Men O'War, London 1929, pp. 175-216.

"All my hate is forgotten, I have saved his life."

(22) Marryat, op. cit., cf. p. 36 note 9.

(23) Captain Dorling, op. cit., cf. p. 39, n. 21 - pp. 175-216. "February 1809, the 'Imperieuse' sailed back to England harassing the French army more than the whole British fleet".

(24) Captain Marryat, op. cit., cf. p. 36, n. 10
 "1809 april 11th Sent fireships into Basque Roads
 " 12th Went into Basque Roads and engaged the enemy fleet, took and burnt 5 line of battle ships and 1 frigate. 3 men killed and 11 wounded on board the Imperieuse".

par la temporisation de l'amiral Gambier, ce qui eut pour effet de sauver la flotte française d'une destruction totale ⁽²⁵⁾, voilà un problème qui nous dépasse et sur lequel le conseil de guerre tenu, à la demande de Gambier lui-même, en juillet 1809, semble avoir tranché ⁽²⁶⁾. Pourtant, quelques années plus tard dans son livre de souvenirs sur Sainte-Hélène, le docteur O'Meara devait rapporter l'opinion catégorique de Napoléon sur l'affaire des brûlots de l'île d'Aix ; dans cette conversation de novembre 1817, l'empereur ne fut guère flatteur pour les deux amiraux en présence alors qu'il appréciait l'audace de Cochrane ⁽²⁷⁾. Nous notons d'ailleurs la densité du rapport rédigé par ce dernier dans son journal de bord -ce qui souligne l'importance du combat malgré le mauvais temps ⁽²⁸⁾- et nous

-
- (25) Jurien de la Gravière, Souvenirs d'un amiral, Paris 1860, vol. II, pp. 150-151.
 "Le 2 avril 1809, par une nuit des plus noires, le vent de nord'ouest soufflant avec violence, la marée conspirant avec le vent, les premiers brûlots anglais rompirent l'estacade. La panique se mit dans l'escadre française... Le lendemain, une division de frégates et de bâtiments légers appelée par les instances de Lord Cochrane... détruisait une partie des bâtiments qui s'étaient mis dans l'impossibilité de se défendre... La mollesse de Lord Gambier, le courage et le sang-froid de quelques-uns de nos officiers, préservèrent seuls l'escadre française d'une ruine totale".
- (26) Lady Georgiana Chatterton, Memorials, personal and historical of Admiral Lord Gambier, London 1861, p. 334.
 "Court martial demanded by Admiral Gambier held in Portsmouth on July 26, 1809 ; Honourable acquittal foretold and expected by all officers 'both from your lordship's character and that of your opponent'".
- (27) O'Meara Barry, Napoleon in Exile or a Voice from St Helena, London 1827, vol. II p. 291-292.
 "He [Cochrane] could not only have destroyed them [the French ships] but he might and would have taken them out, had your admiral supported him as he ought to have done... The French admiral was an imbecile, but yours was just as bad".
- (28) PRO, ADM 51/2462, op. cit., cf. p. 34, n. 2
 "Mon. 3 april 1809 at single anchor in Basque Roads
 Tues. 11 april 1809 [long report]
 Wed. 12 april 1809 [half a page added on Wed. 12th april]
 Thur. 13 april 1809 fight in 'squally weather with rain'

remarquons le certificat ⁽²⁹⁾ décerné à Marryat pour sa participation à une action particulièrement dangereuse, si l'on en croit les déclarations d'un canonnier qui prit part à la bataille ⁽³⁰⁾. Le 21 avril 1809, l'"Imperieuse" était de retour à Spithead ⁽³¹⁾.

L'année n'allait cependant point se poursuivre aussi brillamment pour Marryat car, en octobre 1809, on le trouve parmi les malades rapatriés de Walcheren où, comme tant d'autres ⁽³²⁾, il avait attrapé les fièvres au cours d'une expédition qui, commencée le 30 juillet, fut abandonnée à la fin de l'automne ; en effet, le corps expéditionnaire voyait ses effectifs de combattants se transformer progressivement en une troupe d'invalides ⁽³³⁾. Marryat est rayé des rôles de l'"Imperieuse" dont

(29) Captain Marryat, op. cit., cf. p. 36, n. 10

"This is to certify that Mr Frederick Marryat, midshipman of HMS Imperieuse was in the explosion brig under my command in the attack on the enemy's fleet in Basque Roads, on the night of the 11th april 1809, and conducted himself very much to his own credit and my entire satisfaction. U. Johnson, Commander, late Lieutenant, HMS Imperieuse London, november 10th, 1809.

(30) William Richardson, A Mariner of England, London 1908
Danger of fireships : a little logwise and crew liable to be shot ; a sailor managed to deceive the French but prisoner until 1814.

(31) PRO, ADM 51/2462, op. cit., cf. p. 34, n. 2
"Friday 21st april 1809 Single anchor at Spithead"

(32) AF. Meüller, Journal of a soldier of the 71st Regiment, Edinburgh 1822, p. 84.
"Next morning I was in a burning fever at times ; at other times, trembling and chilled with cold. I was unfit to rise or walk upon my feet. The surgeon told me I had taken the country disorder. I was sent to the hospital ; my disease was the same as that of which hundreds were dying".

(33) William Richardson, op. cit., cf. p. 41, n. 30
Back on december 1809 after failure of the expedition ; 4.000 dead (only 106 in action), out of 35,000 men 11,500 in hospital.

Cochrane, pour de ténébreuses raisons politiques, n'exerce plus le commandement ⁽³⁴⁾ ; ainsi s'achève le 19 octobre 1809 ⁽³⁵⁾ la première étape de sa brillante carrière maritime que lui-même a retracée de sa main dans un manuscrit conservé au "Public Record Office" ⁽³⁶⁾. Nous verrons quelle inépuisable source d'inspiration ces années ne manqueront point d'être pour l'écrivain.

Guéri de sa fièvre maligne, Frederick Marryat est envoyé, comme "Able Seaman", à bord du "Centaur" par ordre de l'Amirauté en octobre 1809. Ce vaisseau le ramènera sur le théâtre d'opérations méditerranéen jusqu'en octobre 1810. Mais le contraste est grand entre le "Centaur" et l'"Imperieuse" ; il

-
- (34) Cochrane, op. cit., cf. p. 35, n. 4 ; p. 272
 "From this time, forward I never trod the deck of a British ship of war at sea as her commander till thirty-nine years afterwards".
- (35) PRO, ADM 51/2462, op. cit., cf. p. 34, n. 2
 "Thursday 19th october 1809 Discharged Mr Marryat midshipman from order".
- (36) Public Record Office, ADM 9/43, Memorandum of the Services of Captain Marryat.

Several Bearings and Ranks	Names of the several ships	Date of Entry	Date of Discharge	On what station chiefly employed
Boy 1st class and Midshipman	Imperieuse	23 sept. 1806	18 oct. 1809	Mediterranean Coast of France Walcheren

Summary, length and nature of the services
 wound and hurt received and pension

Mediterranean	Employed in more than fifty engagements with the enemy in which sixteen batteries and signal posts were destroyed and many armed vessels and merchantmen cut out. Was twice wounded in these services, also in the defence of the castle of Rosas by lord Cochrane.
Coast of France	In one of the two explosion vessels which were laid against the boom previous to the fireship being sent into the attack of the French fleet in Basque Roads. Also in the action of the following day.
Walcheren	In the expedition to Walcheren where I was attacked by the fever and sent home.

suffit de se reporter à l'état des services de Marryat pour s'en rendre compte ; aucun fait notable ne vient s'inscrire dans le journal de bord du jeune marin, hormis un nouveau sauvetage le 29 septembre 1810 ⁽³⁷⁾, ce qui accentue d'autant plus l'importance des trois premières années que Marryat a passées dans la "Royal Navy". Ce calme relatif devait se poursuivre durant son bref passage comme "supernumerary" à bord de diverses unités comme l'"Atlas", le "Namur", l'"Africa", et le "Chub" qui, successivement, l'acheminent vers un nouveau théâtre d'opérations après un détour par l'Angleterre. Il lui faudra attendre d'être envoyé comme midship en Amérique à bord de l'"Aeolus" du 27 avril au 17 novembre 1811 et surtout du "Spartan" du 17 novembre 1811 au 27 août 1812 pour retrouver une véritable activité maritime le mettant aux prises avec l'ennemi tout autant qu'avec les éléments hostiles.

En juin 1811, en effet, se produit un incident entre le "Little Belt" et la frégate américaine "President" ⁽³⁸⁾ dont le prétexte est la présence de marins américains embarqués de force sur le vaisseau anglais "Guerrière" ; la tension monte entre les deux pays et la guerre éclate en juin 1812 ; c'est alors, au cours d'une opération en juillet et août 1812, que Marryat se voit confier la responsabilité d'un premier commandement ⁽³⁹⁾ ; ainsi participera-t-il à la capture d'un bateau

(37) Ibid.

"Reported in the log of HMS "Centaur" to have saved the life of Thomas Mowbray, seaman, by leaping overboard after him. 29th september 1810."

(38) The Cambridge Modern History, VII, 10, pp. 335-348.

(39) Op. cit., cf. p. 42, note 36.

"In command of a boat cutting out Morning Star and Polly privateers from Haycock's Harbour, and at the cutting out of a Revenue cutter and two privateers from Little River."

porteur de douze mille dollars (40). La tempête essuyée, en septembre 1811 au large de la Nouvelle Angleterre, par l'"Aeolus" révèle, sur un autre plan également, que le jeune Marryat a été formé à bonne école à bord de l'"Imperieuse" ; son intrépidité et son courage au plus fort de l'ouragan lui vaudront un certificat de son commandant, le 'capitaine' Townshend (41). Après avoir visité les Bermudes, la Barbade, Québec, Halifax, l'ardent midship retrouve la côte anglaise le 26 septembre 1812 (42). Son retour va lui permettre d'obtenir son brevet de lieutenant ; il passe son examen à Portsmouth le 7 octobre 1812 à bord du "Gladiator". Le jury satisfait des connaissances de l'impétrant, ne montre de réticences, comme nous l'avons déjà signalé (43), que sur la recevabilité de son bulletin de naissance. Son journal de bord personnel nous apprend sa nomination au grade de lieutenant le 26 décembre 1812 (44) avec une distinction particulière comme le souligne la lettre de l'Amirauté (45) adressée à son père, Joseph Marryat,

-
- (40) Marryat, op. cit., cf. p. 38, note 19.
July and August 1812 Chasing and taking American vessels and privateers with 12,000 dollars.
- (41) Marryat MSS, cf. p. 38, note 16.
Marryat "behaved with diligence, attention and sobriety and always obedient to command and further in a violent hurricane of wind on the 30 th of september last he conducted himself with that bravery, intrepidity and firmness as merited my warmest approbation.
Halifax Harbour, 16 november 1811, Townshend Capt."
- (42) Marryat, op. cit., cf. p. 38, note 19.
September 26, 1812 arrived in the downs (from Halifax)
- (43) Cf. livre I, p. 25, note 7.
- (44) Marryat, op. cit., cf. p. 38, note 19.
December 26, 1812 received Lieutenant commission.
- (45) Marryat Mss, cf. p. 38, note 16.
26 december 1812
"Mr. Hay presents his compliments to Mr Marryatt (sic) and has the pleasure to inform him that it will not be necessary for his son to repair to a foreign station for his promotion as Lord Melville is inclined to think that it will be more satisfactory to all parties that he should

maintenant Membre du Parlement depuis cinq années déjà. Aussi, dès 1813, le nom du jeune marin, mal orthographié il est vrai, apparaît au tableau d'avancement des officiers de la marine de sa Majesté (46).

Le jeune lieutenant -il a vingt ans à peine- jouira bien peu de ses premiers lauriers cueillis en cette faste époque de la Noël. En effet, contrairement à ce que nous décrit l'une des savoureuses plaquettes où son talent de caricaturiste devait lui permettre, plus tard, d'illustrer la carrière du midship (47), Marryat n'eut guère le temps de parader dans le cercle familial avec sa rutilante épaulette de lieutenant ; dès le 8 janvier 1813, il est à bord de l'"Espiegle" qui doit escorter un convoi jusqu'aux Indes Occidentales (48). Avec plus ou moins de succès, le lieutenant, comme précédemment le midship, n'hésitera pas à plonger pour secourir le marin en danger, soit au port comme en mai 1811 à Halifax (49), soit en pleine mer comme en février 1813 dans l'Océan Atlantique (50). Malheureusement ces efforts

(45) suite de la page 44. ...receive it at home, which is only done when the particular services of the candidate appear to deserve such a mark of favor."

(46) Navy Lists for the year 1813.

Name	Rank	Seniority
Marryatt Frederick	L	26 december 1812

(for lieutenant)

(47) Greenwich Maritime Museum, The Progress of a Midshipman exemplified in the career of Master Blockhead, coloured aquatint by G. Cruikshank after Captain Marryat. plate 7 entitled "Mr Blockhead promoted to lieutenant and first putting on his uniform."

(48) Marryat, op. cit., cf. p. 38, note 19.
Jan. 8, 1813 HMS Espiegle Captain Taylor
Jan. 22, 1813 Convoy West Indies.

(49) PRO, ADM 9/43 cf. p. 42, note 36.
Certificate from Captain Lord James Townshend of HMS Aeolus of having saved the life of a boy by leaping overboard after him in Halifax Harbour (30th may 1818).

(50) Public Record Office, Espiegle, Ship's Log.
8 february 1813, 3 p. m. Jacob Small fell out of fore-rigging and was drowned notwithstanding the exertions of Lieutenant F. Marryat who immediately jumped overboard to save him."

répétés, par une température parfois sévère, joints à la tension de ses responsabilités comme Second lieutenant à bord de l'"Espiegle" et aux fatigues des permissions à terre aux Bermudes, allaient provoquer chez Marryat de sérieux malaises ; il crache le sang ⁽⁵¹⁾ et les médecins militaires de Nassau, New Providence, interviennent pour conseiller son transfert vers un climat plus favorable et enrayer ainsi une funeste évolution. Malgré une amélioration dans l'état du patient, le docteur O'Meara insiste sur le transfert ⁽⁵²⁾ dans une note du 20 juin 1813. Depuis le 17 avril, Marryat n'est plus sur le rôle des équipages de l'"Espiegle" ; après un séjour à l'hôpital de Halifax en juillet et août ⁽⁵³⁾, il est rapatrié et renvoyé

(51) Op. cit., cf. p. 38, note 19

"15 april 1813... certify that lieutenant Marryat of HMS Espiegle on the 21 march last ruptured a blood vessel of the lungs while dancing at a ball in Barbadoes".

(52) Ibid.

"20 june 1813 : an immediate removal to a cold climate is absolutely necessary for his recovery and we are further of opinion that his removal from this to Barbadoes or any warmer latitude would be attended with a most dangerous and perhaps fatal result."

(53) P.R.O., ADM 1/3025 Lts M 272

"Naval Hospital, Halifax, Nova Scotia, August 1813. Pursuant to an order from Edward Griffith Esq., Rear Admiral of the Blue, Senior Officer at Halifax, Commander in Chief on the North American Station... We the undermentioned, Captains, with our surgeons, have taken a strict and careful survey of the Officer mentioned in the margin, and find him as follows, viz.

Names and Quality : Frederick Marryat Lieutenant

Ship : l'"Espiegle"

Disease : Pneumonia

Report : He is from the testimony of the Medical Officers laboring under an affection of the lungs rendering his removal from this climate as evidently necessary. We are of opinion that the officer does not withdraw himself unnecessarily from the service nor does it appear that any misrepresentation has been made of his case".

dans ses foyers pour cause de maladie le 29 août et arrive en Angleterre le 17 septembre 1813 ⁽⁵⁴⁾ où il demande aussitôt sa mise en disponibilité ⁽⁵⁵⁾.

Peut-être faudrait-il aussi mentionner ici que la bonne harmonie ne régnait guère à bord de l'Espiegle' entre le commandant et les officiers de son état-major dont le lieutenant Marryat. Un conseil de guerre fut même convoqué du 23 au 26 février 1814 car le 'capitaine' John Taylor, commandant l'Espiegle', était accusé de ne point avoir pris en chasse le 'Hornet', vaisseau américain qui devait couler le brick-sloop 'Peacock' le 14 février 1813. Le témoignage de Marryat fut assez défavorable au commandant dont le langage et le comportement lassaient à la fois les matelots et les officiers ⁽⁵⁶⁾ sans compter par ailleurs son attitude bizarre dans l'affaire du 'Hornet' ⁽⁵⁷⁾. Finalement, à cette occasion comme presque toujours dans les écrits maritimes même les plus récents ⁽⁵⁸⁾, le commandant fut

(54) Op. cit., cf. p. 38, note 19

"8 July 1813 Halifax Hospital
29 August 1813 invalided
17 September 1813 arrived in England".

(55) P.R.O. ADM 1/3025 Lts M 272

"n° 6 Great George Street, Westminster, 24 September.
Sir, Having been invalided at Halifax and since resurveyed at Plymouth Hospital, I beg leave to inform their Lordships of my residence and request they will have the goodness to put me on the half pay list from the date of my invaliding ticket which I have the honor to inclose."

(56) Meyerstein Mss, 47879 A, British Museum

"mate : stinking son of a bitch"
"what damned fool gave me (Marryat) my commission".

(57) Ibid.

"It was my watch and I mentioned tacking again ; Captain Taylor replied that he was not going to tack again, as his orders were for Barbadoes. I mentioned I thought we had better go after the Hornet ; he told me not to dictate to him, and I held my tongue of course."

(58) Gilbert Hackforth-Jones, Storm in Harbour, London 1965

"You are treading on dangerous ground, he said. The Queen's Regulations take a poor view of any combination of junior officers against their Captain".

absous de la plupart des charges portées contre lui, hormis celle de négligence dans l'entraînement de son équipage à l'exercice du canon ! (59) Quoi qu'il en fût, on peut supposer que, dans de pareilles circonstances, la pneumonie de Marryat survenait au moment opportun et que, en conséquence, le malade ne fit guère pression pour regagner son bord. Cette situation, pour le moins ambiguë, de l'officier, malade et indocile ou indocile et malade -la priorité des termes est délicate à déterminer- trouvera, elle aussi, son illustration dans plusieurs romans.

Rétabli après quatre mois de convalescence en Angleterre, le lieutenant Marryat demande à reprendre du service (60) ; affecté au 'Newcastle' le 31 janvier 1814 (61), il retrouve un poste à la mer et vogue vers l'Amérique en Juin (62). La mission de la flotte britannique et, en particulier, des bateaux de la classe du 'Newcastle' consistait à surveiller les côtes américaines, bloquer les ports et détruire toutes les embarcations qui s'aventuraient à bonne portée des canons. Ainsi le nouveau bateau de Marryat capture-t-il deux corsaires américains, le "Prince of Neufchatel" et l'"Ida". Le 19 décembre

(59) Op. cit., cf. p. 47, note 56

(60) P.R.O. ADM 1/3025 Lts M 371

"Great George Street, Westminster, December 23rd, 1813
Sir, Having perfectly recovered from the bad effects of the accident for which I was invalided at Halifax on the 29th august last, I beg you will have the goodness to forward to their Lordships my wish to be again afloat."

(61) Op. cit., cf. p. 42, note 36

(62) Christopher Lloyd, op. cit., cf. p. 35, note 5 - p. 164
"On January 31st, 1814, he was appointed to the 'Newcastle' As it was, he had ample time to recover, because the ship did not sail till June. In the interval he attended Taylor's Court Martial at Portsmouth".

1814, le Lieutenant Marryat est même chargé personnellement par son commandant d'attaquer quatre vaisseaux dans la "Boston Bay" ⁽⁶³⁾ par un temps effroyable ; l'affaire devait être chaude et, quoique couronnée de succès, coûter cher en vies humaines. Dans ses états de services Marryat mentionne une opération similaire au large de la Nouvelle Orléans ⁽⁶⁴⁾. Le "Newcastle" poursuit sa mission de surveillance devant Boston pour surprendre la frégate américaine "Constitution" ; celle-ci réussit toutefois à quitter le port à l'insu des Britanniques et c'est en vain que, le 23 décembre 1814, le "Newcastle" se lance à sa poursuite ⁽⁶⁵⁾. Cette chasse entraîne le navire jusqu'à Madère où, le 16 février 1815, Marryat, à nouveau malade, quitte le bord ⁽⁶⁶⁾. Les médecins préconisent, comme ceux de Halifax, un changement de climat et le lieutenant est rapatrié, le 21 avril 1815, sur HMS Conway ⁽⁶⁷⁾.

De retour dans sa famille, maintenant installée 6 Great George Street, Marryat écrit à l'Amirauté le 8 mai 1815 et sollicite un congé pour raisons de santé ⁽⁶⁸⁾. Pendant ce congé, Frederick Marryat, dont le nom était apparu pour la première fois en 1813 sur le tableau d'avancement de la marine, est promu au rang de "Commander" le 13 juin 1815 ⁽⁶⁹⁾. Son nom ne

(63) John Marshall, op. cit., p. 38 note 18 - vol. III, pp. 261-270, 19 december 1814, commanding Newcastle barge cutting four vessels out of Boston Bay.

(64) Op. cit., cf. p. 42 note 36
"Commanded expedition to cut out four vessels off the town of New Orleans. Loss 1 Officer and 12 men."

(65) Marryat, op. cit., cf. p. 38, note 19.

(66) Ibid.
February 16, 1815 left Newcastle for sick quarters at Madeira.

(67) Ibid.
April 21 st, 1815 sailed from Madeira in HMS Conway.

(68) Meyerstein Mss, British Museum 47879 A.
letter from F. Marryat mentions "2nd attack of spitting blood" and medical report advising "a change of climate."

(69) Navy list of the Flag officers of His Majesty's Fleet for 1817

figurera correctement orthographié qu'au tableau de 1818. Florence Marryat, dans un bel élan d'amour filial comme toujours, a quelque peu accéléré la promotion, déjà remarquable, de son père ; en effet, au cours d'un genre d'interview accordé à Helen C. Black en 1893, elle faisait de son père un "post captain" à 24 ans ⁽⁷⁰⁾, confondant ainsi, sciemment ou non, deux grades différents, alors que dans son récit biographique elle indiquait 1827 soit 35 ans pour cette promotion ⁽⁷¹⁾. Pourtant, cette rapide promotion ne semble guère inciter le jeune officier supérieur à reprendre du service ; en effet, à l'expiration de son congé de convalescence, il demande une prolongation ⁽⁷²⁾ ; il en sollicite même une nouvelle dans une lettre expédiée de Suisse le 22 octobre 1815 ⁽⁷³⁾. En fait, pendant

(69) suite de la page 49.

Name	Rank	Seniority
Marryatt Frederick	C (Commander)	18 June 1815

(70) Helen C. Black, Notable Women Authors of the Day, Glasgow 1893, pp. 81-95.

"with the single exception of Lord Nelson he (Marryat) was the youngest Post-captain ever known, having indeed attained that rank at the age of 24."

(71) Florence Marryat Church, op. cit., p. 36 note 11 - vol. I p. 150.

(72) Public Record Office, ADM 1/2176, Captain Marryat 341
Great George Street, Westminster
24 July 1815

Sir,

Being desirous to go to the continent for the re-establishment of my health, I have to request you will submit to my Lords Commissioners of the Admiralty my wish that they will be pleased to grant me four months' leave of absence to go to Geneva.

(73) PRO ADM 1/2180, Captain Marryat 522.

Lausanne October 22, 1815

Sir,

The leave of absence which their Lordships were pleased to grant me on the 26th July last being within one month of being expired, I have to request you will be pleased to lay before their lordships my request of a further leave of 6 months to pass the winter at Le Mans in France as I find my health not sufficiently re-established to return to England during that season."

quatre à cinq années, il nous faut le reconnaître, les relations de Marryat avec la "Royal Navy", vont être assez lointaines et discontinues. Doit-on s'en étonner ?

Le lieu d'expédition de la missive ci-dessus mentionnée nous rappelle fort opportunément que la guerre vient de s'achever en Europe et cette nouvelle situation a bien pu pousser Marryat, pour deux motifs personnels, à solliciter une permission de longue durée en arguant de son état de santé. D'une part, la cessation des hostilités ne pouvait manquer de provoquer un ralentissement et une bureaucratisation de la carrière maritime ; nous voyons mal notre impétueux officier, tel que nous le connaissons déjà, se plier patiemment à une fastidieuse routine et, probablement, a-t-il dû lui-même ressentir ce genre de crainte. D'autre part, ne pouvait-il aussi éprouver quelque peu le désir de profiter -il a 23 ans- de cette paix victorieuse dont il avait été un des artisans après bientôt dix années de combat naval sous toutes les latitudes ? Cette première phase de sa carrière maritime se clôt ainsi pour lui le 13 juin 1815 en une forme d'apothéose ; le jeune et brillant "commander" quitte une marine qui s'est couverte de gloire au cours des guerres napoléoniennes, le véritable âge d'or de la "Royal Navy". Cette gloire de l'armée de mer a rejailli sur les épaulettes de l'officier ; au fond de sa mémoire il est, en outre, resté des paillettes dont l'éclat, avec le recul des années, donnera vie aux créations romanesques de l'écrivain.

Chapitre 2 : L'Officier en Congé

Peu d'éléments, à vrai dire, nous permettent de suivre avec certitude les faits et gestes de notre officier -il est en congé et ainsi n'a guère de comptes à rendre à l'Amirauté- soit en Angleterre, soit sur le continent où il semble avoir passé la majeure partie de ces années. La mer et même l'aventure paraissent demeurer au premier plan de ses préoccupations et sa correspondance de l'époque, assez significative, nous révèle une surprenante activité dans les domaines les plus divers.

La mer, disions-nous, paraît lui manquer ; peut-il l'oublier après dix années d'expérience quotidienne ? Si l'on en croit ses offres du 31 juillet 1816 ⁽¹⁾, il envisage un instant d'embarquer à nouveau, mais cette intention n'est point suivie d'effet. Bien au contraire, le 1er mars 1817, il sollicite, sans faire état de sa santé cette fois-ci, une nouvelle prolongation de son congé ⁽²⁾, trahissant ainsi un esprit en proie à des impératifs divergents. Que fait-il donc pendant ce temps-là ? La réponse nous est fournie par une lettre de la

(1) British Museum, Meyerstein Mss 47879 A.

(2) Public Record Office, ADM 1/2182, Captain Marryat 27.
26 Arundel St., 1st march 1817.

Sir,

I request you will be pleased to solicit my Lords Commissioners of the Admiralty to give me eight months' leave of absence to proceed to the continent, on my private affairs.

"Shipowners' Society" en date du 4 mars 1817, qui remercie Marryat pour son code de signaux ⁽³⁾. Le contact avec la mer, quoiqu'indirect si l'on peut dire, n'est point coupé. La correspondance se poursuit quelque temps entre Marryat et la société des armateurs ; celle-ci suggère la fourniture de codes aux agents du Lloyd's ⁽⁴⁾ pour faciliter leurs communications avec les navires et finalement se rallie au code proposé par Marryat le 30 juillet 1817 ⁽⁵⁾. Ce n'est pas là un succès minime car the Gentleman's Magazine de mars 1817 nous apprend qu'il y avait plusieurs candidats sur les rangs ⁽⁶⁾. Le succès de Marryat ne s'arrêtera pas là puisque la "Shipowners' Society", après l'adoption de ce code par la marine marchande, prend contact avec la marine royale dès 1819 ⁽⁷⁾. A la veille d'une troisième édition du code, la Société souligne son intérêt pour les militaires eux-mêmes et obtient de l'Amirauté une réponse encourageante ⁽⁸⁾ qui est transmise à Marryat le 6 octobre 1819.

-
- (3) Greenwich Maritime Museum, Marryat, Private Log.
 "the Shipowners' Society... "have great satisfaction in recommending a work that appears to them to be eminently calculated to render important service to navigation at large and the shipping of this country in particular."
- (4) Ibid.
 Letter from Shipowners' Society, 26 june 1817.
 "Lloyd's agents may be furnished with copies of the work" (code of signals).
- (5) Ibid.
 Letter from Shipowners' Society, 30 july 1817.
- (6) The Gentleman's Magazine, March 1817, p. 80.
 "Sir Home Popham, Col. M'Donald, Capt. Marryat R.N., and Mr Conally have severally determined to submit their Mercantile Telegraphic Codes to the Publick."
- (7) Marryat, op. cit., cf. p. 53, note 3.
 Letter from Shipowners' Society to Admiralty, 10 april 1819.
- (8) Ibid.
 Letter from Shipowners' Society transmitting Admiralty correspondence to Marryat, 6 october 1819.

L'auteur se remet à l'ouvrage pour opérer quelques modifications et satisfaire ainsi les exigences de l'Amirauté. Une correspondance à trois -Société, Amirauté, Marryat- aboutit à l'ordre donné par l'Amirauté pour l'utilisation de ce code dans la marine royale ⁽⁹⁾ ; cent trente exemplaires sont expédiés à l'Amirauté, le 24 décembre 1819, par la "Shipowners' Society" et ce premier envoi va rendre célèbre le nom du jeune "commander" de la "Royal Navy". Cette célébrité n'allait cesser de s'élargir dans le monde maritime pour gagner même l'étranger ; en effet, dans une lettre du 14 mars 1822, conservée dans les Archives de la Marine Nationale, le vice-amiral Rosily signale l'intérêt de ce code au marquis de Clermont-Tonnerre, alors ministre de la Marine et des Colonies en France ⁽¹⁰⁾ ; onze ans plus tard d'ailleurs, le 19 juin 1833, les mérites de son code de signaux vaudront à Frederick Marryat la dignité d'Officier de la Légion d'Honneur ⁽¹¹⁾. Il nous faut à ce sujet, redresser, une fois encore, une déclaration, quelque peu enthousiaste mais assurément erronée, faite par la fille de l'écrivain à une journaliste, Helen Black ⁽¹²⁾ ; la croix de la Légion d'Honneur,

(9) Ibid.

Letters 7, 13, 23 october 1819, 15, 21, 24 december 1819.

(10) Service historique de la Marine, Mss CC⁷ 1689

"Il paraît que ces signaux sont employés par les bâtiments marchands d'Angleterre et qu'ils ont été adoptés par les Lords de l'Amirauté pour servir aux vaisseaux de guerre... J'ai été frappé (sic) de l'importance des signaux du Capitaine Marryat ; c'est pourquoi j'ai cru devoir faire connaître très en détail à votre Excellence qu'elle (sic) est leur composition."

(11) Public Record Office, ADM 9/43, Memorandum of the Services of Captain Marryat.

"Received from his Majesty Louis Philippe, the Gold Cross of the Legion of Honour, in consequence of the advantages derived from the introduction of the code of signals into the French Navy and Merchant Service, 19th June 1833."

(12) Helen C. Black, Notable Women Authors of the Day, Glasgow 1893, pp. 81-95.

"the legion of Honour bestowed on him by the Emperor Napoleon."

dont hérita Florence Marryat à la mort de son père, ne fut pas remise à ce dernier par l'empereur Napoléon. Les documents de chancellerie concernant la nomination de Frederick Marryat dans l'ordre de la Légion d'Honneur semblent avoir été détruits dans l'incendie de 1870-71 ; on trouve toutefois son nom dans l'Almanach Royal et National de 1834 ainsi que dans les archives de la marine française ⁽¹³⁾.

Dans ce même domaine des activités paramaritimes qui l'accaparent à cette époque, Marryat se penche sur le problème du sauvetage en mer. Ne pouvait-on, d'ailleurs, voir en lui un spécialiste ? En effet, ses états de service sont accompagnés de cinq certificats de sauvetage dûment authentifiés par la signature de ses commandants successifs, du Captain Lord Cochrane de HMS Imperieuse, le 20 mai 1810, au Captain John Taylor de HMS Espiegle, le 9 mai 1819 ⁽¹⁴⁾. Il avait adressé les quatre premiers certificats -le quatrième contresigné par le Captain Lord James Townshend de HMS Aeolus le 30 mai 1818- à la "Royal Humane Society" ; dans une lettre jointe, il faisait quelques commentaires et sollicitait l'octroi d'une

(13) Archives nationales, CC 1 286 Répertoire p. 147
 "Juin 19 Marryat Nommé chevalier Ministre
 Frederick de la Légion d'Hon- Grand Chanc.
 Cap. de Vau. de neur pour ordre de 451, 452
 la ce jour
 marine anglaise

(14) PRO, ADM 9/43, cf. p. 54, note 11.
 "Certificate from Capt. Lord Cochrane of the
 Imperieuse of having leapt overboard and
 saved the life of Mr Cobbett, Midshipman. 20th may 1810
 Reported in the Log of HMS Centaur to have
 saved the life of Thomas Mowbray, seaman,
 by leaping overboard after him (attested 29th sept. 1810
 copy from Navy Office)
 Certificate from Capt. Bastard of HMS
 Africa of my having leapt overboard to
 save the life of John Walker, seaman. 2nd june 1818
 Certificate from Capt. James Townshend
 of HMS Aeolus of having saved the life
 of a boy by leaping overboard after him in 30th may 1818
 Halifax Harbour.
 Certificate from Capt. John Taylor of HMS
 Espiegle of my having leapt overboard to
 save the life of Jacob Small, seaman. 9th may 1819

médaille ⁽¹⁵⁾. En réponse, il ne reçoit malheureusement de Pettigrew, Secrétaire de la Société des Sauveteurs, que des félicitations chaleureuses accompagnées de ses regrets de ne pouvoir prendre en considération sa demande trop tardivement formulée ⁽¹⁶⁾ ; le secrétaire invitait en outre Marryat à faire valoir ses titres ailleurs. Ce dernier suit ce conseil lorsque le 22 février 1819 il adresse ses états de service à J.W. Croker, Esq. M.P., pour l'Amirauté ; citant les propres termes de la lettre du 17 juin 1818, Marryat ajoute une remarque de son cru ⁽¹⁷⁾. Dès le 25 février, la réponse de l'Amirauté redressait l'inexactitude dont était entachée cette référence à Lord Nelson. La demande de Marryat -pourtant si justifiée : il avait en fait plus de dix sauvetages à son actif- allait-elle donc rester lettre morte ? Ce serait mal le connaître et, à vingt-six ans, sa forte personnalité et son esprit curieux s'affirment plus intensément de jour en jour.

(15) Marryat, op. cit., cf. p. 53, note 3.

"Having been informed that the Royal Humane Society have on some occasion been pleased to award medals or other honorary testimonies of merit to those who have been fortunate enough to save the lives of their fellow creatures I beg you will present to the society my claims to such a gratifying mark of their approbation. I must previously observe that although the instances have been more numerous I have merely selected those that have happened at sea and where great personal risk has been incurred and each circumstance is corroborated by a certificate from the captain of the ship to which I then belonged.

(16) Ibid.

Letter from the Royal Humane Society, June 17, 1818.

"...the distance of time which has been suffered to elapse between the occurrences of these cases and the application is far beyond that assigned by the laws of the Institution for receiving such testimonial of respect..."
 "...exertions to be duly appreciated in another quarter."

(17) Ibid.

Letter from Marryat, 22 february, 1819.

"I trust their Lordships will allow the force of these numerous exertions when I take the opportunity to remind them that Lord Nelson gave immediate promotion to Captain Flinn for saving the life of one man belonging to his ship."

The Gentleman's Magazine de Mai 1820 cite une lettre de Marryat qui propose à la "Royal Humane Society" un nouveau modèle de bateau de sauvetage ; les avantages et les qualités de l'embarcation sont soulignés dans l'article qui s'accompagne d'une illustration (18). Le projet semble avoir fait son chemin si l'on en croit la mention signalée par Marryat lui-même dans ses états de services (19). On y voit même liées les deux questions qui avaient conduit Marryat à prendre contact avec la Société des Sauveteurs ; on peut croire, en effet, que l'invention du bateau de sauvetage avait été un fait nouveau permettant de reconsidérer le refus de principe opposé à sa demande de récompense pour ses multiples sauvetages. Ainsi, en avril 1821 nous dit the Gentleman's Magazine, Marryat reçoit la consécration officielle de son courage lors d'une cérémonie solennelle rassemblant quatre cents invités à la "City of London Tavern" pour le quarante-septième anniversaire de la "Royal Humane Society" (20) ; à vrai dire, cette remise de récompense devait se faire par procuration car, à cette époque, Marryat qui avait repris du service se trouvait à Sainte-Hélène. L'obtention de cette médaille de sauveteur, fait banal par lui-même, nous permet pourtant de mieux connaître Frederick Marryat ; le refus et la difficulté ne l'arrêtent point ; avec une volonté et une obstination inlassables il se remet à l'oeuvre jusqu'à ce qu'il puisse obtenir gain de cause ; la seule fin possible

(18) The Gentleman's Magazine, May 1820, p. 444-seq.

(19) PRO, ADM 9/43, cf. p. 54, note 11.
Letter from J. Pettigrew, Secretary to the Royal Humane Society, awarding me the medal for having saved the lives of many men and for the invention of a life boat."

(20) The Gentleman's Magazine, April 1821.
"among the gentlemen who received honorary medals for saving lives were Captain Marryat, R.N..."

est le succès. Nous venons d'en enregistrer deux successive-
ment à son actif auprès de la "Shipowners' Society" d'abord,
puis de la "Royal Humane Society". Son nom va apparaître dans
d'autres cercles encore, tant est grande sa curiosité naturelle
pour divers problèmes, ce qui transparaîtra plus tard entre
autres dans son oeuvre littéraire.

Nous disions mal connaître les déplacements du jeune
officier sur le continent lors de ces longues années de per-
mission ; pourtant, la soif de connaissances qui ne cessa de
dominer l'esprit de Marryat tout au long de sa vie nous permet
de le retrouver de loin en loin. En effet, le 18 février 1817,
il adresse une communication à la "Linnean Society of London" ;
il donne la description de deux coquillages ⁽²¹⁾ en véritable
spécialiste, ce qui nous laisse penser que, depuis quelque
temps, il se livre à l'étude des sciences naturelles sous l'é-
gide d'autorités compétentes ⁽²²⁾. Qui plus est, on peut se
demander s'il a lui-même pêché le premier coquillage près de
Nice ; la tournure impersonnelle de la phrase n'autorise aucune

-
- (21) The Transactions of the Linnean Society of London, London
1818, vol. XII, pp. 338-339.
"Description of two new shells by Captain Marryat RN, FLS
Read February 18, 1817.

Mitra

Mitra Zonata

Mitra epidermide lutea fulvo-marmorata, anfractibus inferne
basi nigris, Columella quinque-plicata.

Habitat in mare mediterraneo.

Anfractus basi nigri, crenato-striolati.

This shell was taken up near the port of Nice in the
Mediterranean, adhering to a sounding lead, in very deep
water. I have no hesitation in pronouncing it to be a
new species, as I cannot find it described by any author."

- (22) Ibid.

"I found this beautiful little shell among a collection of
chiefly West India shells. According to the Linnean system,
it would come under the genus turbo ; but with the advice
of Dr Leach, I have distinguished it as a genus under the
title of Cyclostrema, Helix depressa et serpuloides of
Montagu are referable to the same genus.

certitude. Il semble bien toutefois, d'après diverses sources, que Marryat ait dû faire des séjours d'études dans la zone méditerranéenne, vers cette époque, et même aller jusqu'à Rome ⁽²³⁾. Pourquoi choisit-il cette spécialisation ?

The Quarterly Review de Janvier 1818 nous l'apprend : Marryat envisage de participer à une expédition qui se propose d'explorer l'intérieur de l'Afrique dont la carte reste encore vierge ⁽²⁴⁾. Nous sommes à l'heure des grandes explorations africaines, peu favorisées, il faut bien le reconnaître, par la rivalité entre les puissances européennes et les conditions matérielles de l'entreprise. Ainsi, en Juillet 1818, la peste fait rage en Afrique du Nord et pourtant les préparatifs de la mission se poursuivent activement. Marryat qui avait probablement connu Ritchie, le chef de l'expédition, à Paris ⁽²⁵⁾ est encore parmi les membres prévus pour le départ qui approche ⁽²⁶⁾.

(23) The Cornhill Magazine, August 1867, p. 161

"While resident at Rome, at an earlier period of his life, he had been requested by a sculptor to allow his hand to be modelled."

(24) The Quarterly Review, January 1818, vol. 18, pp. 375.

"Under the present favourable auspices for exploring Africa, the gentleman selected for this interesting enterprise is Mr Ritchie, late private Secretary to Sir Charles Stuart, ambassador at Paris... Captain Marryat of the Navy has, we understand, volunteered his services to accompany him and, should they be so fortunate as to embark on the Niger, he will, no doubt, be of most essential service in exploring that mysterious stream."

(25) Annales Maritimes et Coloniales, Paris 1821, pp. 839-840

"Ritchie arrivé à Mourzouk en Mai 1819 après avoir résidé trois ans à Paris."

(26) The Gentleman's Magazine, July 1818, p. 76

"Another enterprize to explore the termination of the Niger is undertaken ; and, as in all former ones, with sanguine hopes of success. Captain Gray, of the Royal African Corps, is intrusted with the immediate charge of the expedition. The route is to be that of the Gambier River. Mr Ritchie, late private Secretary to Sir Charles Stuart at Paris, and Captain Marryatt (sic) of the Royal Navy are to attempt a journey towards Tombuctoo.. sanguine hopes of success, as the protection of his Highness the Bey is guaranteed to them."

Soudain il ne part plus et peut-être faut-il s'en réjouir pour lui car l'expédition allait se solder par un échec et la mort de son chef ⁽²⁷⁾ avant le début même de l'exploration proprement dite ; en effet, accueillie à Tripoli le 22 mars 1819 par le chef local, la mission allait être retenue par ce fourbe à Mourzouk où les fièvres exercèrent leurs ravages ⁽²⁸⁾. Seule une caricature, intitulée "Puzzled which to choose ; or the King of Timbuctoo offering one of his daughters in Marriage to Captain..." témoignera par la suite, avec quelque saveur assurément, des projets d'explorateur de Marryat. Pourquoi ce brusque revirement ? pour une raison fort naturelle que lui-même révèle de plaisante façon dans une lettre de Brighton adressée à son homme d'affaires londonien en Novembre 1818 ⁽²⁹⁾. Une silhouette féminine se profile sur le proche avenir de Marryat qui renonce définitivement à l'exploration africaine ; une aventure va céder, si l'on peut dire, la place à une autre.

(27) R.B. Haydon, the Autobiography and Memoirs of Benjamin Robert Haydon, London 1926, vol. I, pp. 269-271.
Ritchie, having dinner at Haydon's with other friends, Wordsworth, Lamb, Keats, etc... on 28 december 1817, introduced as "a gentleman going to Africa" and Lamb adding "the gentleman we are going to lose"... "Poor Ritchie went to Africa and died, as Lamb foresaw, in 1819."

(28) Hugh Murray, the African Continent, London 1853, pp. 147-148
"At length the chief of the mission, overwhelmed by disease and anxiety, died on the 20th November 1819 ; after which, Mr Lyon found himself without the means of penetrating farther than to the southern frontier of Fezzan."

(29) British Museum, Meyerstein Mss, 47879 B.
Letter from Brighton, 71 St James St, to Marryat's agent
November 25, 1818

Dear Sir,
Courtin' is so expensive that I must thank you to send me down £ 20 or I shall not have enough to pay my lodgings before I quit.

Truly yours
F.M."

La silhouette, d'ailleurs, prend bientôt plus de netteté puisque, le 21 janvier 1819, dans la paroisse de St Pancras, comté du Middlesex, Frederick Marryat épouse Catherine Shairp ⁽³⁰⁾. Qui est donc la jeune épousée dont l'apparition fulgurante dans la vie de notre jeune officier perturbe les projets de l'aspirant explorateur ? Serait-ce le coup de foudre comme l'a pu connaître son père, Joseph Marryat, dès sa première rencontre, à Boston, avec Charlotte Geyer ? Pour plusieurs raisons il nous apparaît difficile de répondre affirmativement à une pareille question. D'abord, il est vraisemblable, comme nous le verrons plus loin ⁽³¹⁾, que les familles aient pu se connaître bien avant la date du mariage. Ensuite la jeune fille dont les traits nous demeurent inconnus -même Florence Marryat dans sa biographie reste muette sur ce chapitre- ne semble guère, à la différence de Charlotte Geyer, avoir possédé ce charme piquant qui avait séduit non seulement Joseph Marryat mais aussi Samuel Breck ⁽³²⁾, ni cette personnalité que l'on

(30) London County Hall, Marriages Register St Pancras, P 90/PAN 1/59, p. 393. Marriages solemnized in the Parish of St Pancras in the County of Middlesex in the year One Thousand Eight Hundred and Nineteen.

Frederick Marryat Esquire of the Parish
of Wimbledon in the county of Surrey Bachelor
and Catherine Shairp of this Parish
were married in this church by licence, this twenty first
day of January in the year One Thousand Eight Hundred and
Nineteen

By me Henry Lindsay Curate of Wimbledon
This marriage was solemnized between us Frederick Marryat
Catherine Shairp

In the presence of Stephen Shairp
Charlotte Marryat, Clementine Marianne
Shaw, Mary Shaw, Andrew Belcher,
William Willoughty.

(31) Cf. Livre I, p. 69, note 65.

(32) Samuel Breck, Recollections, Philadelphia 1877, p. 95
Charlotte Geyer "well cultivated mind and fascinating
manners. Dignified yet cheerful, reserved but not taciturn,

devine encore dans le portrait de Charlotte réalisé bien des années plus tard ⁽³³⁾. Pour cesser ici une comparaison cruelle et, en définitive, assez vaine avec Charlotte, nous dirons que la jeunesse a dû être le plus bel attrait de Catherine lors de son mariage avec Frederick Marryat dont le physique ne nous est guère plus familier à cet âge. Peut-être pouvons nous l'imaginer toutefois sans trop d'erreurs d'après les portraits réalisés probablement de 1827 à 1841, oeuvres de Behnes, Simpson, d'Orsay et un inconnu qui pourrait être Samuel Laurence ⁽³⁴⁾. Sans être d'une grande taille -ce que confirmerait un personnage censé le représenter dans une de ses caricatures ⁽³⁵⁾- ni d'une beauté parfaite ⁽³⁶⁾, il ne devait cependant point manquer de séduction. De sa physionomie se dégage une impression d'équilibre et de mâle assurance ; le regard vif sous un immense front, le nez fin

- (32) suite de la page 61. ...she was a woman of most engaging conversation. Her person was fine, and she moved and danced gracefully. Without the symmetry of a beautiful face, her countenance was enlivened by intelligence and sweetness of expression, with fine eyes and the complexion of a dark brunette."
- (33) Portrait de Charlotte Marryat en possession du Dr Helen M. Young, de la lignée de Charles Marryat, frère de Frederick le romancier.
- (34) Dessin de Frederick Marryat par William Behnes en 1827 donné au Musée Maritime de Greenwich, en 1952, par Mrs Ethel Barry, petite-fille de Frederick Marryat. Portrait par John Simpson, vers 1833, donné à la National Portrait Gallery. Portrait par un inconnu (peut-être Samuel Laurence), vers 1841, donné au Musée Maritime de Greenwich. Dessin par d'Orsay en 1841 exposé au même musée.
- (35) Dans la série The Progress of a Midshipman exemplified in the Career of Master Blockhead, voir le dessin intitulé Waiting Room at the Admiralty.
- (36) The Cornhill Magazine, August 1867, p. 151.
"not tall 5ft 10 ins yet powerful, never handsome yet magnificent forehead."

et droit apportent une note grave de sagesse et de réflexion qu'adoucissent, par leur air délicatement enjoué, la bouche aux lèvres bien ourlées et le menton avec sa riante fossette. Devant ce jeune couple l'avenir s'ouvre sous des auspices favorables. En effet, Catherine appartient à une vieille famille de la noblesse écossaise (37), ce que corrobore l'article consacré aux 'Shairp of Houston' dans l'ouvrage de Sir Bernard Burke (38). La demeure ancestrale ne devait pas être dépourvue de majesté, semble-t-il (39). En outre, les ascendants directs de la future Mrs Frederick Marryat s'étaient lancés avec succès dans les affaires en Russie (40). Son père, Sir Stephen Shairp of Houston, Linlithgow, consul général de Grande-Bretagne à St Petersburg, avait été fait chevalier au Queen's Palace le 17 septembre 1806 (41). La famille du jeune époux est elle-même, il est vrai, fort honorable. Pour suivre les exploits du marin, nous avons

-
- (37) Edinburgh Library, Testamentary Papers, Schairpe of Houston 787
 "1608 June 14 Testament of Sir John Schairpe, Knight, advocate, who died on 7 October, 1607. Confirmed by the Commissaries of Edinburgh, 14 June 1608".
- (38) Sir Bernard Burke, History of the Landed Gentry of Great Britain and Ireland, pp. 1828-1829 Shairp of Houston.
- (39) Ordnance Gazetteer of Scotland, ed. by F.H. Groome, London, 1903 - vol. II, p. 835
 "Houstoun House, Uphall Parish, Linlithgowshire... an old Scottish mansion house, of considerable height, with crow-stepped gables, and with well laid-out grounds, it was founded in the latter half of the 16th century by Sir John Shairp Knight, an eminent lawyer and Queen Mary's advocate".
- (40) Edinburgh Library, Family Letters 1744-1771, Shairp of Houston 1583
 Letters (31) to Thomas Shairp, Senior, of Houston from Walter Shairp, merchant in St Petersburg and London, his son about his business and family affairs ; including news of his marriage in 1752, the suicide of his partner, Mr Maister, at St Petersburg in 1758, and mentioning the revolution in Russia in 1762.
- (41) William A. Shaw's Knights of England, London 1906, vol. II, p. 308-1806 September 17. Consul General in Russia (at the Queen's Palace).

quelque peu déserté sa famille ; aussi afin de mieux comprendre la situation lors de ce mariage, allons-nous retourner chez Joseph et Charlotte Marryat qui viennent de s'installer au 6 Great George Street, Westminster où nous les avons laissés à la fin de 1807 ⁽⁴²⁾.

Elu Membre du Parlement pour Horsham le 12 mai 1807 ⁽⁴³⁾, Joseph Marryat avait donc emménagé dans un quartier plus résidentiel où le loyer de son appartement était encore en augmentation par rapport aux précédents : 140 livres, nous disent les Archives. Son nom apparaît dans le Court Guide et il est fait mention de sa résidence secondaire, dans la banlieue de Londres, à Sydenham où était décédée, en 1803, sa mère, Sarah Marryat ⁽⁴⁴⁾, épouse du versatile docteur Thomas Marryat. Dès lors, la situation de Joseph Marryat, sur les plans social et financier à la fois, ne cesse de s'améliorer et la famille de s'agrandir ⁽⁴⁵⁾ au point que l'éloignement de Frederick, embarqué successivement sur diverses unités de la "Royal Navy" passera presque inaperçu. Dès 1808, le nouveau Membre se fait remarquer par ses interventions à la Chambre des Communes ; il prend d'abord la parole sur les sujets les plus divers : les théâtres londoniens, le 9 mai 1811, les problèmes économiques et sociaux en Irlande, les 18 mars et 23 avril 1812 ⁽⁴⁶⁾, mais il commence à passer pour un expert dans une spécialisation bien définie, eu égard à l'origine de sa fortune.

(42) Cf. Livre I, p. 27, note 13.

(43) Parliament Blue Book, 1807.

(44) The Gentleman's Magazine, November 1803, p. 1099.
"November 19, death : aged 67, Mrs Sarah Marryat, of Sydenham, Surrey."

(45) Ibid. November 1814, p. 496.

"November 24, birth : in Great George Street, the wife of Joseph Marryat, Esq., M.P., a daughter."

(46) Ibid.

June 1811, p. 571 ; May 1812, p. 466 ; June 1812, p. 572.

Thomas Campbell, que nous retrouverons plus tard, le décrit déjà comme un des orateurs les plus éloquents sur la question de l'esclavage, dans une lettre adressée à un ami le 14 juillet 1811 ⁽⁴⁷⁾. La fortune de Joseph Marryat est, en effet, liée à la situation économique de l'île de la Grenade où il était négociant lors de son mariage en 1789. Peut-être ne possédait-il pas de plantations à cette date-là, mais il a dû progressivement procéder à l'acquisition de vastes domaines comme l'attestent quelques archives qui ont survécu à l'usure du temps. Ainsi apprend-on l'achat par Joseph Marryat, en 1818, de la propriété de 'Greenwood Park' ⁽⁴⁸⁾, en dehors même de la Grenade puisqu'elle était située à la Jamaïque. Il ne faut donc point s'étonner que, poursuivant une pareille politique, l'habile négociant se soit vite trouvé en possession d'immenses plantations qui, à la Grenade même, ne couvriraient pas moins d'un millier d'arpents dans les paroisses de St John et St Andrew, selon un inventaire des propriétés de l'île en 1824 ⁽⁴⁹⁾. Pour matérialiser la richesse que pouvaient alors signifier de telles plantations, il nous paraît utile de citer

-
- (47) William Beattie, M.D., Life and Letters of Thomas Campbell, London 1950, vol. II, p. 207.
 "My neighbour, Mr Marryat, M.P., a man who now execrates the slave trade".
- (48) The Jamaica Archives, Spanish Town : letter from C.V. Black, Government Archivist, to M-P. Gautier, 4 january 1966.
"Produce Accounts (vol. 49, folio 40) Greenwood Park, parish of St Mary, in 1817 the property of Messrs Boldero & Co.
 Produce : 172 hhds. 42 trs. 3 bls. sugar ; 72 phns. 2 hhds rum. One heifer £ 14-18-0.
Produce Accounts (vol. 53, folio 81) in 1819 Greenwood Park the property of Joseph Marryatt. Produce : 160 hhds. 30 trs. 350 lbs. sugar ; 85 phns. rum.
 Records of Deeds (vol. 717, folio 194) : purchase in 1818 of Greenwood Park estate by Marryatt from Boldero, through Gordon Larchin. The estate was 169 acres in extent and had 102 male and 101 female slaves. The purchase price was £ 19,300".

ici l'évaluation qui avait été faite, en 1772, du domaine de Grand-Roy ⁽⁵⁰⁾. Le commerce assez florissant avec les Indes Occidentales avait permis à Joseph Marryat de diriger une banque prospère "Marryat, Kay, Price, and Co" et d'être porté à la présidence du conseil d'administration du Lloyd's. Sa réélection comme M.P. de Sandwich le 7 octobre 1812 ⁽⁵¹⁾ lui confère encore plus de solidité et d'influence, ce que confirme la charge de "Colonial Agent" pour la Grenade qui lui est confiée dès 1815 ⁽⁵²⁾

- (49) Gavin Smith, Reference to the Plan of the Island of Grenade, London 1882.

Grenada Estates in 1824				
p. 5	Parish of St John	Estates	Proprietors	Produce Acres
10	Grand Roy		J. Marryat	Sugar 334
16	St Germain		Joseph Marryat	Provisions 64
p. 9	Parish of St Andrew			
54	Balthazard		J. Marryat	Sugar 316
55	d°		d°	d° 186

- (50) Oliver Vere Langford, Carribeana, London 1919, vol. IV, p. 332. Inventory and Appraisement of Grand Roy estate in the parish of St John, Grenada, which is summarized as follows :

332 acres	valued at	£ 25,850
buildings, water mill, etc.		11,614
cattle and mules		1,170
136 slaves (all named)		10,922
firestone quarry adjoining the sea		1,000
Total		50,557

Before H.E. William L. Leybourne, Esq. Capt. Gen. etc. appeared the Hon. Cha. Nicolas de Chanteloup of St George's, planter, Daniel Phillips, Esq. of St David's, Esq. planter and surveyor, Wm Mac Intosh and Anthony Richardson, Esquires, of St Andrew's, planters, Roume de St Laurent, Esq. of St Patrick's, planter, and Cha. Clozier, Esq. of St Mark's, planter, who swore that at the request of John Burke, Esq. they had appraised the above at £ 50,557, which at the current exchange makes £ 31,598 sterling. Sworn 6 march 1772.

Original signatures of all
Armorial seal of the governor
Wreath and ribbon, spade shield.

- (51) Greenwich Maritime Museum, Marryat, Private Papers.
(52) Lillian M. Penson, the Colonial Agents of the British West Indies, London 1924, p. 254. Grenada 1815-1825 Joseph Marryat

Cette année 1815 allait donc, sur divers plans, combler cet habile négociant devenu banquier prospère et judicieux député ; sa nomination comme "Colonial Agent" et la promotion de son fils Frederick comme "Commander" recevaient un lustre nouveau avec l'acquisition de Wimbledon House qui, on s'en souvient ⁽⁵³⁾, devait si vivement impressionner Samuel Breck, le rival malheureux de Joseph Marryat auprès de Charlotte Geyer.

La famille Marryat emménage, en effet, dans cette fastueuse résidence que Monsieur de Calonne, Contrôleur Général des Finances et Ministre de Louis XVI, avait achetée en 1791 pour la revendre quinze mille livres, un an plus tard. Le Prince de Condé y avait également vécu de 1810 à 1814 ⁽⁵⁴⁾ avant que Joseph Marryat ne fît l'achat en 1815 ⁽⁵⁵⁾ de cette propriété qui apparaîtrait comme sa seconde résidence dans le "Court Guide" de 1817 ⁽⁵⁶⁾. Un immense parc d'une centaine d'acres entourait la maison - à ne pas confondre, dans les ouvrages traitant du Wimbledon d'autrefois, avec Wimbledon Park House - construite vers 1750 ; il renfermait un petit lac avec une île où le prince de Condé avait édifié une chapelle ⁽⁵⁷⁾. Héritière, à la mort de son époux, de cette somptueuse demeure, Charlotte Marryat devait y finir ses jours en 1854 ⁽⁵⁸⁾ ; des années durant, tout en veillant à

(53) Cf. Livre I, p. 22, note 67.

(54) James Thorne, Handbook to the Environs of London, London 1876, p. 706.

(55) William A. Bartlett, the History and Antiquities of the Parish of Wimbledon, London, 1865, p. 152.

(56) Boyle's Court Guide, 1817.
Marryat Joseph, Esq. MP, 6 Great George St, Westminster, and Wimbledon House, Surrey.

(57) J.C. Loudon, the Villa Gardener, London 1850, pp. 420-seq.

(58) The Times, 14 december 1854
Deaths, On Wednesday the 13th inst., at Wimbledon House, Surrey, in 82nd year, Charlotte, widow of the late Joseph Marryat, Esq., M.P.

l'éducation de ses plus jeunes enfants -le dernier était né en 1818-, elle avait embelli la propriété par le véritable culte qu'elle portait aux fleurs ⁽⁵⁹⁾ ; cette passion lui valut une certaine renommée ⁽⁶⁰⁾ et lui permit, avec l'aide de son jardinier Redding, d'obtenir maintes récompenses dans les concours floraux organisés par la "Horticultural Society" ⁽⁶¹⁾, en 1833 et 1834. Aussi, dans ces conditions, conçoit-on fort bien qu'elle ait pu se permettre d'y inviter, le 24 juillet 1839, l'ambassadeur des Etats-Unis et son épouse qui sortaient d'une réception très animée et huppée de quatre cent quatre-vingts personnes, en l'honneur de la reine dans la propriété du Duc de Somerset, voisine de celle de Mrs Marryat ⁽⁶²⁾. Mrs Stevenson, l'épouse de l'ambassadeur, ne peut s'empêcher de glisser un mot, semble-t-il,

-
- (59) Transactions of the Horticultural Society of London, London 1824, vol. V, p. 417.
 "Paper white chrysanthemum accidentally seen by Mrs Marryat of Wimbledon in flower in the autumn of 1821 in Covent Garden plant purchased for a moderate price. propagating in her garden and that of her son Joseph Marryat in 1822 and some presented to the Horticultural Society by both of them."
- (60) The Westminster Budget, Friday 16 september 1898, p. 15
 "in Mrs Marryat's time the gardens achieved fame as including the finest private collection of foreign plants and trees in England."
- (61) Transactions of the Horticultural Society, London 1835, vol. I, p. 534.
 Awards to Mrs Marryat 22nd June, 20th July 1833, 10th May, 7th June, 5th July 1834.
 (last mention being) 13th September 1834 the Gold Banksian medal
 2. for miscellaneous plants, from Mr Redding, gardener to Mrs Marryat FHS, exhibitions taking place at the garden of the Society.
- (62) The Century, vol. 77, March 1909, p. 735.
 Letter of Mrs Stevenson dated July 29, 1839.
 "...at their (Duke & Duchess of Somerset) villa, near Mrs Marryat's who invited us to go to her and sleep and remain the next day, which we did."

sur l'atmosphère recueillie et familiale qui régnait dans cette riche demeure au sortir de la résidence voisine ⁽⁶³⁾. Cette splendide propriété fut démolie en 1894 ⁽⁶⁴⁾ et son immense superficie fut l'objet de lotissements au milieu desquels court aujourd'hui une "Marryat Road". Tous ces éléments soulignent donc que Catherine Shairp, en 1819, entraît dans une famille également comblée d'honneurs et de biens.

Il semble par ailleurs vraisemblable que les deux familles se connaissaient déjà ; en effet, plusieurs années auparavant, les deux pères avaient traité ensemble une affaire de location à bail d'un terrain sis à St Pancras, comme l'indique un document conservé au London County Hall ⁽⁶⁵⁾. Cette luxueuse maison dont l'atmosphère avait été assombrie, en 1816, par la mort à Brighton de Charlotte, la fille aînée emportée à la fleur de l'âge ⁽⁶⁶⁾, voici qu'une succession d'événements heureux

(63) Ibid.

"As soon as we could make our escape we did so, and found Mrs Marryat at prayers with her family. A contrast, you will think."

(64) Guy Boas, Wimbledon, has it a History ? Wimbledon 1947.

"dismantled in 1894 after departure of Sir Henry Peck, last owner."

(65) London County Hall, Mss BRA/747/23

Assignment from Messrs Pelle of the Strand in the County of Middlesex, winemerchant

William Timson the younger of Waterlane Tower St in the city of London, winemerchant

Joseph Marryat of the said city, merchant

the Reverend William Bolders of Woodford in the Co. of Essex clerk

Johanna Whitnell of West Grimstead in the Co. of Sussex

Charles Bolders of the same place Esq.

To Sir Stephen Shairp of Russell Square, Fitzroy Square in the Co. of Middlesex Knight

Indenture of lease of a piece of ground in St Pancras for £ 2,290

24 July 1813."

(66) The Gentleman's Magazine, November 1816, p. 467

October 7th - death : At Brighton, in her 23rd year, Charlotte, eldest daughter of Joseph Marryat, esq. MP.

l'illumine de joie dès la fin de 1817 ⁽⁶⁷⁾. Après la naissance du plus jeune des fils, c'est le mariage des aînés. Frederick a donné l'exemple qui est bientôt suivi ; en effet, le 7 juillet 1819, Henry Lindsay, le pasteur de Wimbledon qui a marié Catherine Shairp et Frederick Marryat, épouse Maria, soeur de ce dernier âgée de 25 ans et, le 19 octobre, Joseph Marryat Jr, le frère aîné, se marie, à son tour, avec Mary Lindsay ⁽⁶⁸⁾. Une dizaine de jours plus tôt -le 6 octobre 1819 exactement- est né Frederick, premier enfant de notre jeune couple marié le 21 janvier de la même année. Voilà donc notre Frederick Sr qui, l'année précédente, rêvait encore d'aventures en Afrique, responsable non seulement d'une épouse mais également d'un fils. Il lui va falloir prendre de nouvelles dispositions.

Toujours en congé au regard de l'Amirauté, le jeune officier va encore satisfaire diverses aspirations et curiosités, Nous l'avons vu mener à bonne fin, courant 1819, l'affaire de son "Code of Signals". C'est alors que, dans un autre domaine, il est chargé d'une nouvelle dignité : le 13 mai 1819, Frederick Marryat est élu "Fellow of the Royal Society" ⁽⁶⁹⁾. Sa candidature proposée par le "Earl of Mountnorris" et soutenue par John Burrow avait été bien accueillie car la Société appréciait ses connaissances scientifiques ⁽⁷⁰⁾ tout en goûtant aussi, selon

-
- (67) Ibid., November 1817, p. 465.
October 28th - birth : At Wimbledon House, the wife of Joseph Marryat, esq. MP, a son."
- (68) Greenwich Maritime Museum, Davis Mss
London St George's Hanover Square
1819 October 19, Joseph Marryat the younger of St James Westminster and Mary Lindsay (Licence)
- (69) Marryat, op. cit., cf., p. 66, note 51.
elected a fellow of the Royal Society 13 may 1819.
- (70) Letter from I. Kaye, Librarian of the Royal Society to M-P. Gautier, 10 november 1965
"On the certificate of his election 13 may 1819 Captain Marryat is described as well versed in mineralogy and in other branches of science".

Florence Marryat, la verve de ses caricatures (71). L'illustre Charles Babbage invitera son ancien condisciple, attiré par les sciences, à se joindre à l'"Astronomical Society" qu'il avait lui-même fondée (72). Cette proposition recevra une réponse pleine d'humour (73) tout à fait dans l'esprit du futur auteur de Peter Simple. Estimant avoir le vent alors bien en poupe, Frederick Marryat croit devoir suivre l'heureux exemple de son père : habile manoeuvrier des mers, il ne va pas hésiter, en effet, à s'aventurer sur les eaux trompeuses et troubles de la politique.

Le Dictionary of National Biography ne mentionne pas cette première campagne électorale de Frederick Marryat qui se déroule à Tregony en Cornouailles lors des élections de 1820 (74). Représentant le camp "Tory" contre les "Whigs" (75) Marryat échoue

(71) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, London 1872, vol. I, p. 81.

"Marryat ! Marryat ! jerked out Sir Joseph (Barker). A capital fellow ! Elect him by all means. Puzzled which to choose ! Puzzled which to choose ! I always have his caricatures on my table ; wouldn't be without them for the world."

(72) Ford and Hodson, A History of Enfield, Enfield 1873, p. 218. "Mr Babbage was one of the founders of the Royal Astronomical Society, and of the Statistical Society, of which he was considered the father."

(73) British Museum, Mss Department, 37182, f. 217.
8 February 1820

My dear Charles,

I belong to so many erudite societies that I shall soon have the whole alphabet at my heels ; as however, I like the idea of yours, I beg you will inscribe Captain Marryat, RN, FRS, FLS, FGS, FWS, etc., etc. among the members, leaving out all the letters I have annexed to my name as they will think me some new comer by the length of my tail. You might as well have let me (know) how your wife was, while you were about it, but I, of course, know that when science is on the tapis, all other information is secondary...

(74) The Sphere, 14 march, 1903

"His (Marryat) first candidature was in 1820 before the reform bill, and it was for a pocket borough-Tregony in Cornwall."

(75) William Prideaux Courtney, Parliamentary Representation of

dans sa tentative pour secouer le joug imposé par le "rotten borough system" qui laissera complaisamment s'étaler une corruption éhontée jusqu'à ce que, en 1832, le "Reform Act" tente d'y remédier. Ainsi une commission d'enquête a révélé qu'en 1812 il aurait été distribué non moins de £ 5,000 parmi les électeurs ; le candidat "tory" élu aurait, par ailleurs, déclaré que 98 des 127 personnes qui avaient voté pour lui furent chassées de chez elles dès le lendemain de l'élection et sommées de payer loyers en retard et frais y afférents. En revanche, les candidats qui, en 1818, avaient refusé de verser des subsides s'étaient retrouvés irrémédiablement battus ⁽⁷⁶⁾. Marryat échoue donc devant les candidats libéraux Lord Barnard et O'Callaghan car il semble, entre autres, avoir voulu éviter les indécrottables précédemment signalées ⁽⁷⁷⁾. On comprend aisément que, dans ces conditions, Marryat ait ressenti le besoin de plus vastes horizons où le vent du large balayait de pareils miasmes. Il ne nous faudra point oublier pour autant cette brève incursion - qui ne sera pas sans lendemain ⁽⁷⁸⁾ - dans ce monde politique où son père, réélu Membre du Parlement pour Sandwich, coup sur coup le 18 juin 1818 et le 7 mars 1820 ⁽⁷⁹⁾, évoluait avec tant de brio et d'aisance.

(75) suite de la page 71. ...Cornwall to 1832, London 1889, p. 182
 "Both of the members were whigs, and their leading opponent in the opposite interest in 1820, was Frederick Marryat, the gallant sea-captain."

(76) Ibid., p. 182.

(77) The Sphere, 14 march 1903
 "this opponent obtained 135 votes, while Captain Marryat obtained 57 ; the rest of the voters, we are significantly told, amounted to about 30 and they were for Marryat but very humanely were not brought up to the poll as most of them would have been immediately turned out of their houses which they held from their landlords in leases terminable at seven days' notice."

(78) Ibid.
 "in 1833, a more exciting affair ; it was for a very large constituency - the Tower Hamlets."

(79) Marryat, op. cit., cf. p. 66, note 51.

Le contact direct avec l'Amirauté se renoue lorsque, en février 1820, Marryat fait parvenir au service intéressé une lettre ⁽⁸⁰⁾ de Henry Cruso, autrefois maître charpentier sur l'"Imperieuse". Citant comme référence son travail dans le port de "Point à Pike" (sic) à la Guadeloupe, Cruso offre de dégager la rade de Gibraltar. Ce contact n'est qu'une étape car, après l'échec de sa campagne électorale, Frederick Marryat va, pour la première fois depuis sa promotion de Juin 1815, reprendre une part active et directe à la vie de la marine. Par une lettre datée de Wimbledon le 14 juin 1820 ⁽⁸¹⁾ -soit cinq années, à un jour près, après sa promotion- il accepte sa nouvelle nomination et, le 20 juin, il monte à bord du "Beaver" dont il prend le commandement selon les règles en usage ⁽⁸²⁾.

(80) Public Record Office, ADM 1/4925, Marryat 104.

(81) P.R.O. ADM 1/2185, Captain Marryat 78.

(82) P.R.O. Captain Marryat's Log on the Beaver, ADM 51/3081
1820 June 20th at 9.30 a.m. came on board Captain Frederick Marryat and commissioned the ship.

Chapitre 3 : Le Commandant en Europe

Prendre le commandement ne signifie pas pour autant prendre la mer et, effectivement, le "Beaver" ne devait quitter le ponton que le 9 octobre 1820 ⁽¹⁾. Ce long délai n'est probablement pas pour déplaire à Marryat qui, à loisir, renoue avec les choses et les gens de la mer, la vie à bord et surtout les responsabilités qui incombent au commandant ; c'est, en effet, la première fois qu'il arbore sa marque de commandement sur un navire. N'oublions pas que, pour la première fois également, il laisse derrière lui sa femme et son fils âgé d'un an ; il lui a donc fallu veiller au confort de leur installation. Il est vraisemblable que "Wimbledon House" a servi quelque temps de nid à l'éclosion de cette jeune famille ; en 1821, le nouveau foyer s'abrite à peu de distance de la fastueuse résidence familiale puisque Frederick Marryat envisage ensuite la sous-location de Gothic Lodge pour une durée de deux ans, dans une lettre écrite de cette même adresse ⁽²⁾. Précisons que cette villa se dresse encore aujourd'hui, en une version remaniée mais toujours spacieuse, non loin de Wimbledon Common. La proximité des parents

(1) Public Record Office, Captain Marryat's Log on the Beaver, ADM 51/3081

October 9th 9.50 a.m. cast off from the hulk and made sail out of harbour.

10.20 a.m. discharge the pilot

11. a.m. made all sail through the Needles.

(2) Davis Mss, Greenwich Maritime Museum
copie d'une lettre de Frederick Marryat expédiée de 5 Cleveland Row le 6 décembre.

donnait assurément une plus grande tranquillité d'esprit au jeune commandant qui s'apprêtait à voguer vers les mers lointaines.

L'appareillage va cependant être différé car le bateau, récemment rentré des Indes Occidentales, a besoin de sérieuses réparations ⁽³⁾. Comme celles-ci traînent en longueur, Marryat obtient une permission du 12 juillet au 4 septembre 1820 pour se spécialiser dans l'étude des appareils d'astronomie ⁽⁴⁾. Ne peut-on voir là un écho de son appartenance à la Société d'Astronomie fondée par son ami Babbage ⁽⁵⁾ ? Marryat n'en veille certainement pas moins, comme tout commandant, à accélérer la bonne marche des travaux au cours du mois de septembre.

En tout cas, sa présence à Portsmouth et sa célébrité naissante, due particulièrement, au large emploi de son code de signaux ⁽⁶⁾, lui valent une honorifique invitation à bord du yacht royal le 27 septembre 1820 ⁽⁷⁾. Les travaux touchent à leur fin sur le "Beaver", lorsque Marryat suggère, par une lettre du 18 octobre 1820 à l'Amirauté, quelques modifications qui lui

-
- (3) C. Lloyd, Captain Marryat and the Old Navy, London 1939, p. 189.
"She (the Beaver) belonged to what he called an 'unserviceable and dangerous class' which had a reputation for foundering."
- (4) PRO, ADM 1/1287 A 572.
- (5) Cf. Livre I, p. 71, note 73.
- (6) W.G. Perrin, British Flags, Cambridge 1922, p. 183.
"The first attempt to supply a code of signals suitable for merchant ships appear to have been that of Sir Home Popham in 1804 at the request of the East India Company... In 1817 Frederick Marryat drew up what may be regarded as the precursor of modern commercial codes."
- (7) Greenwich Maritime Museum, Marryat Private Papers.
"Admiral Sir George Campbell is commanded by His Majesty to invite Captain Marryat to dinner on board the Royal George yacht on Wednesday the 27 inst., at four o'clock.
Portsmouth, 25 september 1820."

permettraient d'accueillir à son bord, à Lisbonne, le comte Palmella et sa suite ⁽⁸⁾. Nous voyons ici transparaître la mission assez vague qui lui a été confiée : une croisière dans l'Atlantique avec des escales à Madère, Lisbonne, Tristan d'Acunha et Sainte Hélène. Après avoir recruté son équipage, il prend effectivement la mer, pour remplir cette mission, le 3 novembre 1820 ⁽⁹⁾ ; jusque là, il n'avait guère fait que "des ronds dans l'eau", selon l'expression usuelle, entre Portsmouth, Plymouth et Spithead, et une ou deux sorties pour secourir un navire marchand en difficulté et entraîner son équipage à la manœuvre ⁽¹⁰⁾.

Une fois au large, le "Beaver" met enfin le cap sur de lointaines terres australes ; le livre de bord personnel de Marryat nous permet de suivre ce long périple ⁽¹¹⁾ qui le conduit à jeter l'ancre devant Sainte Hélène le 7 mars selon Marryat ou le 4, selon les documents de Lowe ⁽¹²⁾. Ce désaccord ne présente

(8) PRO, ADM 1/2185 Captain Marryat 144.

(9) PRO, ADM 51/3081, cf. p. 74, note 1.
November 3, 1820 passing the Needles for good.

(10) Greenwich Maritime Museum, Marryat, Private Log.
October 9, 1820 sailed to relieve merchantmen in the Channel.

(11) Ibid.
October 31, 1820 sailed for the Cape and St Helena
16 november, 1820 anchorage hitherto unknown off Madeira in gale.
9 january, 1821 Trinidad and wreck of French slave ship
24 january, 1821 Tristan d'Acunha
18 february 1821 Weighed and made sail for St Helena, not being able to beat out of Table Bay came to again and sailed on the 19th.
7 march 1821 came to anchor at St Helena.

(12) British Museum, Lowe Papers, Mss Department 20.161
List of Ships and Vessels that have arrived at and sailed from the Island of St Helena Between the 14th of April 1816 and the day of...

Date of arrival	Ships	Commander	Wherefrom	Passenger
Dec. 17, 1820	HMS Rosario	Cpt Hendry	Cape of Good Hope	none
March 4, 1821	HMS Beaver	Cpt Marryat	England	"

d'ailleurs aucune importance car l'essentiel est de savoir que Marryat sera encore dans cette base de l'Atlantique à la mort de l'empereur. En effet, le "Beaver" croise de longues semaines devant les côtes peu abordables de cette île aménagée depuis des années en prison dans l'attente de l'agonie de l'Aigle Impérial ; probablement . partage-t-il la surveillance de ces côtes (13) avec le "Rosario" arrivé le 17 décembre 1820. Le climat affecte la santé de Marryat, ce qui entraînera une permutation avec le commandant du "Rosario" et permettra à Marryat de regagner l'Angleterre plus rapidement. Ne le rapatrions pas trop vite, cependant, car le rôle de Marryat à Sainte-Hélène n'est point terminé.

Depuis le 19 mars Napoléon, qui ne sort plus de Longwood, décline progressivement et, le 5 mai 1821, le "general Bonnaparte" -selon l'expression transcrite dans le livre de bord du "Beaver"- rend le dernier soupir (14). Marryat signe ce même livre, trois jours plus tard (15) pour la dernière fois lorsqu'il quitte définitivement le "Beaver", le 8 mai, pour prendre le commandement du "Rosario" (16). Ce navire a détaché un piquet

(13) Captain Marryat, op. cit., cf. p. 76, n. 10

"1821 April 17th Went off to cruize to windward

" 23rd Came to off St James' Valley

May 1st Weighed and made sail to cruize to windward but was recalled in consequence of being attacked with dysentery and cholera morbus on the 3rd."

(14) PRO, ADM 51/3081, cf. p. 74, note 1

1821 Saturday 5 may Employed as before

At 6 departed this life General Bonnaparte

Midnight moderate and fine.

(15) Ibid.

Tuesday 8 may left the brig to join Rosario

(signed) F. Marryat

(16) Public Record Office, Captain Marryat's Log on the Rosario, ADM 51/3368

d'honneur pour participer aux obsèques de l'empereur. Marryat, témoin de ces funérailles ⁽¹⁷⁾, en rapportera des croquis ; de même son coup de crayon, dont nous avons déjà signalé la vigueur du trait, lui permet, avec l'autorisation du général Montholon ⁽¹⁸⁾ de dessiner le masque mortuaire de Napoléon ; c'est ce qu'il fait le 6 mai vers 7 heures avant l'autopsie lorsqu'il se rend à Longwood en compagnie du gouverneur, de l'amiral Lambert, du Brigadier-general Pine Coffin et des capitaines de vaisseau Hendry et Brown. Les deux croquis de Marryat sont reproduits dans l'ouvrage de Dayot consacré à Napoléon ⁽¹⁹⁾. Le premier de ces croquis a d'ailleurs soulevé des protestations car il semble en circuler plusieurs originaux (!) et une arrière-petite-fille de l'auteur a même émis des doutes sur l'authenticité de l'exemplaire exposé au Victoria and Albert Museum ⁽²⁰⁾ ; à Oxford, la

(16) suite de la page 77. ...

Monday 7th May 1821 at St Helena
discharging Captain Hendry on particular services for order of Admiral Lambert.

Tuesday 8th May sent a party of marines on shore to attend General Bonnaparte's funeral.
joined the ship Captain Marryat from the Beaver.

(17) Marryat, op. cit., cf. p. 76, note 10.

"May 9, exchanged into HM Sloop Rosario ; attended the funeral of Bonnaparte (sic).

(18) Octave Aubry, Sainte Hélène, Paris 1935, p. 557

"Arnott, Crokat, l'enseigne Ward, le capitaine Marryat, autorisés par Montholon, dessinent des croquis de l'empereur."

(19) Armand Dayot, Napoléon raconté par l'image, Paris 1895, p. 438. Napoléon sur son lit de mort

Reproduction d'une lithographie faite d'après le croquis commandé par Hudson Lowe au capitaine de vaisseau Marryat de la marine anglaise (publiée à Londres en 1821)

p. 445. Les funérailles de Napoléon à Longwood.
d'après le croquis du capitaine Marryat, de la marine anglaise.

(20) Marryat, op. cit., cf. p. 75, note 7.

Letter from Mrs Chappell, 5 september, 1952.

"Bodleian Library" possède également ce dessin (21). Dans le second croquis, Aubry a signalé une inexactitude concernant l'ordre du cortège funèbre (22).

Une fois l'empereur mis en terre, la petite société réunie à Longwood commence à se disperser. Des membres de la suite de Napoléon s'embarquent pour l'Angleterre le 27 mai (23). Le "Rosario" doit être parmi les premiers navires à quitter l'île, le 16 mai (24) car il est, comme le précise Marryat dans ses états de services, porteur du double des dépêches annonçant la mort de "Bonnaparte" (25). Il est cependant vraisemblable que le "Rosario" fut précédé par le "Heron", commandé par le capitaine Crokot, porteur pour Lord Bathurst du procès verbal du décès du

(21) Oxford, New Bodleian, Curzon b. 38, f. 148.
Sketch of Napoléon on his death bed by Captain Marryat, RN.

(22) Octave Aubry, op. cit., cf. p. 78, note 18 - p. 574
"Bertrand et Montholon non derrière Scheick, cheval de l'empereur, mais tenant en fait les coins du poêle."

(23) Lowe Papers, op. cit., cf. p. 76, note 12.

Date of arrival	Ship	Commander	Wherefrom	Date of departure	Wherebound	Remarks
May 10th 1821	HMS Storeship Camel	Thos Webb	Cape of Good Hope	May 27	England	the Count, Countess Bertrand and family, Count Montholon, the doctor, the priest and servants from Longwood also Col. Nicol and Dets 66 Regt Governor's Dispatches.

(24) Marryat, op. cit., cf. p. 76, note 10
May 16, sailed for England with dispatches.

(25) Public Record Office, Memorandum of the Services of Captain Marryat, ADM 9/43

Rank	Ship	Entry	Discharge	Station	Services
Commander	Beaver	20th June 1820	9th May 1821 exchanged into Rosario	St Helena	Took home duplicate dispatch of Bonaparte's death.

prisonnier impérial (26). Le 7 juillet, le "Rosario" est à Spithead et jette l'ancre à Portsmouth le 11 juillet 1821 (27), après un voyage de retour plutôt difficile à cause de l'état sanitaire et moral du nouvel équipage auquel se sont joints quelques marins transférés du "Beaver". Nous apprenons, en effet, que le chat à neuf queues entre en action à bord du "Rosario" le 6 août (28) ; les problèmes de discipline auront des prolongements administratifs jusqu'en novembre (29), date à laquelle Marryat règlera définitivement l'affaire de dégradation du sergent Cheetham utilisé, disait-on, par le 'Capitaine' Hendry comme mouchard au sein de l'équipage. Ce sont là des événements que nous retrouverons en filigrane dans la production littéraire du romancier.

À son retour, le "Rosario" ne reste pas oisivement amarré à son coffre. Le 16 août, son pavillon en berne, il escorte la dépouille mortelle de la reine Caroline jusqu'à la terre de ses aïeux à Cuxhaven (30). Ces derniers honneurs rendus à une

-
- (26) Octave Aubry, op. cit., cf. p. 78, note 18 - p. 565
"Au soir, Crokat prit congé des Français, Lowe l'envoyait sur le Heron porter à Bathurst la nouvelle de la mort de Napoléon et le procès verbal d'autopsie. Crokat arriva en Angleterre le 4 juillet.
- (27) Op. cit., cf. p. 77, note 16.
Saturday 7th July, 1821 at Spithead
Wednesday 11th July, 1821 in Portsmouth Harbour.
- (28) Ibid.,
Monday 6 august, 1821 punished Benjamin - 40 lashes for theft.
- (29) C. Lloyd, op. cit., cf. p. 75, note 3, pp. 198-199.
"Marryat promptly demanded an enquiry which was held in Portland Roads by Admiral Sir James Whitshed on November 15th and 16th, 1821... As a result of the enquiry Marryat's character and that of his officers was entirely cleared, and he was allowed to continue in command of the ship."
- (30) Marryat, op. cit., cf. p. 76, note 10.
August 17, 1821 with the squadron of Cuxhaven, the Glasgow having on board the body of her late Majesty Caroline Queen of England and there August 19th.

souveraine dont la triste condition avait déchaîné tant de passion à l'intérieur du pays ⁽³¹⁾, le navire regagne Spithead pour un service plus actif. Le 31 août 1821, il est affecté à la répression de la contrebande ⁽³²⁾ ; c'est un emploi d'une activité telle que Marryat, avant la fin de l'année, a déjà plusieurs bateaux de contrebande à son tableau de chasse ⁽³³⁾. Cette expérience de première main, si l'on peut dire, face à des contrebandiers d'une audace et d'une activité surprenantes, trouvera elle aussi par la suite une heureuse résurrection dans ses romans maritimes et en particulier Snarlevyow, or The Dog Fiend. Les documents de l'Amirauté révèlent le zèle fructueux de Marryat ⁽³⁴⁾ dont la technique dans cette tâche s'affirme et se

(31) Caroline, abandonnée en Janvier 1796, à la naissance de sa fille, est victime des calomnies de son royal époux. Lavée de tout soupçon en 1806, elle voyage à l'étranger à partir de 1814. Lorsque George devient roi en 1820, elle refuse de rester en Italie malgré £ 50,000 annuelles ; George IV échoue dans son procès d'adultère le 17 août 1820 et Caroline est autorisée à porter son titre de reine. Le roi l'écarte toutefois du couronnement le 19 juillet 1821, ce qui hâte sa fin survenue le 7 août 1821.

(32) Marryat, op. cit., cf. p. 76, note 10.
August 31, 1821 Prevention service.

(33) Ibid.,
September 20, captured the Providence smuggler with 79 Kegs on board.

(34) C. Lloyd, op. cit., cf. p. 75, note 3 - p. 203
HM Sloop Rosario, in Portland Roads, November 27th, 1821.

Sir,

I have the honour to inform you that a boat of HM Sloop Rosario stationed off Beer has made the following seizures, viz : 13 tubs creeped up between the 20 and 22 of November in company with the Scourge's boat ; about the same time Thomas Harley in company with a riding officer of Seaton found 28 tubs in the marshes near Beer. Three other tubs were also taken the same day in the marshes by the men of the Rosario and the Scourge.

I have also the honour to inform you that two men, John Macnamara and James Marsden belonging to the Rosario, discovered on Monday the 19th, a man of the name of William Dean attending a fire lighted on the cliffs to the Eastward of Beer. He was immediately secured and is now bound over to appear at the next Exeter Quarter Sessions to take his trial for the offence.

perfectionne, comme il transparait dans le livre de bord du "Rosario" (35). Aussi comprend-on que l'officier ait jugé bon d'en tirer quelques conclusions sur la contrebande et les méthodes de répression dès le début 1822 (36). Ces conclusions, étoffées et élargies, constituent même un rapport d'ensemble transmis à l'Amirauté par l'intermédiaire de Joseph Marryat, M.P., à qui il en est accusé réception de flatteuse façon (37). Marryat, il est vrai, a pu approfondir son étude car le "Rosario", réformé le 7 février, a été désarmé dès le 8 février 1822 (38); le commandant, déchargé de ses responsabilités, peut donc se pencher sur certaines questions relatives à sa profession. Sa réflexion va pouvoir s'exercer d'autant plus pertinemment que, jusqu'en Mars 1823, son livre de bord personnel reste vierge.

(35) Op. cit., cf. p. 78, note 16.

October 10th, 1821 Portland Roads, boarded several ships coming into the roads, sent an officer with a party of hands to look out for the night.

December 9th, 1821 sent three boats on Revenue Service for the night; midnight more moderate with heavy rain.

(36) Public Record Office, ADM 1/1298 A 148

"Wimbledon, Feb. 14th, 1822,

Sir,

In answer to your request that I would communicate to you any observations that I may have made during the term that I have been employed on the prevention of smuggling which might tend to the further prevention of the same, I have the honor to submit the following particulars."

(37) Marryat, op. cit., cf. p. 75, note 7.

Letter to Captain Marryat's father from the Admiralty, 11 June 1822.

"In conformity with your request I have given to lord Melville the observations of your son relative to the prevention of smuggling, and I have much pleasure in saying I very much concur with him on some of the points to which he has adverted."

(38) Op. cit., cf. p. 73, note 16.

Friday 8th February, 1822 10.30 came on board the Pay clerk and paid the sloop off.
down the Pendant.

Après les opérations répressives (39), il se réfugie dans une sorte de méditation sur les problèmes liés à cette tâche particulière de l'officier de marine.

Peut-être un certain recul est-il préférable pour traiter plus clairement de questions complexes ; ce recul Marryat le trouve en venant vivre, selon toute vraisemblance, auprès des siens à Wimbledon (40). Son nom devait disparaître du Court Guide dans l'exemplaire d'Avril 1823, date qui correspond à sa prise de commandement du "Larne" ; l'adresse indiquée dans le recueil du mois de Janvier est celle de Gothic Lodge, résidence dont nous avons déjà fait mention (41). C'est donc là, dans le calme verdoyant du Wimbledon Common, que Marryat se penche, après le problème de la contrebande, sur une question bien plus délicate, sorte de mal endémique dont souffre la marine militaire : le recrutement des équipages. Si le rapport sur la répression de la contrebande a été, comme nous l'avons signalé, bien reçu par l'Amirauté, il n'en sera pas de même pour cette nouvelle manifestation de l'esprit actif et réformateur du jeune officier dont la plume, au goût des autorités maritimes, commence à courir un peu trop librement sur le papier.

Il est vrai que cette fois-ci la publication se présente tout différemment ; il ne s'agit pas, en effet, d'un rapport destiné à ses supérieurs hiérarchiques mais d'une sorte de pamphlet publié à Londres en 1822 sous le titre de Suggestions for the abolition of the present system of Impressment in the Naval Service. En fait, Marryat ne s'attaque pas là à un mal

-
- (39) Op. cit., cf. p. 79, note 25.
Rosario 9th May 1821 7th February 1822 Channel On Preventive Service,
paid off made 13 seizures.
- (40) Boyle's Court Guide, London 1823.
1823 January Marryat Capt RN 5 Cleveland Road, Wimbledon,
Surrey.
- (41) Cf. Livre I, p. 74, note 2.

nouveau mais bien plutôt, comme nous le disions, à une maladie chronique dont les accès fiévreux se révélaient particulièrement irritants chaque fois que la marine voulait élargir son recrutement, ce qui s'était produit à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle.

Depuis longtemps déjà on fustigeait et illustrait à l'envi le caractère anachronique des méthodes de recrutement en usage dans la marine militaire ; peut-être bien y avait-il eu même confusion à l'origine entre "impressed" (participe passé du verbe impliquant l'idée d'un enrôlement de force) et "imprest" (substantif signifiant avance de fonds consentie par l'état), comme il ressort des définitions du dictionnaire (42). Toutefois selon des échos propagés jusqu'à Philadelphie en 1787 (43), il ne restait guère de doute sur le sens à accorder à ce terme. Et assurément les habitants de Portsmouth et de Plymouth, après les sombres nuits de Février et Mars 1803, n'auraient eu garde de donner une interprétation différente ; ces deux villes avaient, en effet, vécu un véritable état de siège (44) provoqué par le

(42) New English Dictionary.

Imprest, v¹ Obs. (od. It. (and med. L.) imprestare to lend : see Imprest ob. and the earlier Prest v.)

1. trans. to advance, lend (money)

1565. Q. Eliz. Let. to Bedford in Robertson Hist.

Scot. (1759) II, App. 28 "the other 2000 £... to imprest some part thereof to the new numbers of the 600 footmen and 100 horsemen."

Imprest, v² Obs. (pa. pple of Impress v², perhaps confused with Imprest v¹) trans. to impress for the army or the navy.

1708. Royal Proclam. in Lond. Gaz. No. 4415/3. No Men shall be Imprested from any Merchant Ships.

(43) The Columbian Magazine, November 1787, vol. I, p. 786

"An English paper of the 24th September, received by this ship (the ship Sally, Captain Greenway, in 51 days from Bristol) mentions that there had been a hot press in London and that 1500 seamen had been taken in one day."

(44) The Naval Chronicle, vol. IX, March 1803, pp. 242-246.

Plymouth Report - March 10 : About 7 p.m. the town was alarmed with the marching of several bodies of Royal Marines, in

...

zèle intempestif des officiers "in charge of rendez-vous" (45), selon l'expression consacrée. Malgré des règlements précis, allant de l'amende jusqu'au renvoi pur et simple de la marine, que rappelle un article du National Review (46), l'Amirauté fermait les yeux sur les exactions des "press gangs" (47) ; dans le cas de ces villes, la vie fut comme paralysée à Portsmouth, Plymouth et leurs environs pendant une quinzaine de jours (48). Aussi publie-t-on alors de nombreux articles et pamphlets sur ce thème,

-
- (44) suite de la page 84. ...parties of 12 and 14 each, with their officers, and a naval officer armed, towards the Quays. So secret were the orders kept, that they did not know the nature of the service on which they were going until they boarded the tier of colliers at the New Quay, and other gangs the ships in Catwater, the Pool, and the ginshops. A great number of prime seamen were taken out, and sent on board the Admiral's ship. They also pressed landmen of all descriptions ; and the town looked as if in a state of siege...
- March 11 : a fewslight cuts and bruises, occasioned in the various scuffles of the press-gangs and the persons they impressed.
- (45) The Nineteenth Century, vol. 50, November 1901, 'the Press Gang', pp. 761-773
"all were fish who came into their net."
- (46) The National Review, vol. 35, August 1900, pp. 1003-1017
Few men liable to impressment because many exemptions : colliers, parish apprentices, men over 55 and under 18 (cf. articles 2 and 3 Anne, C. 6, sect. 4)
Heavy penalty for officers infringing the law : fine of £ 10 and dismissal from the Navy (cf. articles 6 and 7 William III, C. 18, sect. 19).
Yet contradiction in the order from the Admiralty on November 5, 1803 : men to be pressed "without regard to any protections."
- (47) S.C. Hall, Retrospect of a Long Life, London 1883, vol. I, pp. 84-86
"a protection... often these papers were, on one excuse or another, disregarded and rendered unavailing".
- (48) The Naval Chronicle, cf. *op. cit.*, p. 84, note 44.
Portsmouth Report. March 9 : ...so peremptory were the orders that they indiscriminately took out every man on board the colliers... Early this morning the same bustle was repeated."

et, dans son commentaire, le critique de the Edinburgh Review en rassemble cinq dignes d'intérêt (49). Pour se convaincre de l'ancienneté du mal, il suffit de se reporter à l'Essay on Projects de Defoe en 1697 (50) ou à la correspondance de Tom Browne avec son père, le célèbre médecin philosophe en 1666 (51), ou encore au Journal de Pepys à la même époque (52), sans parler du terrible éclat que fut la mutinerie de 1797 (53).

Dans ses Suggestions (54), le ton de Marryat confine à la polémique, ce qui met notre officier de marine dans une situation délicate, comme le note le critique de the Edinburgh Review ; aussi le pamphlet sera-t-il assez vite retiré de la

-
- (49) The Edinburgh Review, October 1824, pp. 154-181.
Captain Marryat's article mentioned as one among five most interesting reports on account of "valuable information".
- (50) Daniel Defoe, Essay on Projects, London 1697.
Impressment accounted for by Defoe in the following way :
"24 shillings per month in the King's service and 40 or 50 shillings from the merchant service is the true cause."
- (51) Joan Bennett, Sir Thomas Browne, Cambridge 1962, pp. 30-35.
"The discontent of the seamen, for want of pay, is no newes unto you... I cannot but wonder at this unreasonable and unpolitick course, to disoblige the seamen, who have behaved themselves so stoutly, and discontent the whole land, who have so largely disbursed for their paye."
- (52) Samuel Pepys, Diary, July 1-2, 1666.
"To see poor patient labouring men and housekeepers, leaving poor wives and families, taking up on a sudden by strangers, was very hard, and that without press money, but forced against all law to be gone. It is a great tyranny... Thence out of curiosity to Bridewell to see the pressed men, where there are about 300 ; but so unruly that I durst not go among them : and they have reason to be so, having been kept these three days prisoners, with little or no victuals, and pressed out, and, contrary to all course of law, without press money, and men that are not liable to toil."
- (53) C. Cunningham, A Narrative of the Mutiny at the Nore, Chatham 1829.
Procession in sheerness with red flag ; people are afraid and females leave the town on May 15, 1797.
- (54) Frederick Marryat, Suggestions for the Abolition of the present System of Impressment in the Naval Service, London 1822.

circulation. Pourtant il n'est pas que du négatif dans son propos où, faisant l'historique de la question, Marryat remonte jusqu'à Henri VII qui construisit le premier vaisseau et Henri VIII qui créa la marine militaire. Le style incisif permet à l'auteur de souligner vigoureusement l'impopularité, l'inefficacité, et même le danger de ce recrutement qui met essentiellement en oeuvre des moyens coercitifs. Certaines révélations et une documentation de première main font d'autant plus sensation que la plume alerte et agressive de cet officier avait déjà passablement chatouillé l'amour-propre des autorités dans des caricatures.

En effet, dans l'esprit de l'esquisse intitulée Puzzled which to choose que nous avons signalée ⁽⁵⁵⁾, Marryat avait reconstitué à la plume, avec une vigueur suggestive et un réalisme cinglant pour qui sait voir et comprendre, la carrière du midship en une suite de huit dessins qui conduisent Master Blockhead de la douillette vie familiale au grade de lieutenant ; certaines ne s'oublient guère et semblent jaillir tout droit de la vie au point de permettre des rapprochements avec la propre carrière de Marryat. En tout cas l'amitié et la collaboration talentueuse de George Cruikshank devaient encore accroître la notoriété de cette plaquette ⁽⁵⁶⁾ au grand détriment, en un sens, de Marryat lui-même. Nous verrons en effet que "Sailor Billy", à la mémoire solide, allait, quelque dix ans plus tard, refuser à l'auteur du pamphlet et des caricatures ce qu'il s'appêtait à accorder à

(55) Cf. Livre I, p. 60.

(56) C. Lloyd, op. cit., 75, note 3 - p. 175.
"His (George Cruikshank's) first sheet of naval drawings, published in 1819, is called the Sailor's Progress. Then, in 1820, he published a sequel entitled the Life of a Midshipman, or the Life of Mr Blockhead, 8 engravings based on 11 sketches by Marryat."

l'auteur de Peter Simple (57). Il nous faut noter ici que la susceptibilité des lords de l'Amirauté est en quelque sorte proverbiale au point que Robert Bridges y fait allusion, avec humour, dans son recueil de poèmes publié en 1959 ; l'oeuvre intitulée Poem 1805 nous dépeint la satisfaction d'un amiral à la mort de Nelson dont le comportement insolite passait, si l'on peut dire, pour un crime de lèse-amirauté (58). Le retrait de son article -autre manifestation de refus si l'on songe au premier échec devant la "Humane Society"- signifie-t-il que Marryat renonce à défendre son point de vue ? Là encore comme toujours, son tempérament combatif ne saurait l'admettre ; aussi, comme pour l'obtention de sa médaille de sauveteur, trouvera-t-il un moyen de se faire entendre : c'est le romancier qui, alors, sera son porte-parole (59).

Pendant cette même année où, comme nous le soulignons, rien ne s'inscrit sur son livre de bord personnel, le jeune officier ne se cantonne pourtant point dans sa résidence de Wimbledon pour rédiger rapports et articles. Sans connaître ses déplacements de façon précise, nous avons toutefois quelques

(57) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, London 1872, vol. I, p. 158.

- "You best know his services ; give him what you please !... Marryat ! Marryat ! By the by, is not that the man who wrote a book against the impressment of seamen ?
- The same, your Majesty.
- Then, he shan't wear the order, and he shall have nothing."

(58) Robert Graves, Collected Poems, London 1959.
Nelson "a thorn in our flesh... he would dare lecture us Sea Lords... treating his ratings as though men of honour by his unservicelike familiar ways."

(59) S.C. Hall, op. cit., cf. p. 85, note 47 ; vol. I, pp. 84-86
"the bloody scenes that frequently preceded capture when entrapped fathers and husbands resisted by force a fate that was to many worse than death... Pictures, the truth of which admit of no question, will be found in many books of naval fiction, notably in the popular novels of Captain Marryat."

jalons. En février 1823 ⁽⁶⁰⁾, il est à Paris avec les siens, et il a la douleur d'y perdre un fils, Norman, qui est inhumé au cimetière de l'Est ⁽⁶¹⁾. Par la suite, voyages et séjours, parfois de longue durée, se répéteront souvent et surtout en Belgique ; ce n'est, cette fois-ci, qu'une amorce assez brève, puisque, le 29 mars, Marryat est de retour en Angleterre pour hisser sa marque au mât du "Larne" ⁽⁶²⁾. Pendant trois mois, les préparatifs vont bon train à Portsmouth de sorte qu'au début de Juillet le bateau reçoit son complément d'équipage et appareille pour les Indes Orientales ⁽⁶³⁾, après un incident toutefois qui aurait pu coûter la vie au capitaine ⁽⁶⁴⁾. Catherine, l'épouse, et Willy, le second fils né probablement en 1821, sont du voyage, cette fois-ci ⁽⁶⁵⁾, car l'absence risque d'être longue. Un cadre oriental dans une terre lointaine va s'ouvrir devant Marryat ;

(60) C.T. Davis, op. cit., cf. p. 74, note 2
1823 16 February, Rue de Clichy, Paris.

(61) Préfecture du Département de la Seine
1re Division 2e Bureau n° 1070
118 28e D^{on} n° cadastral 503
Il est accordé une concession de 1 mètre de terrain dans le cimetière de l'Est à M. le Capitaine Marryat pour y fonder la sépulture particulière et perpétuelle de Norman Marryat, son fils, décédé hier en bas âge, rue de Clichy n° 17.
Paris, le 24 février 1823
Le Conseiller d'Etat, Préfet de la Seine.

(62) Marryat, op. cit., cf. p. 76, note 10
March 29th, 1823 Hoisted the pendant on HMS Larne.

(63) Public Record Office, Captain Marryat's Log on the Larne, ADM 51/3244
Wednesday 2nd July 1823 received Marines for a passage to the Cape of Good Hope
Thursday 3rd July 1823 (complement of crew) received 13 smugglers from the Queen Charlotte
" " " " through the Needles.

(64) Marryat, op. cit., cf. p. 76, note 10.
July 10, 1823 Falmouth, gig upset with captain.

(65) The Cornhill Magazine, August 1867, p. 157
"That reminds me of my poor little boy Willie, who died. I had him on board with me in the "Larne".... Which son was that ? I asked.
He was our second boy ; he died under seven years old".

sur ce nouveau théâtre d'opérations -car en mars 1824 ce sera la guerre avec le roi d'Ava- l'officier va donner sa pleine mesure et administrer la preuve non seulement de sa bravoure mais de ses remarquables qualités de commandement sur les plans humain et militaire. Ce long voyage jusqu'en Asie pimentera d'exotisme les souvenirs de l'officier, ce qui permettra au romancier d'entraîner ses héros loin des rivages européens et de planter, avec vraisemblance, ses décors en Afrique comme en Inde dans the Mission, or Scenes in Africa et the Phantom Ship.

Chapitre 4 : Le Commandant en Asie

Sur la route des Indes, HMS Larne fait escale au Cap en Septembre 1823 où débarque le contingent militaire ⁽¹⁾. Le navire poursuit son voyage mais, avant l'arrivée à Ceylan en Décembre ⁽²⁾, on comptera un passager de plus à bord : Catherine Marryat donne le jour à une fille, Charlotte, le 15 novembre ⁽³⁾. Cette date infirme, semble-t-il, la précision donnée par C.T. Davis dans son étude ⁽⁴⁾ et selon laquelle Charlotte Blanche serait née le 1er septembre 1827. Que Charlotte, fille aînée de Frederick Marryat, soit née en 1823 trouve, par ailleurs, une confirmation dans ce que nous savons de son décès qui survint à Bruges en 1910, à l'âge de 87 ans ⁽⁵⁾. Le 24 décembre, le "Larne" était encore à Ceylan, dans la rade de Colombo, d'après le livre de bord où sont consignés les châtiments corporels infligés ce jour-là ⁽⁶⁾ ! Après un bref mouillage à Goa le

-
- (1) Greenwich Maritime Museum, Marryat's Private Log,
 - (2) Public Record Office, Captain Marryat's Log on the Larne, ADM 51/3244
"Tuesday 2nd December 1823 moored in Point de Galle Harbour, Ceylon."
 - (3) Marryat, op. cit., cf. p. 91, note 1.
"November 15th, 1823 Charlotte born on board."
 - (4) Cecil T. Davis, Pedigree and Memoranda of the Family of Marryat, London 1909, p. 9.
"Charlotte Blanche born 1 September, 1827 ; married 1843"
 - (5) Greenwich Maritime Museum, Marryat Private Papers
Faire-part de décès : Dame Blanche Charlotte Marryat, veuve de M. Augustin Lynall Thomas, née à Londres et pieusement décédée à Bruges le 4 août 1910, âgée de 87 ans, munie des saints sacrements. Service funèbre à Ste Walburge le lundi 8 août 1910.

...

9 janvier (7) on le trouve, du 13 au 27 janvier, à Bombay où les Marryat sont invités à déjeuner le 21 janvier par Lady West (8). Tandis que Frederick Marryat, ainsi en mondanités, s'achemine lentement vers sa nouvelle affectation, un drame familial qu'il est loin d'imaginer se déroule à des milliers de kilomètres de là.

En effet, le 12 janvier 1824 au matin, Joseph Marryat meurt soudainement, installé à sa table de travail dans son bureau de la Cité (9). Le rôle de premier plan qu'il tenait dans la vie politique et économique de l'époque conduit la presse (10) à lui consacrer d'assez longs articles. Ainsi the Gentleman's

(6) Marryat, op. cit., cf. p. 91, n. 1

"December 24th. Sailed from Colombo Roads. Ed. Masterman (seaman) punished with 48 lashes for Desertion and Drunkenness..."

(7) Marryat, op. cit., cf. p. 91, note 1.

"1824 January 9th Stood in to Goa Bay".

(8) Sir Edward West, Bombay in the Days of George IV, London 1907, p. 94.

"January 21, 1824 Captain and Mrs Mariott (sic) are here ; he is on the Station in a Frigate. We have called and shall ask them to dine. It is but charity, so far from Home."

(9) The morning Post, Tuesday January 13, 1824.

"Death of Joseph Marryatt (sic), Esq., M.P.

We announce with regret the sudden death of this much respected gentleman. He left his country seat in his gig yesterday morning. About noon he was seized with a fit of apoplexy, while sitting at his desk, at his banking House in Mansion House Street, and in a few minutes expired. Mr Marryat was an extensive merchant, as well as a Banker ; possessed a great deal of general information, a clear, powerful, and businesslike manner of speaking, which gave him great ascendancy at all public meetings connected with his own pursuits, and always procured him an attentive hearing in the House of Commons. He was Chairman of the Committee at Lloyd's, Agent for the Island of Grenada and Member of Parliament for Sandwich."

(10) Cf. the Morning Herald, January 13, 1824 - The Times, January 13, 1824 - the Morning Post, January 13, 1824 - the Blackwood Magazine, vol. XV, January 1824, p. 249 - the Annual Register, January 1824, p. 204 - the Gentleman's Magazine, April 1824, pp. 372-374.

Magazine d'Avril publie même un véritable mémoire où il cite les propres termes flatteurs de Lord Liverpool ⁽¹¹⁾ et souligne la distinction de la famille dont plusieurs membres ont su s'élever aux plus hauts postes dans la marine, la justice et l'Eglise. The Morning Herald salue en lui le champion des Indes Occidentales ⁽¹²⁾ ; en effet, cette disparition brutale, qui plongeait sa famille et en particulier son frère Samuel dans l'affliction, fut douloureusement ressentie à la Grenade où on lui dressa un cénotaphe dans l'église anglicane de St George's ⁽¹³⁾. Le journaliste de the Morning Herald précise que Marryat remplissait son quatrième mandat à la Chambre des Communes où il représentait Sandwich. Aussi ne faut-il point trop s'étonner des marques de sympathie, exceptionnelles cependant, témoignées par les habitants de cette localité à l'occasion des obsèques de leur député ⁽¹⁴⁾, cet homme qui était "l'ami de tous et

-
- (11) The Gentleman's Magazine, April 1824, pp. 372-374.
death of Joseph Marryat publicly regretted by Lord Liverpool as the "loss of a man of so much excellence and worth."
- (12) The Morning Herald, Tuesday January 13, 1824
Joseph Marryat well known as "the Atlas of the West Indian Islands" especially of Grenada.
- (13) Tablet erected in St George's Anglican Church, Grenada, West Indies :
"Sacred to the memory of Joseph Marryat Esquire of the City of London, Merchant, Member of Parliament and Agent for this Island who during a period of the utmost importance to the welfare and interest of the West India colonist zealously and duly espoused their cause, asserted their rights and vindicated their character from the calumny and misrepresentation of their enemies.
In grateful acknowledgment of his eminent services and in order to perpetuate the remembrance of the same, the legislature of Grenada caused this monument to be erected. A.D. 1824."
- (14) The Kentish Gazette, Tuesday, January 20, 1824.
"Sandwich, January 20 - Yesterday being appointed for the funeral obsequies of the late Joseph Marryat, esq. MP, the inhabitants of Sandwich actuated merely by a simultaneous feeling of respect for the memory of their departed

l'ennemi de personne" (15). Nous insistons sur cette unanimité des regrets pour bien montrer le soutien que Frederick Marryat perdait avec la disparition de son père. C'est d'ailleurs le point sur lequel des observateurs peu bienveillants avaient, du vivant même de l'homme politique, émis des remarques acerbes pour fustiger une certaine tendance au népotisme ; un discours "expressif", selon eux, du président du Conseil d'Administration du Lloyd's -entendez Joseph Marryat- à une réunion de la "Shipowners' Society" (16) avait entraîné la distribution du code de signaux imaginé par Frederick Marryat à tous les agents du Lloyd's. Le jeune officier perdait donc un appui indéniable mais allait hériter, avec ses frères et soeurs, d'une réelle fortune puisque les journaux de l'époque devaient la chiffrer à un demi-million de livres sterling (17). Pour Frederick Marryat, ignorant et coupé de tout par son éloignement, cette question

(14) suite de la page 93. ...representative, evinced their sense of duty on the mournful occasion by closing the windows of their houses, shops... (all) united in testifying their esteem for integrity, merit, and departed excellence."

(15) William Beattie, Life and Letters of Thomas Campbell, London 1850, vol. III, p. 158.
epitath composed by Thomas Campbell for Joseph Marryat.
"Marryat farewell ! Thy outward traits express'd
A manliness of nature that combin'd
The thinking head and honourable breast.
In thee thy country lost a leading mind..."

(16) C. Lloyd, Captain Marryat and the Old Navy, London 1939, p. 179
"A certain Mr Urquhart refers in sub acid tones to the "expressive manner" in which Joseph spoke at the meeting ! When it is considered that Captain Marryat is the son of the Chairman of the Committee of Lloyd's, I am sure the shipowners and the public will do every justice to the very ingenious manner by which it has been brought forward."

(17) The Morning Herald, Thursday January 22, 1824
"Joseph Marryatt (sic) Esq. MP is said to have died rich. His wealth is estimated at nearly half a million sterling."

ne présente aucun caractère d'actualité en Janvier 1824 ; nous la reprendrons donc lorsqu'elle se chargera effectivement de sens pour lui, c'est-à-dire à son retour de Birmanie deux ans plus tard.

Pendant ce temps, le "Larne" a quitté Bombay et relâche de nouveau à Point de Galle, dans l'île de Ceylan, au début de Mars. Catherine Marryat dont l'état de santé laisse à désirer, ce qui ne saurait étonner sous un climat déprimant joint aux fatigues d'une récente maternité et au confort très relatif de la vie à bord, se trouve invitée à séjourner quelque temps dans une famille anglaise ⁽¹⁸⁾ ; ainsi pourra-t-elle se remettre, lui dit-on, et jouir du décor de Ceylan dans une verdoyante résidence dont les pièces n'ont point l'exiguïté des cabines à bord. L'offre est acceptée lorsque le "Larne" lève l'ancre le 14 mars ; à son bord, Marryat emmène le jeune fils de ses hôtes pour une croisière de trois semaines jusqu'à Madras ⁽¹⁹⁾, en témoignage de gratitude pour la courtoise hospitalité des parents. Ayant longé la côte orientale de l'île et fait escale à Trincomalee ⁽²⁰⁾, Marryat met le cap sur Madras où, après une traversée sans incident, il jette l'ancre à la

(18) Unpublished Account of Marryat's Services in Burma, Recollections of General W.T. Layard.
"owing to the indifferent health of the former (Mrs Marryat), a temporary residence at Galle was recommended, while a visit to Madras was effected... my parents invited Mrs Marryat and her child to remain on a visit to them ; the proffered hospitality being accepted..."

(19) Ibid.
"The departure of the ship was fixed for the 14th March...
'This youngster would be all the better for a short cruise and a little sea air. Let him come with me and I will bring him back in three weeks'."

(20) Ibid.
"A few days' pleasant sailing brought us to Trincomalee, where I received great kindness and attention".

fin mars ⁽²¹⁾. Là tous les projets sont bouleversés ; en effet, depuis que le "Larne" a quitté Bombay, la situation politique s'est sensiblement détériorée en Birmanie au point que l'Etat-Major va concentrer des troupes aux frontières du royaume d'Ava et regrouper la flotte sous le commandement du Commodore Grant à bord de HMS Liffey et, au sein de cette armada, la place du "Larne" est toute désignée ⁽²²⁾. Il n'est donc plus question de retourner à Galle, ce qui implique deux décisions à prendre. D'abord que va-t-on faire du jeune passager invité à bord ? La réponse à cette question, c'est l'intéressé lui-même qui la donne : il s'enrôle comme 'volontaire de 1re classe' dans l'équipage du commandant Marryat ⁽²³⁾ ; en conséquence son absence envisagée pour trois semaines durera trois ans ! Ensuite Marryat qui a également quitté son épouse dans des conditions semblables, comme nous le confirmera sa lettre de septembre 1824 ⁽²⁴⁾, restera parti bien plus longtemps qu'il n'était prévu ; aussi nous paraît-il peu probable, en conclusion, que Catherine et ses enfants soient restés à bord jusqu'à Madras comme le prétend Dorling ⁽²⁵⁾ ; s'il en avait été ainsi, la durée de l'absence n'aurait surpris ni l'officier ni son épouse puisque, dès l'arrivée dans ce port, il est question de préparatifs de guerre

(21) Marryat, op. cit., cf. p. 91, note 1.

March 26, 1824 Anchored in Madras Roads.

(22) Sir Henry Havelock, Memoir of the Campaigns of Major-General Archibald Campbell, Serampore 1828, p. 18.

(23) General W.T. Layard, op. cit., cf. p. 95, note 18.
"... being placed on the ship's books as a volunteer of the first class, for which there was then a vacancy."

(24) Cf. Livre I, p. 101, note 46.

(25) Captain Taprell Dorling, Men O'War, London 1929, pp. 175-216.

et d'un début prochain des hostilités.

Ainsi, avec une nouvelle recrue à bord -Billy Layard, dix ans huit mois, qui arpente fièrement la plage arrière dans un uniforme flambant neuf ⁽²⁶⁾ - le "Larne" gagne Calcutta où le commandant en chef des opérations en Birmanie et son Etat-Major montent à bord ⁽²⁷⁾ et de là, une fois les approvisionnements terminés, le navire rejoint le lieu de rassemblement à Port Cornwallis dans les îles Andaman. Quelques jours après, une flotte de quatre-vingts vaisseaux quitte le mouillage à la suite du "Larne" ; c'est alors que commencent les opérations militaires pour celui-ci qui vient s'emboîser face à Rangoon, base de départ pour toutes les attaques jusqu'à la mi-septembre ⁽²⁸⁾. Pendant six mois, Marryat va se dépenser sans compter d'autant plus qu'après le décès du Commodore Grant, le 25 juillet 1824, il devient le chef des opérations navales.

A vrai dire, dès le mois de Mai, alors que le commodore Grant s'était déjà retiré à Penang, Marryat avait eu droit aux honneurs de la Gazette ⁽²⁹⁾ car, dans une dépêche du

(26) General W.T. Layard, op. cit., cf. p. 95, note 18.
"not a minute was lost in donning His Majesty's uniform, soon accomplished by getting a native tailor"...

(27) Ibid.
"In due course the approach to the mouth of the Ganges was apparent by the muddy water we encountered... and a wretched little village off which we anchored was reached. This place, was called Kedgerree, from whence Captain Marryat proceeded by pilot boat to Calcutta... we sailed thence... having on board Sir Archibald Campbell and his staff."

(28) Public Record Office, Memorandum of the Services of Captain Marryat, ADM 9/43.
"Larne, 29th march 1823 - 14th april 1825, East Indies. Appointed by Commodore Grant to the command of the Naval Force employed in the Burmese war (with orders for no senior officer to interfere with or supersede me)
Received Commander-in-Chief and Staff on board at Calcutta. Led up the river to the attack of Rangoon and was employed from the 2nd of June till 13th september 1824 when I was relieved by the Arachne, Captain Chads."

12 mai 1824 à George Swinton Esq. Secrétaire du gouvernement du Bengale, le Brigadier-General Sir Archibald Campbell KCB soulignait sa sagacité et son activité. Malgré la traditionnelle rivalité entre les armes, les fantassins eux-mêmes reconnaissent son ingéniosité dans la préparation de l'assaut sur Pagoda Point ⁽³⁰⁾. Cette appréciation flatteuse est corroborée par la dépêche du 11 juillet 1824 où le commandant-en-chef regrette que Marryat souffrant n'ait pu assister au succès de ses plans ⁽³¹⁾ et lui adresse un mot personnel ⁽³²⁾. Le Gouverneur Général, à son tour, présente ses vives félicitations dans une note qui laisse entrevoir la possibilité de suites heureuses dans la carrière de l'officier ⁽³³⁾. Marryat intervient

- (29) The London Gazette, Thursday, 25 november, 1824.
 "This difficulty [the ships being short of water] was very speedily removed by Captain Marryat of HMS Larne, whose indefatigable exertions in collecting and appropriating the scanty supply which the land springs afforded... enabled him on the following day to report the fleet ready to proceed to sea."
- (30) Sir Henry Havelock, op. cit., cf. p. 96, note 22 - p. 102.
 "Captain Marryat labored incessantly to complete the arrangements."
- (31) The London Gazette, 23 february 1825
 "...the ships taking 'their stations according to a disposition made by Captain Marryat... I much regret that severe indisposition prevented Captain Marryat from being present to witness the results of his arrangements".
- (32) Greenwich Maritime Museum, Marryat's Family Papers ;
 autograph letter from Campbell H.Q. Rangoon to Marryat, 9th july 1824.
 "Sir, I request you will accept my very best thanks for your able arrangement and disposition of the vessels employed in the attack of the enemy's stockades yesterday..."
- (33) Ibid.
 "the Governor-General in Council unites with you (Campbell) in regretting that the severe indisposition of Captain Marryat, the Senior Naval Officer, prevented him from witnessing the successful result of his judicious arrangements on the occasion alluded to. You will be pleased to assure Captain Marryat that his Lordship in Council entertains the highest sense of his valuable services and will not fail to bring them under the notice of his Excellency Commodore Grant".

sans cesse dans les opérations combinées, construit des ponts et jamais ne semble pris au dépourvu ; aussi les marins se couvrent-ils de lauriers sous son commandement ⁽³⁴⁾ en août 1824 et la coopération Terre-Mer paraît totale et fructueuse ⁽³⁵⁾. Que ce soit dans l'offensive comme à Dalla Creek, le 4 septembre 1824, où l'artillerie de marine écrase l'ennemi ⁽³⁶⁾ ou bien dans la défensive, quelques jours après, pour dégager une canonnière attaquée par les Birmans ⁽³⁷⁾, jamais on ne fait en vain appel aux marins de Marryat dont la fougue transforme défensive en offensive ⁽³⁸⁾. Dans ces conditions, on comprend que Marryat ait été 'gazetted' une fois encore pour son intelligente efficacité dans une note chaleureuse du commandant-en-chef en date du 4 septembre 1824 ⁽³⁹⁾. Marryat, de son côté,

-
- (34) The London Gazette, 23 february 1825
difficulty to cross a nullah "speedily removed and a very tolerable bridge constructed by Captain Marryat and a part of the officers and crew of HMS Larne".
- (35) Ibid.
"From Captain Marryat and the officers of HM Navy, I ever receive the most prompt and cordial cooperation".
- (36) Greenwich Maritime Museum, Marryat's Private Papers
"Such was the excellent practice of the artillery and gun-boats under the immediate order of Captain Marryat and manned by the officers and crews of HMS Larne that the enemy were soon forced to abandon their defences with some considerable loss".
- (37) Sir Henry Havelock, op. cit., cf. p. 96, n. 22 ; p. 111
"At the sound of the firing, Captain Marryat manned with the speed of lightning the boats of the Larne. He flew to the scene of actions, attacked the Burmans, threw them into confusion, pursued them up the creek of Dalla, and boarded, and captured five of their gilded flotilla".
- (38) F.B. Doveton, Capt. Reminiscences of the Burmese War, London 1852
"a body of jolly-blue jackets brushing past us helter-skelter with Captain M. [Marryat] at their head".
- (39) The London Gazette, 25 march 1825, p. 498
"I cannot do adequate justice to the sense I entertain of the ability and readiness with which I find myself at all times supported by Captain Marryat and the officers and crew of the ship under his command".

distribue des éloges à divers membres de son équipage dans une lettre adressée au commandement le 8 septembre 1824 (40).

Mais voici venir le revers de la médaille ; de pareils efforts et exploits sous un climat tropical et dans des conditions difficiles ont épuisé le commandant et son équipage (41). La fatigue et le scorbut ajoutés au combat incessant ont décimé les hommes (42) ; aussi une autre unité de la marine royale vait-elle prendre la relève alors qu'il est accordé à HMS Larne une période de repos à Penang, Malaisie (43). Marryat, dans son état de services nous précise qu'ensuite il revint à

(40) Ibid., p. 499

"I trust you will be pleased to recommend the very meritorious conduct of Mr Crawford to the consideration of the Right Honourable the Governor-General in Council. Great praise is due to Mr King of the Narcissa, and Mr Francis, of the Tiger... I trust I may be allowed to express my admiration of the intrepid conduct of the officers commanding the detachment on shore".

(41) General W.T. Layard, op. cit., cf. p. 95 , note 18.

"operations of the most harassing and unsatisfactory nature... exposure to the incessant rains of the south-west monsoon... cutting off of all supplies... cholera, dysentery and fever, rapidly decimated the forces... until the loss on board the Larne, including those killed in action, exceeded thirty. The rest of the crew being nearly all prostrated by sickness obliged Captain Marryat to leave..."

(42) Sir Henry Havelock, op. cit., cf. p. 96, note 22 - p. 112. "the sickness of her crew had compelled the Larne to sail to Penang ; Captain Chads of the Arachne was now the Naval Commander."

(43) Greenwich Maritime Museum, Sir Archibald Campbell's letter to Frederick Marryat, 10 september 1824.

"I most fully coincide with you in opinion that no time should be lost in proceeding to Penang where those comforts essentially necessary for the recovery of your crew are at present most conveniently to be had ; aware as I am that the most urgent necessity alone induces you to suggest the removal of the ship under your command. I feel fully convinced that you will not lose a moment in returning to partake of the further, and I trust more active, operations of the approaching campaign."

Calcutta ⁽⁴⁴⁾ tandis que son bateau ravitaillait à l'arsenal royal de Sanghor ⁽⁴⁵⁾ ; il semble improbable que, malgré le désir manifesté dans la lettre envoyée à son frère Samuel le 29 septembre ⁽⁴⁶⁾, il ait pu profiter de ses trois mois de permission pour aller voir, avant la Noël 1824, sa famille laissée à Ceylan.

Le 24 décembre, en effet, selon le livre de bord, le "Larne" était de nouveau à l'ancre devant Rangoon. Pendant son absence, la situation militaire avait, semble-t-il, évolué favorablement mais, de toutes façons, le second séjour de Marryat en Birmanie sera de courte durée. Avant son départ en Mai, il aura toutefois l'occasion de participer à plusieurs actions. Ainsi dès le 11 janvier, le livre de bord indique une opération combinée avec l'armée de terre ⁽⁴⁷⁾ ; c'est à cette occasion qu'il est fait mention du premier vapeur, adjoint à la mission sur l'insistance de Marryat ⁽⁴⁸⁾ qui avait intelligemment

-
- (44) PRO, ADM 9/43, cf. p. 97, note 28
"13th september 1824... when I was relieved by the Arachne, Captain Chads, and having lost nearly my whole ship's company, went to Penang and Calcutta. Returned to Rangoon on 24th december 1824."
- (45) PRO, ADM 51/3244, cf. p. 91, note 2.
14 november 1824 ship in Royal Docks in Sanghor Roads and Captain Marryat proceeding to Calcutta in Pilot brig guide.
- (46) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, London 1872, vol. 1, p. 126.
"I am very anxious to get to Point de Galle -Kate is there : I left her for six weeks, and have been away as many months- but cannot venture across the bay, with my weak ship's company and ship in rags, in this next stormy month."
- (47) PRO, ADM 51/3244, cf. p. 91, note 2
"Tuesday 11 January, 1825 Sent the cutter under the orders of Lieutenant Frazer armed to cooperate with a detachment of the Army in an attack against a rockade at Syriam.
Saturday 15 January, 1825 Sent an officer and 12 armed men to the steam vessel on a reconnoitring party."
- (48) Wm Laird Clowes, the Royal Navy - a History, London 1901, vol. 6, pp. 237-238.
"At Marryat's request, the little paddle steamer Diana, the first ever seen in India, was purchased, and added to the force".

deviné le judicieux emploi de ce bâtiment dans des eaux peu profondes. Pendant les mois de Janvier, Février et Mars, Marryat prend part à des actions d'envergure ⁽⁴⁹⁾, avec le major Sale entre autres, ce qui coûte parfois de lourdes pertes ⁽⁵⁰⁾. L'évolution de la situation reste favorable et la ville de Bassein est conquise presque sans coup férir ; la chute de la ville entraîne la retraite de l'ennemi dont le chef Bandoola trouvera bientôt la mort tandis que la plupart des chefs locaux se soumettront en Mars. D'une plume expressive, Marryat fixera certaines de ces actions comme l'attaque de Dala avec le vapeur Diana au premier plan ⁽⁵¹⁾. Après ces succès le "Larne" redescend à Rangoon où il arrive le 8 avril après avoir immergé les morts en cours de route ⁽⁵²⁾. Deux jours plus tard se présente à Rangoon HMS Liffey commandé par Captain Coe. C'est le commandant qui, deux mois plus tôt, a expédié, de Madras à John Wilson Croker, Esq. de l'Amirauté, les dépêches de Marryat agrémentées d'un commentaire flatteur à l'endroit de ce dernier ⁽⁵³⁾, complétant ainsi les éloges dispensés par Sir

-
- (49) PRO, ADM 9/43, cf. p. 97, note 28
"On 19th february, 1825 sailed on an expedition with the late Robert Sale to reduce the territory of Bassein."
- (50) Marryat, op. cit., cf. p. 91, note 1.
January 1825 Ship's company completed several times ; death nearly every day.
- (51) C. Lloyd, op. cit., cf. p. 94, note 16 - p. 210
The Attack on Dala, Showing the Diana Steam Vessel, from 25 views of Rangoon by Marryat and Moore.
- (52) PRO, ADM 51/3244, cf. p. 91, note 2.
"6 april 1825 committed the body of the deceased to the deep after the usual ceremony."
- (53) The London Gazette, 20 august 1825, p. 1493.
extract of a letter from Captain Coe HMS Liffey to John Wilson Croker, Madras 15 february 1825.
"I have the honour to inclose... sundry dispatches from Captain Marryat of HMS Larne, in the command of the Naval Force in the River Rangoon... various successful attacks when cooperating with the Army... I feel much pleasure in recommending to their Lordship's notice that officer..."

Archibald Campbell.

Cette dernière mention dans the London Gazette laissait présager un changement de commandement ; il prend place le 13 avril 1825 car, le lendemain ⁽⁵⁴⁾, Marryat arbore sa marque sur le "Tees" à bord duquel quelques membres de son équipage l'ont suivi. A n'en pas douter, c'était là une promotion comme devait l'indiquer Marryat dans son état de services ⁽⁵⁵⁾. Pourtant, ce couronnement qui sanctionnait sa réussite en Extrême-Orient n'allait point recevoir de ratification officielle immédiate ; ainsi se confirmaient les craintes que Frederick Marryat exprimait, peu avant, dans une lettre adressée de Penang à son frère Samuel ⁽⁵⁶⁾. En effet, il ne devait être confirmé dans son grade que le 25 juillet 1825 ⁽⁵⁷⁾, ce qui le lésa dans son ancienneté par rapport à vingt-quatre officiers.

(54) Public Record Office, Captain Marryat's Log on the Tees, ADM 51/3484.

"14th april 1825 in Rangoon River
at 10.30 Captain Marryat came on board and read his commission to the ship's company."

(55) PRO, ADM 9/43, cf. p. 97, note 28

"Returned to Rangoon on 8th April 1825 and was promoted into HMS Tees and sent home."

(56) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 101, note 46 - vol. I, p. 125.

"I do not know whether the Admiralty will publish my dispatches, but being no favourite there, probably not ; but I think, after having had the command of a fleet of one hundred and twenty sail, after having succeeded in everything, and with the small number of men allowed to a sloop of war, having done the duty of at least three or four frigates, that they must give me my promotion. This I am sure of, that any one in favour would be not only promoted, but made a C.B. The above I cannot expect, but I shall be content with the promotion."

(57) John Marshall, Royal Naval Biography, London 1831, p. 269. Marryat promoted to command of the Tees but not confirmed by Admiralty until 25 july 1825 "contrary to the custom during time of war... upon what grounds we are unable to state."

Quittant définitivement le théâtre d'opérations asiatique le 16 mai 1825, le "Tees" jette l'ancre à Madras le 8 juin ⁽⁵⁸⁾, et poursuit sa route pour embarquer, à Ceylan, Catherine et ses enfants avant le retour vers l'Angleterre. Le livre de bord du "Tees" relate un voyage sans incident sérieux, avec passage à Ste Hélène et arrivée à Chatham le 29 décembre 1825 ⁽⁵⁹⁾. Marryat ne conservera plus longtemps le commandement du "Tees" ; il est désarmé le 11 janvier 1826 ⁽⁶⁰⁾, ce qui va entraîner un changement radical dans la vie familiale et ouvrir une nouvelle étape dont les débuts seront assez fracassants. Ne peut-on voir là une réaction contre l'injustice dont Marryat se plaint à l'Amirauté ⁽⁶¹⁾? Malgré ses "duties of no common character" selon l'expression de Sir Archibald Campbell, il ne prend rang au tableau, dans son nouveau grade, qu'à partir du 25 juillet 1825 ⁽⁶²⁾. Justice, indépendance et honnêteté, vertus

(58) PRO, ADM 51/3484, cf. p. 103, note 54.

(59) Ibid.

October 22nd 1825	rounding Cape of Good Hope
November 4th "	at St Helena
Sunday 18th december	at single anchor Spithead discharging invalids for Huslar Hospital.
Monday 26th december	beating up the Nore.
Thursday 29th december	lashed alongside HMS Rochfort at Chatham.

(60) Ibid.

Tuesday 10th January 1826	waiting to be paid off
Wednesday 11th "	" Sunset ; struck the Pendant

(61) C. Lloyd, op. cit., p. 94, note 16 - p. 232.

I have been considerably more than 100 times personally engaged with the enemy, and I have been wounded. During the time I held the command at the opening of the Burmah War, I was 14 times thanked by the Governor in Council and mentioned in public dispatches. I was then made into a death vacancy dated May, 1824 - but was not confirmed to it, my commission bearing date July, 1825 - by which 26 officers were put over my head. If it can be proved that in any one instance an officer who had done his duty in time of war was not confirmed to a death vacancy occurring during the war, I waive my claim, but otherwise I consider I was hardly treated."

cardinales à ses yeux (63), se trouvent en l'occurrence dangereusement compromises. Il lui faut donc une compensation ; la fortune laissée par son père va permettre à Frederick Marryat de s'offrir cette revanche.

(62) Navy list of the Flag Officers, 1826 (with distinction between Cr = Commander and C = Captain)
Marryat Frederick C 25 july 1825

(63) Ford and Hodson, A History of Enfield, Enfield 1873, p. 220. Marryat "ever foremost in the redress of wrong or injustice."

Chapitre 5 : Le dandy londonien

Une nouvelle étape, disions-nous, s'ouvre en effet lorsque Frederick Marryat foule à nouveau le sol de la vieille Angleterre fin décembre 1825 ; son père est mort depuis deux ans et, si sa disparition tragique ⁽¹⁾ a laissé des orphelins, elle les a faits aussi héritiers d'une immense fortune ⁽²⁾. Joseph Marryat Sr, en homme d'affaires avisé à la tête d'une famille nombreuse, avait su, avant son décès, prendre ses dispositions, comme il ressort du testament de onze pages conservé à Somerset House.

La première version rédigée le 18 août 1818 s'est alourdie, avec l'écoulement du temps et l'accroissement de la fortune, de cinq codicilles successifs dont le premier en date, fait assez surprenant, fut ajouté dès le lendemain au corps principal du testament ; les autres additions suivirent plus logiquement en fonction des divers événements familiaux et s'enregistrèrent aux dates suivantes : 27 février 1819, 24 juillet 1819, 30 mars 1822 et 22 mai 1822. Comme le testament avait été homologué le 16 février 1824, la succession était probablement assez avancée pour que Frederick Marryat pût avoir, à son retour, la jouissance de ce qui lui revenait. Lors de son mariage, Marryat avait reçu de son père, selon le codicille du

(1) The Morning Post, January 13, 1824.

(2) The Morning Herald, January 22, 1824.

27 février 1819, une rente accompagnée de £ 400 en espèces ⁽³⁾, ce qui équivalait à £ 12.000 à valoir sur sa part d'héritage. Les nombreuses propriétés, dont le testament nous fournit la nomenclature ⁽⁴⁾, situées aussi bien en Angleterre qu'outre Atlantique ⁽⁵⁾, permettent de supposer que Frederick Marryat dut, malgré quelques clauses restrictives, recevoir une belle fortune ; ces clauses concernaient surtout Joseph Marryat Jr qui, après le décès de sa mère, devait hériter de Wimbledon House et voyait également certaines propriétés d'acquisition récente grossir le capital sur lequel reposait le contrat d'affaires qui le liait à son père ⁽⁶⁾ ; cette association codifiée entre le père et le fils aîné, laissait la porte ouverte à la

-
- (3) Somerset House, Codicil to Joseph Marryat's Will.
"I hereby direct that the sum of fifteen thousand pounds three per cent reduced annuities transferred by me into the names of Trustees on the marriage of my son Frederick with the farther sum of four hundred pounds given him at the same time shall be charged to him as twelve thousand pounds received in part satisfaction of his share of my Residuary Estate."
- (4) Somerset House, Joseph Marryat's Will.
"I give and bequeath my freehold estate in the hamlet of Westrothe (?) in the parish of Wadesdon in the county of Buckingham... my freehold estate called Northcourt in the parish of Stonemouth in the county of Kent... the freehold estate at Wimbledon in the county of Surrey... my freehold estate in Jamaica called Greenwood Park and the slaves belonging thereto... my freehold farm at North Marston in the county of Bucks... the moiety of the farm at Raydon and the moiety of another farm at Welbowork both in the county of Suffolk... my freehold estate called Grandroi in the Island of Grenada and the slaves belonging thereto"...
- (5) Cf. Livre I, p. 65, note 48, 49 ; p. 66, note 50.
- (6) Somerset House, Codicil to Joseph Marryat's Will.
"...the freehold estate consisting of seventy three acres or thereabouts of Marsh land between Deal and Sandwich in the county of Kent... and the estate or plantations called Tivoli Saint John's and Rosehill in the Island of Grenada with the slaves live and dead stock thereunto belonging... and my two thirds of my estate and plantation called

...

collaboration éventuelle de Charles et Georges Marryat, encore mineurs lors de la rédaction du testament.

Quoi qu'il en soit, le train de vie de Frederick Marryat va se transformer ; l'héritage paternel lui échoit à point pour faciliter son entrée dans une société qui avait appris à le connaître à travers les dépêches élogieuses de the London Gazette. Ainsi dès février 1826, il est admis dans la loge maçonnique dont le duc de Sussex se trouve être le grand-maître ⁽⁷⁾. Ce nom, nous allons, pendant quelques mois, le rencontrer souvent associé à celui de Marryat. En effet, l'officier de marine, qui ne semble guère s'être réinstallé à Gothic Lodge à son retour d'Asie, avait eu l'occasion de fréquenter les "swarrys" du Royal Pavilion à Brighton ⁽⁸⁾ où le séjour des Marryat devait être sombrement marqué par la mort

(6) suite de la page 107. ...Balthazar in the island of Grenada... and of the slaves live and dead stock thereto belonging... and all other the Real Estate which I have acquired since the making my said will... hereby devised and bequeathed as may at the time of my death be considered as part of the capital employed in the partnership business between me and my son Joseph Marryat.

(7) Greenwich Maritime Museum, Marryat's Private Papers. Frederick Marryat's Free mason certificate.

Patron His most Gracious Majesty King George IV. United Grand Lodge His Royal Highness the Duke of Sussex Grand Master... to certify that our brother Frederick Marryat... was received into Free masonry on the 15th day of February AL 5826 and was admitted to the 3rd degree on the 28th day of June 5826 in the Lodge of Antiquity No. 2 London.

At London the 27th day of June AL 5827, AD 1827.

(8) C. Lloyd, Captain Marryat and the Old Navy, London 1939, p. 234.

"At this time the Marryats were living at Brighton. The Captain and his wife were frequently invited to "swarrys" at the Royal Pavilion.

de Willy (9), le jeune fils qui les avait accompagnés aux Indes. Au cours de ces soirées où, selon une piquante anecdote Catherine Marryat s'était singularisée aux yeux du souverain (10), Frederick Marryat ne peut manquer de rencontrer le prince Augustus Frederick, duc de Sussex.

Le prince connaissait probablement Marryat depuis l'élection de ce dernier à la "Royal Society" dont les destinées étaient confiées à son auguste patronage. Né en 1773, le duc de Sussex était le sixième fils de George III et de la reine Charlotte ; il voyageait beaucoup et, au cours d'un séjour à Rome en avril 1793, il avait épousé Lady Augusta Murray, fille du quatrième comte de Dunmore. Ce mariage, un peu hâtif, fut confirmé à St George's Church, Hanover Square, en décembre 1793 ; mais, comme il contrevenait aux règles sur les alliances de la famille royale, il fut annulé en août 1794 malgré la naissance d'un fils et d'une fille. Le nom de Sussex se trouve bientôt associé plus étroitement encore à celui de Marryat pour deux motifs différents. En 1826, Frederick Marryat, succédant au contre-amiral Sir Ross Donnelly, s'installe à Sussex House, Fulham, somptueuse résidence qui a appartenu au duc lui-même en 1807-1808 (11). Il nous apparaît utile d'introduire ici quelques

(9) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, London 1872, vol. I, p. 144.

"This child (William) was a very favourite one of Captain Marryat's, and when at the age of seven years he lost him by death his grief was excessive."

(10) Ibid., vol. I, p. 155.

"His Majesty observing that she glanced frequently at the time, asked her the reason.

- Why don't you go then ?...

- Your Majesty must be aware that we cannot move until Her Majesty and yourself have taken your departure.

- Oh ! d--n it, I'll smuggle you out."

(11) Fulham Central Library, Poor Rate and Overseers, a/cs.

"A rate and assessment made
28th January 1808

précisions complémentaires au sujet de Sussex House car il règne une certaine confusion sur cette question. Il existait en vérité deux résidences portant ce nom car toutes deux apparemment avaient été, à un moment quelconque, associées à la vie du duc de Sussex (12). En compulsant les archives qui portent le relevé des sommes perçues au titre de la taxe des pauvres, on constate que Marryat occupe en septembre 1826 (13) la maison que ces mêmes archives attribuaient en 1808 au duc de Sussex, bien que l'absence d'imposition tende à prouver que le frère du roi ne l'ait, en fait, jamais réellement occupée. Il s'agit de la maison à proximité de la Tamise comme il ressort clairement de la mention qui précède le nom de Marryat en avril 1829 (14) ; ce point ne manque pas d'intérêt lorsque l'on songe

(11) suite de la page 109.

200	Her Highness the Margravin of Anspach	10.
70	She for Sr Archer Macdonald	3.10
18	She for grassland	18
	His Royal Highness the Duke of Sussex	unoccupied
12th january 1809		
200	ibid.	ibid.
70	"	"
18	"	"
150	~~His-Royal-Highness-the-Duke-of-Sussex~~	
	Mrs Billington	7.10

(12) Survey of London, LCC, the Parish of Hammersmith, vol. VI, pp. 64-65

"Sussex House...., a complete and interesting example of an early Georgian building dating from about the year 1726... is said to have obtained its name as an occasional residence of Augustus Frederick, Duke of Sussex".

"There was another Sussex House near Parr Bridge, which was no doubt named for a like reason, although it has also been claimed as a residence of the duke".

(13) Fulham Central Library a/cs Poor Rate and Overseers 1824-29

13th april 1826

150	Admiral Ross Donnelly	7.10
50	the Margravin or occupier for land	2.10
30	She for land opposite	1.10
70	James Green	3.10

28th september 1826

150	Captain Maryat (sic)	7.10
50	the Margravin or occupier for land	2.10

...

à certains romans de Marryat tels que Poor Jack et surtout Jacob Faithful où la Tamise joue un rôle de premier plan. Nous remarquons en outre que Marryat a arrondi sa parcelle de terrain en avril 1829 ; il avait déjà agrandi sa propriété, dans des proportions moindres toutefois, en octobre 1828 comme nous le révèlent les archives ⁽¹⁵⁾ à la suite du décès de la margravine de Anspach et malgré l'augmentation de la taxe des pauvres. Il réside donc avec sa famille, dès septembre 1826, dans une vaste et confortable demeure qui, en 1818, avait été achetée 4.500 livres par un baronet à la mort de la propriétaire Mrs Billington ⁽¹⁶⁾.

Dans ces conditions, Gothic Lodge qui avait été sous-louée dès 1822 à John Sedgewick est louée à nouveau à Theodore Hook cette fois-ci ⁽¹⁷⁾. Ce dernier, avec Captain Chamier et bien d'autres, compte au nombre des invités lors des réceptions de Sussex House où règne une franche gaieté ⁽¹⁸⁾. Chacun donne

(14) Ibid.

"Rate and assessment made the twenty-third of April one thousand eight hundred and twenty-nine by the Churchwarden and Overseers of the Poor of the Parish of Fulham on Fulham side in the county of Middlesex

150	Captain Maryat (sic)	7.10
50	He for greens	2.10

(15) Ibid.

31st october 1828

150	Captain Marryat	10.
20	He for greens	1.6.8.

(16) Thomas Faulkner, History and Antiquities of the Parish of Hammersmith, London 1839, pp. 294-295.

(17) Michael Sadleir, 'Marryat, a portrait' in the Yale Review July 1924, pp. 774-789.

(18) The Cornhill Magazine, August 1867, p. 149

"Living at Sussex House... he had kept up a round of incessant gaiety and a course of almost splendid extravagance... There half the men to be met were such as the world had talked of, and whose 'bons mots' were worth remembering. Marryat lived there in the atmosphere of a court as well as in the odour of literature".

un aperçu de ses talents : Hook se montre parfois ventriloque, Chamier fait tourner les tables, Marryat et ses hôtes racontent maintes histoires et se livrent à des imitations ⁽¹⁹⁾. Pendant ce temps l'argent coule à flôts; aussi n'est-il pas étonnant que Marryat, non sans quelque humour, ait reconnu plus tard son talent particulier pour se défaire de l'argent et dilapider des fortunes ⁽²⁰⁾. Dans cette période d'affluence, il n'en oublie pas pour autant ses anciennes connaissances ; en septembre 1826, il se porte garant, par lettre ⁽²¹⁾, de Mr Starkie, commissaire du HMS Tees et, en novembre, il sollicite auprès de l'Amirauté une permission spéciale pour son jeune beau-frère à l'occasion du décès de Sir Stephen Shairp ⁽²²⁾.

-
- (19) James Thorne, Handbook to the Environs of London, London 1876, p. 277.
"Sussex House was purchased by Captain Marryat who furnished it luxuriously and lived in extravagant style, giving parties and 'conjuring soirées' in which Theodore Hook used to assist."
- (20) Op. cit., cf. p. 111, note 18.
"He had always displayed a remarkable facility in getting rid of money. Indeed, he used himself to say that he had 'contrived to spend three fortunes'."
- (21) Public Record Office, ADM 1/298 Capt M 334
"Sussex House, Sept. 4 1826
...On my arrival at Portsmouth in HM Tees, I was requested by Mr Starkie the Acting Purser to become security for him... Mr Starkie's father who holds a situation in the victualling office at Portsmouth joining in the request and offering to become joint security I consented."
- (22) Public Record Office, ADM 1/2198 Capt M 415
"Sussex House, Hammersmith, Nov. 22 1826
...my brother in law Mr (pencilled Lieut.) Alexander Shairp of HM Sloop Heron. His father Sir Stephen Shairp is lately deceased and by the will Mr Alexander Shairp is left Executor and there are many points connected with the will which in the opinion of his relatives render the presence of Mr Alexander Shairp in England essentially necessary. Under these circumstances I beg you will move their Lordships to grant to Mr Alexander Shairp permission to return home should he feel of the same opinion and attach the same importance to his immediate return as his relatives do in England."

Après son admission dans la franc-maçonnerie, la promotion sociale de Marryat se poursuit toujours en liaison avec le duc de Sussex ; en effet, et c'est là le deuxième point de contact que nous annoncions, le duc prend Marryat comme gentilhomme de sa suite ⁽²³⁾. Les honneurs le comblent puisque, le 4 janvier 1827, Frederick Marryat est fait "Companion of the Bath" ⁽²⁴⁾ ; cette nomination dans l'Ordre du Bain ⁽²⁵⁾ lui permet, avec l'autorisation du "College of Arms" en décembre 1827, d'enrichir le blason familial ⁽²⁶⁾. De son côté, Joseph Marryat, le frère aîné, ajoute au lustre de la famille car, après deux ans d'interruption il reprend au Parlement, en 1826,

(23) West Sir Algernon, Memoir of Sir Henry Keppel, London 1905, p. 19
 "Harry Keppel, one of the staff of the duke of Sussex together with marryat".

(24) Marryat, op. cit., cf. p. 108, note 7.
 College of Arms, 4 january, 1827. His Majesty having been pleased to nominate you a Companion of the Most Honourable Military Order of the Bath, it becomes my duty to transmit the enclosed Paper...

(25) W.A. Shaw, Knights of England, London 1906, vol. I, p. XIX
 Order of the Bath

By royal warrant under the sign manual dated 1815, january 2, the order was reconstituted and made to consist of three classes :

1. Knights Grand Cross, military and civil, the whole number not to exceed 72

2. Knights Commanders, confined in number to 180

3. Companions.

Gazette of date 25th may, 1847... Statute No. 5 fixed the membership as follows :

1st class	G.C.B.	military	50	civil	25	total	75
2nd "	K.C.B.	"	102	"	50	"	152
3rd "	C.B.	"	525	"	200	"	725

952

(26) Marryat, op. cit., cf. p. 108, note 7.
 "To all and singular

Sir George Naylor Knight Garter Principal King of Arms and Ralph Bigland Esquire Clarenceux King of Arms of the South East and West Parts of England... do by these presents grant... Arms and Crest (description given). 20 december, 1827."

le siège qu'avait occupé si longtemps son père (27). La famille Marryat grandit également sur un autre plan puisqu'une nouvelle fille naît à Sussex House le 1er septembre 1827 (28). Malheureusement c'est là une joie éphémère car le bébé prénommé Eléonora meurt âgé d'un mois (29) ; il ne s'agissait donc pas, comme l'indique C.T. Davis, de Charlotte Blanche. Depuis bientôt deux années de promotion sociale continue Frederick Marryat vit loin de la mer dans le tourbillon factice d'une vie mondaine où l'écuyer du duc de Sussex affine ses manières et cultive les élégances de toutes natures comme l'illustre, en 1827, le portrait de Behnes (30) ; est-il toutefois définitivement coupé du monde maritime au point de changer totalement d'existence ?

Au cours de l'été 1826, il procède, dans les salons de la 'Asiatic Society', à une exposition d'objets rares et précieux qu'il avait rapportés de Birmanie (31) ; cette nouvelle

(27) The Gentleman's Magazine, July 1826, p. 74.

Joseph Marryat, returned MP for Sandwich with Admiral Sir Edward Owen ; successor to his father not returned.

(28) The Gentleman's Magazine, September 1827, p. 268.

September 1 - At Sussex House, the wife of Captain Marryatt (sic) RN, CB a daughter.

(29) Marryat, op. cit., cf. p. 108, note 7.

Certificate of burial No. 2174 ; extract made 2 september 1839 Eleonora Marryat - Sussex House, 1 month ; 6 october 1827 in the hamlet of Hammersmith in the county of Middlesex in the year 1827.

(30) Ibid.

Portrait donné au Musée Maritime de Greenwich en 1952, avec 17 autres articles par Mrs Russell Barry qui écrivait ainsi au directeur : "I am the daughter of Florence Marryat and General Ross-Church and am the eldest grand daughter of Captain Marryat RN... I inherited from my mother the following 14 articles of his and have always intended to give them to the Royal Naval College, Greenwich, now the Maritime Museum."

(31) British Museum, Mss Department, 33,697 ff. 162-185.

Compte rendu d'un visiteur sur l'exposition montée par Marryat "Being anxious to see the Indian idols brought by Captain Marryatt from the Burmese country, which are now retained in the Room of the Asiatic Society, at the bottom of Bond Street..."

manifestation de son immense curiosité intellectuelle dans tous les domaines consume sa dernière moisson de souvenirs. Aussi ne s'étonnera-t-on point de le voir, repris par la nostalgie des lointains horizons, écrire à l'Amirauté le 11 décembre 1827 pour solliciter un commandement ⁽³²⁾. La réponse devait tarder à venir puisque Marryat ne recevra sa nouvelle affectation qu'une année plus tard, en décembre 1828. On ne sait rien de certain sur les onze mois qui s'écoulent entre ces deux dates ; il peut être judicieux de penser que, malgré les apparences, le lien entre Marryat et la mer n'est pas réellement tranché et que la vie mondaine, avec son rôle de compensation pour une injustice cruellement ressentie, n'est guère qu'un écran masquant les sentiments de l'officier déçu. Nous imaginons assez volontiers Marryat mettant à profit ces mois d'inactivité pour reprendre contact, à sa manière, avec le monde de la mer. A défaut de monter sur la passerelle de commandement et d'empoigner le porte-voix, il s'installe à sa table de travail et commence la rédaction de son premier livre. Une pareille supposition semble fondée car on voit mal l'officier menant de pair ce travail littéraire et le commandement de HMS Ariadne entre novembre 1828 et mars 1829, date de publication de l'ouvrage ; il faut donc que le livre ait été passablement avancé lors du nouvel et ultime embarquement, ce que confirme d'ailleurs une remarque glanée dans the Metropolitan Magazine ⁽³³⁾.

Durant ces longs mois à terre, la vie a suivi son cours avec ses heures de joie et de peine dont Marryat n'a pas manqué de subir le contrecoup. Dans son propre foyer, nous avons

(32) Public Record Office, ADM 2200/375

(33) The Metropolitan Magazine, December 1833, p. 97

"before it was complete we were appointed to a ship."

signalé la mort de deux enfants William et Eleonora ; en contre-partie, il nous faut noter la naissance de Frank en 1826. Si l'on élargit un peu le cercle familial, nous apprenons que, pendant son éloignement en Birmanie, Marryat a perdu non seulement son père mais aussi un jeune frère, Samuel ⁽³⁴⁾, le seul qui ait poursuivi ses études ⁽³⁵⁾ ; selon Florence Marryat, son père, sujet sensible au mesmérisme, aurait eu connaissance de cette mort par télépathie alors qu'il était encore en Birmanie ⁽³⁶⁾. Le cycle des événements familiaux se poursuit : le 29 juin 1826, un autre frère Charles se marie à St Margaret's ⁽³⁷⁾. La disparition du chef de famille se ressent sur de multiples plans car sa veuve, Charlotte, doit défendre sa mémoire contre de sounoises attaques comme celle mentionnée dans une lettre de 1824 ⁽³⁸⁾. La position et les charges confiées à Joseph Marryat Sr lui avaient parfois attiré des difficultés dans des affaires où il intervenait directement ou indirectement pour

(34) The Gentleman's Magazine, April 1825
"Death - february 21 - At Wimbledon House, aged 25, Samuel Marryat, esq. jun."

(35) Cf. Livre I, p. 31, note 26.

(36) Florence Marryat Church, There is no Death, London 1891, p. 4
"I do not think it generally known that my father, the late Captain Marryat, was not only a believer in ghosts, but himself a ghost-seer."

(37) Society of London Genealogists, Marryat Data.
"1826 June 29 at St Margaret's Westminster, Charles, 3rd son of the late Joseph Marryat, esq. MP, to Caroline, daughter of Charles Short esq. of Great George St. Westminster."

(38) Greenwich Maritime Museum, Davis MSS
letter from Hannah More to Sir William Pepys, February 1824, Barley Wood.
"One of the worthiest, wisest and most useful men I know, Mr Macaulay, is charged with such enormities as has driven one of the most peaceful of men to prosecution. Mr Marryat, late MP, agent for the West India colonies is supposed to have been the calumniator ; poor man ! he dropt down dead suddenly a fortnight ago."

des tiers -ainsi le procès en diffamation plaidé d'octobre à décembre 1808 ⁽³⁹⁾ - mais son nom était toujours demeuré sans tache. Charlotte Marryat aura elle-même à se défendre dans une chicane de voisinage avec le comte Spencer qui l'avait accusée de dérober du gazon pour sa propriété dans la lande de Wimbledon ⁽⁴⁰⁾. L'affaire se plaide au "Surrey Lent Assizes" de 1827 ; Charlotte Marryat obtient gain de cause mais un rebondissement entraîne un nouveau procès au "Michaelmas Term" de 1829 où, en compagnie de son fils aîné Joseph, elle se désiste, ce qui clôt la procédure. Ce désistement peut, à nos yeux, passer pour un tribut à la mémoire et à la sagesse de l'éminent homme de loi que comptait la famille Marryat en la personne de Samuel.

En effet, Samuel Marryat, l'oncle providentiel, n'est plus et la famille perd, le 15 novembre 1828 ⁽⁴¹⁾, un remarquable défenseur dont les hautes fonctions dans la magistrature britannique représentaient pour chacun des Marryat une autorité et un appui incontestés. Son frère aîné Joseph l'avait choisi comme exécuteur testamentaire ; d'autres avaient pareillement placé leur confiance en lui : une cousine éloignée, Katherine Marryat, l'avait, outre un legs personnel, chargé d'une mission similaire ⁽⁴²⁾ en 1810, trois ans avant de mourir. Bien connu

(39) Guildhall, London Oyer and Terminer and Gaol Delivery. Case of libel : Beggorat and Black (Jos. Marryat) v. John Sanderson, 26 october. 6 december 1808.

(40) Op. cit., cf. p. 116, note 38.

(41) The Gentleman's Magazine, November 1828, p. 475.
"November 15. In Russell Square, aged 67, Samuel Marryat, esq. one of His Majesty's Counsel and a Bencher of the Inner Temple."

(42) London County Hall - Wills and Administrations - Consistory Court of London DL/C/350/2000
April 1813... And I do hereby nomanate (sic) and appoint my cousin Samuel Marryat Esq., of Russell Square, whole and sole executor and rasiduary (sic) legatee of this my last will and testament... this sixth day of July in the year of our lord one thousand eight hundred an (sic) ten. Katherine Marryat.

pour ses interventions imagées, suggestives et colorées (43), Samuel Marryat recevait encore, douze ans après sa mort, des éloges posthumes (44) qui contre-balançaient, comme nous l'avons vu, une certaine aigreur dans le jugement de ceux qui n'avaient jamais admis la réussite d'un homme à l'éducation si superficielle (45). En tout cas personne ne niait son bon sens et fort vraisemblablement, selon notre précédente remarque, eût-il conseillé, de son vivant, à sa belle-soeur et à son neveu de ne pas plaider plus avant en 1829, si l'on se réfère à l'une de ses boutades lors de sa retraite des affaires judiciaires (46). Sa disparition laisse donc un vide dans la famille Marryat mais, par ailleurs, apporte à ses neveux et nièces un nouvel héritage d'une réelle fortune (47). En effet Samuel qui avait épousé

-
- (43) Law and Lawyers, London 1840, vol. I, p. 14.
à propos d'un feu de cheminée, il donna, dit-on, la description suivante : "It poured forth volumes of smoke-volumes did I say ? whole encyclopedias !"
- (44) Ibid., vol. II, p. 308.
"Mr. Marryat, the eminent King's Counsel."
- (45) Amicus Curiae (Collier John Payne), Criticisms on the Bar, London 1819, pp. 29-44.
"the principal difficulty is to discover in what it [Samuel Marryat's merit] consists... an ignorant man".
- (46) Op. cit., cf. p. 118, note 43 - vol. II, p. 308
"If any man were to claim the coat upon my back, and threaten my refusal with a law suit, he should certainly have it ; lest in defending my coat, I should find that I was deprived of my waistcoat also.
Proverb : a lean agreement is better than a fat sentence."
- (47) The Gentleman's Magazine, january 1829, p. 91.
The will of Samuel Marryatt (sic), Esq. has been proved at an estimate of 180,000 £. personal property ; besides freeholds, which will yield an aggregate of nearly 300,000£. Besides the house and furniture in Russell Square and other valuable items, and leaving her residuary legatee, he bequeaths his wife the interest of 100,000 l. stock, with the power to dispose of 25,000 l. The bulk of his fortune goes to the children of his late brother, Joseph Marryatt (sic) Esq. MP for Hythe (sic).

Ann Church (48) meurt sans descendance directe ; sa veuve lui survivra une dizaine d'années (49). Cet héritage est probablement une des trois fortunes auxquelles Frederick Marryat devait penser dans la conversation rapportée par the Cornhill Magazine de 1867 (50). L'officier vient de recevoir notification de son nouveau commandement le 10 novembre et, dès le lendemain, il accuse réception et remercie l'Amirauté pour ce poste qu'il devait conserver deux ans (51). Mais c'est le coeur lourd de tous ces événements familiaux que Marryat après quelques journées particulièrement dramatiques et déprimantes, monte à bord de HMS Ariadne le 26 novembre 1828 (52).

(48) Cf. Livre I, p. 15, note 39.

(49) The Gentleman's Magazine, January 1839, p. 104.
"November 20 (1838) In Russell Square, aged 80, Ann relict of Samuel Marryat, esq. King's Counsel."

(50) Cf. Livre I, p. 112, note 20.

(51) Public Record Office, Memorandum of the Services of Captain Marryat, ADM 9/43
Ariadne 10th november 1828 Channel and Employed under
8th november 1830 Western Islands Foreign Office
upon particular service.

(52) Public Record Office, Captain Marryat's Log on the Ariadne, ADM 51/3000.
Wednesday 26th november 1828 Entered several seamen
Joined Captain Marryat CB.

Chapitre 6 : Le Capitaine de Vaisseau

En montant à bord du HMS Ariadne, Frederick Marryat prend une lourde succession. Le précédent commandant, Captain Chapman, avait été renvoyé de la Marine Royale sur avis d'un conseil de guerre qui s'était tenu en 1826 à la suite d'une sombre affaire concernant une esclave noire ⁽¹⁾. Marryat n'enfreindra point les règlements maritimes de si grave façon, c'est un fait ; néanmoins, le recrutement de son équipage ne paraîtrait pas d'une orthodoxie exemplaire aux yeux d'un censeur averti : en effet, le rôle des équipages de HMS Ariadne ⁽²⁾ nous révélera la présence à bord de Frederick Marryat Jr. comme mousse en août 1829. Il est vrai que, pour être agréable à son royal protecteur, le duc de Sussex, Marryat a pris à son bord comme "supernumerary midshipman" Tom Keppel ⁽³⁾ qui nous donnera quelques aperçus sur l'ultime commandement de notre romancier en

-
- (1) Greenwich Maritime Museum, Davis Mss.
Captain Chapman, HMS Ariadne, dismissed the Service after courtmartial for purchasing a slave negress at Zanzibar and taking her to sea. She mysteriously disappeared off the coast of Africa.
- (2) Public Record Office, Shipmuster book Ariadne.
Frederick Marryat's son entered as a boy 2nd class 1 august 1829 volunteer 1st class 12 december 1829 n° 11, born in Surrey, aged 10.
- (3) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, London 1872, vol. 1, p. 153.
Letter from the Duke of Sussex to F. Marryat, Newstead Abbey, Nottingham, December 4, 1828.
"Dear Marryat, I only received last night a letter to say that Tom Keppel was to be paid off, and consequently I lose no time in solliciting the appointment of a midshipman for him."

herbe. S'appuyant sur une coutume en usage dans la "Royal Navy", le commandant choisit son "Number One" et demande la nomination, dans ce poste, d'un lieutenant Frederick Hutton. Marryat s'active à l'armement (dans tous les sens du terme) de ce bâtiment de 28 canons qui ne prendra pourtant point la mer avant un long mois ; le commandant a donc ses soirées libres et il les met à profit pour relire les épreuves de son livre en cours d'achèvement ⁽⁴⁾, comme il l'écrit à W. Shackle, après qu'Ollier lui a retourné le volume. Dès le 5 janvier 1829, notre officier de marine voit poindre un nouveau fleuron à sa réussite : il devient homme de lettres avec, en poche, un contrat en bonne et due forme ⁽⁵⁾.

Pendant les deux ou trois premiers mois de 1829, il arrive à l'"Ariadne" de quitter le port pour des exercices de tir au canon, qui ne l'entraînent guère qu'au large des côtes anglaises ⁽⁶⁾. C'est alors, en mars 1829, que paraît, sans nom

(4) E.W. Meyerstein, Captain Marryat and the Ariadne, London 1935. "I have long evenings here without wife and children to distract my attention from it."

(5) Greenwich Maritime Museum, Marryat's Private Papers. Memorandum of an agreement made this day between Captain Marryat RN and Henry Colburn, bookseller of New Burlington St. The said Captain Marryat agrees to dispose of and the said Henry Colburn to purchase a work in three volumes called the Naval Officer at the price of four hundred pounds to be settled for in the following manner namely three hundred pounds on the second edition being printed and published. To which sum of four hundred pounds Mr. Colburn is entitled to publish the work entirely for his own use and benefit. In witness whereof the said parties have hereunto set their hands.

signed Frederick Marryat and Henry Colburn.

(6) Public Record Office, Captain Marryat's Log on the Ariadne, ADM 51/3000.

Friday 23rd January 1829 Plymouth Sound.

Thursday 26th February 1829 unmoored ship and weighed and made sail out of the sound.

Thursday 19th March 1829 back in Plymouth Sound exercising the ship's company at the great guns.

d'auteur, le premier roman de Marryat intitulé The Naval Officer, or Scenes and Adventures in the Life of Frank Mildmay ⁽⁷⁾, publié par un sagace éditeur, Henry Colburn. Dès le mois de mai, the New Monthly Magazine ⁽⁸⁾ en donne une critique encourageante où sont soulignées la nouveauté du thème et l'heureuse influence que peut exercer un pareil ouvrage dans les milieux maritimes. Malgré la dureté de certaines notations, l'ouvrage conserve dans l'ensemble, quelles qu'aient pu être les rancœurs éprouvées par son auteur, une réelle objectivité, brutale mais saine, ce que l'on ne saurait dire, comme le souligne Christopher Lloyd ⁽⁹⁾, du récit anonyme publié la même année sous le titre de The Life of a Midshipman, intended to correct an injudicious predilection in boys for the life of a sailor. Durant ses brefs séjours à terre, entre deux tirs au canon, Marryat ne s'occupe pas que de littérature mais il veille aussi sur sa famille et son foyer. Ainsi apprend-on que, le 3 avril 1829, il fait procéder à la vente aux enchères de nombreux tableaux qui ornaient sa résidence

-
- (7) C. Lloyd, Captain Marryat and the Old Navy, London 1939, p. 235.
"The Naval Officer was published anonymously in march 1829. The use of the term 'Naval Officer' is interesting, hitherto it had usually applied to civilians employed by the Navy Board. For some time to come, old-fashioned officers continued to call themselves 'sea officers'."
- (8) The New Monthly Magazine, XXV, May 1829, pp. 473-479.
 Naval life, a source so fertile of interest, hardly used so far... austere and haughty vandals of the old school disappearing from the quarter deck and pens of naval officers exhibiting refinements of literature and high society without losing boldness... good influence because reforms necessary in the Navy.
- (9) C. Lloyd, op. cit., cf. p. 122, note 7 - pp. 236-237.
 "Marryat admitted he was sowing his wild oats and paying off 'those who had ill-treated me'. But it is in no sense an extravagantly prejudiced production like another anonymous story published that same year, entitled The Life of a Midshipman."

de Sussex House (10). La variété et la richesse de la collection soulignent, une fois de plus, l'éclectisme de cette personnalité à l'esprit toujours en éveil et à l'affût de connaissances et sensations nouvelles. Faut-il déduire de cette vente que les mondanités de Sussex House ont dangereusement entamé les ressources financières de l'officier ? C'est possible ; mais il ne faut pas ignorer non plus ni minimiser ce caractère fantasque et spontané qui peut pousser Marryat à des gestes spectaculaires ; que penser d'un homme qui, par amabilité, expédie à un artiste nécessairement tout un mobilier, somptueux au point de ne pouvoir prendre place dans la modeste demeure du-dit artiste ?...

Au mois de juin, l'"Ariadne" lève l'ancre pour de bon, et sa mission à la recherche d'un récif mystérieux - ce récif fera à nouveau surface, si l'on peut dire, dans the King's Own - l'éloigne, pendant plus d'un mois, jusqu'aux Canaries (11). C'est à son retour que Marryat prend à son bord (12) son fils aîné Frederick, âgé de 10 ans, comme mousse de seconde classe,

(10) Marryat, op. cit., cf. p. 121, note 5.

"Captain Marryat's valuable collection of pictures. A catalogue of the genuine collection of original pictures of the Italian, Dutch and Flemish Schools and a selection of British artists, the sole property of Captain Marryat CB. removed from his villa called Sussex House, at Fulham which will be sold by auction by Mr. Phillips at his Great Rooms, 73 New Bond St., on Friday the 3rd of April 1829 and following day at one o'clock".

(11) Pierpont Morgan Library, Marryat's autograph letter from Portsmouth Friday June 5th

"My dear Sir, I write to mention to you that I have just received orders to go and find out some sunken rocks near the Western Islands which may probably occupy me some 5 or 6 weeks. You will therefore oblige me by sending down the box with the MS to my sister at Wimbledon as soon as you have finished it - as I probably shall have got through the major part of the work before I come back or if I don't find out the Rocks by bumping on them".

(12) Cf. Livre I, p. 120, note 2.

à la veille de la deuxième croisière. L'"Ariadne" met alors le cap sur les Açores le 7 août 1829 ⁽¹³⁾.

Dans son état de services, Marryat précise, comme nous l'avons mentionné ⁽¹⁴⁾, que la mission de HES Ariadne relevait du Ministère des Affaires Étrangères. Or, la situation que Marryat trouve à son arrivée, vers la mi-août, exige, on ne saurait le nier, des qualités hautement diplomatiques. En effet, à l'île de Terceira en particulier, Marryat aborde à l'un des points chauds où éclate avec virulence la querelle intestine qui ébranle le Portugal dans son ensemble ; témoin d'un affrontement direct entre les légitimistes de Donna Maria de Gloria et les constitutionnalistes du jeune régent Don Miguel, il s'abstient de prendre parti et se contente de protéger les intérêts britanniques. D'ailleurs, il a fort à faire à bord même où une ferme diplomatie, pour le moins, s'impose afin de sévir contre l'indiscipline en appliquant judicieusement le chat-à-neuf-queues et lutter aussi contre la tempête qui se déchaîne ⁽¹⁵⁾, autant d'incidents dont l'illustration se répétera maintes fois avec une indéniable coloration de vérité dans les romans alors en gestation. Jusqu'en décembre, l'"Ariadne" va évoluer entre diverses terres portugaises et relâcher successivement dans plusieurs mouillages : Madère, Porto Santo, Funchall Roads,

(13) op. cit., cf. p. 121, note 6.

Friday 7th august 1829 made sail into the sound
Wednesday 19th august 1829 in St Michael's Roads

(14) Cf. Livre I, p. 119, note 51.

(15) op. cit., cf. p. 121, note 6.

Wednesday 19th august 1829 disgrated sergeant Bowen for having stolen some spirits from a breaker, the same being in charge of a sentinel, for threatening the sentinel in the execution of his duty, and drunkenness in the middle watch.

punished William Hoane, seaman, 36 lashes for insolence and mutinous conduct, and two others as accomplices in theft 48 lashes.

4th september 1829 strong breeze which made it unsafe ship pitching violently (part of chain lost)

Point del Pargo, etc. Imitant l'aisance de son navire, l'arryat va évoluer, avec la même adresse, entre les diverses autorités portugaises au mieux des intérêts britanniques. En ces occasions, il manifeste un sens réel de la diplomatie, comme il ressort d'un échange de lettres entre le commandant de l'"Ariadne" et l'amiral portugais Henrique de Fonseca Souza e Prejo ⁽¹⁶⁾, ce que devait souligner le vice-consul britannique Kendal dans une note au Ministère des Affaires Etrangères ⁽¹⁷⁾. Absorbé, comme toujours, par sa nouvelle tâche et suivant cette curiosité innée que nous avons maintes fois remarquée, Marryat écrit même une lettre directement en portugais, innovation que la diplomatie britannique ne pouvait admettre comme le lui signifie une note du 24 décembre. Que ce geste satisfasse à l'orthodoxie diplomatique du "Foreign Office" ou non, l'homme d'état portugais en apprécie toutefois la courtoisie et proteste de sa sympathie pour les Britanniques dans sa réponse du 16 novembre 1829 ⁽¹⁸⁾. Sa mission achevée, l'"Ariadne" regagne Plymouth ⁽¹⁹⁾ après avoir essuyé, au large de Point Lorenzo, une terrible tempête ⁽²⁰⁾ dont le lecteur percevra des échos dans the King's Own.

(16) Meyerstein, op. cit., cf. p. 121, note 4.
Letter from Marryat, 15 november 1829.

(17) ibid.
12 september 1829 "good understanding with Captain Marryat to whom I am indebted for his support and joint cooperation."

(18) ibid.
"The English, a nation for so many centuries the friend and firm ally of Portugal."

(19) op. cit., cf. p; 121, note 6.
21 december 1829 running into Plymouth Sound.

(20) C.T. Keppel, Fifty years of my Life, London 1876, vol. II, p. 164.
"My brother Tom, who was one of his [Marryat's] lieutenants told me that all hands had given themselves up for lost, that they kicked off their shoes and stockings and rushed into the rigging, there to await the expected catastrophe."

Le retour en Angleterre ne signifie pas pour Marryat calme et tranquillité, bien au contraire ; il va, en effet, subir des attaques et critiques véhémentes de la part de l'Amirauté. Il lui est d'abord reproché le 23 décembre ⁽²¹⁾, deux jours après son arrivée, la présence de son fils à son bord et la récente promotion de celui-ci, devenu 'volontaire de 1ère classe' le 12 décembre ⁽²²⁾.

Plus grave est l'affaire du "Samuel Smith", ce schooner américain acheté par Marryat à St Michel, la plus méridionale des Açores, sans en référer à l'Amirauté. L'affaire s'est, entre temps, aggravée car le bateau a disparu corps et biens avec les quelques hommes d'équipage détachés à son bord. Sur plus d'une année ce sera un échange de lettres continuel entre l'Amirauté et Marryat qui ne paraît pas toujours à l'aise comme en témoigne la réponse écrite de Sussex House le 8 mars 1830 ⁽²³⁾. Le commandant de l'"Ariadne" est même harcelé par les familles des 'volontaires' ; on lui demande des secours sous la forme de demi-soldes ⁽²⁴⁾ et certains poussent l'outrecuidance jusqu'à s'en prendre à ses serviteurs ⁽²⁵⁾. Ainsi la mirifique opération -£ 300 de réparations sur un bateau qui en valait plus

(21) Meyerstein, Mss, British Museum, 47 879 A.

(22) op. cit., p. 120, note 2.

"Removed him from the Boys'list to the vacancy of Volunteer of the First Class. This contravened the 7th article of Circular n° 1, dated february 1st, 1826."

(23) Public Record Office, ADM I/2205 Capt M 49

"Sussex House 8 March 1830

... I am aware that my proceedings may be considered irregular, yet I trust that their Lordships will allow that in devoting my time day and night to the repair of the vessel, and risking (sic) a considerable sum, I could have been actuated by no other motive than a zeal for the service."

(24) ibid.

"Devonport, February 26, 1830 to Captain Marriott (sic)
Honourable Sir,

With heart felt affliction we the distressed mothers
of our unfortunate children who lost their lives in the

de 1 200- se solde-t-elle par un échec total alourdi de complications imprévues. Il semble que Frederick Marryat n'ait pas encore compris que, dans le domaine des affaires, il ne pouvait se permettre d'imiter son père. L'Amirauté, tracassière en général et vis-à-vis de Marryat en particulier, ordonne une enquête et interroge les officiers ; les explications du commandant paraissent tardives puisque la première lettre mentionnant le 'Samuel Smith' n'a été envoyée que le 24 décembre 1829 de Devonport où, précisait Marryat, le bateau était attendu d'un

-
- (24) suite de la page 126 : ...schooner of your Honour beg leave thus most humbly to address you stating that we are all situated with large families also wives who have lost their husbands by said unfortunate circumstance, and as we have lost thereby the boone (sic) of Half Pay allowed by our Children and Husbands we experience an addition to our distress by that loss, therefore we would humbly pray your gracious consideration of the melancholy circumstance by kindly taking us under your human consideration in any manner you might deem most meet to bestow on us some remuneration for the great and heart rending catastrophe. Your wisdom may point out some method which we humbly rely on, and provided we should experience your bounty we shall ever feel grateful. An answer will be thankfully received.
Margaret Felix, Elizabeth Rowe, Ann Hicks, Skinner".

- (25) ibid, Marryat's letter
"...Before I conclude I consider it right to point out the conduct of the parties who have sent in the petition to their Lordships. It is(?)from the house of a person named Rowe, a relation of Mr. Collins, Clerk in the Admiral's Office at whose request I entered his son on the book of HMS Ariadne. Every attempt has been made by this man and his wife to extort money from me. When I quitted the Admiral's Office on the 24th feb., I was followed by Mrs. Rowe who abused me in the street. On the 26th I received the enclosed letter... Since that time, Rowe in company with others attacked my servant and had he not been rescued would probably have killed him."

jour à l'autre (26). Malheureusement cette attente n'allait pas se matérialiser et l'embarras de l'Amirauté sur ce genre d'achat sans précédent se lit dans une lettre du 13 mars (27) ; la méfiance est éveillée au point que l'on nomme un commandant par interim, Captain Rennie, tandis que Marryat est invité à se présenter à l'enquête le 27 avril (28) ; dans quelle mesure Marryat, dont le livre de bord restait obstinément muet sur cette affaire du 'Samuel Smith' (29) avait-il agi pour le compte de la marine et non pour son propre profit ? Dans l'attente d'une réponse à cette question surgissent des querelles mineures ; ainsi, dans une lettre du 1er avril, Marryat doit-il expliquer pourquoi il fit servir, par deux fois, du rhum à son équipage au large de Madère par gros temps (30). Quelques mois

-
- (26) Public Record Office, ADM I/1390/425
 "The schooner [Samuel Smith] is not yet arrived but I expect her hourly".
- (27) Public Record Office, ADM I/2205, Capt M 55
 "Their Lordships further consider that Captain Marryat was not justified in purchasing the vessel in question and placing in her the men of the Ariadne, not having been desired or authorized to do so either by the Navy Board or the Admiralty."
- (28) Meyerstein, *op. cit.*, cf. p. 121, note 4
 "Marryat being on Admiralty leave till september 10th owing to a subpoena for april 27".
- (29) PRO, *op. cit.*, cf. p. 128, n. 27
 "Sussex House, March 10th 1830,
 ...I can most positively assure their Lordships that Mr. Thomas, the Master, received no orders from me either for omission or insertion. Although I have always examined the sea log the harbor proceedings I have always considered as of such comparative small importance that I have generally left them to the master."
- (30) Public Record Office, ADM I/2205 Capts M 68
 "April 1st 1830, Sussex House Fulham
 ...the men were on deck during the major part of the night and had been so drenched by the incessant rain that I was afraid that their health would suffer from the exposure."

plus tard, Lord Northesk lui demandera aussi de préciser la raison des châtiments corporels -36 coups de fouet- infligés à quatre matelots entre le 1er juillet et le 30 septembre 1830. C'est malgré tout l'affaire du 'Samuel Smith' qui traînera le plus en longueur et nuira le plus lourdement à la carrière de Marryat jusqu'à le pousser à quitter la marine. Les rapports entre l'officier et ses supérieurs ont tendance à s'envenimer car le malaise latent contamine toutes les questions ; le 24 août, l'Amirauté réclame à Marryat le remboursement des vivres embarqués sur le 'Samuel Smith' -démarche vraisemblablement réglementaire mais assez mesquine ; l'officier répond, avec une certaine vivacité, que ses arriérés de solde couvrent largement cette somme ⁽³¹⁾ et il annote la lettre reçue avec plus de virulence encore ⁽³²⁾. Il cesse même de répondre à deux autres notes de l'Amirauté sur ce sujet qui, en fin de compte, alourdira de £ 32. 3s. le budget de la marine ! Enfin, l'année se passe et le 'Samuel Smith' ne paraît toujours point à l'horizon, à l'horizon anglais tout au moins car, selon des rumeurs invérifiables, le navire serait devenu négrier ou pirate. Dans sa lettre écrite le 22 février 1831, de Richmond Terrace où réside son frère, Marryat ne pourra pas davantage apporter de précision ⁽³³⁾ ; aussi l'Amirauté décide-t-elle le 25 février 1831, car l'affaire n'a que trop duré, de verser aux familles les

(31) Op. cit., cf. p. 126, note 21

Letter from Marryat, Arundel St., to the Admiralty, 6 september 1830.

"to charge the same [the stores on the 'Samuel Smith'] against the arrears of pay now due to me."

(32) Frederick Marryat, op. cit., cf. p. 121, note 5

"The fellows owe me a great deal of money ; why don't they deduct it from my wages !"

(33) PRO, ADM I/1391/40

"it is impossible for me to state either where the schooner went down or if she went down at all. There have been various reports since... seen off the African coast as a pirate or a slaver".

soldes dûes aux marins disparus jusqu'à la date du 31 décembre 1829.

A n'en pas douter, la déception éprouvée par Marryat devant les tracasseries administratives de l'Amirauté a pu l'éloigner de la marine. Dans la transaction concernant l'achat du 'Samuel Smith', le côté assez sordide que l'Amirauté essayait de dégager en se retranchant derrière les codes et règlements ne nous semble en aucune façon correspondre à la mentalité de Marryat pour qui la notion d'intérêt personnel - nous l'avons vu et nous en aurons d'autres exemples - n'a jamais guère eu de sens. Qu'il se soit engagé à la légère dans cette opération et qu'il ait eu tort aux yeux de la loi, cela ne change rien à l'honnêteté foncière de l'homme ⁽³⁴⁾. En tout cas, cet éloignement de la marine va s'effectuer avec d'autant plus d'aisance qu'à la même période l'officier se mue en écrivain et noue des contacts plus étroits avec le monde littéraire. Le 19 février 1830, il écrit à Charles Allen de la maison 'Colburn and Bentley' pour faire adresser des livres à Catherine Marryat, selon la pratique habituelle de Colburn envers ses clients et, par la même occasion, il s'informe de the King's Own ⁽³⁵⁾. Le deuxième roman est, à coup sûr, en bonne voie puisqu'il paraîtra le

(34) PRO, op. cit., cf. p. 126, note 23

"...much as I shall ever regret the circumstance and willing, as I trust, I am to assist any one in misfortune, it must be on the principle of general benevolence for it would be a dangerous precedent to establish in the Service that officers in command are to support the relatives of those who may unfortunately have suffered in obedience to their orders."

(35) Pierpont Morgan Library, New-York, Marryat's Letters 19 February 1830, Devonport, to Charles Allen
"My dear Sir, My wife has returned to Sussex House near Hammersmith and as I believe it is usual for Mr. Colburn to favor his clients by allowing them to peruse his publications, you would oblige me by requesting him to send her down some books to read. A circulating library or book club would not do for her, she keeps them so long. I mention this if I am right in my conjecture... Have you finished the King's Own ?"

15 avril (36). Marryat, rebuté une fois de plus par la marine, voit s'ouvrir devant lui d'autres portes d'un éclat apparemment plus doré et que ne sauraient ternir ni les embruns du large ni les humeurs de l'Amirauté. Peut-être se sent-il d'autant plus prêt et enclin à cette conversion que l'illustre Washington Irving l'encourage fort à changer de maître pour porter ailleurs son allégeance (37). Cet encouragement eût gagné à être plus nuancé, mais n'oublions pas que Washington Irving s'adressait au fils d'une compatriote et amie à laquelle il annonçait, le 10 décembre 1830 (38) sa prochaine visite à Wimbledon après avoir rencontré Frederick le 25 août ; l'auteur américain souligne bien cependant que Marryat ne reniera point sa foi primitive dans la mer mais que son adoration s'exprimera sous une autre forme qui laisse place à toutes les litanies. La décision de notre commandant va mettre un certain temps à mûrir bien que l'on ait conscience que Marryat lui-même ait pressenti l'imminence d'une révolution dans sa vie.

Dès cette année-là il semble plutôt mettre le cap sur la terre que vers le large : le 30 juin 1830, il ajoute un codicille à son testament du 3 avril 1827 car il vient d'acheter à West Wycombe une propriété qu'il lègue à sa "chère épouse" (39).

(36) C. Lloyd, *op. cit.*, cf. p. 122, note 7 ; p. 247
 "the immediate success of the King's Own which was published on april 15th, 1830, proved to his own satisfaction that he had another shot in his locker".

(37) Florence Marryat Church, *op. cit.*, cf. p. 120, note 3 - vol. I, p. 160.
 "I hope you are busy with your pen, and that you intend to show up some of the old wreckers and rovers of the ocean. You have a glorious field before you, and one in which you cannot have many competitors, as so very few unite the author to the sailor. I think the chivalry of the ocean quite a new region of fiction and romance, and to my taste one of the most captivating that could be explored."

(38) *ibid.*, vol. I, p. 163.
 "I have wished and intended paying a visit to you at

Il va encore acquérir un autre domaine, selon toute vraisemblance après la date du 30 juin, puisqu'il n'apparaît pas dans le nouveau codicille. Les conditions de cette nouvelle transaction restent assez mystérieuses tout en soulignant une fois de plus que Marryat n'avait guère coutume de considérer son intérêt personnel avant d'agir. Que penser de cet échange, autour d'une coupe de champagne (40), de Sussex House contre cette propriété de Langham où à mille arpents de terre s'ajoutent une résidence de style élizabéthain, réplique de celle de George IV à Virginia Water, et deux fermes ? Il ne nous est fourni aucun éclaircissement sur les motifs ; nous savons seulement que l'architecte et propriétaire de Langham (41), Alexander Copeland,

(38) suite de la page 131 : ...Wimbledon for some time past. As soon as I can command leisure I shall not wait for invitation to come to Wimbledon".

(39) Marryat, op. cit., cf. p; 121, note 5.
 "This is a codicil to the last Will and testament of me Frederick Marryat, Esquire, a Post Captain in His Majesty's Royal Navy and Commander of the Military Order of the Bath, bearing date the third of April 1827 and which I desire may be considered as annexed to and taken as part thereof. Whereas since the making of the said will I have purchased of Sir John Dashwood King Baronet an Estate or Farm called Ellis Farm situated in the Parish of West Wycombe in the county of Bucks. Now I do hereby give and devise unto my dear wife Catherine Marryat, her heirs and assignees all that my said Estate or Farm at West Wycombe... for the absolute use and benefit of my said dear wife, her heirs and assignees for ever".

(40) Virginia Woolf, the Captain's Death Bed, London 1950, p. 40
 "Langham was an estate in Norfolk for which Captain Marryat had exchanged Sussex House over a glass of champagne".

(41) Charles J. Fèret, Fulham Old and New, London 1900, vol. III pp. 31-32.
 "The next owner was Mr. Alexander Copeland from whom Captain Marryat purchased an estate called Langham in Norfolk".

est installé à Sussex House le 21 avril 1831 (42) ; sa veuve y résidait encore en 1839 d'après ce que nous apprend Thomas Faulkner (43). En ce qui concerne Marryat, on ne saurait invoquer de réelles difficultés financières car, dans ce cas, il n'aurait pas acheté sa ferme du Buckinghamshire à la même époque ; on ne peut croire non plus que sa passion pour la mer l'ait poussé à rechercher avant l'âge une retraite où par gros temps se percevait le bruit des vagues qui brisaient sur la côte non loin de là (44) ; le Norfolk qui avait été le berceau de l'inoubliable Nelson restait le fief de biens des marins (45). Peut-être serait-il plus conforme à la réalité de voir dans cet abandon de Sussex House une désaffection naissante entre Marryat et le duc de Sussex. Quoi qu'il en soit, chacun est au courant

(42) Fulham Central Library a/cs, Poor Rates and Overseers, Lady day 1829 to Ladyday 1836

31st december 1830

150 Captain Marryat 9.7.6.

50 He for greens 3.2.6.

21st april 1831

150 Alexander Copeland 9.7.6.

50 He for greens 3.2.6.

(43) Thomas Faulkner, History and Antiquities of the Parish of Hammersmith, London 1839, pp. 294-295

"Opposite to Brandenburgh Place is situated the elegant villa of Mrs. Copeland... the widow of the late Alexander Copeland, Esq."

(44) William A. Dutt, Some Literary Associations of East Anglia, London 1907, p. 326

"Langham, a quiet village... on stormy nights, if he [Marryat] lay awake and thought of storms and dangers past, he could hear the roaring of the waves as they broke upon the shingle ridges beyond the reed marshes at Wells".

(45) ibid.

"In the very next village of Cockthorpe those two gallant admirals, Sir Cloudesly Shovel and Sir John Warborough were born... and Burnham Thorpe, in the same neighbourhood, has world-wide renown as the birth-place of Lord Nelson".

du déménagement et Washington Irving, hôte assidu des Marryat à cette époque, envisage de lui rendre visite ⁽⁴⁶⁾ comme si Frederick avait manifesté l'intention d'y habiter définitivement. Or, il ne semble pas qu'il en soit ainsi.

Comme l'"Ariadne" est rentré le 29 août d'une longue croisière dans l'Atlantique avec des escales en Sierra Leone et à l'île de l'Ascension, Marryat écrit de Langham à l'Amirauté, le 2 septembre, pour manifester le désir de retrouver son commandement ⁽⁴⁷⁾. Il doit lui être donné satisfaction puisque, le 12 septembre, de Devonport, il demande l'affectation de McDonnell, recommandé par Sir James Gordon, comme second sur l'"Ariadne" ⁽⁴⁸⁾. Mais la correspondance de Marryat, à cette époque, nous le montre ambivalent, si l'on peut dire, car il se révèle actif dans les deux mondes, maritime et littéraire, à la fois. Ainsi écrit-il de son bateau à H. Ollier, lecteur chez Colburn, une lettre qui mentionne plusieurs ouvrages en chantier ⁽⁴⁹⁾ ; elle

(46) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 120, note 3 - vol. I, p. 161.

"I shall be delighted to pay you a visit at your new place, not only from the description you give me of it, which has something wild and engaging, but also from the strong inclination I feel to be on sociable terms with you."

(47) E.W. Meyerstein, op. cit., cf. p. 121, note 4.

"intention of immediately repairing to Plymouth to reassume my command."

(48) ibid.

"Requesting if, as Captain of the Ariadne, he has any voice in the choice of the first lieutenant, that John MacDonnell, made in september 1823, should be appointed. This was done".

(49) New York Public Library - Autograph Letter.

From F. Marryat to H. Ollier, Esq. HMS Ariadne, 28th september, 1830, Devonport.

I am again ready for sea and waiting for orders and I shall be very glad to receive them as I am so unsettled at present that I cannot do much. When once I am completely miserable i.e. at sea I shall work hard that I may forget my unfortunate situation... indeed I am puzzled between the variety

révèle aussi un désarroi, qu'une certaine lassitude physique et morale semble aggraver, et, pour la première fois, il annonce son intention de quitter la marine, tout au moins pour quelque temps (50). La situation va évoluer assez rapidement car l'"Ariadne" n'aura pas de mission aussi lointaine que l'espérait son commandant mais se verra confier le transport de troupes de Plymouth à Liverpool où il jette l'ancre le 19 octobre 1830 (51). Le navire allait revenir à Plymouth après cette ultime mission de Marryat, mission assurément moins noble que la précédente dans les îles portugaises. Le commandant n'hésite donc plus et, le 6 octobre, il adresse à l'amiral Sir Manly Dixon, préfet maritime de Hamoaze, sa demande de mise en congé pour des raisons de convenances personnelles après le décès des exécuteurs testamentaires de son père (52). Pour des motifs analogues, Marryat avait déjà dû solliciter, au début de la même année, une

-
- (49) suite de la page 134 : ...of works which I have commenced upon which to finish. I therefore go on adding up matter for Peter Simple one day, for the present work which I intend to call Newton Forster, and for the biography before mentioned. One thing I have attempted and have nearly finished which is a Tragedy founded upon my own story of the Dominican friar and called the monk of Seville."
- (50) ibid.
 "I have not the least idea where I am going, but I hope to Lisbon or in that quarter and when I come back I shall resign my command and come on shore most probably for an indefinite period and then I shall get on a little faster."
- (51) PRO, op. cit., cf. p. 121, note 6.
 "October 19, 1830 moored in Liverpool Harbour and disembarked the remainder of the troops."
- (52) PRO, ADM, I/866/625
 "You will be pleased to inform the Lords Commissioners of the Admiralty that on resuming the command of His Ship Ariadne I had anticipated that my private affairs would no longer require my presence. Since my rejoining the Ship, I find that in consequence of the death of both my father's executors I am likely to sustain a great loss of property, if I do not remain in England, to attend to my interests."

...

prolongation de la permission accordée à son retour des Açores (53). Le départ du commandant semble avoir entraîné le débarquement de nombreux marins au point de motiver une demande d'information de la part de l'amiral Dixon. La réponse qui témoigne de l'attachement et de l'estime de l'équipage pour son commandant fait honneur à Marryat (54) ; on ne saurait imaginer consolation plus douce et plus réconfortante aux chicaneries des fonctionnaires de l'Amirauté. L'"Ariadne" regagne Plymouth le 27 octobre ; le 8 novembre 1830, le bateau est désarmé et la marque du commandant définitivement amenée (55).

Depuis quelques jours déjà, l'homme de la mer avait quitté son bâtiment, tout au moins en pensée. Dans une lettre comminatoire du 31 octobre il demandait à Shrimpton, son homme d'affaires, de négocier des titres (56).

(52) suite de la page 135 : ...I have therefore to request that you will move their Lordships to allow me to resign the command of HM Ship Ariadne and at the same time to express my readiness to be re-employed, as soon as my private arrangements will permit."

(53) Public Record Office, ADM I/2205 Capts M 19
"Wednesday 20 Jan.
Sir,

The leave which you had the kindness to grant me having nearly expired would you consider it presuming if I were to request an extension for a few days - as my Brothers are very anxious that I should sign some legal papers which will not be ready before Monday or Tuesday next week."

(54) PRO, ADM I/861/657

"The crew of the Ariadne have been actuated to the above state of insubordination from their preference to Captain Marryat."

(55) PRO, op. cit., cf. p. 121, note 6.

"October 27th, 1830 moored in Plymouth harbour
Monday November 8th, 1830 Pay clerk paid the Ship's company.
Sunset - Hauled the Pendant down."

(56) Pierpont Morgan Library, New York. Devonport 31st october 1830
"I wish no time to be lost but the transfer of the stock composing the marriage settlement to be made by Mr. Richards without delay, as I am sure it will fall much lower in a

...

A notre avis, Marryat n'a pas de gros soucis financiers mais comme toujours, et cela remonte à loin si l'on se rappelle la lettre du midship à son père ⁽⁵⁷⁾, il a besoin d'argent liquide ; dans le cas présent, ce mouvement de fonds n'est pas étranger, croit-on comprendre, à l'acquisition de Langham qui ne serait donc pas un simple échange mais une opération plus complexe. Des soucis, venus de la terre, assaillent déjà notre officier et l'on peut craindre que, se retirant de la marine, il n'ait point à naviguer sur des eaux plus calmes ; les orages financiers qui assombrissent l'horizon semblent devoir bientôt succéder aux bourrasques océanes. Aussi n'est-il point surprenant que la dernière lettre du commandant Marryat à l'Amirauté, le 11 novembre 1830, traite de son inscription sur la liste des officiers en demi-solde ⁽⁵⁸⁾.

Sur cette note à la fois mineure et mélancolique s'achève une brillante carrière maritime dont les accents, redoublés par l'écho de the Gazette of London, avaient été retentissants et glorieux. Elle aurait donc mérité de plus éclatants témoignages de reconnaissance et les aurait reçus si, à plusieurs reprises comme nous l'avons vu, Marryat n'avait cinglé l'amour propre des autorités maritimes ; dans ce domaine, il faut reconnaître que ses premiers romans épaississaient le trait de ses caricatures, vivifiaient le thème de son pamphlet, pour donner

(56) suite de la page 136 : ...short time. If we are to wait for indemnity and all that stuff, the time may be lost and I may be thousands out of pocket. The stocks are now nearly 85 and if they fall lower before it is done, I shall blame you. I have already lost £ 1000 by its not being done. When I purchased the estate they were then at 90. Mr. Copland will take my bond instead of a mortgage. It is already agreed upon. I can arrange with him about that when I come to town. So pray let me have no more letters about things going to be done or replies or queries, for I pay d---d dear for them."

(57) cf. Livre I, p. 37, note 12

(58) C. Lloyd, op. cit., cf. p. 122, note 7 - p. 249.

"Having been paid off at Devonport in His Majesty's Ship Ariadne on the 8th instant I beg you will be pleased to solicit the Right Honourable Lords Commissioners of the Admiralty to direct the insertion of my name in the Half Pay List from that date."

un ensemble encore plus corrosif. Que pouvait-il attendre en retour ? En outre, Marryat ignore, comme tout le monde à ce moment-là, qu'il dit à la marine un adieu définitif et non point un simple au revoir. Presque dix ans plus tard, le 12 février 1839 (59), arguant de son expérience, il fera de nouvelles offres de service que l'Amirauté, à la rancune vivace, déclinera ; les anciennes relations de Marryat avec la famille royale en la personne du duc de Sussex ne seront d'aucune aide à l'officier vieillissant, ce qui ne dut point l'étonner car, à son avis, la marine ne jouissait guère des sympathies du souverain (60). La profonde et morne lassitude que nous soulignons semble étouffer toute aspiration chez Marryat ; tel un objet désainanté, il ne paraît subir aucun magnétisme du monde ambiant et, pour la première fois de son existence, il nous présente comme le négatif de sa vraie nature. L'énorme travail littéraire auquel il s'astreint, ainsi qu'il l'a confessé à H. Ollier, ne lui apporte encore qu'un soulagement négatif, mais cet état neutre qui correspond à une période de transition irréversible pour lui sera en définitive d'assez courte durée. Dès les premières semaines de 1831, nous allons retrouver un Marryat, ardent à la lutte dans un cadre différent, et résolument prêt à pousser de l'avant car, de nouveau, l'action le sollicite.

(59) cf. Livre I, p. 216, note 5

(60) C. Lloyd, *op. cit.*, cf. p. 122, note 7 - p. 235.

"The Navy never has been popular at Court. Each succession of the House of Hanover has been hailed by its members with fresh hopes of a change in their favour, which hopes have ended in disappointment ; but perhaps, it is as well."

III - L'HOMME DE LETTRES

Chapitre 1 : Le Journaliste et le Candidat au Parlement

On conçoit fort bien que, pour ce combat qu'il entend mener, Marryat soit plein d'ardeur car il est encore jeune lorsque, à 38 ans, il se lance dans la carrière littéraire, avec la riche expérience d'homme de la mer que nous savons. En réalité, il a déjà risqué ses premiers pas dans ce nouveau milieu puisque des critiques ont paru sur ses deux premiers romans Frank Mildmay et the King's Own publiés en 1829 et 1830 alors qu'il était toujours commandant en exercice. Dans le monde des lettres comme dans le monde maritime, la personnalité de Frederick Marryat va se manifester avec éclat, dans tous les sens du terme, et sa vigoureuse intrépidité lui permettra de se frayer un chemin pour aller de l'avant dans la société londonienne. En fait il va se battre, avec plus ou moins de succès, sur trois fronts.

Un prospectus du 26 mars 1831 ⁽¹⁾ annonce la prochaine publication d'un nouveau magazine dont le premier numéro est prévu pour le 2 mai. La direction de ce mensuel, intitulé the Metropolitan, sera confiée, dit-on, à Thomas Campbell qui s'entourera d'une pléiade d'auteurs en renom ; or, dès le numéro de

(1) Greenwich Maritime Museum, Davis Mss.

"A new magazine on the 2nd of may 1831, the first number of the Metropolitan, a monthly journal of literature edited by Thomas Campbell, Esq., author of 'the Pleasures of Hope', assisted by the leading literary characters of the day."

mai, nous remarquerons la collaboration de Frederick Marryat avec douze pages tirées du Pacha of Many Tales ⁽²⁾ qui correspondent à l'épisode du chamelier. Ce même numéro annonce également Newton Forster parmi les ouvrages en préparation ⁽³⁾. Tout au long de l'année, Marryat sera présent dans la revue : outre d'autres extraits du Pacha of Many Tales, sa présence va se faire plus insistante puisque, dès juin, paraissent des passages de Peter Simple. De plus, l'exemplaire de janvier 1832 ⁽⁴⁾ offre au lecteur une critique flatteuse de Newton Forster publiée peu avant, en décembre 1831. Voici donc, à la fin de cette première année, Frederick Marryat bien lancé dans cette nouvelle carrière : il est déjà l'auteur de trois romans, bien reçus dans l'ensemble, et les colonnes d'une grande revue mensuelle lui sont largement ouvertes. Pourtant ce rôle de figurant, quand bien même serait-il brillant, ne suffit pas à son activité dévorante et Marryat ne va pas demeurer longtemps simple collaborateur.

Un changement dans la direction de the Metropolitan s'amorce dès juillet 1832 où un nouveau prospectus des propriétaires de the Metropolitan Magazine cite les éloges que leur a décernés la presse dans son ensemble ⁽⁵⁾ et le nom de Marryat apparaît suivi de ses titres les plus marquants 'Captain Marryat RN, author of the King's Own'. La modification apportée au nom

(2) The Metropolitan, May 1831, pp. 96-108.

(3) Ibid., p. 15.

"Works in progress : Captain Marryat's Newton Forster."

(4) The Metropolitan, January 1832, pp. 1-6.

Newton Forster "the best book which the season has produced."

(5) Davis, op. cit., p. 139, note 1.

the Athenaeum : "golden promise for the future".

the News : "one of the best periodicals of the day."

the Scots Times : "the best magazine in our language."

même du périodique révèle un mouvement assez profond dans l'équipe de direction, ce que confirme Thomas Campbell lorsqu'il annonce que Marryat en est devenu le propriétaire ⁽⁶⁾. Ces deux hommes se connaissent depuis longtemps puisque Thomas Campbell, dans une lettre de juillet 1811 ⁽⁷⁾, mentionnait en termes chaleureux son voisin Mr Marryat MP, le propre père de Frederick. Ayant donc suffisamment apprécié le père pour lui composer, lors de son décès, une épitaphe célébrant ses mérites ⁽⁸⁾, il connaît également le fils, comme il le dit lui-même ⁽⁹⁾, et n'ignore rien de ses brillants antécédents ni de sa personnalité.

Cette personnalité, après une vie errante sur les mers du globe, semble éprouver quelque difficulté à se fixer de façon définitive en un lieu. Nous avons vu Marryat acquérir un domaine à Langham dans des conditions un peu fantasques ⁽¹⁰⁾ ; quoi qu'il en soit, sa qualité de propriétaire lui procure de nouvelles charges, honorifiques si l'on veut, dans la milice, forces territoriales de l'époque, pour le comté du Norfolk en juillet 1831 ⁽¹¹⁾. Le nouveau châtelain n'est point mûr pour ce

(6) William Beattie, Life and Letters of Thomas Campbell, London 1850, vol. III.
"The property of this Journal has changed hands several times. At last it belongs to Captain Marryat, RN, author of the King's Own, a popular novel: He and I are old friends."

(7) Cf. Livre I, p. 65, note 47.

(8) Cf. Livre I, p. 94, note 15.

(9) Cf. Livre I, p. 141, note 6.

(10) Cf. Livre I, p. 132, note 40.

(11) Greenwich Maritime Museum, Marryat's Private Papers.
"By the Right Honourable John Wodehouse His Majesty's Lieutenant of the County of Norfolk to Frederick Marryat, Esquire.
I the said John Wodehouse with His Majesty's approbation do by these presents constitute and appoint you the said Frederick Marryat to be one of my Deputy Lieutenants to act do execute and perform all and every the powers matters and things in the several acts of Parliament for regulating the Militia Forces of this Kingdom - 4th day of July 1831."

genre de vie retirée sur ses terres et, pendant plusieurs années, il ne résidera à Langham qu'occasionnellement. La correspondance que l'on a pu conserver de cette période vient des horizons les plus divers, aussi bien d'Angleterre -Brighton, St James's Place, Richmond Terrace, etc.- que de l'étranger -Paris, Bruxelles, Spa, Genève, et autres encore . Or la correspondance devient d'autant plus volumineuse que la responsabilité de Marryat dans la gestion de the Metropolitan Magazine s'alourdit, ce qui est le cas dès les premiers mois de 1832. Ce rôle de l'ex-officier se révèle déterminant car il faut bien reconnaître que le tempérament de Thomas Campbell ne correspondait guère aux qualités combattives que doit posséder le rédacteur-en-chef d'un périodique ; aussi la revue est-elle déjà sur le déclin lorsque Marryat la prend en main ; il va se donner corps et âme à sa nouvelle tâche pendant quatre années sans jamais réussir pleinement à remonter la pente mais -et c'est là l'essentiel- il se sera battu et bien battu.

Pour mener son plan à terme, il s'entoure d'une pléiade d'officiers que la marine laisse désœuvrés, tels Chamier et Glascock ; son premier objectif est de faire du périodique une revue maritime qui, contrairement à the United Service Journal critiqué dans une lettre de Marryat à Bentley datée de 1832 ⁽¹²⁾, donnerait la parole aux intéressés. Plus tard, l'un de ces officiers, Edward Howard se verra chargé de la lourde besogne de rédacteur en chef adjoint et la plupart des lettres de Marryat lui seront alors adressées ; peut-être aura-t-il accepté ce poste en échange d'une aide qui a pu lui être promise dans la carrière des lettres, ce que semble impliquer

(12) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, London 1872, vol. I, p. 167.
"to replace the United Service Journal of Colburn, no favourite with naval men."

leur correspondance par deux fois en 1832 et 1836 ⁽¹³⁾. Newton Forster, que the Westminster Review commente favorablement à son tour en avril 1832 ⁽¹⁴⁾, ouvre définitivement le monde littéraire à Marryat, ce dont il va profiter pour relancer son magazine avec une vigueur nouvelle.

En dehors des marins, il désire s'assurer la collaboration de noms éminents ; il ne néglige donc aucun effort pour convaincre Thomas Moore de se joindre à l'équipe malgré un premier refus opposé à Saunders, l'imprimeur, car Moore confesse ne pas aimer ce travail ⁽¹⁵⁾. Marryat lui propose £ 1,000 pour assumer en partie la responsabilité de la rédaction ; Moore

-
- (13) Magg's Catalogue, 1915 & 1912.

Letters from F. Marryat to Howard.

"Langham, 12th march, 1832... You must expect a candid criticism.

Brussels, 5th february, 1836... I have introduced you fairly into the literary world and you are now independent of me..."

- (14) The Westminster Review, April 1832, pp. 300-304.

"Of these, the pleasantest writer is Captain Marryat, the reputed author of the King's Own and Newton Forster. His productions are happy in more senses than one... his humour is genuine, flows naturally, and insensibly communicates the gaiety the author seems himself to be animated with."

- (15) New York Public Library, Autograph letter of Thomas Moore to Captain Marryat, May 23, 1832

"I am afraid that instead of saying in my letter as I intended that 'occasional contribution is the utmost I could make up my mind to' (meaning, if I undertook at all to be a contributor) I have said 'is the utmost I can make up my mind to' : leading you thereby to suppose that I had advanced thus far in my willingness to enlist. But this is not the case - (and I regret it very much from seeing the importance you do me the honour to attach to my aid) nor can I accept of the very liberal earnest you send me for services which I have so little made up my mind to perform. Any sum in the proportion of what you commissioned William Saunders to offer me for monthly contribution will be more than sufficient for the trifle I have now sent".

refuse par amitié pour Campbell qu'il ne veut pas évincer (16). Marryat revient à la charge et, le 30 mai 1832, arrache l'accord de Thomas Moore qui, pour £ 500 annuelles, écrira épisodiquement dans the Metropolitan Magazine malgré sa réticence devant ce genre de littérature (17). En fait, la collaboration de Moore restera limitée et temporaire mais le succès de principe enregistré par Marryat auprès de l'écrivain irlandais illustre bien la ténacité du nouveau propriétaire du magazine et souligne la fougueuse ardeur avec laquelle il embrasse ses fonctions. Dès juillet, il rend visite, à Bowood, à son distingué collaborateur pour balayer les dernières objections de ce dernier en une formule péremptoire que Moore rapporte dans ses mémoires (18). Marryat qui, outre les commentaires flatteurs de la presse, a

(16) Lady Morgan, Lady Morgan's Memoirs, London 1862, vol. II, pp. 340-1

Thomas Moore to Lady Morgan, may 24th, 1832

"I have been in correspondence, during part of the time, with your friend of the Metropolitan, Captain Marryatt, and if the most cautious and flattering liberality, on his part, added to your kind persuasions, could have made a contributor or editor of me, I should have been one at this moment. But I hate to be tied ; it is this, far more than what you call my aristocratic (God help me) prejudices, which makes me reject so often the golden bait flung at me... From what you said in your letter I took for granted that Campbell had intimated some intention of abdicating the editorship ; but this I find not to be the case, and if I were ever so disposed to accept of the chair, I should shrink from the slightest step, on my part, that could be construed into a wish to supplant him."

(17) Thomas Moore, Memoirs, Journal and Correspondence of Thomas Moore, London 1854, vol. VI, p. 274-276

"though feeling it to be a sort of degradation of literature."

(18) Ibid., vol. VI, p. 278.

"If he [Marryat] was satisfied with the bargain, he did not see why I should make myself uneasy about it."

reçu des éloges plus directs pour le numéro de juin du périodique (19), va immédiatement exploiter ses succès initiaux dans la distribution d'un nouveau tract qui annonce la collaboration de Thomas Moore (20) à the Metropolitan Magazine. Dans une lettre écrite de Genève le 19 juillet 1832 à un baronet de ses amis, Marryat ne manque pas de souligner combien il se réjouit de compter une recrue de cette valeur dans la revue dont il est propriétaire (21). Dès le 23 juin, Thomas Moore était devenu un collaborateur effectif puisqu'il avait adressé à son patron, 33 St James's Place, London, un manuscrit intitulé Ali's Bride, a Tale from the Persian (22). Dans la direction, parfois délicate, de ces conversations et affaires qui touchent à un milieu tout nouveau, Marryat nous semble, tout en conservant sa ténacité innée, faire preuve de qualités auxquelles nous n'étions guère préparés ; on ne peut lui nier en effet un certain sens de la publicité, une souple aisance d'homme d'affaires. Est-il donc transformé au point de transiger sur ses

(19) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 142, note 12 - vol. I, p. 171.

"Your June number is in every way admirable and superior to any of its predecessors."

(20) Davis, op. cit., cf. p. 139, note 1.

Leaflet of July 1832 by "the Proprietors of the Metropolitan Magazine".

"Union of Mr Moore with Mr Campbell in the Metropolitan."

(21) Ibid.

"You are perhaps aware that I have become the proprietor of that work [the Metropolitan], and I hope to raise it soon to the highest pitch of literature. Mr Tom Moore has joined us and we hope that he will soon give us something worthy of his reputation."

(22) Ibid.

Original autograph manuscript of Ali's Bride, a Tale from the Persian by Thomas Moore with corrections and deletions addressed on 23rd June, 1832, to Captain Marryat, 38 St James's Place, St James, London.

convictions profondes lorsque celles-ci, et non plus de simples tractations, seront réellement en cause ? Nous allons voir qu'il n'en est rien dès qu'il s'agit pour Marryat, par delà la routine journalistique, de prendre position sur une des grandes options de l'heure, tel le problème des Indes Occidentales. D'ailleurs, son rédacteur en chef Thomas Campbell, prié de conserver ce poste, ne se laisse pas abuser par cet apparent esprit de conciliation ; une déclaration faite à cette époque nous révèle ses craintes d'un désaccord avec Marryat dont il croit déceler la poigne de fer sous le gant de velours (23).

L'Angleterre vit des heures difficiles en cette année 1832 où un vent de réformes souffle sur le pays. Frederick Marryat indifférent aux tempêtes et fort de l'expérience de 1820 (24), n'hésite pas à affronter une nouvelle fois les turbulences de la politique. Sans craindre les remous d'une société en pleine évolution, il établit un programme qu'il porte à la connaissance des électeurs de 'the Tower Hamlets' dont il brigue les suffrages. Il est tenu plusieurs réunions électorales dont l'une, au 'Mermaid Tavern', Hackney, nous est rapportée dans the Times du 19 octobre 1832 (25). Sur les grandes questions à l'ordre du jour et qui toutes traduisent une soif de libéralisation, d'évolution loin de la stagnation autoritaire, le candidat Frederick Marryat est invité par l'électorat à faire connaître son point de vue. Qui va répondre, le Marryat ancienne formule ou le nouveau ?

(23) William Beattie, op. cit., cf. p. 141, note 6 - vol. III "in strict confidence I am not sure that Marryat's views and mine are quite similar on a great, though distracting subject - the West Indies... In character Marryat is a blunt rough diamond, but a clever fellow and a gentleman."

(24) Cf. Livre I, p. 72, note 77.

(25) The Times, octobre 19, 1832.

Nous sommes vite mis au fait car le candidat député nous semble bien plus affronter que courtiser l'électeur. Il ne cède guère sur les 'Corn Laws' qui protègent l'agriculture nationale ; devant des cris de "Cheap bread !", à peine admet-il l'éventualité de réajustements dans ces mêmes lois qu'il défend. Il appuie le 'Reform Bill' mais refuse l'émancipation immédiate des noirs aux colonies. On lui pose diverses questions sur la liberté religieuse, la discipline militaire, auxquelles il répond sans ambages ; en particulier à une interpellation directe sur les châtiments corporels dans la marine, il réplique crânement qu'il ne manquerait point, en dernière analyse de fouetter son honorable interlocuteur si aucune autre mesure ne lui paraissait adéquate pour sanctionner un délit à bord. Ses diverses prises de position sur les brûlants problèmes de l'actualité révèlent, aux yeux des électeurs, un homme autoritaire, ce que l'un d'eux exprime non sans humour ⁽²⁶⁾. Aussi, malgré le soutien turbulent des partisans de Marryat, l'assemblée se sépare-t-elle après le vote d'une résolution défavorable à la candidature de celui-ci. Ce premier sondage laisse deviner le résultat final, et il n'est pas douteux que le coup, magistral en un sens, infligé par l'officier de marine à son honorable interpellateur, ne se soit, en définitive, révélé fatal à l'avenir politique du candidat qui est bien apparu là sous son vrai jour. The Times du 13 décembre 1832 annonce l'élection des libéraux Lushington et Clay et, par conséquent, le nouvel échec de Marryat ⁽²⁷⁾ ; ce dernier se montre beau joueur : il remercie

(26) Ibid.

"Well done, my old skipper, you have let the cat out of the bag with a vengeance."

(27) The Times, december 13, 1832

Tower Hamlets Election

Lushington	3,978	elected	Colonel Stanhope	2,952
Clay	3,751		Marryat	1,934

les électeurs avec humour, proportionnant la longueur de son propos au nombre de ses voix et regrettant, ô combien !, d'avoir à agir de la sorte. Il n'en reste pas moins que cet insuccès dans ses aspirations parlementaires le marquera à la fois moralement et financièrement, car la lutte avait été chaude et il avait, à tous égards, bien plus payé de sa personne que lors de sa première campagne en Cornouailles ⁽²⁸⁾. L'écho lointain de ce revers se trahira, avec les années, par un certain désenchantement et un lourd bilan financier qu'il chiffrera à £ 7,000 lorsqu'il écrira à Sir Robert Peel en 1841 ⁽²⁹⁾. Pour le moment présent, Marryat est bien trop accaparé par le tourbillon de ses multiples activités pour qu'une pensée nostalgique s'attarde sur ce qu'aurait pu lui apporter une carrière politique.

Nous sommes pour ainsi dire les témoins d'une symbiose entre the Metropolitan Magazine et son propriétaire, car aucun des deux ne semble pouvoir survivre sans l'autre. Il est vrai qu'avant longtemps Frederick Marryat, délivré de ses chimériques projets d'avenir parlementaire, va s'identifier encore plus étroitement avec la revue. En novembre 1832, il est en relations d'affaires avec Bentley, le rival de Colburn. Dans la lettre que cite Florence Marryat, nous voyons discuter un Marryat lucide, précis et catégorique ⁽³⁰⁾ dont les propositions sont à prendre

(28) Cf. Livre I, pp. 71-72.

(29) R.R. Madden, the Literary Life and Correspondence of the Countess of Blessington, London 1855, vol. III, p. 225.

"I have asked Sir Robert Peel to give me employment... because I consider that I have done some service to the Conservative cause - at all events, I have worked hard, and suffered much in purse. The contest of the Tower Hamlets cost me between six and seven thousand pounds, which is a serious affair to a man with seven children, all with large ideas, and very small fortunes."

(30) Florence Marryat Church, op. cit., p. 142, note 12 - vol. I, p. 167.

"...the result is as follows : if done, it [a new naval chronicle] must be advertised at once for the 1st of january next year, to prepare the public and to prevent another starting... My terms would be as follows : ...the editorship

telles quelles ou à laisser ; rien ne reste dans le vague : son salaire de rédacteur doit, dans un délai déterminé, passer de 400 à 600 livres sterling ; un rédacteur adjoint, nécessairement issu de la marine, doit lui apporter son concours ; en outre, il doit lui être assuré 16 guinées par page pour ses propres articles, ce qui lui est versé à the Metropolitan Magazine et il faut lui laisser la haute main sur toute l'affaire. Ce sont là bien des exigences ; Bentley va-t-il les accepter ? En dernière ligne, pour presser la décision, Marryat précise qu'il lui est indispensable d'obtenir rapidement une réponse car il risque d'être sollicité par ailleurs ⁽³¹⁾. Doit-on voir dans cette note une forme de contrainte inélégante ? Nous ne le croyons pas car il semble bien que le désintéressement de Thomas Campbell ou l'abandon progressif de ses fonctions de rédacteur au Metropolitan Magazine ait poussé Marryat, possesseur alors de presque toutes les actions, à se charger officiellement d'une tâche qu'il assumait déjà en partie dans les coulisses. Il ne pouvait qu'en être mieux ainsi car Marryat reconnaissait lui-même dans sa lettre à Bentley que, pour atteindre le succès avec efficacité il lui fallait jouir d'une indépendance totale et d'un pouvoir discrétionnaire ⁽³²⁾. Cette autorité souveraine,

(30) suite de la page 148. ...I would then take at £ 400 per annum until the end of the first year... so as to raise the final pay of the editor to £ 600 per annum... To choose my own sub-editor is indispensable. He must be a nautical man... There is not a day to be lost... You must therefore take but few days to decide..."

(31) Ibid., vol. I, p. 169.
"I tell you honestly I have reason to expect the offer from another quarter who are now talking the matter over, and I must be allowed to consider myself as unpledged to you after a short time."

(32) Ibid., vol. I, p. 167.
"the sole control of the work for when I do my best I must be despotic or I shall not succeed."

il va l'exercer pendant trois ans à the Metropolitan Magazine, à dater du jour où, probablement au début 1833, il devient officiellement rédacteur en chef : la symbiose est totale et la lutte pour la vie va connaître une vigueur renouvelée.

Chapitre 2 : Le Directeur de Revue

Nous avons situé au début de l'année 1833 la discrète accession de Frederick Marryat au poste de directeur car, confirmant la note adressée à Bentley en novembre 1832, une lettre du 4 janvier 1833 nous apprend que ce poste ne sera pas simplement honorifique mais lui vaudra une rémunération ⁽¹⁾. Notre officier de marine est donc le maître absolu de the Metropolitan Magazine comme il était, dans un passé encore récent, le maître absolu à bord. Toutefois, là aussi comme sur son bateau, il lui faut de l'aide, il lui faut une équipe aussi homogène qu'un équipage pour atteindre des objectifs d'une autre nature. Marryat écrit alors, en ce sens, du Garrick Club, le 6 avril 1833, à Horace Smith, auteur en vogue de l'époque, pour lui offrir la co-direction du périodique. Cette lettre confirme encore indirectement la date d'entrée en fonction de Marryat. En effet, avec qui Horace Smith aurait-il à partager les responsabilités de la direction sinon avec Marryat lui-même puisque ce dernier, dans sa lettre, souligne la conformité de leurs opinions en matière politique ⁽²⁾, ce qui n'était pas le cas avec Thomas Campbell.

A vrai dire, Marryat n'est peut-être pas aussi libéral qu'il le professe si l'on s'en tient aux impressions de Thomas Campbell et du corps électoral de 'the Tower Hamlets'. Même sa grande amie, Lady Blessington, le rangera plus tard,

(1) Meyerstein Mss, British Museum, 47879 A.

"We get on and I think in a few months shall be doing well.
We are already at a point sufficient to pay me as Editor."

(2) Michael Sadleir, the Yale Review, July 1924, pp. 774-789,
"Marryat, a portrait"

"I am a liberal and reformer, but not a radical."

sans hésitation ni équivoque, sous la bannière des conservateurs (3) tout en lui reconnaissant une certaine largeur de vues. C'est cette indépendance d'esprit qui, dans tous les domaines, devait porter préjudice à Marryat tout au long de sa carrière. Il semble avoir toujours difficilement supporté le moindre joug, ce qui le contraint à naviguer en solitaire comme l'implique une remarque dans une lettre qu'il adresse de Paris à Howard le 31 mai 1833 (4). Il n'en reste pas moins intransigeant dans ses idées dont il ne veut point déborder même pour servir son propre intérêt immédiat (5). D'ailleurs l'aspect politique s'estompé quelque peu après le renouveau parlementaire que vient de vivre le pays en 1832.

Une évolution similaire se produit dans les préoccupations de Marryat où la primauté revient à la littérature et le projet Horace Smith s'évanouit avec le refus aimable de celui-ci, en avril 1833 (6), et l'éclipse des problèmes politiques. Le poste de rédacteur adjoint se trouve confié à Edward Howard, ancien officier de marine et camarade d'enfance de Frederick Marryat (7) ; les exigences que ce dernier manifestait dans la

-
- (3) R.R. Madden, the Literary Life and Correspondence of the Countess of Blessington, London 1855, vol. III, p. 215.
"In politics he [Captain Marryat] was strongly conservative but however strongly he wrote against whigs and whiggery, in his friendships he knew no difference between Whigs and Tories."
- (4) Maggs's Catalogue, 1914
"Steer clear of politics in all you write, as nobody knows my politics but myself."
- (5) ibid., 1915
Letter from Frederick Marryat to Howard, 6th March (1833)
"I never swerve, not even to sell the Magazine."
- (6) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, London 1872, vol. 1, pp. 178-180.
"Were I disposed to embark in any literary undertaking, I should gladly accept your flattering offer of joining you in the Metropolitan but I have always refrained with a pious horror from anything that would bind me down to stated contributions."
- (7) Arthur P. Howse, the Life and Work of Edward Howard novelist 1783-1841, University of London M.A. 1957.

lettre à Bentley sont donc en partie satisfaites par cette association. La correspondance régulière entre ces deux hommes va nous camper le personnage d'un rédacteur en chef actif et impulsif, toujours en quête de collaborateurs de classe pour sa revue quel que soit le lieu où il séjourne ; ainsi, en septembre 1834, annonce-t-il un accord conclu à Paris pour inclure dans le magazine une revue de la littérature française, ce qui élargira son champ d'action et sa variété pour le lecteur ⁽⁸⁾. Dans ses projections, Marryat ne paraît pas à court de substance pour the Metropolitan Magazine puisqu'il peut se permettre de refuser des contributions qu'il estime valables dans le genre comique ⁽⁹⁾ aussi bien que poétique ⁽¹⁰⁾. Il griffonne à la hâte de courtes notes pour répondre à d'éventuels collaborateurs et les négligences orthographiques ou stylistiques relevées dans ces lettres trahissent l'atmosphère fébrile dans laquelle se démène ce rédacteur-proprétaire qui doit veiller à tout. Il croit être sur la bonne voie de l'expansion, dès janvier 1833, après des débuts difficiles lors de la relève de Thomas Campbell. Conseillant des amis artistes, il peut en échange obtenir leur collaboration temporaire ; ainsi le voit-on, dans une lettre du 21 février 1833, suggérer à Clarkson Stanfield une scène digne de son crayon et en même temps le mettre en garde contre des erreurs auxquelles

(8) Maggs's Catalogue, 1915.
agreement with "a chap here in Paris" : review of French literature so that "great variety in the Magazine."

(9) ibid., 1918.
Letter from Frederick Marryat to J. Francis.
Brighton, 8th february (1833)
"I have read your Confessions of a Coxcomb and like it very much but I have now in light articles more than I can put in for the next eighteen months."

(10) Mss Department, New Bodleian, Oxford, 25442, f. 189
Letter to Captain Montagu RN, 32 Duke St. Manchester Square
"Friday, 5 april

My dear Montagu
I have read your poem with great pleasure but it is much too long for insertion in a Magazine and it would be sacrilege (sic) to cut out it one verse. In haste. Yours truly.
F. Marryat."

le "landlubber" pourrait se laisser entraîner en croyant faire plus authentique ⁽¹¹⁾. Cet effort constant du directeur pour l'amélioration de sa revue, nous le lisons dans chacune des lettres adressées à Howard qu'il presse de questions pour connaître l'opinion de la presse londonienne sur the Metropolitan Magazine ⁽¹²⁾. Il s'informe sans cesse et n'ignore pas que l'horizon s'assombrit sur l'avenir des revues ; il travaille pourtant avec ardeur et proclame, le 11 juillet 1833 dans une nouvelle lettre à Howard, un optimisme relatif ⁽¹³⁾ malgré ses inquiétudes réelles.

Il est vrai que les soucis de Marryat pour la florissante santé financière de sa revue ne sont pas totalement désintéressés car la vie et ses charges pèsent lourd sur les épaules du père de famille nombreuse qu'il est devenu ; par une lettre de juillet 1833, nous apprenons la naissance d'une fille et l'événement est curieusement associé à des discussions d'argent ⁽¹⁴⁾. Dans sa correspondance avec son adjoint, le rédacteur

-
- (11) Davis Mss, Greenwich Maritime Museum.
Lettre rappelant anecdote de février 1791 à la Jamaïque où trois matelots furent sauvés par Captain Hood, sujet valable pour Stanfield et "much better than a chap tumbling overboard after another who tumbled before him. Pray don't put him in full dress and a cocked hat, as most painters do."
- (12) Maggs's Catalogue, 1916.
"...if the papers say ill or good of the Metropolitan."
- (13) ibid., 1915.
"Always look difficulty in the face, meet it fairly and it is half vanquished... However I do believe Saunders and Otley that magazines are dying a natural death... hoping for the Metropolitan to outlive the others."
- (14) Meyerstein Mss, British Museum, 47879 B.
Letter from Frederick Marryat to Mr. Nash, Langham
9 Warwick St., Pall Mall, July 18, 1833.
"Mrs. Marryat safe in bed with a little girl... Mr. Brenton charging £2 for bringing her up to London when I only paid £ 1 taking her down."

en chef a déjà maintes fois souligné l'importance d'une saine gestion assurant l'équilibre financier ; aussi suggère-t-il, en mai 1833, de rendre le magazine attrayant et de limiter les frais à Londres d'autant plus, croit-on comprendre, que Marryat a besoin de fonds lors de ses déplacements à l'étranger ⁽¹⁵⁾. Pourtant il ne doit point manquer de revenus, et son Code de Signaux, édité et réédité depuis 1818, n'est assurément pas un des moindres ; cette publication n'a pu manquer d'être pour lui source de satisfactions à la fois morales ⁽¹⁶⁾ et matérielles ⁽¹⁷⁾ sans compter la distinction honorifique conférée par le roi de France en 1833 ⁽¹⁸⁾. Fier à juste titre de cette marque d'honneur

(15) Maggs's Catalogue, 1914.

"Make the magazine as amusing as possible... I have plenty to do and amuse myself at the same time but must not remain here longer than necessary as it is devilish expensive."

(16) Greenwich Maritime Museum, Marryat's Private Papers. Letter from the Shipowners' Society to Marryat, 2 august 1833

"Sir, I have great pleasure in transmitting you the following Resolution which was unanimously passed by the Committee of the General Shipowners' Society at a meeting held this day, viz. :

Resolved

that the introduction of Captain Marryat's Code of Signals has been productive of the most important benefit to the commercial marine of Great Britain...

(17) Cr. Hilary Mead, United States Naval Institute Proceedings, vol. 59, january-april 1933.

"the code reached its eighth edition in 1841" - with a yearly profit of 500 pounds.

(18) Archives Nationales, CC I 284, p. 451 : lettre du Comte de Rigny, Ministre secrétaire d'Etat de la Marine et des Colonies à M. Marryat Frédéric, Capitaine de Vaisseau de la Marine Royale d'Angleterre, Rue de la Paix n° 24, Paris, 19 juin 1833.

"Le Roi, Monsieur, sur le compte que je lui ai rendu des services que vous avez rendus à la Science et à la Navigation, a voulu vous accorder une marque de son estime en vous conférant la Croix d'Officier de l'Ordre Royal de la Légion (sic). J'ai mis de l'intérêt à vous procurer cette honorable distinction dont je ne doute pas que vous sentiez tout le prix.

...

et d'estime venue de l'étranger, Marryat en profite pour reprendre contact avec l'Amirauté et mettre en parallèle la courtoisie du Comte de Rigny, amiral et ministre de la Marine en France, et l'ingratitude du gouvernement de son propre pays dont la marine nationale fut la première à bénéficier, et gratuitement, de ce code ⁽¹⁹⁾. La fibre patriotique si profondément enracinée au coeur de notre officier ne peut plus vibrer ici avec le même enthousiasme que par le passé ; il se borne à solliciter de l'Amirauté l'autorisation de porter cette décoration étrangère. Cette mince compensation sera refusée à Marryat ⁽²⁰⁾, ce qui ne manquera pas de lui échauffer la bile alors que son tempérament entier avait déjà tendance à devenir dangereusement impulsif et, avant longtemps, nous en aurons confirmation de fracassante façon.

(18) suite de la page 155 : ... Vous recevrez directement de la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur la décoration qui vous est destinée".

ibid. CC I 284, p. 452 : Lettre du Ministre au Grand Chancelier, 19 juin 1833.

"Monsieur le Maréchal, j'ai l'honneur de vous faire passer les copies de deux ordonnances du Roi, en date du 19 juin, par lesquelles ont été nommés...

... et Officier dudit ordre [Légion d'Honneur] M. Marryat (Frédéric) Capitaine de Vaisseau de la Marine Royale d'Angleterre. M. Marryat se trouvant en ce moment à Paris, je vous prie de vouloir bien lui adresser sa décoration rue de la Paix n° 24".

(19) R.R. Madden, op. cit., cf. p. 152, note 3 - vol. III, p. 224.

"During the twenty-six years that they [code of signals] have been established they have always been supplied gratis to the British navy - and if it is considered how many vessels we have had in commission, had this been paid for, it would have amounted to a very large sum".

(20) ibid.

"I have been rewarded by a nation for whom the signals were not written, and from my own government have received nothing I beg pardon, I did receive something ; a letter from Lord Palmerston, forbidding me to wear the distinction granted to me by the King of the French".

Peut-être ne serait-il pas inopportun d'établir là un rapport avec la critique particulièrement agressive publiée sous forme de dialogue dans the Metropolitan Magazine d'août 1833 à l'encontre tout à la fois de the Port Admiral et Cavendish or the Patrician at Sea (21). Tout ce qui touche à la marine semble susciter chez Marryat des sentiments contradictoires de regret, rancune et envie car il a plus que jamais conscience d'un flagrant déséquilibre entre ses brillants faits d'armes et les mesquines récompenses accordées. Aussi la critique dans le cas présent quitte-t-elle avec quelque imprudence l'objectivité du plan littéraire pour s'attaquer à l'homme non sans une caustique virulence (22). Cet article va provoquer de violentes répercussions qui dégèneront, un an plus tard, pour s'achever dans des brutalités sans élégance. Il nous conduit donc, en quelque sorte, au seuil d'une période turbulente et querelleuse dans la carrière littéraire de Marryat qui, dans l'élan de sa colère, se désolidarise de ces écrivains maritimes indignes et, pour éviter toute méprise, cite clairement ses propres oeuvres (23).

Dans les quelques années à venir, Marryat se trouvera directement impliqué dans trois esclandres caractérisés sans compter les escarmouches marginales que nous signalerons, chemin

(21) The Metropolitan Magazine, August 1833, vol. VII, p. 352.

"Pray, Mr. Editor, who is the author of that rascally work called the Port Admiral ?"

(22) ibid.

"His name I do not know ; I have forgot it. But this patrician was a master's assistant on board of one of the ships in the Mediterranean and is now, I believe, an attorney's clerk... Disappointed in the Navy, he has quitted it, and has made use of his talents (for talent he has) to run down a service because he could not rise in it."

(23) The Metropolitan Magazine, december 1833, vol. VIII, p. 97.

"It has been the fashion for many publishers of anonymous naval works to whisper that they were ascribed to us... The Naval Officer was our first attempt... The King's Own was followed by Newton Forster, Newton Forster by Peter Simple. These are all our productions. Reader, we have told our tale."

faisant. Fait étonnant, son activité littéraire ne s'en ralentit pas pour autant comme en témoigne la publication en feuilletons de ses oeuvres dans the Metropolitan Magazine sur lequel il exerce jalousement les pouvoirs d'une journalistique trinité que lui confèrent ses titres de propriétaire, directeur et collaborateur -le tout en un seul homme. Ce procédé de publication en feuilletons qui devait connaître la faveur que l'on sait à l'époque victorienne avec l'appui de grands noms comme Dickens et Thackeray, Christopher Lloyd (24) en attribue la paternité à Marryat ; ce dernier eut en effet systématiquement recours au feuilleton, sauvegarde du rédacteur en difficulté, et c'est dans cette systématisation même (25) que l'on peut voir une innovation. Marryat devait retirer un indéniable profit de cette titillation de la curiosité du lecteur (26) bien que, à l'origine, l'idée paraisse plutôt imputable au rédacteur qu'au

-
- (24) C. Lloyd, Captain Marryat and the Old Navy, London 1939, pp. 252-253.
 "In the use Marryat made of it, as the vehicle for the serial publication of his own novels, he was responsible for an important innovation in publishing which had serious effects on the architecture of the Victorian novel. Most of the great novels of the last century were published in this way."
- (25) Oeuvres de Marryat publiées en feuilletons par lui-même dans the Metropolitan Magazine :
 Peter Simple, de juin 1832 à septembre 1833
 Jacob Faithful, de septembre 1833 à octobre 1834
 the Pacha of Many Tales, de mai 1831 à juin 1835
 Japhet in Search of a Father, de novembre 1834 à janvier 1836
 Mr Midshipman Easy, août 1836
 Snarleywow or the Dog Fiend, de janvier 1836 à juillet 1837.
- (26) Frederick Marryat, A Diary in America, London 1839, chap. 3
 "A boy amused me very much by putting the following questions : Pray, captain, has Mr Easy left the King of England's service ? I think he has, replied I... Have you seen Mr Japhet Lately ? was the next query... Not very lately, replied I...
 The little fellow went away, perfectly satisfied that they were both alive and well".

romancier. Dès juin 1832, les abonnés du magazine avaient pu suivre par le menu les aventures de Peter Simple ; elles font maintenant l'objet d'une édition en trois volumes présentés à la devanture du libraire et d'une critique favorable donnée dans the New Monthly Magazine de janvier 1834 ⁽²⁷⁾. Malheureusement, comme nous l'annoncions, cette brise propice sera de courte durée ; le premier éclat va se produire au milieu des allées et venues d'un Marryat affairé toujours en chemin entre Londres et Brighton où il vient d'installer provisoirement sa famille ⁽²⁸⁾.

Frederick D. Maurice, socialiste chrétien relativement connu, avait écrit en 1830 un roman intitulé Bustace Conway, dans lequel le héros, 'Captain Marryatt', apparaissait sous les traits les plus noirs ⁽²⁹⁾. Comme le roman gagne en notoriété, notre Frederick Marryat, par l'intermédiaire de l'éditeur Bentley ⁽³⁰⁾, somme l'auteur de s'expliquer par une lettre

(27) The New Monthly Magazine, january 1834, XI, p. 103.

(28) Stewart Ellis, Mainly Victorian, London 1925, pp. 43-51.
1834 Captain Marryat moved to Brighton and lived at the corner of Hampton Place and Western Road.

(29) The Illustrated London News, april 13, 1872.
"It is said that the accidental choice of a name of 'Captain Marryat' for the imaginary villain of his [the Reverend F.D. Maurice's] story caused the real Captain Marryat, a more successful novelist, to challenge the author of Eustace Conway to fight a duel. The story was written in 1830, but was not published by Mr Bentley till 1834, by which time Mr Maurice was a country clergyman".

(30) Frederick Maurice, the Life of Frederick Denison Maurice, London 1884, vol. I, p. 163.
"The said gallant captain, full of ire, made me pledge my word that I would write to you to ask whether it was to him you referred, or whether it was pure accident. I have thus complied with his wish and you will greatly oblige me by replying to this question to me without delay..."

d'avril 1834. Bentley suggère une réponse apaisante et souligne qu'il ne s'agit là que de pures et fâcheuses coïncidences, ce qui à n'en pas douter devait être le cas. La bonne foi du romancier chrétien semble manifeste dans la lettre d'excuse qu'il adresse à Marryat ; son innocence frise d'ailleurs l'impertinence, surtout aux yeux d'un homme susceptible comme Marryat, puisque, pour se disculper, il avoue ignorer l'existence de Frederick Marryat, ce qui revient à nier son renom d'auteur en vogue ⁽³¹⁾. Contrairement aux bretteurs ombrageux, héros du roman sur lequel il se penche à cette époque ⁽³²⁾, Frederick Marryat n'a donc pu obtenir son duel. Toutefois, ce n'est que partie remise...

Pendant quelques mois, il jouit d'un calme relatif où seule le pressent des ennuis domestiques qui, pour lui, deviendront avec le temps pure routine. La correspondance de l'époque nous informe à mots couverts d'un jugement récemment rendu contre la mémoire de son père ; dans une lettre écrite de Brighton à sa mère le 1er avril 1834, il ne peut qu'exprimer sa résignation devant ce coup du sort et, pour ce faire, il reprend les formules mêmes que l'on peut cueillir sur les lèvres de ses personnages de romans ⁽³³⁾. Il connaît également des difficultés plus personnelles où l'argent, bien entendu, joue le premier rôle. Les rentrées de fonds attendues ne se font pas, comme il

(31) C. Lloyd, op. cit., cf. p. 158, note 24 - p. 257.

"Make my compliments to Captain Marryat and express to him my regrets that my cloth forbids my accepting his challenge. I beg, moreover, that he will accept my sincere apologies for the inadvertent use which I have made of his name, which, until to-day, was totally unknown to me."

(32) Japhet in Search of a Father parut en feuilletons dans the Metropolitan Magazine à partir d'octobre 1834.

(33) R.B. Johnson, Introduction to Peter Simple
"Had he [the Chancellor] given the decision in our favour, I should have been better pleased, but it's no use crying ; what's done can't be helped."

l'écrit en mai 1834 (34) à Richard Bury Palliser, son beau-frère depuis le 8 août 1832 après son mariage avec Fanny Marryat ; il est excédé de ces lenteurs et incertitudes au point de vouer, selon son emportement habituel, sa propriété de Langham à tous les diables, ainsi qu'il le confessa à sa soeur (35). Mais, à défaut de cette solution extrême, il se contenterait volontiers de louer sa propriété à un ami du dit beau-frère (36).

Il n'est pourtant pas que des zones d'ombre dans sa vie puisque cette période s'illumine sous l'éclat de sa réussite sociale et littéraire. Aussi rencontre-t-il de nombreux amis dans divers lieux comme au Garrick Club le 7 juin 1834 (37). Pourquoi fréquente-t-il précisément ce club ? Il n'y a point lieu de s'en étonner lorsque l'on apprend que le succès des romans de Marryat a incité un metteur en scène à tenter une adaptation théâtrale de Jacob Faithful dont the Metropolitan Magazine publie des extraits depuis septembre 1833. Le lundi 8 décembre 1834, le 'Surrey Theatre' met à son programme Jacob Faithful or the Life of a Thames Waterman dont l'adaptation et la mise en scène, précise l'affiche, témoignent de qualités et de mérites

(34) William A. Dutt, Some Literary Associations of East Anglia, London 1907, pp. 325-331.

"I have just come back from Norfolk, where I had the pleasure of getting no rent, because why - the tenant hadn't got none."

(35) Ibid.

"Land is a plague ; I shall sell mine if I can."

(36) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 152, note 6 ; vol. I, p. 215

Letter May 10, 1834, from Brighton

"Who is that friend of yours who requires Langham ? as I am very anxious to let it... and for £ 200 per annum he may take the cottage and shooting".

(37) Macready, Diaries of William Charles Macready, London 1912, vol. I, p. 150.

"At dinner I was placed next to Murray, opposite to Captain Marryat, Theodore Hook."

peu communs (38). Le succès escompté par la direction semble se dessiner dès le premier spectacle ; une seconde affiche est apposée, annonçant de nouvelles représentations les vendredi 12 et samedi 13 décembre, et la direction souligne ce que le public a particulièrement goûté le 8 décembre (39). Enfin, même les timorés et les sceptiques ne peuvent douter du succès de cette adaptation lorsque l'on voit se succéder les affiches et la pièce ne s'arrêter qu'à la quarantième représentation, le jeudi 22 janvier 1835 et encore, précise-t-on, parce que la direction doit satisfaire à des engagements antérieurs. Le succès de cette pièce a contraint le 'Surrey Theatre' à jouer Jacob Faithful en représentations alternées avec the Lord of the Isles (40). Tout en faisant la part qui convient à une certaine exagération théâtrale, il n'en reste pas moins certain que,

(38) Playbills of the Surrey Theatre, British Museum.

First Night of Jacob Faithful

Monday december 8th, Tuesday 9th, Wednesday 10th will be produced (first time) a New Local Drama in 3 acts called

JACOB FAITHFUL or the Life of a Thames Waterman the music principally selected from Dibdin's popular Naval Airs by Mr Jolly the properties... the dresses... the drama written and adapted to the stage by Mr J.T. Haines. The manager attracted by the popularity of the novel of 'Jacob Faithful' and aware of the extraordinary truth and vivid colouring of nature for which its author Captain Marryatt (sic) is celebrated suggested the idea of dramatizing its effects and preparing its characteristic beauties for the stage - the result has, he hopes, been success.

(39) Playbills of the Surrey Theatre (Friday december 12, 1834 and Saturday 13th).

"Jacob Faithful has upon each representation risen in the public estimation, the roars of laughter during the two first acts, and the deep interest in the third, the splendid panorama and general effects, authorize its representation till further notice."

(40) Playbills of the Surrey Theatre. Bill of Friday december 26th, 1834.

"In consequence of the extraordinary sensation created by the piece of 'Jacob Faithful' and the unprecedented demand for places to witness the new grand opera (Lord of the Isles) the manager feels pleasure in announcing the performance of those popular pieces on alternate evenings."

s'il n'y avait pas eu de spectateurs pour acquitter leur écot à la porte du théâtre, la pièce aurait été immédiatement retirée, comme cela se produira plus tard à New York (41).

Si la pièce tirée du roman de Marryat connaît donc une indéniable notoriété à la fin de 1834, il en est malheureusement de même pour son auteur, mais sur un autre plan. Dans la presse quotidienne en effet, le nom de Frederick Marryat s'étale dans la colonne des faits divers sous des titres alléchants pour les amateurs de sensationnel (42). En réalité, les voies de fait auxquelles en viennent les protagonistes le mercredi 5 novembre en plein midi à Trafalgar Square sont la conclusion brutale d'une affaire dont l'origine remonte à une critique littéraire publiée dans the Metropolitan Magazine d'août 1833 et remarquable, comme nous l'avons dit (43), pour son agressivité. L'adversaire de Marryat, auteur du Port Admiral paru anonymement en mars 1833, a relaté dans le troisième volume de Will Watch son point de vue sur ses démêlés avec le rédacteur du magazine (44). Il avait écrit le 18 octobre 1834, dit-il, après une longue absence dans le nord de l'Angleterre, une lettre demandant au directeur responsable un désaveu de cette outrageante critique. Après bien des retards dans son achemine-

(41) Cf. Livre I, p. 194, note 56.

(42) The Sunday Herald, November 9th, 1834.

"the Fracas between Captain Marryat and the author of Cavendish"

The Observer, Sunday, November 9th, 1834.

"Captain Marryat RN and the author of Cavendish. Correspondence and statement."

The Times, November 10, 1834

"Fracas between Naval Authors."

(43) Cf. Livre I, p. 157, note 21.

(44) William J. Neale, Will Watch, London 1834, pp. 377-seq.

ment, cette lettre aurait provoqué plus de virulence (45) encore alors que son auteur s'attendait, à défaut d'excuses, à un jugement plus nuancé. La querelle dégénère et Neale, qui se prétend connu de Marryat après une rencontre secrète à Richmond Terrace chez le frère de celui-ci, provoque son adversaire en duel. Nous voici donc reportés de dix mois en arrière à l'époque où Marryat menaçait de pourfendre Frederick Maurice, l'homme d'église auteur de Eustace Conway. La situation est toutefois assez différente.

Le défi ne vient pas du même côté et, toujours selon Neale, Marryat aurait refusé avec arrogance d'accorder la moindre réparation à un individu étranger à son milieu et aurait inélegamment jeté le témoin à la rue. Après l'échec de quelques vagues conciliateurs, la porte restait ouverte aux seules violences en cas de rencontre fortuite. Cette rencontre fortuite -ou non- se produit le 5 novembre ; l'échange de quolibets et de coups entre Marryat d'une part et les deux frères Neale (46) d'autre part, qui avaient abordé le romancier l'injure à la bouche (47), aboutit à une plainte pour coups et blessures déposée par Marryat (48). C'est le déroulement de ces débats à

(45) Ibid.

"instead of rascally production... had I said the production of a rascal, I had said better..."

(46) Session Rolls for 1834, Middlesex County Record Office. 8th November.

(47) The Sunday Herald, November 9th, 1834.

"You are a liar, and a scoundrel and only want the courage to be an assassin."

(48) Session Rolls for 1834, Middlesex County Record Office

"Upon condition that the said William Johnson Neale do personally appear at the next General Session of the Peace to be held for the County of Middlesex, at the Session House, Clerkenwell Green, then and there to answer, plead to, any indictment that may be preferred and found against him for Assaulting and Beating Frederick Maryat (sic)."

Bow Street que relate longuement the Observer en particulier (49) sur deux colonnes en première page et deux colonnes en page deux avec les arguments contradictoires apportés par les adversaires. Les deux frères sont libérés sous caution et, à la fin de la session, comme la partie adverse ne maintient vraisemblablement pas sa plainte, les deux hommes sont en définitive relaxés (50).

L'affaire a donc tourné court, si l'on veut, malgré les complications et émotions qui n'ont pu manquer d'assaillir Marryat. Doit-on en conclure qu'il tirera profit de ces incidents et s'abstiendra, à l'avenir, d'être mêlé ou entraîné à des éclats de cette sorte ? Pour tout autre que notre bouillant rédacteur en chef, la réponse serait certes affirmative ; mais dans le cas présent, et la confirmation viendra vite, il nous faut plutôt partager l'opinion exprimée dans the Times Literary Supplement du 17 avril 1953 où le critique avouait difficilement imaginer Marryat évoluant dans un cadre paisible (51).

Ces deux derniers termes ne peuvent guère lui convenir puisque l'année 1835 le trouve plus itinérant que jamais, si l'on en juge par sa correspondance : quittant Londres le 3 avril, il est à Ostende le 18, à Bruges le 19, à Gand le 21, à Bruxelles le 22, à Liège le 28 ; en juillet et août il réside à Spa. Les années se suivent et, si l'on peut dire, le scénario se répète. Comme en 1833, ces déplacements ne paraissent en aucune façon déranger Marryat qui continue ses activités littéraires sur plusieurs fronts. De Bruxelles, il conseille Howard sur la saine gestion du magazine et révèle toujours la même

(49) The Observer, Sunday, November 9th, 1834.

(50) Session Book, Middlesex County Record Office, November 1834.

(51) The Times Literary Supplement, 17 april 1953.

"Trouble was Marryat's native element. When it was absent, he missed it and made some."

raideur intransigeante sur le ton à donner aux critiques de livres (52), à peine six mois après l'incident Neale. Il sait pourtant reconnaître la valeur d'un ouvrage sans se soucier des considérations marginales ; ainsi accueillerait-il volontiers un article sur l'oeuvre de Shelley dans sa revue (53). Sur le plan politique il semble peu à peu accentuer la coloration conservatrice de the Metropolitan Magazine car il considère que c'est à la fois son devoir et l'intérêt de la revue, écrit-il à Howard en juillet 1835 (54).

Son travail personnel se poursuit sans discontinuer et nous en avons des échos dans cette même correspondance où il se confie volontiers à son adjoint. Ainsi dans la lettre du 23 juillet 1835 se livre-t-il à une sorte d'autocritique de ses oeuvres (55). Marryat ne limite pas ses informations à la chose

(52) Maggs's Catalogue, 1914

"We must tell the truth and if my own brother was to write badly, I would d---n him."

(53) Ibid., 1912.

"I have not the least objection to a critique upon Shelley. He was a splendid fellow and as for his Atheism, I don't believe it."

(54) Ibid., 1912.

"Be very, very conservative, it is absolutely necessary and our bounden duty. I attribute the rise of the Magazine to that only for if not, why did it run down with such names as Moore and Campbell. You should write 3 or 4 smart pages at the commencement, very sweet and laconic in favour of Peel -for next month- can't be too strong, and send him a copy."

(55) Ibid.

"The chief merit of the Pacha is its originality, but it is in my opinion inferior to my other works. As for Japhet, its chief merit is its continual interest which never flags, and this will appear better in three volumes than now. It has not the humour or fun of Peter or Jacob, but it has a great knowledge of the world and the characters are well drawn and well-sustained. There is a critique for you before it is criticized by others... I never can write anything equal to Peter Simple..."

strictement littéraire mais il relate aussi ses démêlés avec les éditeurs. Comme il aura, toute sa vie durant, des besoins d'argent, il sera le plus souvent enclin à dépeindre l'éditeur sous les traits de l'exploiteur ignare ⁽⁵⁶⁾ qui dépouille l'écrivain de la part de profit qui devait lui revenir de droit ; c'est ce qui poussera Marryat ⁽⁵⁷⁾ à combattre les abus de toutes natures dont les écrivains étaient victimes. Ce problème lui tient tellement à coeur qu'il l'illustre par une nouvelle fort explicite publiée en octobre 1837 dans the Mirror ⁽⁵⁸⁾. Etant donné ses préventions, Marryat passera son temps, pour tirer le maximum de profit de sa propre production littéraire, à changer de maisons d'éditions ⁽⁵⁹⁾ et à discuter avec leurs patrons ⁽⁶⁰⁾. Colburn, l'un des éditeurs que mentionne la lettre de Marryat, a également les honneurs de la correspondance de

(56) Captain Taprell Dorling, Men O'War, London 1929, pp. 175-216.

"Your remark as to the money I have received may sound well, mentioned as an isolated fact ; but how does it sound when it is put in juxtaposition with the sums you have received ? I, who have found everything receiving a pittance, while you, who have found nothing but the shop to sell in, receiving such a lion's share. I assert again that it is slavery."

(57) Cf. Livre I, p. 127, note 21.

(58) The Mirror, 7 and 14 october 1837, 'the History of a Genius' by Captain F. Marryat.

(59) On ne compte pas moins de cinq éditeurs différents - Cochrane, Colburn, Hurst, Longman, Saunders et Otley - pour la première édition des oeuvres de Marryat en moins de vingt années de production.

(60) Maggs's Catalogue, 1912 ; Letter from F. Marryat to Howard (circa 1835)

"I have had a 2 hours' conversation with Colburn and we are great friends. Wonders never cease. As for Messrs Saunders and Otley denying the correctness of the account sent in - I defy them... What's done can't be undone, but this is my fixed determination to return the money for the Pacha and not finish it at the price, to take away the Magazine unless they make me a liberal offer for the books. At present they are the gainers and I am not. Neither will I ever sell them an edition of any work of mine, I will either print on my own account or go to those who will pay me better".

Stendhal ; le romancier français, par trois fois en 1827, se plaint de délais exagérés pour le règlement de sommes qui lui sont dues (61). Des discussions de ce genre inquiètent Howard moins tenace, mais son directeur rompu à la lutte contre vents et marées le rassure (62), tellement il se sent à l'aise dans ce que le critique de the Times Literary Supplement devait appeler son 'élément naturel' (63).

Avec un vigoureux optimisme, Marryat va de l'avant dans son oeuvre malgré les difficultés et occupations domestiques qui l'assaillent ; il ne peut s'empêcher de signaler sa bourdonnante activité à Howard dans une lettre du 7 août 1835 (64) dont le ton traduit, par rapport à celle du 23 juillet, une satisfaction non dissimulée. Le romancier apparaît débordant d'enthousiasme sur son dernier ouvrage en cours de rédaction (65). Son optimisme se trouvera fondé puisque, à son retour à Londres le 21 octobre

(61) Stendhal, Correspondance 1821-1830. Lettres à Monsieur Sutton Sharpe

"p. 202, 30 avril 1827 : "Cet animal de C. [Colburn] ne me fait point payer ce qu'il me doit".

p. 213, 2 juillet 1827 : "A propos ce demi-fripon de Colburn ne paye point".

p. 224, 14 août 1827 : "Si le Colburn voulait payer les 1.200 francs qu'il doit, je les mangerais à Naples. Mais il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre".

(62) Maggs's Catalogue, 1912.

"I think you worry yourself needlessly about Saunders and Otley... As for being shut out of their sanctum, that has often happened to me".

(63) Cf. Livre I, p. 165, note 51.

(64) C. Lloyd, op. cit., cf. p. 158, note 24 - p. 261.

"This is Tuesday night - I began Midshipman Easy on Friday morning- This is the twelfth day and now that I write I have just this moment finished the first two volumes (and good ones too) besides writing the Blasé for September - Record it and read these two volumes which are the best I ever wrote..."

(65) Ibid.

"Mr Midshipman Easy is my favourite and I shall put him by for a time now and then rattle off the last volume in another six days."

1835, Marryat signe un contrat avec Saunders et Otley qu'il noircissait comme par plaisir trois mois plus tôt ; ce contrat stipule leur accord pour la publication de Mr Midshipman Easy ⁽⁶⁶⁾ au taux déjà estimable de £ 1.200. Nous faisons mention de cette somme parce qu'elle va être à l'origine d'une nouvelle querelle à la fin de l'année 1835. Pour mieux comprendre ce que nous avons appelé le scénario de 1833, il nous faut maintenant suivre la vie domestique de Frederick Marryat.

Nous avons signalé les déplacements de Marryat sur le continent ; il s'y est installé avec sa famille pour des raisons financières car le train de vie est moins onéreux en Belgique particulièrement. Quoi qu'il en soit, ses affaires le rappellent à Londres en octobre 1835 où il se fixerait ⁽⁶⁷⁾, et il laisse seule à Spa son épouse à la veille d'une prochaine naissance. Une lettre écrite de Wimbledon le 25 octobre où le mari témoigne à la fois sa sollicitude et sa joie ⁽⁶⁸⁾ nous apprend qu'une nouvelle fille leur est née alors que le père était toujours

(66) Marryat, op. cit., cf. p. 155, note 16
Messrs Saunders and Otley agree to publish Captain Marryat's new novel entitled Mr Midshipman Easy paying him for the copyright of the said the sum of £ 1,200 - the work to be published in or about July 1836 so as to suit Captain Marryat's arrangements for the publication of the work in America... Captain Marryat agrees to the above terms and hereby engages..."

(67) Norfolk Annals, p. 344
"28 october 1835. The Libraries, works of art, curiosities, etc... of Captain Marryat CB were sold by auction at his residence, Langham, near Holt. 'Captain Marryat has broken up his establishment in Norfolk as his devotion to literature will oblige him to reside constantly in London.'"

(68) Marryat, op. cit., cf. p. 155, note 16 ; letter from F. Marryat to Mrs Marryat, Spa Belgium, Saturday october 25th, 1835.
"I do feel grateful to God for his preserved (sic) you to be a blessing to me and my little ones which I trust you will long live to be. Another little girl ; I'm so glad it is a girl. But it gave me such a shock... Even now I feel much too agitated to write and my eyes dim with tears. God bless you, my dearest Kate ; only let me hear constantly of your recovering and your life shall never again be put to such a risque."

retenu en Angleterre. La correspondance, non datée mais probablement de la même époque, souligne les craintes éprouvées par les proches de Catherine Marryat lors de cet accouchement. Dans une longue lettre écrite par Frederick Marryat à son épouse du 81 Dean St., Soho -avec comme seule précision chronologique 'Jeudi, 1835'- on peut lire, à chaque ligne, l'inquiétude du mari et du père, prêt à regagner Spa sur l'heure, si besoin est, sans rien conclure des affaires qui ont motivé sa venue à Londres ⁽⁶⁹⁾ ; nous imaginons, à travers cette missive, un époux attentionné, profondément atteint par la menace qui a plané sur les jours de sa compagne, lorsqu'il rapporte l'émoi qu'avait provoqué chez chacun l'annonce de nouvelles inquiétantes ⁽⁷⁰⁾. Il brosse pour Catherine un tableau précis de ses démarches qui toutes visent au mieux être familial puisqu'il en attend une augmentation de ses ressources et revenus ⁽⁷¹⁾. Il se préoccupe

-
- (69) Ibid., Letter from F. Marryat to Mrs Marryat, Spa Belgium - Thursday 1835.

"I have been in a state of great anxiety, my dearest Kate, ever since I received Dr Baud's letter on Tuesday morning. I was then at Palliser's and immediately came up to town, packed up half my things and intended if the next post did not bring better news to have come to Spa immediately although I should have left at a most unseasonable and awkward time. Thank God, I this morning have received another letter from Dr Baud which has informed me that you are now quite safe and will soon be well. I am indeed gratified for God's mercy in sparing you to me and our dear children for what a miserable lonely home should we all be without you and what would become of the poor little girls."

- (70) Ibid.,
"My mother and every one have been very anxious about you since Dr Baud's first letter."

- (71) Ibid.,
"The sale at Langham is over and was pretty good. All the best pictures and best drawing-room furniture ever brought in... upward of 900 £ but the expences (sic) will reduce it to about 750 £ or a little more... I am trying to sell the estate at Hammersmith as I can get little or no rent and that kind of property depreciates every day... the pictures... sold very well. They cost me 201 £ and sold for 210 £."

de ses enfants, de leur avenir et son souci va parfois jusque dans le menu détail des plaisirs qui peuvent être les leurs (72). Enfin il est aux petits soins, si l'on peut dire, auprès de sa "Kate chérie" : prêt à lui acheter tout ce qui pourrait lui être agréable, il lui redit, encore ému par le danger qu'elle vient de courir et les larmes aux yeux, sa profonde affection et lui annonce son prompt retour dès qu'elle lui aura indiqué les achats à exécuter avant qu'il ne quitte l'Angleterre (73). Nous nous sommes quelque peu attardés sur le portrait de Marryat qui se dégageait de cette lettre pour mieux annoncer, en un sens, les événements qu'il nous faudra relater quatre ans plus tard. L'insistance dont témoigne cette longue déclaration, en particulier à la fin -insistance affectueuse certes mais assez lourde- semble déjà nous mettre en garde ; c'est un point que nous reprendrons dès 1836 et qui n'est pas étranger au troisième élément de notre scénario.

En 1834, Marryat avait publié dans the Metropolitan Magazine un texte de Nathaniel Parker Willis intitulé the Madhouse of Palermo (74). Ce Willis est un jeune Américain qui, tout en

(72) Ibid.

"Fred must remain at Spa until I return to England next year. I will take care that he loses no time when I come back to you... I sent over Blanche's Saturday Magazine... It is a present from her Grandmamma and I have some others to send over by the Bag. I have ordered her rabbit to be stuffed and if she wishes it I will bring it over with me... I hope my darling little Blanche is better than she was and Emily also..."

(73) Ibid.

"I hope you will be able to write or dictate to Fredk very soon what you want me to bring over as I am anxious to come to you and as soon as I receive your letter and have executed your commissions shall not allow anything else to stop me... God bless you and preserve you, my dearest Kate, and do believe that I love you very dearly, more dearly than I ever thought I did until I was alarmed about you... The sooner you write the sooner I shall come, recollect that for nothing else shall detain me and believe me your attached husband."

(74) Henry A. Beers, Nathaniel Parker Willis, Boston 1885, p. 154.

fréquentant la société anglaise, est plus ou moins correspondant attitré d'un journal d'outre-Atlantique. Il hante certains salons comme celui de Lady Blessington ⁽⁷⁵⁾ à Seamore Place où Marryat lui-même commence à avoir régulièrement ses entrées grâce à la position qu'il occupe dans le monde littéraire. C'est cette position que Willis va mettre en doute, et de belle façon, dans un texte édulcoré en Angleterre mais plutôt venimeux sous la forme destinée au lecteur américain de the New York Mirror d'avril 1835. Dans une suite d'articles intitulés Pencillings by the Way et publiés chaque samedi, Willis commente la situation littéraire en Grande Bretagne et, dès le numéro du 7 mars 1835, trahit une certaine amertume devant la superbe indifférence que manifestent les Britanniques à l'égard des oeuvres américaines ⁽⁷⁶⁾. Il se défend même à l'avance du reproche d'ingratitude dont certains pourraient le taxer à la lecture de ses critiques ⁽⁷⁷⁾. Dans sa candeur naïve, le journaliste américain semble croire que l'Atlantique est encore une barrière infranchissable. Profonde erreur !

(75) The New York Mirror, Saturday, April 18, 1835, p. 332.

"the central position she occupies in the circle of talent in London... Her soirées and dinner parties however are literally the single and only assemblages of men of genius without reference to party - the only attempt at a republic of letters in the world of this great, envious and gifted metropolis."

(76) The New York Mirror, Saturday March 7, 1835, p. 281.

"America is much farther off from England than England from America. You in New York read the periodicals of this country, and know everything that is done or written here... The English however just know of our existence... our periodical literature is never even heard of."

(77) Ibid., p. 283.

"Of course there can be no offence to the individuals themselves in anything which a visitor could write, calculated to convey an idea of the person or manners of distinguished people to the American publick. I mention it lest, at first thought, I might seem to have abused the hospitality and frankness of those on whom letters of introduction have given me claims for civility."

Dix jours plus tard, sa violente diatribe est connue de tous en Angleterre et les commentateurs mènent grand tapage d'autant plus que l'aménité ne surcharge point les portraits -comme celui de Fonblanc ⁽⁷⁸⁾ rédacteur de the Examiner- ni les commentaires généraux, tel le jugement porté sur les livres de Marryat qui, malgré leur indigence et leur indécence, rapportent quand même £ 500 à leur auteur ⁽⁷⁹⁾ ! Dès le 28 avril, dans une lettre digne mais ferme, Bulwer stigmatise le comportement discourtois du journaliste américain ⁽⁸⁰⁾. Lockhart, rédacteur de the Quarterly Review, va se montrer cinglant, ce qui lui vaudra, en retour, des qualificatifs peu flatteurs de Willis ⁽⁸¹⁾. Pour son compte, Marryat ne peut puiser, dans sa nature impétueuse, la sécheresse et la mesure dont était empreinte la réponse de Bulwer. Il se sent d'autant moins disposé à admettre des termes

-
- (78) The New York Mirror, Saturday, March 14, 1835, p. 292.
"I never saw such a worse face - sallow, seamed, and hollow, his teeth irregular, his skin livid, his straight black hair uncombed and straggling over his forehead... a hollow croaking voice and a small fiery black eye, with a smile like a skeleton's."
- (79) The New York Mirror, Saturday, April 18, 1835, p. 332.
"Do you know the real prices paid now for books ? Bulwer gets fifteen hundred pounds -Lady B- four hundred, Honourable Mrs Norton two hundred and fifty, Lady Charlotte Bury two hundred, Gratton three hundred, and most others below this. Captain Marryatt's gross trash sells immensely about Wapping and Portsmouth and brings him five or six hundred the book - but that can scarce be called literature."
- (80) Michael Sadleir, Blessington-d'Orsay, a Masquerade, London 1933, p. 231.
"You have done great disservice to your countrymen in this visit to England so that in future we shall shrink from many claimants on our hospitality, lest they should become the infringers of its rights."
- (81) The New York Mirror, Saturday, 6 June, 1835, p. 388.
"Lockhart, the editor of the Quarterly, and the most unfair and unprincipled critick of the day, I have no wish to know him."

aussi injurieux que Saunders et Otley lui ont accordé, le 21 octobre ⁽⁸²⁾, £ 1.200 pour son dernier ouvrage ; Willis est donc loin du compte dans son estimation. Par ailleurs, un second roman Newton Forster, après Jacob Faithful en décembre 1834, vient de faire l'objet d'une adaptation théâtrale au Surrey Theatre ⁽⁸³⁾ avec le même succès que la première tentative, puisque le spectacle s'est arrêté à la 41e représentation le 21 septembre 1835. En outre dans le domaine plus strictement littéraire -dans la mesure où le jugement de Willis ne nous interdit point l'emploi de ce terme- Marryat publie en décembre the Pirate and the Three Cutters ; ce récit, the United Service Journal en donne un compte rendu favorable ⁽⁸⁴⁾ dès janvier 1836 où sont soulignées la verve et les inimitables qualités de conteur que possède Marryat.

Tout le monde ne partage donc point l'opinion de Willis et Marryat, dans les colonnes de son propre magazine, va lancer une attaque féroce en janvier 1836 ⁽⁸⁵⁾. Pourquoi, serait-on fondé à se demander, un tel décalage entre l'attaque et la réplique ? L'explication nous est fournie par la correspondance où notre

(82) Cf. Livre I, p. 169, note 66.

(83) Playbills of the Surrey Theatre, British Museum

First Night of a New Nautical Drama
Monday August 10th, 1835 and during the week... from
Captain Marriott's (sic) novel called Newton Forster or
the Merchant Service.

(84) The United Service Journal, January 1836, p. 128.

(85) The Metropolitan Magazine, January 1836, pp. 74-79.

"It is evident that Mr Willis has never, till lately, been in good society, either in England or America... Although we are well acquainted with the birth, parentage, and history of Mr Willis, previous to his making his continental tour, we will pass them over in silence."

exilé volontaire se plaint à Howard, le 15 janvier 1836, d'être tenu dans l'ignorance, immobilisé comme il se trouve l'être à Spa par la maladie de sa fille Florence ⁽⁸⁶⁾. Pendant ce temps, la presse d'outre-Manche s'empare de ce qui devient un nouvel esclandre Marryat. Willis, de son côté, écrit le 10 janvier à Londres au rédacteur de the Metropolitan Magazine et fait allusion à l'éventualité d'un duel car il s'estime offensé ⁽⁸⁷⁾. Tandis que Marryat, à l'étranger, demeure ignorant de tous ces remous, Willis organise sa propagande personnelle en présentant sa propre version du différend. Le 18 janvier, il adresse une lettre circulaire à sept de ses amis dont Lady Blessington où il apparaît comme l'innocente victime ⁽⁸⁸⁾ et the Times du 29 janvier publie la documentation envoyée par Willis pour souligner,

(86) New York Public Library. Autograph Letter postmarked Spa 23 January 1836.

"You certainly are very lack in your correspondence... It was my intention to have left Spa this day but Florence has been ill and we cannot travel with her in this weather... if you leave me here in the dark as you have done for these last ten days, it makes me anxious and I begin to fret. I have received no newspaper this week; why cannot you send me the Saturday edition which is out before post time. Oblige me by attending a little more to these things as really although they appear of no moment to you they are of consequence to us in this Siberia."

(87) Henry A. Beers, *op. cit.*, cf. p. 171, note 74 ; p. 200
 "You have transcended the limits of criticism, however, to make an attack on my character, and your absence compels me to represent, by my own letter, those claims for reparation which I should have intrusted to a friend, had you been in England."

(88) Morrison's Collection of autograph letters, Blessington Papers, British Museum, Tabl. 761 b.

"My dear Lady Blessington
 I enclose you a copy of a letter I have sent to Captain Marryat who is abroad. I don't know whether you have seen his attack but I have been advised to print and send to my friends the letter you now receive while I am waiting for his answer. It will eventually be published but meantime his abuse rests on my reputation. I scarce regret his attack since it gives me an opportunity once for all of meeting these matters in a tangible shape ; and once for all I shall carry the point all through. I have written quietly and given Marryat an opportunity to explain which I hope he will do but an explanation I must have."

toujours selon son optique ⁽⁸⁹⁾, l'inélégance et l'indignité des allégations de Marryat sur l'honorabilité de la famille Willis. Lorsque Marryat, dans son isolement de bout du monde, apprend les manœuvres et intrigues de son adversaire, il entre dans une violente colère qui, comme toujours, s'épanche en grande partie par la voie épistolaire à l'encontre de Howard : ainsi, le 5 février 1836, reproche-t-il avec véhémence à son adjoint son long silence inamical ⁽⁹⁰⁾. De Bruxelles encore, le 9 février, Marryat écrit une lettre qui laisse entendre une suite à l'affaire Willis dans le magazine ⁽⁹¹⁾. Les passions vont pourtant s'apaiser de part et d'autre malgré l'effervescence que cette querelle avait suscitée dans la société littéraire londonienne où chacun se sentait enclin à prendre parti ; s'opposant aux commentaires hostiles à Willis que nous avons déjà indiqués, the North American Review, entre autres, avec l'article de Felton ⁽⁹²⁾ soutenait plutôt le journaliste américain. Les témoins

(89) The Times, 29 January, 1836.

(90) Maggs's Catalogue, 1912.

"You have proved anything but my friend in keeping me in ignorance of what has passed. It is only from others that I have known the facts which have occurred. When Mr Willis published the circular, it was your duty as a friend to have immediately procured me one and forwarded it to me as well as the Times newspaper in which he printed his second letter."

(91) Ibid.

"There must be room left in the Magazine for this correspondence with Mr Willis. I cannot yet decide whether I shall make my comments until the affair is quite at an end."

(92) The North American Review, vol. XLIII, October 1836, pp. 384-412

"Whoever was the author of that article ought to be held disgraced in the opinions of all honorable men. It is the most extraordinary tissue of insolence and coarseness, with one exception (Fraser's Magazine) that we have ever seen, in any periodical which pretended to respectability of literary character. It carries its grossness to the intolerable length of attacking the private character of Mr Willis, and throwing out foolish sneers about his birth and parentage".

des deux adversaires gardent leur sang-froid et, grâce à Captain Edward Belcher RN et à Captain F.G. Walker, la dispute ne dégénérera pas en tragédie ⁽⁹³⁾ ; la crise d'hystérie de Mrs Willis ⁽⁹⁴⁾ pour cette 'tempest in a tea-pot' aura été superflue.

Ce nouvel éclat, à en croire les informations et les rumeurs de diverses sources, ne devait en rien ralentir les déplacements de Marryat de part et d'autre de la Manche et même plus avant sur le continent. Certains croient voir un Marryat, héros truculent à la Smollett, derrière les allusions faites par Forster dans sa biographie de Dickens ⁽⁹⁵⁾ lorsqu'il conte une scène qui se serait déroulée à Lausanne ; si ce voyageur aux plaisanteries de corps de garde et à la langue drue est bien notre gaillard homme de la mer, ce dont ne doute pas un instant, semble-t-il, le correspondant de Notes and Queries, ⁽⁹⁶⁾ les Marryat se trouvent à Lausanne dans les premiers mois de

(93) Henry A. Beers, op. cit., p. 171, n. 74 - p. 204

"Chatham. Captain Marryat and Mr Willis having placed the arrangement of the dispute between them in our hands, and both parties having repaired hither with the intent of a hostile meeting, we have, previously to permitting such to take place, carefully gone through the original grounds of quarrel, which do not appear to us of sufficient importance to call for a meeting of such a nature... We are further of opinion that both parties should mutually withdraw the offensive correspondence."

(94) Ibid., p. 205

"From Chatham Willis posted at once to Woolwich, thirty miles away where he found his wife in convulsions. He had left a farewell letter for her, fully expecting to be killed by Marryat who was reported a crackshot."

(95) Cf. Livre I, pp. 270-271.

(96) Notes and Queries, January 29, 1938, pp. 84-seq.

1836. En tout cas, une lettre que Marryat écrit à un ami en novembre 1836 ⁽⁹⁷⁾ nous confirme leur installation dans cette ville où la vie mondaine est assez active dans la colonie britannique ; Marryat qui a loué une maison dans les environs ⁽⁹⁸⁾, à Elysée, se liera d'amitié avec ses propriétaires et deviendra le parrain de leur fils nouveau-né ⁽⁹⁹⁾. Ce dernier, Oscar de Satagé, dans une lettre postée à Elysée le 28 février 1899, précisera la présence de son parrain à Lausanne à cette époque là ⁽¹⁰⁰⁾ et expliquera à Captain Curzon Howe l'oubli des lunettes dont le filleul devait faire présent au 'Britannia', bateau école des midships, vers 1897 ⁽¹⁰¹⁾.

Ces déplacements, l'épouse du romancier ne semble pas les avoir toujours appréciés, car elle a pu avoir l'impression de rester en marge de la vie de son mari, impression contre laquelle lutte, à notre avis, la longue lettre écrite par Marryat le 25 octobre 1835 ⁽¹⁰²⁾. Il est vraisemblable que les reproches de Catherine Marryat ont dû se faire plus précis et plus véhéments à mesure que son époux s'installait davantage dans la société londonienne ou plus exactement une certaine société que les dames en particulier affectaient d'ignorer à cause des bruits qui couraient sur Lady Blessington et le Comte d'Orsay ⁽¹⁰³⁾. Marryat

(97) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 152, note 6 ; vol. I pp. 244-251.

(98) Ibid., vol. I, p. 242.

"for some months (Marryat) took up his residence at Elysée the property of le Comte de Sarget".

(99) Ibid., vol. I, pp. 244-251.

"Madame de S---has been brought to bed of a little boy".

(100) Meyerstein MSS, British Museum 47879 B.

(101) E.P. Statham, the Story of the Britannia, London 1904, p. 174.

(102) Cf. Livre I, p. 169, n. 68.

(103) S.C. Hall, Retrospect of a Long Life, London 1833, vol. II, p. 113.

"Ladies are rarely seen at her [Lady Blessington's] receptions. Mrs Hall never accompanied me to her evenings although she was a frequent day-caller."

fréquente assidûment le salon que la comtesse de Blessington pare, a galamment déclaré Willis, de son incomparable et souverain éclat (104). Lors de ses séjours en Angleterre, Marryat gravite entre Londres, Brighton et Wimbledon qui sont les trois pôles d'attraction de la société dorée et il lui faut se défendre aux yeux de Catherine qui, avec quelque amertume, ressasse ses rancœurs d'exilée dans sa lointaine Belgique (105). Que ce soit un exil, nul ne saurait le nier et Marryat moins que tout autre. Mais pour lui la situation est différente car, ainsi qu'il l'écrit à Lady Blessington (106), il goûte, contrairement à son épouse, les charmes bucoliques de cet éloignement volontaire et passager, à l'écart de la bourdonnante vie londonienne. On peut fort bien, en toute objectivité, comprendre le point de vue des deux époux et il semble, en définitive, que cette lettre à la comtesse dévoile un second Marryat qui jusqu'alors était demeuré assez discret et effacé derrière l'homme d'action (107). Il n'est

(104) The New York Mirror, Saturday, april 18, 1835, p. 332.

"Living as she / Lady B. / does twelve hours out of the twenty four in the midst of the most brilliant and mind-exhausting circle in London."

(105) Maggs's Catalogue, 1913.

Letter from F. Marryat to his wife, Monday 7th october
"My dearest Kate, I like going to church and like going twice a day, as I hope that with God's assistance I may become a better man. Do not think that because I visit Lady Blessington and others that I prefer their company. I do not, but I must mix in the world as it is, employed as I am."

(106) R.R. Madden, op. cit., cf. p. 152, note 3 - pp. 217-218.

"Spa so far out of the way... a very beautiful and very cheap place... we are therefore quite alone, which pleases me. I was tired of bustle, and noise, and excitement, and here there is room for meditation."

(107) Ibid., pp. 218-219.

sitting in "allées vertes and picking flowers with the children, reading French novels, gossiping and wearing old clothes... living the life of a hermit... the first epoch of real quiet that I have had in my stormy life."

pas douteux par ailleurs que le directeur de the Metropolitan Magazine soit tenu de garder un contact avec la société londonienne, comme il le souligne, et même de conclure des affaires, en toute amitié, avec Lady Blessington ou d'autres encore (108). Aussi dans sa solitude, Catherine Marryat a-t-elle tendance à assombrir quelque peu la situation de sorte que l'on voit d'abord se creuser puis s'élargir, entre mari et femme, ce fatal fossé d'incompréhension que nous révèle une lettre, probablement de la même époque (109), écrite par Frederick à Catherine Marryat. Les craintes éprouvées par l'épouse paraissent s'amplifier au point de devenir malades et de confiner à la dépression nerveuse ; c'est ce qu'implique une autre réponse non datée (110) où Frederick tente, en chassant les idées morbides qui assaillent l'esprit de sa femme, de la ramener à une interprétation plus saine, selon lui, de ses faits et gestes à Londres. Malheureusement, la situation entre les deux époux allait se dégrader toujours davantage et susciter chez nombre de leurs amis, dont Forster et Dickens, une tristesse apitoyée ; celui-ci, en particulier, ne devait pas hésiter à donner brutalement tous les torts

(108) Ibid.

"I know that you [Lady Blessington], Mrs Norton, and I, are the three looked up to, to provide for the public taste."

(109) Marryat', op. cit., cf. p. 155, note 16.

"I am glad to hear you are so well : Grattan's letter confirms what you say. I am anxious to be with you again, more perhaps than you give me credit for, but you don't quite know me yet and when you do, you will do me justice."

(110) Ibid.

"...of your letters, my dearest Kate, and least of all that you had not talked about your dying and my marrying again the first subject I cannot bear to dwell on and the second I can say from my heart I loathe the very idea of but you will not believe me because you do not know what feelings are under my rough exterior."

à l'épouse (111) dans une de ses lettres citée par John Forster.

Ces complications domestiques jointes à son endémique besoin d'argent, ont pu inciter Marryat à se délester de certaines activités accaparantes pour se concentrer sur d'autres plus personnelles et, à divers points de vue, plus fructueuses. A la suite d'un désaccord politique avec Lady Napier il se dégage douloureusement (112) du lourd travail déjà ébauché, que représentait pour lui la biographie de Lord Napier, ce marin qu'il avait toujours admiré dès leur commune présence à bord de l'"Imperieuse" (113). Il se soulage surtout d'un poids énorme -peut-être envisage-t-il dès lors des projets précis pour l'année à venir ?- lorsqu'il vend the Metropolitan Magazine à Saunders et Otley le 16 mai 1836 pour £ 1,050 (114).

Avec cette vente nous tournons une page dans la vie de Marryat. Depuis des années il s'était consacré corps et âme à ce magazine et toujours le gardait à l'arrière-plan de son esprit comme nous l'avons pu remarquer en maintes occasions, ce qui, parfois, l'astreignait à un véritable esclavage (115). Elle

(111) Cf. Livre I, p. 221, note 26.

(112) Maggs's Catalogue, 1912

Letter from F. Marryat to Howard, Brussels 24 April 1836
"a breach for ever between us [Lady Napier & Frederick Marryat] which will be hard considering all that has passed between Napier and me..."

(113) Cf. Livre I, p. 35, note 4.

(114) Davis, op. cit., cf. p. 154, note 11.

autograph copy of Marryat's agreement with Messrs Saunders and Otley for the sale of the Metropolitan Magazine for £ 1,050, signed and dated May 16, 1836.

(115) Maggs's Catalogue, 1927.

"If things do not go on better, I shall throw it up...
The Magazine is a constant drain upon me both in money and in spirits and I am sick of it."

va également l'éloigner d'une équipe et, en particulier, d'un collaborateur familial, Howard, contre lequel vitupérait souvent l'impétueux directeur-rédacteur en chef tout en lui conservant une amitié bourruue et une sincère estime pour son aide constante (116). Cet allègement de sa tâche nous semble arriver à point nommé car les événements que nous venons de relater soulignent, sans nul doute, une tension croissante chez Marryat.

Les trois incidents successifs avec F.D. Maurice, W. Neale et N.P. Willis paraissent avoir usé la mince pellicule de patience qui recouvrait un tempérament que nous savions déjà impulsif et ardent. La détérioration notée dans le climat familial pèse lourd, elle aussi, sur l'humeur de cet homme qui vient de vivre quatre ans d'une existence fébrile et même frénétique ; certains accents, qui ne trompent guère dans la correspondance de cette période, laissent présager des lendemains, sinon sombres, tout au moins difficiles. Il lui faut donc, en un sens, marquer un temps d'arrêt et faire le point dans plusieurs domaines, privés aussi bien que publics -la critique s'occupe activement de sa production littéraire en ces années 1836 et 1837 (117)- avant de donner une impulsion et une orientation nouvelles à sa vie et à ses activités. Cet élan va de nouveau lancer Frederick Marryat vers de lointains horizons.

(116) Ibid., 1915

Letter from F. Marryat to Howard, Langham, January 29th (1833)

"I feel quite satisfied with the Magazine in your hands."

(117) The Gentleman's Magazine, April 1836, pp. 395-396 : Japhet in search of a Father.

The Monthly Review, October 1836, pp. 211-223 : Mr Midshipman Easy.

The Magazine of Domestic Economy, 1836-1837, vol. II, p. 117 : Mr Midshipman Easy.

" " " " , August 1837, vol. III, p. 56 : Snarleyyow.

Chapitre 3 : Le voyageur en Amérique

Dès les premiers mois de 1836, Marryat établit le contact, si l'on peut dire, avec ces horizons lointains ; veillant à la sauvegarde de ses intérêts, il fait un premier pas dans la direction de l'Amérique puisqu'il s'intéresse de près aux moyens d'endiguer les éditions pirates. Ses procédés, assez empiriques, se limitent à une entrée en rapport avec les firmes dont il connaît la complicité dans l'édition pirate de ses oeuvres. Par ce biais, il tente de trouver un accord avec une firme de Boston pour la publication de Mr. Midshipman Easy en 1836 ; l'accord en bonne et due forme ne se signe pas mais Marryat obtient tout de même \$ 2 000 en guise de dédommagement, et la maison Carey & Hart lui verse £ 100 pour Mr. Midshipman Easy en échange d'une sorte d'exclusivité, accordée le 1er mars 1836, pour la publication du roman ⁽¹⁾. On est encore loin du copyright international et légal, bien sûr, mais n'est-ce pas déjà un premier pas ? Ce sera, en tout cas, interprété dans ce sens par la corporation des ouvriers du livre ; voyant dans cette ébauche de contrat une atteinte à leurs privilèges et une limitation à leur totale indépendance antérieure, ils s'insurgent contre cette inadmissible ingérence de l'étranger, selon leur optique, dans la vie économique nationale ⁽²⁾ où l'industrie du livre va périlcliter si cette pratique de l'exclusivité se généralise. Pour Marryat, ce premier pas sera très vite suivi

(1) The Library, vol. XVI, 1935-1936, "Captain Marryat and the American Pirates", by Arno Bader, pp. 327-337.
"I wish it to be generally understood that you are the only firm authorized by me to publish my works in the United States".

(2) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, London 1872, vol. II, pp. 17-19.

de nombreux autres puisqu'il ira voir sur place, entre autres choses, comment utiliser au mieux le décret du Congrès qui ne songeait guère qu'à protéger les ressortissants américains en matière de propriété littéraire (3).

Au début de 1837, nous l'apprenons par sa correspondance, Marryat est de retour à Londres sans sa famille qu'il a laissée sur le continent. C'est de Duke Street qu'il écrit le 28 février à l'Amirauté pour régulariser sa situation financière (4) puisqu'il avait omis de se présenter au terme de sa longue autorisation d'absence ; cette adresse londonienne, 8 Duke Street, St James', devait être la sienne jusqu'en 1839 après son retour d'Amérique (5) car, suivant l'exemple de nombreux écrivains anglais des précédentes décennies, Frederick Marryat prépare un voyage aux Etats-Unis. Aussi, outre sa démission, règle-t-il certaines questions importantes avant son départ comme celle des droits relatifs au code de signaux ; il cède son copyright contre 25 % des bénéfices réalisés dorénavant sur la vente de ce code (6), ce qui, à n'en pas douter, dut lui apporter un confortable revenu toute sa vie durant. Nous apprenons également par une lettre de février 1837, adressée à sa soeur Fanny, que Marryat n'a pas coupé tous les ponts avec le milieu journalistique après la vente de The Metropolitan Magazine ; il est au nombre des collaborateurs permanents de The New Monthly qui lui offre vingt guinées par page, ce qu'il juge raisonnable vu la dureté des temps (7). Cet argent lui est d'autant plus nécessaire qu'il éprouve toujours des difficultés à

(3) Arno Bader, op. cit., cf. p. 183, note 1.
Congressional Statute of 1790 revised in 1831 : "privilege of copyright to those who were "citizens of the United States or residents therein."

(4) Meyerstein Mss, British Museum, 47 879 A.

(5) Wilmot Harrison, Memorable London Houses, London 1891, p. 28

(6) Christopher Lloyd, Captain Marryat and the Old Navy, London 1939, p. 180.

(7) Florence Marryat Chruch, op. cit., cf. p. 183, note 2 - vol. I, pp. 256-258.

percevoir ses loyers à Langham, ainsi qu'il le confie à sa soeur ⁽⁸⁾ et qu'il lui faut trouver une solution au problème familial.

Frederick Marryat part aux Etats-Unis en solitaire tout comme il est rentré seul en Angleterre en ce début de 1837. Catherine et les enfants ne sont plus en Belgique, mais en Suisse où il les a laissés dans une propriété non loin de Lausanne ⁽⁹⁾. La société, confie Marryat à sa soeur, y est agréable et la colonie britannique importante peut être d'une bonne fréquentation ; la modicité de l'installation ⁽¹⁰⁾ et la cherté de la vie ne permettent point aux Marryat de recevoir mais Frederick est souvent invité et selon les rumeurs ⁽¹¹⁾ et les allusions ⁽¹²⁾ son comportement reste le plus souvent imprévisible sans pour autant, hélas, passer toujours inaperçu. Quoi qu'il en soit Catherine Marryat se plaît à Lausanne ⁽¹³⁾ et son époux en éprouve d'autant plus de soulagement qu'elle accepte d'y demeurer jusqu'à ce qu'il rentre de son voyage en Amérique ; ce voyage risque

(8) *Ibid.*, vol. I, pp. 259-260.

Letter from F. Marryat to his sister Fanny, March 24, 1837.

(9) Cf. Livre I, p. 178, note 98.

(10) Florence Marryat Church, *op. cit.*, cf. p. 183, note 2 - vol. I, pp. 244-251.

(11) *Ibid.*, vol. I, pp. 240-241.

"Everybody talked and laughed -except one, and that one was Captain Marryat, who swallowed his dinner gravely and almost in silence... Why, then, didn't you talk? Did you imagine I was going to let out any of my jokes for those fellows to put in their next books... When I find myself in such company as that I open my ears and hold my tongue, glean all I can, and give them nothing in return."

(12) cf. Livre I, p. 177, note 95.

(13) Florence Marryat Church, *op. cit.*, cf. p. 183, note 2 - vol. I, p. 258.

"The society at Lausanne is very pleasant and sociable -half English and half Swiss, but it is by no means a cheap place. Kate likes it, and that is a good point, and says she could live all her life there."

d'être long car, s'il fixe approximativement la date de son départ au 20 mars, il n'envisage guère son retour ⁽¹⁴⁾, ce qui ne manque pas d'être inquiétant. Rien ne pousse Catherine Marryat à rentrer en Angleterre dans ces conditions ; elle peut fort bien demeurer en Suisse avec ses enfants maintenant au nombre de sept : en effet, contrairement à ce que précise C.T. Davis ⁽¹⁵⁾, Florence n'est point née le 9 juillet 1837, à plus forte raison, le 9 juillet 1838 - Frederick rentrera fin 1838 après dix-huit mois d'absence - mais beaucoup plus tôt car la famille avait été retenue à Spa, en janvier 1836, précisément à cause du mauvais état de santé de la fillette ainsi que le souligne une lettre adressée à Howard ⁽¹⁶⁾. Cette question du lieu de résidence de sa famille réglée, Marryat n'a plus qu'à monter à bord, en passager cette fois ; il embarque donc le 3 avril 1837 sur le 'Quebec' ⁽¹⁷⁾.

Mais pourquoi ce soudain voyage ? Écrivant les dernières lignes du Diary of a Blasé, publié en feuilletons dans The Metropolitan Magazine, Marryat annonce lui-même son intention d'aller en Amérique ⁽¹⁸⁾ juger sur place des vertus de la démocratie sur un peuple autre que les Suisses ; il a besoin d'une plus sereine objectivité pour juger de ce régime après

(14) Ibid., vol. I, p. 257.

"I expect to be off about the 20th of March... Kate is located at Lausanne where she proposes to remain till I come back -when that will be, I really do not know."

(15) C.T. Davis, Pedigree and Memoranda of the Family of Marryat, London 1909, p. 9

(16) Cf. Livre I, p. 175, note 36.

(17) Captain Taprell Dorling, Men o'War, London 1929, pp. 175-216.

(18) Frederick Marryat, The Diary of a Blasé, London 1836, par. 41.
 "Do the faults of this people arise from the peculiarity of their constitution, or from the nature of their government ? To ascertain this, one must compare them with those who live under similar institutions.
 I must go to America, that's decided."

la piètre image que lui en a donnée la Suisse (19). Est-ce la seule raison de son voyage ? Vraisemblablement pas. Nous avons vu l'intérêt qu'il portait aux droits d'auteurs (20) ; ce souci se trouve confirmé dans une lettre où, pendant son séjour aux Etats-Unis, il devait annoncer à sa mère un déplacement spécial à Washington pour clarifier cette question (21). Ces divers motifs, un peu superficiels, nous laissent aussi croire à une cause plus profonde bien qu'inavouée. Le titre du Diary est assez symptomatique de son état d'esprit et ne se borne pas à sacrifier à une mode éphémère comme on pourrait le croire en remarquant la publication à la même époque du Diary of an Annuyée par Mrs Gore et du Diary of a Disennuyée par Mrs. Jamieson. La lecture de ce recueil où Catherine Marryat est pour ainsi dire absente sauf dans les allusions aux charges et préoccupations que représente une famille (22) nous dépeint un Frederick Marryat effectivement blasé qui a besoin de nouveauté ; c'est là ce qu'impliquent les déclarations diffuses de Florence Marryat Church (23). Cette nouveauté, pourquoi ne point l'aller chercher outre-Atlantique puisque l'Amérique, à en juger par le succès des livres publiés sur ce pays, est alors au goût du jour ?

(19) Ibid., chap. 39.

"Petty despotism in these free cantons."

(20) Cf. Livre I, p. 183, note I.

(21) Arno Bader, op. cit., cf. p. 183, note 1.

"From Philadelphia, I go to Washington to canvass for the international copyright."

(22) Frederick Marryat, op. cit., cf. p. 186, note 18 - chap. 5-8.

"They [the ladies on the continent] limit their family to their exact wishes or means of support. How different is it in England where children will be born whether it is convenient or not."

(23) Florence Marryat Church, op. cit., p. 183, note 2 - vol. 1, p. 242.

"...private as well as political and professional reasons... to leave his family safely at Lausanne whilst he paid a long desired visit to America."

Pendant un long mois, l'océan déroule son immensité sous un regard habitué à en apprécier les charmes et décèler les traîtrises ; gageons que ces retrouvailles ne doivent point laisser le vieux loup de mer insensible. Le 4 mai 1837 ⁽²⁴⁾, lorsque le 'Quebec' jette l'ancre dans le port de New York, ce n'est pas un inconnu qui descend à terre pour s'aventurer toujours plus loin dans l'immensité du Nouveau Monde. Marryat arrive en Amérique annoncé par ses oeuvres si l'on en croit l'anecdote selon laquelle, à l'époque où The Metropolitan Magazine publiait Japhet in Search of a Father en feuilletons, un vaisseau américain aurait, en plein Atlantique, passé un message à un vaisseau anglais pour savoir si Japhet avait enfin retrouvé son père ⁽²⁵⁾. La presse newyorkaise signale l'arrivée du romancier dans les éditions du 6 mai ⁽²⁶⁾ et, alors qu'il écrit à sa mère pour la rassurer sur son sort ⁽²⁷⁾, il est déjà invité en différents lieux ⁽²⁸⁾ ; quelque dix jours après son débarquement, le 20 mai, il assiste à un grand dîner où il produit sur les convives des impressions contradictoires ; pour Philip Hone, présent à cette soirée, leur hôte étranger est très

-
- (24) Frederick Marryat, Diary in America, London 1839, chap. 1 "On the 4th of may, in the year of our Lord 1837, I found myself walking up Broadway, among the free and enlightened citizens of New York."
- (25) Florence Marryat Church, op. cit., p. 183, note 2 - vol. 1, pp. 213-214.
- (26) The Albion, New York, Saturday, may 6, 1837. "Captain Marryat, the celebrated author of Peter Simple, Jacob Faithful, and other works, arrived in the Quebec from London, and has taken lodgings at the American hotel."
- (27) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 183, note 2 - vol. II, pp. 1-3. "Safe arrived here... I am not a little lionised."
- (28) Pierpont Morgan Library, Marryat's autograph letter from New York, Friday 2 June 1837. "Dear Sir, I have to acknowledge your letter through the hands of Mr. Buchanan. In reply to your question, it certainly is my intention to visit Cincinnati previous to my quitting the United States. I am very happy to accede to the pressing request which you make."

ordinaire (29) mais Arno Bader, dans son article critique, souligne que l'humour de Marryat lui attire la sympathie de l'assistance qui le baptise "Capitaine courageux" et "Sorcier des mers" (30).

Ces jugements opposés ne doivent pas nous surprendre car ce voyage se situe à une période plutôt malencontreuse. Marryat arrive aux Etats-Unis après nombre de ses pareils dont certains, telles les dernières venues Mrs. Trollope (31) et Harriet Martineau (32), ont laissé des souvenirs cuisants dans la mémoire des Américains qui restent sur la défensive devant un nouveau "literary lion". En outre, le pays traverse de sérieuses difficultés financières comme le rapporte un voyageur (33) qui s'est embarqué à Liverpool, en mai 1837. Selon ce voyageur, les banqueroutes sont quotidiennes et le chaos le plus complet règne dans le commerce.

Et pourtant, malgré ce marasme qui n'incite guère à arborer une mine réjouie, dans l'ensemble, chacun fait bon visage au 'Boston boy', comme on le surnomme, dont la mère américaine

-
- (29) Philip Hone, The Diary of Philip Hone, New York 1881, vol. 1, pp. 260-seq.
 "The lion, Captain Marryat, is no great things of a lion, after all... a very every-day sort of a man... more of the sailor than the author... savours more of the binnacle lamp than that of the study."
- (30) Colophon, New York, Autumn 1936, "The Gallant Captain and Brother Jonathan", by Arno Bader, pp. 114-129.
 "Marryat dubbed "The Gallant Captain" and "The Wizard of the Sea".
- (31) Monique Parent, Mrs Trollope and America, Caen 1962, p. 169.
 'Domestic manners of the Americans made the Old World laugh and the New howl with rage', says a commentator (J. Jeaffreson). England could sneer, or shrug her shoulders, or even contradict the author; but America winced, chafed, and finally exploded in a regular outburst of indignant denial."
- (32) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 183, note 2 - vol. II, p. 26-27.
 Letter from F. Marryat to his mother, october 1837.
 "All I have yet read about America, written by English travellers, is absurd, especially Miss M---'s work."

...

a passé toute sa jeunesse à Boston jusqu'à son mariage en 1789. La presse d'outre-Atlantique, qui accueillait déjà ses écrits (34), lui ouvre ses colonnes plus largement encore ; ainsi de juillet à novembre 1837 The New York Mirror (35) -où voisinent une fois de plus (36), ironie du sort !, des textes de Marryat et de Willis en juillet- et The Albion publient (37) des extraits, des nouvelles et des articles parfois d'une respectable longueur (38)

-
- (33) Joseph Biggs, To America in 39 days, Idbuty 1926.
- (34) The Albion, New York, vol. 5, saturday, February 4, 1837. Snarleyow, or the Dog Fiend, by Captain Marryat (continued from the Albion of december 24th, 1836), chap. 25 & 26.
- (35) The New York Mirror
 Saturday july 1, 1837, p. 3 'The legend of the Bell Rock' by Captain Marryat
 " " 8 " p. 3 ibid.
 Saturday september 2, 1837, pp. 76-77, 'The Yellow Domino' by Captain Marryat
 " " 30 " pp. 108-109 'How to write a Romance' by Captain Marryat
 Saturday october 7, 1837, pp. 116-117 ibid.
 " " 14 " pp. 125-126 ibid.
 " " 21 " pp. 132-134 'How to write a book of travels' by Captain Marryat
 " " 28 " pp. 140 'Cut your Coat according to your Cloth' by Captain Marryat
- (36) Henry A. Beers, Nathaniel Parker Willis, Boston 1885, pp. 233-234.
 Surrey Theatre, august 1839, Willis's play Tortosa
 "A splendid run and crammed houses every night... It shared the honors of the 'first night' with Willis's old adversary, Captain Marryat, whose Phanton Ship was the afterpiece."
- (37) The Albion, New York, vol. 5
 Saturday may 6, 1837, 'The Phantom Ship' by Captain Marryat, C.B. chap. 1
 " august 19, 1837 'Snarleyow or the Dog Fiend' by Captain Marryat, chap. 53, 54, 55
 " " " " 'Confessions and Opinions of Ralph Restless
 " september 23, 1837 ibid.
 " november 18 " 'the Phantom Ship', chap. 15
- (38) The New York Mirror, Saturday november 4, 1837, pp. 142-149
 "Authors of the Present Day" by Captain Marryat.

sous la signature de 'Captain Marryat'. Notons en passant que la rancune du romancier contre Willis demeure vivace car, dans une lettre de novembre 1837, il précise qu'aucune réconciliation n'a eu lieu et que, au contraire, il mettra Lady Blessington en garde contre les agissements et les racontars de cet individu (39). Probablement le fit-il avec quelque persuasion si l'on interprète bien les regrets exprimés par Willis dans une lettre qu'il devait écrire de Dublin à Lady Blessington le 25 janvier 1840 (40). Dans les journaux mentionnés ci-dessus Marryat figure en honorable compagnie puisque, à la même époque, The Albion offre à ses lecteurs des passages tirés des Pickwick Papers.

Cette même presse suit le 'Wizard of the Sea' dans sa marche vers l'ouest jusqu'à Sault St Marie ; ainsi apprenons-nous sa présence à Cleveland le 27 juillet (41), à Detroit les 29 juillet (42) et le 16 août 1837 (43) ; au cours de cette seconde visite à Detroit, il est invité par Mason, gouverneur du Michigan, chez qui il rencontre la célèbre actrice américaine

(39) Beinecke Library, Marryat's autograph letter to Howard, Boston, november 10th, 1837

"I stated in a former letter that the report of my being friends with Willis is false. I have never seen him but once and I think it was his back. If I come to a town he appears to leave it the day after. He is completely driven from society and has bought a farm in the country... It only requires that to d--n him for ever in this country".

(40) Alfred Morrison, The Lady Blessington Papers, London 1895, p. 233.

"I have no deeper regret than that indiscretion (in Pencil-lings) should have checked the freedom of my approach to you"

(41) The New York Morning Herald, Monday august 7, 1837

"Captain Marryatt (sic) was in Cleveland on the 27th ultimo".

(42) Detroit Morning Post, July 29, 1837

"Captain Marryat, the distinguished novelist, arrived in our city yesterday morning on the Sandusky. He has taken lodgings at the National Hotel".

(43) Detroit Daily Advertiser, august 16, 1837

Charlotte Cushman (44). Entre temps, son passage à Niagara (45) nous est également signalé à l'occasion d'une rencontre fortuite avec un compatriote (46). Par les journaux nous connaissons son séjour à Cincinnati le 26 juillet 1838 (47) et à Louisville le 25 septembre (48). Nous pouvons en outre suivre Marryat dans son périple grâce aux mémoires publiés par certains de ceux qui le rencontrèrent. Peut-être quelques-unes des opinions émises sont-elles sujettes à caution mais toutes traduisent une indéniable détérioration dans l'atmosphère qui entoure les déplacements du voyageur à travers ce que nous appellerions maintenant le 'Middle West'. Que Marryat soit en partie responsable de cette regrettable évolution, il serait difficile de le nier à la lecture de la fâcheuse impression laissée à l'officier des affaires indiennes à Mackinac (49) qui éprouve un réel soulagement, lorsque, le 9 août 1837, son visiteur prend place à bord du 'Michigan'

(44) Emma Stebbins, Charlotte Cushman Her Letters and Memories of her life, Boston 1879, pp. 29-30.

"During the summer of that year, I made a little excursion to Buffalo and Detroit, on a starring engagement. There, at the house of the then governor of Michigan, Stephen Y. Mason I became acquainted with Captain Marryatt, the author, whose friendship I enjoyed from that time for the remainder of my life".

(45) The New York Mirror, august 5, 1837, p. 47.

"Captain Marryat : this popular writer has returned from Niagara and is now on his way to Boston".

(46) Joseph Biggs, op. cit., cf. p. 190, n. 33.

"At Niagara, I was induced to go underneath the falls to the very middle of the river ; in coming out I encountered Captain Marryat".

(47) St Louis Evening Gazette, august 2, 1838.

(48) Lexington Intelligencer, october 2, 1838.

(49) Henry Schoolcraft, Personal Memoirs, Philadelphia 1851, pp. 562-564.

"He [Marryat] is one of Smollett's sea captains - a good deal of the Trunnion than one would have expected to find in a literary man... not much disposed to the admirari without the nil... affects little enthusiasm and perhaps feels as little... a perfect sea-urchin, ugly, rough, ill-mannered ,

pour regagner Detroit par les Grands Lacs. Pour ne pas rester sur l'appréciation, peu flatteuse et excessivement sévère, portée par ce fonctionnaire américain sur notre romancier, il nous faut, en toute objectivité, mentionner également l'opinion d'un autre Américain, Samuel Breck, premier prétendant de Charlotte Geyer au temps de sa jeunesse bostonienne ⁽⁵⁰⁾. Celui-ci écrit à Marryat le 30 septembre 1837 ⁽⁵¹⁾ et le reçoit à Philadelphie où il lui sert de guide le 16 octobre ⁽⁵²⁾. Les impressions que Samuel Breck retire de cette rencontre sont parfois en désaccord avec ce que nous relatait le fonctionnaire de Mackinac ⁽⁵³⁾. Remarquant l'esprit d'observation de son visiteur -si anglais en bien des points- Breck note aussi sa franchise un peu brutale et sa langue sans fioritures, ce qui résume fort bien, à ses yeux, l'homme d'action et le marin en particulier. Dans ce jugement nuancé d'octobre 1837 -il nous faut souligner la date- il est un mot à mettre en relief car c'est lui qui, à notre avis, colorera la suite des événements : Marryat est d'abord et avant tout anglais.

(49) suite de la page 192 : and conceited beyond all bounds... His manners and style of conversation those of a sailor... Temperance and religion, if not morality, were to him mere cant words... his words and manners anything but those of a quiet modest English gentleman."

(50) Cf. Livre I, p. 18, note 51.

(51) Samuel Breck, Recollections, Philadelphia 1877, pp. 289-293 "September 30, 1837. We have had here this week the celebrated novelist Captain Frederick Marryat of the British Navy. I introduced his father to Charlotte his mother. They were married in about a month after the introduction ; with Captain Marryat I have exchanged visits, and have written to him, offering my civilities in any way."

(52) Ibid.
"October 16, 1837. I accompanied Captain Marryat round the town and neighbourhood."

(53) Ibid.
"He appears to me a frank, plain-spoken man with some few erroneous (not many) notions, so commonly adopted by English-men... He observes with a quick eye... and speaks his thoughts upon what he sees with an off hand, seamanlike positiveness."

Nous voici donc face au déclin de la popularité qu'a pu connaître Marryat aux Etats Unis, et cette désaffection se peut déceler dès octobre 1837. C'est alors que viendrait s'inscrire un premier fait au passif de l'écrivain si cet événement ne baignait point dans une atmosphère aussi mystérieusement obscure. Le 2 octobre 1837, la saison théâtrale reprend au 'Bowery Theater' de New York avec, à l'affiche, The Ocean Wolf or the Channel Outlaw (54) ; or, contrairement à ce que laisse entendre Florence Marryat dans son ouvrage (55), il semble bien que ce soit l'échec (56). Toutefois, il n'a jamais été possible d'attribuer à Marryat, sans contestation possible, la paternité de cette pièce qui ne fut pas imprimée ; on ne peut que constater une analogie troublante du sujet avec The King's Own en particulier et la concomitance de ce spectacle et de la présence du romancier anglais à New York. En outre, comme il ressort d'une lettre du 30 août 1844 citée par Arno Bader (57), Marryat

-
- (54) The New York Morning Herald, Monday october 2, 1837
 "American Theatre Bowery. This evening will be performed
 Happiest day of my life - Mr. Gillman, Mr. Cowell, Mrs.
 Dudley, Mrs. Stevenson
 after which the Ocean Wolf - Wolf Mr. J.R. Scott, Fanny
 Miss De Barr
 to conclude with the Highland Reel"
 Le 4 octobre 'The Ocean Wolf', seule des trois pièces, est
 encore à l'affiche, mais le journal ne l'indique plus au
 programme dès le 5 octobre.
- (55) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 183, note 2 -
 vol. II, pp. 6-7.
 "The success was complete".
- (56) George C.D. Odell, Annals of the New York Stage, New York
 1927, vol. 4, p. 233.
 "October, at first, hobbled by on uncertain foot. A new
 'domestic' drama the Ocean Wolf, whose name fails to suggest
 domesticity, was first seen on October 2nd, with J.R. Scott
 as Wolf, the Channel Outlaw, Miss de Bar as Fanny, his be-
 trothed... Miss de Bar, on the same evening, emerged from
 this channel fog, to play Maggie in the afterpiece... I fear
 the new play was not successful for, on october 6th, Scott
 fell back on Tom Cringle...
- (57) The Philological Quarterly, XVI, 1 january 1937, 'Marryat's
The Ocean Wolf, by Arno Bader.

s'est toujours défendu d'en être l'auteur ; ou plutôt presque toujours, devrions-nous dire, car il n'élève aucune protestation lorsque les journaux new-yorkais annoncent cette pièce et l'attribuent à sa plume (58). Ne pourrait-on considérer qu'il s'agit là d'une adaptation théâtrale dans le genre de celles qui s'étaient déjà données au 'Surrey Theatre' de Londres (59) avec le succès que l'on sait ? Dans ce cas, la présence de l'auteur de The King's Own à New York a pu inciter un adaptateur opportuniste à tenter cette affaire avec l'accord plus ou moins tacite de l'écrivain. Aussi nous abstiendrions-nous volontiers de voir là une pièce effectivement écrite par Marryat alors que tout milite apparemment contre cette interprétation ; ses déplacements continuels et son esprit concentré sur les notes à prendre pour le Diary à venir d'une part et, d'autre part, son aveu de maladresse comme dramaturge (60) ne favorisaient guère une telle tentative où son prestige risquait plutôt de souffrir. Le prestige de 'Marryat l'Anglais' va suffisamment décliner par ailleurs au cours des mois suivants.

C'est l'époque où le Canada traverse une phase assez agitée de son histoire comme le révèlent les chroniques et journaux de 1837 à 1839. La crise éclate ouvertement à la fin de

(57) suite de la page 194 : "I have written and printed two plays but I have never put on the stage -an attempt was made too fast upon the public, a little piece which was not mine but so far from being successful, it was, as were the authors of the scheme on my part, most completely damned."

(58) The Morning Courier and New York Enquirer, september 28, october 2, 3, and 4, 1837.
New York Evening Post october 2, 3 and 4, 1837.
New York Times october 2, 4 and 9, 1837.
The Evening Herald, New York, october 2, 3 and 4, 1837.
Sunday Morning News, New York, october 8, 1837.

(59) Cf. Livre I, p. 162, note 40.

(60) Maggs's Catalogue, 1929.
 Letter from F. Marryat to H. Ollier, 28 september 1830.
 "I find that there is more difficulty in writing plays than I had imagined."

l'année 1837 ; cette date est importante car elle rectifie, comme le souligne un article de Notes and Queries ⁽⁶¹⁾, l'inexactitude répétée par de nombreux critiques dont la confiance a été abusée par Florence Marryat et sa chronologie assez floue ⁽⁶²⁾. De semaine en semaine, la lecture de The Albion ⁽⁶³⁾ nous renseigne sur l'aggravation d'une situation dans laquelle Marryat va se trouver impliqué : en septembre, on nie la possibilité d'une révolte au Canada puis, en novembre, on loue la sage vigueur ou la vigoureuse sagesse manifestée par le gouverneur ! En décembre, c'est la rébellion armée qui s'accompagne des outrances verbales habituelles où, sous l'empire de la haine aveugle, chaque camp stigmatise les duplicités et les cruautés de l'adversaire. La presse américaine de l'époque relate la défaite essuyée par les rebelles à St Charles le 25 novembre et signale

(61) Notes and Queries, july 1957, pp. 305-306.

"Undated passages in the Diary and Captain Marryat's handwriting extremely difficult to read under the best of conditions."

(62) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 183, note 2 - vol. II, p. 64.

Selon référence, Captain Marryat serait à Montréal le 18 décembre 1838 alors qu'il s'est embarqué à New York pour l'Angleterre le 20 novembre 1838.

(63) The Albion, New York, 1837.

Saturday, september 16 ; Physical impossibility of a revolution in lower Canada.

Saturday, november 18 : We cannot too highly praise the vigorous and prudent conduct of Sir John Colborne in this juncture of affairs.

Saturday november 25 : the rebel party has thrown off the mask, and broken out into acts of decided rebellion. Blood has been spilt, and civil war has raised its standard.

Saturday, december 9 : Map of the seat of war in Lower Canada
 " " 16 : reporting a meeting in Buffalo (december 5th) to express sympathy in favour of Upper and Lower Canada grossly and cruelly oppressed by England ; The Albion against such an interpretation and wishing for people in Buffalo to be undeceived.

-ce que souligneront les études historiques postérieures (64)- les affrontements sanglants de St Denis le 24 novembre (65) et de St Eustache le 14 décembre après la mort suspecte et mystérieuse du capitaine anglais Weir dont on retrouva ensuite le cadavre (66). Malheureusement, l'article du 23 décembre (67) dans The Albion annonçant la fin des combats relève du vœu pieux plutôt que de la réalité. Il paraîtrait d'ailleurs invraisemblable qu'une amertume vieille de plusieurs années, pour le moins, et qui avait favorisé la prolifération de sociétés comme les 'Sons of Liberty' puisse si vite s'effacer (68). En réalité les

(64) Kathleen Jenkins, Montreal, Island City of the St Lawrence, New York 1965, p. 300.

"Burning houses and devastation marked the path of the British -especially reprehensible in one case where the inhabitants surrendered quietly in response to Colborne's promise that their homes would be untouched".

(65) New York Morning Herald, Saturday december I, 1837.

"Whether by accident or design, the village of St Denis was set on fire, and almost entirely destroyed. This, in the case of an ambush, is strictly justifiable by the laws of war but is no proof of the paternal intentions of a beneficent government toward its deluded subjects".

(66) Kathleen Jenkins, op. cit., cf. p. 197, n. 64 - p. 299.

"According to some accounts, the sight of Weir's corpse so infuriated the soldiers that they sacked and burned by way of reprisal. 'Remember Jack Weir' was a slogan not soon forgotten".

(67) The Albion, New York 1837.

Saturday, december 23 : Postscript -The war ended in Lower Canada ; article on the murder of Lieutenant Weir.

(68) New York Morning Herald, Thursday november 30, 1837.

"It is probable that the British soldiers may put down the present movement -but others and others will arise sooner or later, and blood will be spilled until the Canadians gain their point and ultimately become independent. It is doubtful whether this will be the immediate consequence of this procedure, but there can be no doubt that it will be the ultimate result".

événements mènent à une tension plus complexe ; les rassemblements tenus près de St Denis en mai 1837 avaient éveillé un écho de l'autre côté de la frontière ⁽⁶⁹⁾ et, depuis lors, cet écho de sympathie s'était amplifié à mesure que Louis Papineau haussait le ton au Parlement, dont il était membre depuis 1817, et dans les réunions publiques. Aussi, après leur dérouté, les insurgés se réfugient-ils en partie à 'Navy Island' où ils hissent l'étendard de la révolte. Le pays voisin risque d'être entraîné ⁽⁷⁰⁾ dans cette lutte qui n'est encore qu'intestine.

Pour mettre un terme aux menées des rebelles Captain Drew de la 'Royal Navy' n'hésite pas à mettre pied sur le territoire américain, violant ainsi la souveraineté de la grande république, pour détruire, le 29 décembre 1837, le vaisseau rebelle 'Caroline' amarré sur la rive yankee en amont de Niagara ⁽⁷¹⁾. Cette intervention, ce raid de soldats britanniques

(69) Ibid.

Saturday december 8, 1837

"Revolutionary movements are always contagious ; and, as a matter of course, are sure of exciting sympathy and co-operation among the neighboring districts... gunpowder barrels smuggled across the frontier into Lower Canada... With the exception of the bloated and gormandizing Wall Street press the papers generally are warmly advocating the cause of the Canadians".

(70) Ibid.

Tuesday december 19, 1837

"Martial law is proclaimed, and the tories are arresting the patriots by hundreds in all parts of the district of Montreal... The government is waging a most unmerciful warfare against them... A few months ago, he [the rebel Mackenzie] might have come among us and excited little interest. He comes now as the Champion and Martyr of Liberty. A price is set on his life by the agents of the transatlantic power. That circumstance alone is enough to call out all the feelings of an American assembly".

(71) George Bryce, A Short History of the Canadian People, London 1887, pp. 380-397.

"A daring action was performed on december 29th by Captain Drew, RN, one of McNab's command. The insurgents had made use of a vessel, the Caroline, in carrying supplies from the American shore to Navy Island. The Vessel lay moored for the night under the very guns of Fort Schlosser, indeed the

sur le sol américain, soulève une véritable tempête (72) et rappelle les plus mauvais souvenirs du joug anglais sur la jeune conscience de la nation américaine vieille à peine d'un demi-siècle. The Albion -son titre ne le rend guère suspect d'anglophobie- essaie, dans son numéro du 6 janvier 1838, de calmer les passions tout en reconnaissant le profond émoi ressenti par chaque citoyen (73). Il souligne cependant le danger que la présence de ce bateau représentait à la fois pour le Canada et pour les bonnes relations américano-canadiennes ; il regrette cette intrusion qui, assure-t-il, n'était point préméditée mais doit néanmoins être condamnée. Il s'avèrera, en définitive, que Captain Drew avait reçu des ordres fort précis (74) pour exercer ce que l'on appellerait de nos jours le droit de poursuite jusqu'à l'intérieur du territoire américain. Pour atténuer le choc de cette révélation, The Albion publiera, le 27 janvier, la déposition dûment authentifiée et contresignée de l'officier de marine (75) dans laquelle il certifie n'avoir eu à déplorer aucune perte de vies humaines, en particulier du côté américain, au cours de l'opération ; malheureusement The New York Morning Herald cite le nom d'une innocente victime américaine (76).

(71) suite de la page 198 : ...shadows of the fort enveloped the Caroline. With seven boats, carrying some sixty men in all, who were armed with pistols, cutlasses and pikes, the captain boarded the ill-fated vessel, captured her, but not being able, on account of the current, to bring her to the Canadian side, sent her flaming over the Niagara Falls. The vessel proved to be an American bottom, and so Britain was compelled to disavow the seizure, but nothing could blot out the bravery of the deed."

(72) New York Morning Herald, Thursday January 4, 1837.
"The whole country was in a state of half madness, calling out for war... the enduring principles of the revolution of 1776".

(73) The Albion, Saturday January 6, 1838.
"A strong sensation throughout the State."

(74) New York Morning Herald, Saturday January 13, 1838.
"I [Colonel McMurdo] determined upon cutting her [the Caroline] out and having sent Captain Drew of the Royal Navy, he, in a most gallant manner, with a crew of volunteers performed this dangerous service which was handsomely effected..."

Et Marryat, que fait-il pendant ces heures graves ? Si nous avons insisté sur ces incidents, c'est qu'il s'y trouve étroitement mêlé, ce qui perturbera ou pimentera -s'il est vrai que Marryat n'apprécie rien tant que la tourmente- les derniers mois de son séjour en Amérique.

Le voyageur, fort lucide, envisage froidement l'éventualité d'une guerre après l'incident du *Caroline* (77). Son hypothèse risque de se vérifier car il tient ses informations de bonnes sources ; depuis Octobre 1837 il se trouve lui-même au coeur de l'orage qui gronde puisqu'il pérégrine en tous sens dans ce secteur frontalier (78) qui le séduit au point de l'inciter à acheter une pièce de terrain (79). Ne pourrait-on voir ainsi en lui le précurseur des futurs pionniers qu'il dépeindra dans *The Settlers in Canada* ? A vrai dire pour le moment il n'est guère pionnier, mais sous le civil se cache plutôt le

-
- (75) *The Albion*, Saturday January 27, 1838.
"Sworn before me at Chippewa this 10th day of January 1838
James Cummings, J.P."
- (76) *New York Morning Herald*, Thursday January 4th, 1838.
"A guiltless onlooker, a Mr. Durfee killed on december 29th".
- (77) Florence Marryat Church, *op. cit.*, cf. p. 183, note 2 -
vol. II, p. 68 - Letter from Marryat to his mother.
"We have every prospect of a war ; but as the President's
message is peaceful, it is to be hoped that it will be
averted."
- (78) Beinecke Library, Yale University, Marryat's autograph
letter to Howard, Boston november 10th, 1837.
"I am now staying at a relative's and shall leave in a few
days for a visit to Vermont. From there I shall go south
and return to Washington in february."
- (79) Florence Marryat Church, *op. cit.*, cf. p. 183, note 2 -
vol. II, p. 25. Letter from F. Marryat to his mother,
october 1837.
"Fortunate in purchasing very fair land from the Government
opposite to Detroit on the Canada side -about 600 acres...
it more than doubles its value in five or six years."

militaire ; sa bonne connaissance de la région, jointe à ce que Samuel Breck appelait son esprit observateur, lui permet d'envoyer à l'Amirauté britannique un plan de 'Navy Island' dont la précision pourrait se révéler utile en cas de besoin ⁽⁸⁰⁾. Mais bientôt le militaire ne se cache plus du tout lorsqu'il relate, dans une lettre du 11 décembre 1837 ⁽⁸¹⁾, ses difficultés de voyage et sa présence à la prise de St Eustache au côté de Sir John Colborne à qui il avait offert ses services. Marryat est encore le 18 décembre 1837 à Montréal ⁽⁸²⁾ d'où il écrit à l'Amirauté pour obtenir une prolongation à son autorisation d'absence, car il n'envisage pas d'être de retour en Angleterre pour le 29 mars 1838. Ses faits et gestes au cours de la récente crise canadienne ne sont point encore connus du grand public et ses déplacements peuvent se poursuivre sans encombre ni excessive notoriété pour le moment.

(80) ibid., vol. II, p. 71

"Send him [Mr. Hay] the enclosed plan of Navy Island, as it will be interesting to the Admiralty, and it is very correct."

(81) Harvard College Library, Marryat's letter to Charles A. Davis, december 11, 1837.

"I arrived here on thursday evening after many difficulties such as being twice upset in the coach, breaking my head, spraining my wrist -ashore in the steambot, cutting though ice and rather too high to the Insurrection when passing La Prayrie -but here I am and all is well, except my head which is mending fast.

I am retained here for the present and my stay is of course very uncertain nor do I know where I may be sent on emergency. You will oblige me by sending me all the letters to the direction of this letter -as at all events it will be my headquarters. We shall have great difficulty in keeping open the communication this winter... I had a long interview with the commander in chief yesterday. He anxiously awaits his reinforcements that he may commence a plan of operations, but we are sadly in want of information. At present it is impossible to give an opinion. Our defeat would be serious that is certain for the loyalty of thousands depends upon their contiguity with bayonets".

(82) New York Morning Herald, tuesday december 19, 1837.

"Captain Marryat of the Royal Navy (the novelist) is in Montreal".

L'ignorance du public explique les quatre mois de relatif incognito dont a pu jouir Marryat au début de 1838. A-t-il conscience que ce calme peut être annonciateur de tempête ? Il n'en donne point l'impression : il se rend à diverses invitations et vaque à ses affaires avec d'autant plus de sécurité que la situation politique semble s'améliorer et que les autorités canadiennes n'ont pas retenu les offres de service de l'officier -ce dont il doit souffrir au fond de son coeur car il est las de sa condition d'homme de lettres. Il revient donc aux Etats-Unis, passe par New York pour gagner Philadelphie où, le 14 février 1838, il rencontre à nouveau Samuel Breck chez un dénommé Vaughan, vieillard de 83 ans, bibliothécaire de la Société philosophique de Philadelphie. Les impressions sont, cette fois-ci, bien moins flatteuses que lors de la première rencontre d'Octobre 1837 ⁽⁸³⁾. Toutefois, peut-être aurions nous intérêt à ne pas admettre sans nuances le jugement de Breck où, plus encore que six mois auparavant, perçoit l'antagonisme anglo-américain dont, en l'espace de quelques semaines, Marryat va devenir le vivant symbole. Selon Breck, en effet, le visiteur aurait condamné avec une virulente véhémence les manières et la morale américaines, trahissant ainsi la morgue anglaise que ne saurait tolérer aucun citoyen des Etats-Unis ⁽⁸⁴⁾. Cette dégradation des rapports sur le plan de la vie privée ne va cesser, dès lors, de faire boule de neige et tout prétexte sera bon pour grossir l'irrésistible avalanche.

(83) Samuel Breck, op. cit., p. 193, note 51 - pp. 209-293.
 "Captain accustomed to act the cock of the party... plied the bottle as a true son of Neptune, though not to intoxication."

(84) ibid.
 "Americans... a drunken people... thinking of nothing but dollars and cents"...
 Breck disgusted at the rudeness of strangers from Europe :
 "In their passage through the United States, almost to a man, if English, a parcel of offensive smell funguses, too prejudiced to see clearly, too supercilious to acknowledge the good they see and too disgustingly insolent in telling us of what they do not like."

L'intérêt porté au problème du copyright par Marryat (85) comme bien d'autres écrivains au nombre desquels Dickens (86), va se révéler source de conflit. Marryat avait réussi à signer un contrat pour Snarleyvow, or the Dog Friend avec la firme Carey & Hart ; or le texte est peu après publié sans autorisation par une firme de Cincinnati et Marryat porte plainte contre la maison d'édition Cooley & Bangs le 28 mars 1838. L'instruction du procès, la déposition des témoins, les lenteurs administratives de tous ordres seront telles que le jugement -défavorable au plaignant- ne sera rendu que six mois après le retour du romancier en Angleterre le 4 avril 1839 (87). Un second procès est intenté par Marryat à la firme Colyer de New York qui, sans autorisation, publie The Phantom Ship dont l'auteur avait, contre \$ 2.250, accordé l'exclusivité à Carey & Hart, en arguant de sa qualité d'éventuel citoyen des Etats-Unis (88). Là aussi Marryat sera plus tard, débouté de sa plainte avec des attendus assez sévères soulignant son comportement durant la crise canadienne (89) où l'on décelait, et personne au tribunal ne s'en fit faute, la négation même de son prétendu désir de naturalisation. Il nous faut donc revenir au problème canadien qui se trouve à l'origine de la désaffection dont pâtira le romancier anglais. Des rumeurs commencent à courir sur son rôle au Canada pendant les événements et, à l'heure de la grande colère du peuple américain, Marryat va être emporté comme fétu de paille. Cette fureur éclate, soudaine, après que la conscience américaine ait subi, presque coup sur coup, deux chocs fulgurants.

(85) Cf. Livre I, p. 183, note 1.

(86) Charles Dickens, A Collection of Letters, ed. by Scribner, New York, 1889, p. 27.
"To Mr. Henry Austin, Niagara Falls, March 1st, 1842. Is it not a horrible thing that scoundrel booksellers should grow rich here from publishing books the authors of which do not reap one farthing from their issue by scores of thousands."

(87) Cf. Livre I, p. 217, note 10.

(88) Arno Bader, op. cit., cf. p. 183, note 1.
"Marryat filed a formal declaration in Philadelphia as to his intention to become an American citizen."

(89) Cf. Livre I, p. 247, note 12.

En avril 1838, les rebelles capturés sont exécutés sans ménagement ⁽⁹⁰⁾ ; l'amnistie n'interviendra qu'en 1843 et 1849. Or, on apprend que le 23 avril à Toronto, au cours du St George's Day Dinner, Marryat a félicité pour son succès Drew, l'officier de marine anglais qui dirigeait l'opération contre la 'Caroline'. La presse américaine réagit immédiatement à cet affront ⁽⁹¹⁾ et l'opinion publique, encore sensibilisée par cette délicate affaire vieille de quatre mois à peine, se déchaîne à son tour jusqu'à l'hystérie collective contre celui qui a perdu ses surnoms flatteurs du premier accueil pour devenir 'Jack Tar astride a horse' ; les journalistes sont habiles à formuler l'épithète significative pour désacraliser un individu comme The New York Morning Herald et d'autres allaient le prouver quelques années plus tard aux dépens de Dickens ⁽⁹²⁾. En mai 1838, la foule surexcitée se livre à des autodafés à Lewiston ⁽⁹³⁾ ; Philip Hone qui, nous le savons ⁽⁹⁴⁾, n'apprécie guère Marryat ne goûte pas davantage ces excès et stigmatise la sottise de la populace ⁽⁹⁵⁾, sottise qui trouve un écho dans

(90) New York Morning Herald, wednesday april 25, 1838.

"The Canadas. The recent execution, banishments, blood, fury and folly in both the provinces lead us to expect a revival of the agitation. Blood and banishment are not the weapons to restore an intelligent people to order. They only aggravate the disease. Lord Durham is indeed wanted in Canada."

(91) Arno Bader, op. cit., cf. p; 189, note 30.

(92) Charles Dickens, Letters from C. Dickens to Angela Burdett-Coutts, ed. by Edgar Johnson, London 1953, p. 48.

"Dickens a narrow-minded, conceited cockney... a low-bred scullion unexpectedly advanced from the kitchen to the parlour".

(93) The Albion, saturday, may 12, 1838.

"All the works of Captain Marryat that could be found have been publicly burnt in Lewiston, on the Canadian frontier. This piece of foolery was committed in revenge for a toast drunk by the Captain at Toronto."

(94) Philip Hone, op. cit., cf. p. 189, note 29.

(95) Ibid., pp. 310-311

Town meeting at Lewiston : "Most ridiculous resolve duly carried into effect... Captain Marryat's books burnt at the altar of popular absurdity".

la remarque ridicule et mesquine d'un journal local qui voit dans la combustibilité une surprenante méthode de critique littéraire (96). On brûle même notre officier en effigie à Detroit (97) mais, bravant la tempête qui l'enveloppe aux Etats-Unis, il n'en garde pas moins tout son sang-froid ainsi qu'il apparaîtrait dans une lettre adressée à un ami américain en mai 1838 (98). A vrai dire, cette désaffection dépasse la seule personne de Marryat pour se transformer en une violente campagne anti-anglaise dont les journaux (99) nous relatent les événements les

-
- (96) Ibid.
"Mr. Midshipman Easy would not burn, its stupidity rendering it fire-proof".
- (97) New York Morning Herald, thursday may 24, 1838.
 "Captain Marryat again. We received the following from our private correspondent : Detroit, may 12, 1838.
 Dear Bennett, Captain Marryat, the novelist, is here ; he has just arrived ; he is last from Toronto. Some of our citizens are disposed to burn him in effigy because of his toast at Toronto viz. 'Captain Drew and his brave associates' in the capture of the Caroline at Niagara Falls !
 Yours S.K.
 P. S. Last night Captain Marryat was quietly hung, burnt and shot".
- (98) New York Morning Herald, saturday June 2, 1838.
 "Captain Marryat again ! Captain Marryat writes to a friend in this city as follows : "They have made a bonfire of my works and found that, though they may not contain thoughts that breathe, they were filled with the words that burnt. I understand that tar and feathers' await me at Buffalo. The feathers ought to be paid me as I have been pluck'd all my life ; but to the tar I have no objection to that, it being in the way of my profession'.
 Well done, old Snarleyow ! That is not so slow !"
- (99) The Albion, saturday june 9, 1838.
 Capture and burning of the 'Sir Robert Peel' by American pirates
 Attacks on British officers at Detroit and rebels acquitted, violent toasts against Britain.

plus marquants. Le romancier, sevré de nouvelles familiales (100), commence à éprouver une certaine lassitude (101) mais poursuit néanmoins son voyage ; ainsi passe-t-il à St Louis le 4 juillet où on l'apprécie en privé (102) alors qu'en public il est toujours l'objet de la vindicte populaire puisque, dans le défilé de l'"Independence Day", son effigie se balance au bout d'une corde sous une potence (103). A cette occasion se manifeste clairement la confusion qui s'opérait dans les esprits survoltés : c'est le despotisme britannique que l'on voue à l'exécration et c'est son complice, selon une opinion sensibilisée ou conditionnée, que l'on envoie à la potence, tout au moins en effigie. Et tout un long mois de juillet va s'écouler avant que cette effigie s'anime et réponde enfin avec pertinence et vigueur.

A Cincinnati (104), au cours d'un dîner offert en son

-
- (100) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 183, note 2 - vol. II, p. 64.
No letter from England "still I wish to hear how my little girls are."
- (101) Ibid., vol. II, p. 37.
"The newspapers abuse me, but that is all and that is nothing in America. I shall not be sorry when I have finished my travels."
- (102) Jules Zanger, Marryat's Diary in America, Indiana University Press 1960, p. 21.
Letter from Noah Ludlow to Cornelia Ludlow, July 25, 1838. Captain Marryat "a very fine jovial man and an interesting companion".
- (103) ibid., p. 21.
"One of the first sights to greet him, he [Marryat] recorded, was his effigy, swinging from an improvised gallows in the Independence Day Parade."
- (104) Arno Bader, op. cit., cf. p. 189, note 30.
"At Cincinnati on July 26th, Marryat responded with a long speech in defense of the Toronto toast".

honneur (105) nous rapporte The Albion du 4 août 1838, Marryat prend crânement la parole et, soulignant avec humour la chaleur de l'accueil qui lui est partout réservé (106), il redresse la situation. Poussant plus loin son avantage, il n'hésite pas à attaquer The Cincinnati Whig dont il qualifie les informations de mensonges et ignominies (107). Plein de bon sens, il reste persuadé que la lecture de ses oeuvres doit apporter plus d'enrichissante chaleur humaine que l'autodafé récemment organisé (108). Enfin, comble de l'intrépidité, Marryat justifie le toast porté à Drew, geste qui avait fait déborder la fureur américaine déjà bouillonnante (109) ; il précise, avec une grande habileté, que ses félicitations couronnaient le succès de l'opération, c'est-à-dire la forme sans pour autant trancher sur le fond du problème, à savoir sa légitimité car, confie-t-il, cet aspect de la question ne relève pas du militaire qu'il est (110). En

(105) The Albion, saturday, august 4, 1838.

"Dinner to Captain Marryat at Cincinnati : Captain Marryat, the Wizard of the Sea. We respect him for the independence of the character as much as we admire him for the brilliancy of his genius ; though he is not a citizen of our republic, we welcome him to our city and acknowledge with pleasure his station in the Republic of Letters."

(106) Ibid.

"...little imagining when I drank to the health of an old shipmate, I was about to create a whirlwind of indignation over a vast continent -to rouse up the choler of its millions of inhabitants and find myself pursued... With fire and faggot, or hemp... I have latterly had the honour of being burnt in effigy or hung at every town through which I passed, and reviled by almost every paper in the Union."

(107) Ibid.

"A tissue of misrepresentations. What a bonfire in the Union if burning all with whom we differ in opinion."

(108) Ibid.

"More reasonable to read my books than burn them".

(109) Cf. Livre I, p. 204, note 91.

(110) The Albion, New York, saturday, august 4, 1838.

"Sailors have nothing to do with such questions -they obey orders."

conséquence pourquoi lui tenir rigueur d'un geste tout naturel ? N'a-t-il pas, en ce qui le concerne, accepté de bonne grâce les toasts portés, le 4 juillet 1837, à l'"Independence Day" et même à Bunker Hill ? La présence à ce banquet de Captain J. Price, officier américain dont la captivité à bord du HMS Newcastle en 1814 avait été adoucie grâce à l'humaine compassion de Marryat, retourne définitivement la situation en faveur de l'invité britannique (111).

Cette situation délicate, Marryat avait déjà su partiellement la redresser par le recours à la méthode personnelle qu'il avait utilisée auparavant lors de sa campagne électorale ; nous retrouvons ici le Marryat impavide qui, affrontant l'adversaire, ne lui soutire pas son accord mais suscite son estime. Aussi ne doit-on point s'étonner de l'impressionnante série de toasts portés ; dans l'édition de The Albion du 4 août 1838 nous en relevons trois qui, saluant les mères américaines (112), les marines américaine et anglaise (113), et l'auteur de Jacob Faithful (114), ont dû profondément émouvoir l'hôte britannique car ces trois éléments, par leur union même, sont le symbole de la vie entière de Frederick Marryat. Le banquet se termine en une sorte d'apothéose et le journaliste de The Albion espère que cette réconciliation

(111) Ibid.

"Health and long life to Captain Frederick Marryat -the man who, under the dictates of humanity, dared to break through the rules of a tyrant and be what every seaman should be-generous and noble."

(112) Ibid.

"American mothers -May they ever continue to produce a race as gallant and as true as the bold Captain, our guest."

(113) Ibid.

"The Navy of Great Britain and the United States -However Simple the Peters that they initiate, they soon become Easy Midshipmen, and make gallant Captains, brave Commodores and noble Admirals."

(114) Ibid.

"The author of Jacob Faithful -May he remember the abuse which has been heaped upon him is nothing but 'human natur' and as 'what is done can't be helped', let him 'take it coolly' and hope for 'better luck next time'."

mettra un terme à la stupide campagne menée contre l'écrivain britannique ⁽¹¹⁵⁾. Hélas, ce ne devait être là qu'un souhait sans lendemain.

A Louisville, où il se trouve le 25 juillet ⁽¹¹⁶⁾, Marryat va être impliqué dans de nouveaux incidents d'une nature plutôt scabreuse et compromettante pour un phrénologue anglais, le docteur Collyer, et son épouse. Le scandale éclate à l'hôtel où réside le trio car, selon la presse, le tapage mené par le docteur ne laisse point planer de doute sur son infortune ; les journaux s'emparent de l'affaire ⁽¹¹⁷⁾ et attendent avidement les suites. Malheureusement pour les lecteurs assoiffés de sensationnel, trois jours plus tard, dans une lettre ouverte, le docteur Collyer rétracte ses accusations et lave Marryat de tout soupçon au grand scepticisme de la presse de Louisville ⁽¹¹⁸⁾. Cette affaire restera donc obscure malgré les lettres des protagonistes - à cause même de ces lettres devrions-nous plutôt dire - et de leur mise au point conjointe. Marryat n'hésite pas à recourir aux journaux pour répondre 'urbi et orbi' à ses détracteurs qui l'assaillent sous le masque perfide et lâche de l'anonymat par voie de presse ⁽¹¹⁹⁾ ou par la

(115) Ibid.

Hoping for an end to 'the silly and cruel persecution of a writer who has afforded, in his different works, so much instruction and entertainment to the American public.'

(116) Lexington Intelligencer, october 2, 1838.

(117) Jules Zanger, op. cit., cf. p. 206, note 102, p. 24.

"The newspapers were jubilant. Once again Marryat had given the American press an opportunity for a field day."

(118) Philadelphia Public Ledger & Public Transcript, October 10, 1838. Dr. Collyer's letter :

"In a moment of excitement, after having indulged freely I did imagine that I had been deceived and hardly know what I did ; but I now most explicitly declare that I did great injustice to the parties, and every doubt in my mind is removed, and I regret much that I have assisted the malignancy of those who have so long persecuted the gentleman in question with so much rancour."

(119) Arno Bader, op. cit., cf. sup. p. 189, n. 30 - pp. 126-127. Letter by a so-called friend in Lexington Kentucky Gazette, October 11, 1838.

poste. The Albion du 20 octobre 1838 publie la lettre du romancier au rédacteur de The Louisville Journal où, avec une ironie féroce, il fustige ses correspondants anonymes et les invite, entre autres choses, à affranchir suffisamment leur courrier (120) pour lui adresser leurs précieux conseils dont, à son humble avis, il n'a d'ailleurs que faire. C'est dans cette atmosphère de petite guerre que s'achève le séjour à Louisville. Notre voyageur sait pourtant conserver son équanimité et sa courtoisie pour d'aimables propositions envers ceux qui l'ont bien accueilli ; ainsi propose-t-il à une de ses nouvelles relations américaines de lui procurer des autographes de gens célèbres (121).

Au début de l'automne 1838 Marryat s'achemine vers New York car le long voyage d'Amérique touche à son terme. On peut dire que, contrairement aux apparences, le commandant n'a guère quitté son élément habituel puisque l'accueil fut en définitive houleux dans presque toutes ses escales. Courageusement il est resté à son poste pour faire front, dans les bonnes comme dans les mauvaises passes ; maintenu, lesté de notes et d'impressions recueillies tout au long du voyage d'information qu'il

(119) suite de la page 209 : ... "The truth is the Americans cannot forgive your toast in Canada about the destruction of the Caroline : they call it an evidence of cowardice on the part of the detachment of her majesty's forces as the vessel was not defended... One of the number even insinuated that there was one Captain in the Royal Navy who was better at writing than at fighting... I would not understand the hint, although I knew he meant you... On the whole, my opinion as your friend is that I would write no more circulars to anonymous correspondents... nor would I employ female nurses at taverns for sore toes..."

(120) The Albion, Saturday October 20, 1838.

(121) Pierpont Morgan Library, Marryat's autograph letter to Robert Gilmore, Baltimore, November 3, 1838.
"My dear Sir, It has occurred to me that should you require any autographs from England, I may from my acquaintance with so many people be able to add to your collection. If you will let me know any autographs that you wish of literati or great men, I think I can promise you to procure them. With many thanks for your kindness to me and your great generosity".

décrivait à Howard en avril 1838 (122), le voici qui regagne le port. Pour lui ce port c'est New York qui se dresse aux confins de deux immensités. Comme le 4 mai 1837, date de son arrivée aux Etats-Unis, Marryat va de nouveau quitter ce havre mais, cette fois-ci, il tourne résolument le dos au continent et s'élance vers les horizons marins qui lui sont plus familiers. Le 20 novembre 1838, le voyageur monte à bord du 'President' (123) qui met le cap sur la vieille Angleterre.

Tandis que Marryat vogue vers l'Europe, peut-être ne serait-il pas inopportun de dresser un premier bilan après ce séjour de quelque dix-huit mois en Amérique. Sur le plan humain il ne semble guère possible de nier l'échec de cette visite qui s'est peut-être effectuée à une époque assez peu propice, dans les domaines économique, historique, et littéraire tout à la fois. Nous avons déjà cité maints jugements défavorables portés par divers Américains sur Marryat l'homme. L'opinion exprimée par Philip Hone paraît résumer l'impression générale tout en soulignant la distinction à opérer entre l'homme et l'auteur (124). Le prestige du romancier demeure grand sinon intact ; c'est ce même écho que nous apporte un journal de New York qui tire gloire d'avoir introduit aux Etats-Unis les meilleurs écrivains anglais parmi lesquels Marryat (125). Ce voyage se solde-t-il donc par une note uniquement négative ?

(122) Maggs's Catalogue, 1900 ; Marryat's letter to Howard, april 15, 1838.

"I have finished the Phantom Ship, and have now commenced my work upon America. I wish to get on as far as I can before I go west ; I will see all America that is possible. I am very well pleased with what I have already written, but I have a great deal more to say, and a great more to see".

(123) The Albion, Saturday, november 24, 1838.

(124) Philip Hone, op. cit., p. 189, note 29 - pp. 335-seq.

"[Marryat] not any better pleased with the Americans than they with him. It would have been better for both parties if the sailor author had been known on this side of the Atlantic only by his writings."

(125) The Albion, Saturday, november 10, 1838.

Il serait erroné de le croire ; la lecture d'oeuvres comme A Diary in America, Narrative of the Travels and Adventures of Monsieur Violet, et The Settlers in Canada nous convaincront vite du contraire. L'expérience américaine devait apporter, sur des plans divers, sa contribution à l'oeuvre de Marryat qui, en octobre 1837, semblait animé des meilleures intentions et d'un grand souci d'objectivité pour ne pas renouveler les erreurs de ses compatriotes (126). Si l'état d'âme, comme le suggère Amiel, colore l'horizon, on comprend l'optimisme de Marryat ; à ce moment là, tout se présentait encore bien pour lui : l'Amérique lui faisait bon accueil et il recevait régulièrement des nouvelles de Suisse et d'Angleterre (127). Mais à mesure que la situation s'est dégradée et que les complications ont surgi à la fois au Nouveau Monde et sur le Vieux Continent, l'état d'âme du voyageur, nous le craignons fort, s'est assombri ; l'irritation l'a parfois poussé à des déclarations outrancières dans sa correspondance (128) car la presse ne cessait de le harceler en imprimant, selon ses

(126) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 183, note 2 - vol. II, pp. 26-27.

Letter from F. Marryat to his mother, october 1837.

"The more I see of America, the more I feel the necessity of either saying nothing of it, or seeing the whole of it properly... I will not publish till I have seen all and can be sure I have not been led into error like others. It is a wonderful country, and not understood by the English now, and only the major part of the Americans."

(127) Ibid.

"They [the Americans] are very much afraid of me here, although they are very civil, but I do not wonder at it - They have been treated with great ingratitude. I at least shall do them justice without praising them more than they deserve... From Kate I have had many letters."

(128) Maggs's Catalogue, 1900.

Letter from F. Marryat to Howard, 15 april, 1838.

"I will see all America that is possible if I live and do well, but I hate it most considerably, and would not live in it if I had offers of thousands."

diras, les plus odieuses fantaisies (129) et les Américains tenaient à ne voir en lui qu'un nouvel exemplaire des Hall, Trollope, Martineau et autres (130) ; plus tard, Dickens lui-même pourra difficilement échapper à ce sort. Marryat a cependant réussi à surmonter son emportement naturel qui, on s'en souvient, s'était manifesté de fracassante façon à Londres et nous devons lui savoir gré de cette maîtrise de soi. Cette colère jugulée s'est souvent transformée en sarcasmes mais il est à craindre que toute l'amertume n'ait pu s'épancher et que l'oeuvre à venir n'en soit quelque peu teintée.

En effet lorsque, fin décembre, il est de retour à Londres, Marryat a quitté l'Amérique mais l'Amérique n'a pas quitté Marryat. Quelle image va-t-il en donner dans les semaines ou mois qui viennent ? Peu après son arrivée, il est prié de rendre visite à Lord Glenelg (131) car le ministre des Colonies désire s'entretenir avec lui des événements d'Outre Atlantique (132) et connaître ses impressions. D'autre part, comme Marryat

-
- (129) C. Lloyd, *op. cit.*, cf. p. 184, note 6 - p. 265.
"It [the banquet at Toronto] was put in the papers, as everything is that I do or say, and a great deal more than I do not do or say."
- (130) Philip Hone, *op. cit.*, cf. p. 189, note 29 - pp. 334-seq.
"He [Marryat] is a sort of Basil Hall without his impudence."
- (131) Meyerstein, *op. cit.*, cf. p. 184, note 4.
Letter from Lord Glenelg, Colonial Secretary, to Joseph Marryat, 19 december, 1838.
"I understand your brother Captain Marryat is just returned from a tour in North America. It would be a great advantage to me to converse with him... To enter with me on topics connected with what he has observed and thought upon in his tour."
- (132) The Albion, saturday, december 15, 1838.
still rumours of invasion on the Canadian border.

se trouve enchaîné par sa situation financière à sa condition d'homme de lettres (133), l'Amérique va encore accaparer quelque temps la plume de notre voyageur qui, en ce début d'année 1839, s'apprête à reprendre la vie familiale.

(133) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 183 - note 2 - vol. II, p. 71.
"I have written quite enough. If I were not rather in want of money, I certainly would not write any more, for I am rather tired of it."

Chapitre 4 : L'Homme seul

La vie familiale va, en effet, reprendre mais il semble difficile de préciser, dès l'abord, dans quelles conditions et dans quelles circonstances. On se souvient ⁽¹⁾ que Marryat, à la veille de son départ pour les Etats-Unis avait laissé femme et enfants installés en Suisse. Il est possible que Catherine Marryat ait éprouvé, pendant les dix-huit mois d'absence du voyageur, le désir de changer de résidence ; ainsi pourrait-on expliquer la lettre du 4 janvier 1839 ⁽²⁾ par laquelle l'officier en disponibilité demande une permission de quinze jours pour se rendre à Paris et, vraisemblablement, y retrouver sa famille. La présence des siens à Paris se trouve confirmée par une lettre adressée à sa mère vers la même époque ⁽³⁾.

Quoi qu'il en soit le chef de famille s'installe de nouveau à Duke Street dans le quartier de Saint-James, tout en conservant la résidence secondaire du Norfolk ⁽⁴⁾, mais il

(1) Cf. Livre I, p. 178, note 98.

(2) Meyerstein Mss, British Museum 47879 A.

(3) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat, London 1872, II, p. 71.
Letter to his mother January 7, 1839 "I have received a letter from my wife announcing her safe arrival in Paris. I find that they have a governess, which certainly was required."

(4) Robson's Royal Court Guide
1839 Marryat Captain Frederick, 8 Duke St, St James's and Langham Hall Norfolk.

apparaît très vite que les retrouvailles ont dû être plutôt malheureuses. Dès le 12 février, Marryat propose à l'Amirauté de reprendre du service en Asie ⁽⁵⁾, requête qui, comme la précédente formulée lors de la crise canadienne, ne sera pas davantage entendue. Notre marin recherche une nouvelle évasion ; à défaut du grand large dont le privent les autorités maritimes, il se contentera des horizons plus limités des salons littéraires.

On le retrouve dans les cercles qu'il fréquentait, au grand déplaisir de Catherine Marryat ⁽⁶⁾, avant le départ pour les Etats-Unis. Sa présence chez Lady Blessington nous est signalée dans le journal de Charles Macready à la date du 16 février 1839 ⁽⁷⁾ ; les Mémoires de Greville ⁽⁸⁾ corroborent ce fait et soulignent que Marryat reprend sa place au rang des célébrités, position que Howard avait jugée compromise par le long séjour de l'écrivain en Amérique ⁽⁹⁾. Il met la dernière main à the Phantom Ship publié sous la forme habituelle du

- (5) Meyerstein, op. cit., cf. p. 215, note 2
"to accept of any command on the East India Station, should the services of those officers who have a knowledge of the Burman territory be considered of any value."
- (6) Cf. Livre I, p. 179 n. 105.
- (7) Diaries of Charles Macready, London 1912, vol. I, p. 496.
"Went to Lady Blessington's with Forster... Met also with d'Orsay, Bulwer... Captain Marryat who wished to be reintroduced to me..."
- (8) The Greville Memoirs, London 1938, vol. IV, p. 128.
"February 17th, 1839. Dined at Lady Blessington's yesterday... There was that sort of strange 'omnium gatherum' party which is to be met with nowhere else and which for that reason alone is curious... There we had the ex-Governor of Canada, Captain Marriott (sic), the Count de Vigny, Sir Edward Lytton Bulwer, and a proper sprinkling of ordinary persons to mix up with these celebrities."
- (9) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 215, note 3 - vol. II, p. 71
"Mr Howard writes me in very bad spirits. He says that I am much injured by remaining away from England, and my popularity is on the wane."

'three decker' en avril 1839, après avoir paru en feuillets dans the New Monthly Magazine dès 1837.

Les Etats-Unis restent encore au centre de ses pensées car la mise au point du livre sur son récent voyage exige un gros travail. Il s'y emploie avec assiduité bien que les nouvelles parvenues d'Amérique soient parfois décourageantes ; il apprend le 4 avril 1839 que, dans l'action intentée contre Cooley and Bangs le 28 mars 1838 pendant son séjour outre-atlantique, le jugement vient d'être rendu à son désavantage ; il lui faut payer les frais, soit 53,87 dollars. Un jugement aussi inique à ses yeux ⁽¹⁰⁾ ne peut qu'assombrir le jour sous lequel il s'affaire alors à décrire la nation américaine ; trois ans plus tard, la situation à cet égard ne paraîtra guère plus brillante selon une lettre de Dickens plus sceptique que jamais sur la bonne foi du législateur américain ⁽¹¹⁾. Les attendus du jugement publié dans the Niles' National Register du 22 juin 1839 ⁽¹²⁾ sur les prétentions de Marryat à la qualité de résident aux Etats-Unis laissent une douleur cuisante au coeur de l'écrivain. Aussi comprend-on la lassitude que trahit

-
- (10) The Library, vol. XVI, 1935-36, 'Captain Marryat and the American Pirates' by Arno Bader, pp. 327-337.
"The case was dismissed with costs to the plaintiff on April 1839. The injunction, then, was never granted. Whether or not Marryat ever paid the costs amounting to \$ 53,87 it is impossible to say, but the essential point - the legality of a copyright such as Marryat's - was not decided."
- (11) Charles Dickens, A Collection of letters of C. Dickens, ed. by Scribner, New York, 1889
p. 30 to Miss Pardoe. Devonshire Terrace, July 19th, 1842
"The existing law allows them (American robbers) to reprint any English book without any communication whatever with the author or anybody else. My books have all been reprinted on these agreeable terms... I should add that I have no hope of the states doing justice in this dishonest respect."
- (12) Niles' National Register, Baltimore, June 22, 1839.
Marryat regarded as not resident "during the whole of the time he was in this country, he not only considered himself a British subject but was an officer in the British army, and that during the trouble in Canada last year, he offered his services to be employed as an officer in the provincial army."

la lettre envoyée de Duke Street à Mary Lindsay, épouse de son frère aîné Joseph, au cours de l'été 1839 ⁽¹³⁾.

Le contexte est même plus sombre que nous ne l'avons dit jusqu'ici. Un document officiel qui, à notre connaissance, n'a jamais encore été publié consacre le naufrage de la vie familiale des Marryat ; suprême ironie du sort -si l'on songe aux démêlés du romancier avec les Américains- c'est le 4 juillet, en 1839, qu'est dressé à Cambridge, devant un homme de loi, l'acte de séparation qui consacre la désunion des époux ⁽¹⁴⁾. En présence de l'avoué et des deux frères de l'épouse, Alexander et Stephen Shairp, tous deux officiers dans la 'Royal Navy', le document entérine le désaccord et fixe une pension alimentaire annuelle de cinq cents livres sterling que le mari doit verser à la femme en quatre fois à dates fixes ⁽¹⁵⁾. En contrepartie, cette dernière se voit confier la charge des quatre filles

(13) Meyerstein, op. cit., cf. p. 215 note 2

"My dear Mary, I have become a Hot House Plant and feel the weight of years, I must like Falstaff positively leave off sack and live cleanly like a gentleman... We make ourselves Hackney Coach Horses and die in Harness... Adieu, au revoir. Yours ever."

(14) UCLA Library Los Angeles, Mss Department. Deed of separation Captain Marryat and Mrs Marryat.

"Whereas differences and disputes have unhappily arisen and do still subsist between the said Frederick Marryat and Catharine his wife by reason whereof and from incompatibility of temper an absolute separation from Bed Board and cohabitation hath by mutual agreement actually taken place between the said parties..."

(15) Ibid.

"the said Frederick Marryat hath agreed to pay and allow the said Catharine Marryat the sum of five hundred pounds annually by four equal quarterly payments such payments to commence immediately and to be made from time to time on the first day of July, the first day of October, the first day of January and the first day of April in each and every year."

cadettes (16). Le contrat ne néglige aucun détail puisqu'il est aussi prévu la somme à déduire au fur et à mesure que l'éducation des filles sera achevée (17). Au terme du document, il est reconnu à chacun des deux conjoints la jouissance d'une totale indépendance vis-à-vis de l'autre (18).

Ce document, qui met légalement un terme à vingt années de vie conjugale, nous apporte quelque lumière pour dissiper

(16) Ibid.

"the said sum of five hundred pounds per annum is to be paid to the said Catharine Marryat as well for her own maintenance and support as for the maintenance support and education of Augusta Emily Florence and Caroline the four younger children of the said Frederick Marryat and Catharine Marryat."

(17) Ibid.

"when and as often as any one of such four children shall cease to be maintained supported or educated by and at the charge of the said Catharine Marryat a sum after the rate of fifty pounds per annum for and in respect of such child shall and may be deducted."

(18) Ibid.

"notwithstanding the marriage between them the said Frederick Marryat and the said Catharine Marryat his wife it shall be lawful for the said Catharine Marryat to live apart and separate from the said Frederick Marryat and that the said Frederick Marryat will not compel her to any cohabitation with him and further that he the said Frederick Marryat shall not at any time hereafter (without some just and sufficient cause) disturb the said Catharine his wife in her way or manner of living... it is hereby agreed by and between all the said parties to these presents so far as in them lieth respectively and they do severally covenant with each other that the said Catharine Marryat or any person or persons on her behalf shall not nor will at any time hereafter interfere with the said Frederick Marryat or commence or prosecute any suit or suits in any Court or Courts whatsoever to compel and force the said Frederick Marryat to cohabit with the said Catharine Marryat..."

l'ombre dont s'entoure, comme nous l'avons souligné dans notre introduction, la silhouette de Marryat. Il paraît ainsi logique de considérer que les quatre fillettes citées dans l'acte notarié sont mentionnées par rang d'âge, de l'aînée jusqu'à la cadette : Augusta, Emily, Florence, et Caroline ; par là même se trouvent à nouveau infirmées les conclusions de C.T. Davis pour qui Florence était née le 9 juillet 1838, date inacceptable comme nous l'avons déjà montré ⁽¹⁹⁾. Il nous semble tout aussi difficile de suivre la version d'Oliver Warner pour qui Caroline, dernière née de la famille, aurait vu le jour après le retour de Frederick Marryat des Etats-Unis ⁽²⁰⁾ ; en effet, son père était encore à New York le 20 novembre 1838, date indiscutable ⁽²¹⁾, et Caroline apparaît nommément dans une pièce légale datée du 4 juillet 1839. Cette naissance, selon nous, doit se situer avant le voyage en Amérique et, bien sûr, après celle de Florence.

Ce mariage avait été béni, comme l'on sait, par la naissance de nombreux enfants : dix, à notre connaissance, et non point neuf si l'on ajoute Eleonora morte à l'âge d'un mois en 1827 qui, dans le tableau généalogique de C.T. Davis, fait l'objet d'une confusion avec Charlotte ⁽²²⁾. Dans ces conditions, il est intéressant de se demander si un pareil échec conjugal pouvait se pressentir ou s'il fut provoqué par quelque vingt mois d'absence. Des allusions glanées çà et là dans les chapitres

(19) Cf. Livre I, pp. 185-186.

(20) Oliver Warner, Captain Marryat, a Rediscovery, London 1953, p. 132.

"One of Marryat's first duties, after his return from the New World, was to visit his family, which during his absence of nearly two years had moved from Lausanne and settled in Paris. Of this visit we know nothing, except that the birth of his youngest, Caroline, resulted from it."

(21) Cf. Livre I, p. 211, n. 123.

(22) Cf. Livre I, p. 114, n. 29.

antérieurs ont déjà permis à chacun de comprendre que l'entente parfaite ne régnait plus dans le ménage Marryat ⁽²³⁾. Le séjour aux Etats-Unis a retardé et point du tout provoqué une issue malheureuse mais inéluctable, les choses étant ce qu'elles étaient. Pour être objectif, il est juste d'ajouter un motif nouveau aux raisons que nous avons précédemment signalées ⁽²⁴⁾ pour justifier ce soudain voyage : Marryat désirait s'éloigner de sa femme. Dans une lettre adressée à Howard et que possède la 'Beinecke Library' de l'Université de Yale, l'auteur ne s'en cache guère ⁽²⁵⁾.

Il importe peu de prendre parti dans cette triste querelle bien que certains familiers du romancier tel Dickens ⁽²⁶⁾ n'aient pas hésité à critiquer le comportement de Catherine Marryat. La lettre américaine à Howard du 10 novembre 1837 renferme des menaces à l'encontre de l'épouse qui semble s'être querellée avec la mère de l'écrivain ⁽²⁷⁾ ce qui viendrait étayer l'opinion de Dickens mais peut-être avons-nous là une interprétation que l'amitié entache de partialité. Pour mieux dégager

(23) Cf. Livre I, p. 180, n. 110.

(24) Cf. Livre I, p. 186, n. 18.

(25) Beinecke Library, New Haven, Yale University. F. Marryat's autograph letter to Howard from Boston, November 10, 1837. "As for coming to England I have no thought of it not that I like America over much but I like to be away from my wife."

(26) John Forster, the Life of Charles Dickens, London 1874, (1966), vol. I, p. 411.

"Poor fellow ! He seems to have had a hard time of it in his home with his wife. She had no interest whatsoever in her children and was such a fury that, being dressed to go to dinner, she would sometimes on no other provocation than a pin out of its place or some such thing, fall upon the maid she had, beat her till she couldn't stand, then tremble into hysterics and be carried to bed. He suffered martyrdom with her ; and seems to have been himself, in all good-natured and easy-going ways, just what we know him now."

(27) Frederick Marryat, op. cit., cf. p. 221, note 25

"I find that my wife has been slandering my mother most shamefully and I am very indignant as she will find out."

la personnalité de Marryat, sinon pour rétablir un équilibre plus délicat dans le différend entre les époux, il nous semble utile à l'objectivité de mentionner quelques faits complémentaires. L'indignation de Marryat dans cette lettre n'a-t-elle pas la même origine que la méfiance de Catherine Marryat, cette méfiance qu'il s'efforçait d'endormir ⁽²⁸⁾ chaque fois qu'il laissait son épouse en Belgique pour de rapides escapades à Londres ? Qui est donc cette Mrs D. contre laquelle Marryat s'emporte avec une telle véhémence ⁽²⁹⁾ ? Howard paraît avoir souvent joué le rôle de confident dans la vie tumultueuse de son ami et la correspondance, à cet égard, se révèle instructive quoiqu'il soit difficile de parvenir à des conclusions définitives ; il nous faut demeurer scrupuleusement dans le domaine des conjectures. Ainsi sommes-nous troublés par le ton de confession que renferme la lettre écrite à Howard de Paris, 22, rue Tronchet, le 8 mars 1834 ⁽³⁰⁾. Qui cachent ces initiales 'Mrs N' et, en particulier, 'M' dont la lettre, récemment reçue, inquiète Marryat au plus haut point ? Au bord de l'affolement, semble-t-il, il donne à Howard des consignes contradictoires ⁽³¹⁾ et envisage même de

(28) Cf. Livre I, p. 179, n. 105.

(29) Frederick Marryat, op. cit., cf. p. 221, note 25.
 "As for Mrs D-- tell her to go to h--l as she probably will some of these days if she does not mend her life. I don't care a fig at their placarding my name, I think it is cheap advertising and therefore all the better."

(30) New York Public Library, F. Marryat's autograph letter to Howard, 8 march 1834.
 "I have received M-letter sent to [Mercurius (?)] Hotel. It is very violent and very loving, telling me that it is her farewell letter and that if I meet her walking the streets I may exult and say that it was my doing. I beg leave to differ from her. I have done all I can to prevent her from walking the streets but she is determined to do anything rather than work."

(31) Ibid.
 "You had better not tell her now that I have received her letter but you may if advisable tell her in some time hence or tell Mrs N. and say that I am excessively irritated at

s'effacer pour un temps avec discrétion ; il confie à son rédacteur ses projets de séjour à Brighton jusqu'en avril mais l'invite à rester muet sur toute question à ce sujet ⁽³²⁾.

L'alerte a été chaude apparemment et l'intuition féminine de Catherine Marryat a dû soupçonner l'embarras de l'époux pour ainsi dire aux abois. Est-il étonnant que la longue absence de Marryat aux Etats-Unis ait envenimé des rapports déjà tendus de toute évidence ? La rumeur publique, charitable en Amérique comme ailleurs, n'incitait point à une quiète confiance.

Nous avons signalé la ténébreuse affaire de Louisville ⁽³³⁾, apothéose, si l'on peut dire, dans ce domaine. La confiance de l'épouse avait été mise à rude épreuve dès le début du séjour. A des milliers de kilomètres de distance, que pouvait lui inspirer, après ses premiers pressentiments, la lecture de l'article publié dans the New York Morning Herald du 13 juillet 1837 ⁽³⁴⁾ ? Les allusions au comportement de son

(31) suite de la page 222. "...its contents and that I never will see her or [write (?)] to her again but it had better be supposed that I have not received it." "I think it may be as well to tell Mrs N. that I have received from M. a letter;.. she will tell M. and you may also say that I am going to Italy in May."

(32) Ibid.
"But let not this be known to any one as I wish it to be supposed that I am still in France as long as possible... M. affair must be [attended (?)] and blown over before I reappear on the stage... and if any one asks you where I am you must always say that whether I have come from France or that you do not know but that I am expected very soon at Brighton."

(33) Cf. Livre I, p. 209, n. 118.

(34) The New York Morning Herald, Thursday, July 13, 1837.
"Captain Marryat's behavior towards ladies, on many occasions, is anything but refined and delicate. He forgets that in this country whatever other barbarisms we may be guilty of, rudeness to females of any rank in society is never tolerated or excused... On the whole we advise Captain Marryatt (sic) to believe that, in this country, he is not in Wapping or Almax in the East. A reflection in time may save him from a great deal of trouble thereafter."

mari à l'égard des femmes américaines relevaient-elles uniquement de la calomnie et même du chantage pur et simple, si l'on comprend bien l'exaspération de Marryat dans sa lettre du 10 novembre 1837 ⁽³⁵⁾ ? Le journaliste, en tout cas, rejoint la position de Nathaniel Parker Willis ⁽³⁶⁾ qui fustigeait la vulgarité des livres de Marryat bons pour Wapping et Portsmouth sans plus. Quel est le fond de vérité dans ces accusations ? Il nous est difficile de répondre et notre rôle se limite plutôt à verser des pièces au dossier ; il reste encore à produire ici la correspondance avec Mrs S-- de Liverpool que Florence Marryat présente comme une grande amie de son père ⁽³⁷⁾. Le ton de badinage que recèle une lettre du romancier ne manque point de nous frapper ⁽³⁸⁾ car elle est datée du 15 juin 1839, soit une vingtaine de jours avant la séparation légale. Il envisage éventuellement de répondre à l'invitation de sa correspondante et de

(35) Frederick Marryat, op. cit., cf. p. 221, note 25.
 "As for the New York Herald it is the most blackguard paper in America and willingly a very clever blackguard. His abuse was only to extort money. The paper was sent to me with those words at margin 'Send 20 dollars and it will be stopped'. It may go the round of all the writers in England for what I care. I am abuse proof now."

(36) Cf. Livre I, p. 173, n. 79.

(37) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 215, n. 3 - vol. II, p. 74.
 "a lady for whom, to the time of his death, he retained the highest sentiments of friendship and esteem."

(38) Ibid., vol. II, p. 75. F. Marryat's letter to Mrs S--, June 15, 1839.
 "I am a little vexed at your returning the picture ; but I appear to have been altogether unfortunate in my new acquaintances. Mrs B-- rejects my love upon the ground, I presume, that it is of too little value. You reject my picture upon the ground that it is of too great value. I am afraid that I made a great mistake. I should have offered the picture to Mrs B-- and the other to you."

lui rendre visite à Liverpool (39) mais il ne jouit pas, confesse-t-il, de toute la liberté souhaitable. Aussi laissera-t-il s'enflammer son imagination sous l'effet du souvenir et ressentira-t-il amèrement les affres de la solitude (40). Ces documents nous révèlent un Marryat qui, tout en appréciant la compagnie féminine, ne semble point, à l'époque même de l'irréremédiable échec de son mariage, avoir trouvé le réconfort souhaité dans ces amitiés de rechange. Peut-être, nous demanderons-nous, cet échec sur le plan familial et affectif se trouve-t-il compensé par la réussite dans le domaine littéraire.

Eh bien non, pas davantage ! Dans son numéro d'octobre 1839, the Edinburgh Review lacère Diary in America dont les six volumes viennent d'être publiés et n'épargne pas plus l'auteur que l'on renvoie à son "goodly heritage" (41). D'autres critiques aussi véhémentes, que nous reprendrons lors de notre étude sur l'oeuvre, alourdissent à leur tour l'atmosphère de désenchantement qui enveloppe Marryat. Comme une âme en peine, incapable de se fixer en aucun lieu, il erre entre diverses résidences (42) :

(39) Ibid.

"I certainly shall avail myself of your kind invitation if I ever come down to Liverpool ; but although I ought in every respect to be free to come and go, I have forged my own chains, and am as much tied by the leg as any man of business in the city."

(40) Ibid., vol. II, p. 76.

"And yet it is constantly recurring to my memory as a picture - 'You reposing on the sofa, C-- sitting by you, and I on the footstool'. It has all vanished like 'air, thin air'. You are at Liverpool with your husband and children ; C-- with Dr G-- and homoeopathy ; I in my dungeon, unpitied and alone."

(41) The Edinburgh Review, October 1839, pp. 148-149

"We venture to suggest to him /Marryat/ the desirableness of his returning to his ancient track of original and humorous composition. There he must always amuse... It is a pity that he should not rest content with the goodly heritage that nature has assigned to him."

(42) Cf. Livre I, p. 215, note 4.

Wimbledon, Langham et, à Londres, 120 Pall Mall et 8 Duke Street. Il renonce à cette dernière résidence en novembre 1839 d'après ce qu'il écrit de Wimbledon à Mrs S-- (43). La fin de l'année s'annonce assez triste avec cependant l'espoir d'une visite à Mrs S-- au début de l'année suivante (44). Marryat est devenu l'homme seul ; la lettre qu'il écrit de Wimbledon à Lady Blessington le 3 janvier 1840 confirme cet isolement (45). Son caractère irritable devient exacerbé comme en témoigne, dans cette lettre, le passage où il justifie sa violente diatribe contre Harriet Martineau (46) ; il lui attribuait la critique du Diary in America publiée dans the Edinburgh Review d'octobre 1839. Il a conscience de traverser une période difficile moralement et physiquement ;

(43) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 215, n. 3, vol. II, p. 89.

"You perceive I date my letter from Wimbledon and have given up my chambers in Duke Street altogether and retired to my mother's, which is now my headquarters... although my residence here is but nominal for it is very dull and triste, and one might as well be shut up in a penitentiary."

(44) Ibid., vol. II, p. 91.

"Pray offer my respects to Mr S-- whose acquaintance I shall be most happy to make ; and if you can receive me early next month, I know no one whom I shall meet again with more pleasure than you."

(45) Alfred Morrison, the Blessington Papers, London 1895, pp. 178-179.

"Many thanks for your kind wishes and your invitation, which I am sorry to say that I cannot accept, being confined almost totally to my room."

(46) Ibid.

"In so doing she has unsexed herself, and has no claim to sympathy on that score... As for the attacks of petty reviewers, I care nothing for them. 'I take it from wherever it comes', as the sailor said when the jackass kicked him ; but I will not permit any influential work like the Edinburgh to ride me roughshod any more than when a boy I would not take a blow from any man, however powerful, without returning it to the utmost of my power."

le Norfolk avec son inconfort ne lui a pas apporté l'apaisement souhaité, bien au contraire, et il finit par s'excuser de cette humeur maussade qui l'anime (47). Il est bien certain que le régime auquel il se soumet ne peut guère lui permettre de surmonter l'abattement et la lassitude qui l'écrasent : *vanitas vanitatum* ! quel goût de cendres pour le temps de la Noël ! Il reconnaît pourtant dans une lettre postée à Norwich pour Mrs S-- que le jour de Noël lui a apporté quelque distraction chez Sir Jacob Astley (48) ; Marryat apprécierait encore plus de rencontrer sa correspondante et, sans ambages, il l'invite à le rejoindre à Brighton (49). On ne sait ce qu'il advint de cette proposition.

Il semble plutôt que ce soit dans le travail que Marryat ait trouvé le dérivatif indispensable. Peut-être n'est-ce pas de gaieté de coeur, tout d'abord, mais par affection filiale qu'il reprend la plume comme il le confie à Lady Blessington (50) ; Charlotte Marryat, âgée maintenant de soixante-dix ans, a ses

(47) *Ibid.*

"I have just returned from Norfolk, where I was wet through every day, and to escape cold, filled myself with tobacco smoke and gin - these antagonistical properties have had the effect of deranging me all over, and I am miserably out of tune, and feel terribly ill-natured."

(48) Florence Marryat Church, *op. cit.*, cf. p. 215, n. 3, vol. II, p. 97.

"I spent Christmas Day at Sir Jacob Astley's. The servants had a ball and we went down to it and joined them. What with punch, pushing and pretty housemaids, it was good fun."

(49) *Ibid.*, vol. II, p. 94.

"Get into a steamer and work your way down to Brighton, and I will come down and meet you ; it will be the best place for you."

(50) Alfred Morrison, *op. cit.*, cf. p. 226, n. 45.

"Are you not tired of writing ? I am, most completely, and could I give it up, I would to-morrow ; but as long as my poor mother lives I must write and therefore, although I detest it, I wish to write a long while yet."

soucis personnels et, en bon fils, il ne veut pas assombrir les vieux jours de sa mère par le spectacle de sa profonde lassitude. Assez vite, le romancier se laisse de nouveau séduire par les charmes de la création littéraire. Lady Blessington le connaît fort bien qui habilement l'appâte à ce jeu. Tout en la remerciant pour l'envoi de the Governess qu'elle vient de publier, il est ainsi conduit, dans la lettre du 3 janvier 1840, à confier ses projets sur Poor Jack qui paraîtra en feuilletons tout au long de l'année ; ce sont là les seules occasions où l'on croit voir un sourire se dessiner sur ses lèvres ⁽⁵¹⁾. Installé le plus souvent à Wimbledon dans la propriété maternelle où il jouit de la tranquillité, Marryat consacre son temps à la rédaction simultanée de plusieurs écrits ; de longueurs variables, ils paraissent en épisodes successifs dans des magazines, comme Josiah Rushbrook, the Poacher dans the Era ou bien, repris de publications partielles antérieures, ils s'étoffent et font l'objet d'une parution sous la forme d'un volume comme Olla Podrida. Lady Blessington, dans une lettre du 18 novembre 1840, le remercie de l'envoi de ce dernier ouvrage qu'elle juge digne du reste de son oeuvre. Elle comprend bien toutefois que Marryat, outre la vie littéraire, a besoin de chaleur humaine et c'est en toute simplicité et cordialité qu'elle l'invite à dîner à Gore House ⁽⁵²⁾.

(51) Ibid.

"I was afraid that you would have forestalled me altogether. As far as the serious goes, you have so ; but you have left me a portion of the ludicrous. I think I shall portray (sic) a stout, well-formed girl of nineteen, kept up in the nursery by a vain mother, with dolls, pinbefores, and all the et ceteras."

(52) R.R. Madden, the Literary Life and Correspondence of the Countess of Blessington, London 1855, vol. III, p. 227.
"Many thanks for the Olla Podrida which I doubt not will afford me the same pleasure that all your books do... I send you a Keepsake, not that I think you will take the trouble to read it, but that I believe you will like to offer it

à cette table, il jouit à la fois du réconfort de l'amitié et du charme de la conversation. Leurs discussions littéraires auxquelles prennent part quelques familiers de la maison se poursuivent par lettres et il admet certaines des critiques de son hôtesse (53).

En tout état de cause, Lady Blessington semble exercer une bénéfique influence sur son humeur ; elle a réussi à provoquer une reprise de contact avec le monde. Frederick Marryat renoue, en effet, avec un ami de longue date, Charles Babbage, qui l'invite chez lui ; malheureusement, déjà retenu par Lady Blessington, l'écrivain ne peut accepter mais souhaite une rencontre prochaine, ce qui ne tardera guère (54). Au printemps 1841, Marryat s'installe dans une belle maison londonienne sise à Spanish Place, Manchester Square (où elle cresse aujourd'hui encore sa fière élégance (55) à deux pas d'Oxford Street) et le rythme des invitations s'accélère. Les relations avec Babbage entre autres deviennent assez suivies comme le prouvent de nombreux billets sans dates écrits de Spanish Place. L'un d'entre eux ne manque pas d'intérêt car il nous apprend la présence d'une des filles de l'écrivain à Manchester Square (56). De quelle

(52) suite de la page 228. ...to your mother... Will you name tomorrow (Thursday), Friday, or Saturday to dine with me 'en famille'. Alfred d'Orsay leaves town on Sunday, so I specify these days, that he may have the pleasure of meeting you."

(53) *Ibid.*, vol. III, p. 226. F. Marryat's letter to Lady Blessington, 4 february 1841.
"You have a nicer sense of what a lady will object to than a rough animal like me."

(54) British Museum, Mss Room, Marryat's Letters 37201 f. 31.

(55) Wilmot Harrison, *Memorable London Houses*, London 1890, p. 138
"tiniest of houses, a very gem in its adornment."

(56) British Museum, Mss Room, Marryat's Letters, 37201 f. 33.
"My daughter is with me and if you will allow me I will bring her to your conversation when I come."

fille s'agit-il ? Probablement de Blanche qui, à dix-huit ans, peut s'intéresser à une 'conversazione', selon l'expression de l'époque. Blanche elle-même prend parfois la plume, comme secrétaire de son père, pour annoncer l'envoi d'objets à exposer (57) ou excuser l'impossibilité d'accepter une invitation (58). Cette dernière note nous révèle la présence d'une fille cadette auprès du romancier, une des quatre enfants confiées à la garde de la mère. Frederick Marryat cesserait donc d'être l'homme seul.

Par ailleurs l'amicale confiance de Lady Blessington lui reste acquise et la noble hôtesse cherche conseil pour ses productions auprès du romancier chevronné qui ne dissimule pas ses propres limites (59). Chevronné ou non, Marryat est las de la condition d'homme de lettres ; l'homme d'action ne peut se contenter d'exploits et d'aventures vécus par procuration quand bien même ceux qui les vivent sortent tout droit de son imagination ou de son souvenir. En vain a-t-il plusieurs fois tenté de fléchir l'intransigeance de l'Amirauté à son endroit ; lorsque se dissipe l'ivresse de la célébrité littéraire, il ressasse des rancœurs dont on le voit s'épancher dans une lettre envoyée de Spanish Place à Lady Blessington en septembre. Il lui conte en détail les deux grossières injustices qui le privèrent de

(57) Ibid. Mss 37201 f. 29

"a Chinese compass and some papers as he [father] thinks you would like to put them on the table at your next conversazione."

(58) Ibid. Mss 37201 f. 28

"little sister taken with a fever... sorry we are not to join your soirée... as we cannot leave her."

(59) R.R. Madden, op. cit., cf. p. 229, n. 52. F. Marryat's letter to Lady Blessington, Manchester Square June 8th, 1841. vol. III, p. 223.

"I cannot force ideas and they must be spontaneous ; and the very knowledge that I am to do so and so by a certain time actually drives all ideas out of my head, and leaves me as empty as a drum."

distinctions dûment méritées (60). Poursuivant sur sa lancée, il souligne l'ingratitude du gouvernement conservateur pour lequel il n'a cessé d'oeuvrer, en particulier dans le monde des lettres et du journalisme après la malheureuse campagne électorale de 1832. Quelle mesquinerie chez ce gouvernement, dit-il, quand on voit les whigs galvauder le titre de baronet ! Marryat épanche son fiel et déverse tout ce qu'il a sur le coeur depuis des

(60) Ibid., F. Marryat's Letter to Lady Blessington, Spanish Place, september 6th, vol. III, pp. 223-4.

"Now for grumble the first. When Sir James Graham was at the Admiralty, he was pleased to consider that my professional services entitled me to some mark of His Majesty's approbation, and accordingly, he asked His Majesty to give me the star of the Guelph and knighthood. To this request His Majesty King William was pleased to reply, in his usual frank off hand way. 'Oh yes -Marryat, I know- bring him here on Thursday', (the day of application having been Monday). But, it appears that while my 'greatness was ripening', some kind friend informed His Majesty that I had once written a pamphlet on impressment. And when Sir James saw His Majesty on the Wednesday, the King said to him -'By the bye, Marryatt wrote a work on impressment, I hear', (whether for or against, His Majesty did not deign to inquire). 'I won't give him anything', adding in his wonted free and easy style, 'I'll see him d--d first ! '...And there the matter dropped- so that instead of the honour intended, I had the honour of being d--d by a sovereign...

Now for grumble No. two : twenty six years ago, soon after the peace, I was requested by Lloyds and the Shipowners, to write a code of signals for the merchant service. I did so, and in the various annual reports of these societies, they have stated that the saving of lives and property by the means of these signals, has been enormous. They were, at the request of Lloyds, supplied to the British men-of-war, to enable merchant vessels to communicate their wants ; and eventually they have been used in all the English colonies and dependencies by the government, to communicate with vessels...

For this service I have never received any remuneration whatever from our own government... In consequence of the important advantages derived by the use of my signals, the King of the French had been pleased to give me the Gold Cross of the Legion of Honour (equivalent to the C.B. in England)...

années ; ainsi éprouve-t-il, comme il le précise, un réel soulagement ⁽⁶¹⁾. Il y a bien longtemps que nous ne l'avions plus vu céder à son emportement naturel.

Lady Blessington mesure la profondeur de la blessure infligée à l'amour propre de cet homme fier qui s'insurge et ne peut s'empêcher de se confier sur un ton sarcastique des plus significatifs. Elle décide d'intercéder auprès de Sir Robert Peel à qui elle écrit le 23 septembre 1841 après bien des hésitations. Elle vante les mérites et qualités de l'écrivain dont la plume talentueuse peut se révéler précieuse pour le parti et le gouvernement de Sir Robert Peel ⁽⁶²⁾. Dès le lendemain, Whitehall adresse à Lady Blessington une réponse hautaine et oppose un refus cinglant à toute requête ⁽⁶³⁾ ; l'homme d'état

(61) *Ibid.*, vol. II, p. 225.

"I never received a sixpence for many months' labour... I think you must acknowledge that I have claims for omission and claims for commission, and when I see the Whigs giving away baronetcies to Easthope for literary services, and Clay, my opponent at the Tower Hamlets, for contesting elections, I do feel that the party which I have supported, now that I have decided claims upon the country, should not throw me away like a sucked orange ; if they do, why - virtue must be its own reward. It will be all the same a hundred years hence.

I have now let it all out, and I feel a great deal better."

(62) British Museum, Mss Room, Margaret Gardiner, Lady Blessington's letter to Sir Robert Peel. 40.489 f. 315.

"A feeling of good will to Captain Marryat (sic) and a sincere desire to attach to your government a man who has ability to be useful induces me to take the liberty of writing to you... I feel confident you will readily pardon my intrusion which is prompted by a good feeling towards your government no less than by a desire to serve a literary man. As a literary woman I am placed in a position of knowing the services that writers of merit can render to the party to which they devote their talents and it is my anxious desire that you should have the support of every clever pen in the Kingdom..."

(63) *Ibid.*, BM, Mss Room 40.489, f. 319. Sir Robert Peel's Letter to Lady Blessington.

"Whitehall, September 24. Dear Lady Blessington, I beg leave to return to you the accompanying letter from Captain Marryat. The applications which I have received for employment in the public service from parties qualified for it in

ne saurait manifester son indifférence avec plus de brutale froideur. Pourquoi montrerait-il le moindre intérêt, comme l'a bien compris Marryat, pour "a sucked orange" ? Ignorant cet échange de lettres, ce dernier écrira à Sir Robert Peel, à peine deux mois plus tard, le 25 novembre, pour lui suggérer une mesure favorable aux intérêts britanniques : l'installation de pêcheries royales au Canada (64). Il est probable que cette lettre prit, comme les précédentes, le chemin de la corbeille à papier. Peut-être Marryat trouve-t-il alors un exutoire en laissant à nouveau libre cours à l'agressive vivacité de sa plume de caricaturiste ; conservés au musée maritime de Greenwich, deux dessins qu'on ne saurait attribuer à son fils aîné mettent satiriquement en scène, à la date du 14 décembre 1841, Fred Campbell et Captain Chads (65). Nous avons déjà rencontré ce

(63) suite de la page 232. ... point of character and acquirement: and with claims on a conservative government which each party deems unquestionable in his own case so far exceed any probable means on my part of meeting even a small portion of them that I do not feel justified by vague assurances of a disposition to oblige in encouraging expectations which I have little hope of being able to realize. For the consideration of professional services I must refer Captain Marryat to the department to which he is attached. I cannot say that I think foreign distinctions ought to be recognized in this country except under very special circumstances."

(64) British Museum, Mss Room, 40.495 f. 369. F. Marryat's Letter to Sir Robert Peel.

(65) Greenwich Maritime Museum. F. Marryat's Family papers. 2 cartoons 'Gun dance or Pas de Cannon performed in the new grand ballet of la guerre en Chine' par M. Henri Duncini Chadini.
'The ceremony of the Kow-too performed by a blue button mandarine of the first class (Fred Campbell) to the great Red button mandarine (Captain Chads).'

dernier lors de la campagne de Birmanie ⁽⁶⁶⁾ et Marryat aura de nouveau l'occasion de citer ce nom pour dénoncer une injustice dont lui-même allait être victime une fois encore ⁽⁶⁷⁾.

Le début de l'année 1842 se voile de crêpe pour Marryat qui, le 3 janvier, annonce à Lady Blessington le décès de Edward Howard ⁽⁶⁸⁾, son ancien collaborateur à the Metropolitan Magazine ; le romancier demeure laconique sur l'éloge funèbre de celui qui joua si souvent le rôle de confident ⁽⁶⁹⁾. L'espoir sourit à Marryat toutefois et se matérialise par le climat d'affection et d'amitié qui commence à l'entourer ; nous avons signalé la présence de plusieurs de ses filles à Spanish Place et les invitations de Charles Babbage, son ancien condisciple ⁽⁷⁰⁾. Le volume des diverses invitations s'accroît au cours de l'année 1842 ⁽⁷¹⁾ et, sans que l'on puisse comparer la vie de l'écrivain aux années dorées de Sussex House ⁽⁷²⁾, il est indéniable qu'il se laisse reprendre par le tourbillon de

(66) Cf. Livre I, p. 101, n. 44.

(67) Cf. Livre I, p. 255, n. 37.

(68) R.R. Madden, op. cit., cf. p. 228, n. 52, vol. III, p. 222. "You will be surprised to hear that Mr Howard is dead. He went out to dine with a friend on Christmas day, and after dinner was, I believe, well, and broke a blood vessel. He could not be removed from the house, but lingered until Thursday evening when he expired. That is all I have heard - poor man ! perhaps it is all for the best, as his prospects were anything but encouraging."

(69) Cf. Livre I, p. 222, note 30.

(70) Cf. Livre I, p. 229, note 54.

(71) The Cornhill Magazine, August 1867, p. 150. "Later, I remember Captain Marryat living in Spanish Place, London. His establishment was not so superb as it had been at Sussex House, but his manner of living was as gay. It was an incessant round of dining out and giving dinners. At his table you met all the celebrities of the day."

(72) Cf. Livre I, p. 112, n. 19.

la vie mondaine. Dickens l'invite de pressante manière et sans façon (73). Malgré sa fatigue Marryat accepte de passer une soirée en avril chez Sir Charles (74) dont l'épouse, Lady Morgan, est depuis longtemps une de ses relations dans les milieux littéraires (75). Cette lettre, cependant, laisse toujours apercevoir une faille dans la force autrefois fougueuse de notre personnage ; il est en train de desserrer l'étau de solitude qui l'a étreint mais il n'en est pas moins marqué et sa confiance en lui-même reste ébranlée (76). The Cornhill Magazine (77) devait, dans un article publié en 1867, mentionner quelques grands noms de l'époque avec lesquels, à Spanish Place, Marryat se trouvait en étroites relations d'amitié ; parmi ces noms

-
- (73) Charles Dickens, Letters, the None such Press, 1938 - vol. I, p. 464
"16th july 1842,
My dear Marryat, Most unquestionably and undoubtedly, I expect you at six to-day, to dinner... Faithfully yours."
- (74) Greenwich Maritime Museum, Davis Mss. F. Marryat's letter to Sir Charles.
"My dear Sir Charles, I found your note on my return this morning. I will join your invalid party on Saturday with pleasure. I am not sure that I will not take a dose on Saturday night so as to be able to do justice to the meeting. With best regards to Milady. Yours very truly. Frederick Marryat."
- (75) Lady Morgan, Lady Morgan's Memoirs, London 1862, vol. II, p. 343
"1832, London, July 1. I thought I was past all enjoyment ; but well may I enjoy so cordial and gracious a reception from all my old and new London friends... My visitors began at ten o'clock this morning -authors, publishers, booksellers, and artists : afterwards, some new and old cronies-Campbell, Captain Marryatt, Bulwer..."
- (76) Greenwich Maritime Museum, Davis Mss
F. Marryat's letter to Lady Morgan, Spanish Place.
"I have made more than one attempt to see you but there are some people in the world upon whom the sun does not shine often. I trust however it will not be long before I again bask in the rays of your genius."
- (77) The Cornhill Magazine, August 1867, p. 150.

nous relevons, outre les familiers maintes fois cités, Bulwer Lytton, Dickens, Ainsworth, John Poole, d'Orsay ⁽⁷⁸⁾; John Forster installe Marryat parmi la joyeuse tablée qui, à Greenwich en 1842, fête le retour des Etats-Unis de Dickens ⁽⁷⁹⁾; selon Shore Teignmouth, Marryat aurait présidé la réunion par suite de la fatigue de Hood chez qui l'on dînait ⁽⁸⁰⁾. Ailleurs encore, nous le voyons fréquenter d'autres célébrités : par exemple, le journal de Charles Macready ⁽⁸¹⁾ signale une lettre de Marryat en octobre 1842 ; nous retrouverons à nouveau les deux hommes ensemble l'année suivante. Avec tant d'amis aussi célèbres l'on conçoit que le rythme de la vie quotidienne ait pu devenir par moments effréné ; malgré cela, l'auteur ne néglige pas son travail.

En septembre 1842, Marryat écrit du Norfolk à un éditeur nommé F. Shoberl ; il mentionne Percival Keene, son nouveau roman, qui, prêt pour la publication, n'a pas paru en feuilletons. Il affirme catégoriquement qu'il ne saurait travailler au rabais et l'on retrouve ici quelque peu sa hargne d'autrefois ⁽⁸²⁾.

(78) R.R. Madden, op. cit., cf. p. 229, n. 52. F. Marryat's Letter to Lady Blessington, 3 january 1842.
"regards to the Count, par excellence."

(79) John Forster, the Life of Charles Dickens, London, 1874 (1966), vol. I, p. 257.
"A Greenwich dinner in which several friends (Talfourd, Milnes, Procter, Maclise, Stanfield, Marryat, Barham, Hood, and Cruishank among them) took part, and other immediate greetings, followed."

(80) Teignmouth Shore, Charles Dickens and his friends, London 1909, p. 102.
Hood entertaining Dickens at Greenwich with 25 other guests... Captain Marryat presided instead because the master of the house begged off out of ill health.

(81) Charles Macready, op. cit., cf. p. 216, n. 7, vol. II, p. 185.

(82) Maggs Brothers, Catalogue of Autograph Letters, 1911.
"Langham, 26 september 1842. You have certainly been misinformed relative to any offer of mine of Percival Keene to Saunders and Otley. I do not believe that I have seen

Il prévoit que sa nouvelle manière dont le ton vient d'être donné par Masterman Ready sera d'un meilleur rapport financier ⁽⁸³⁾ ; peut-être Marryat présentait-il l'accueil réservé que l'on devait faire à Percival Keene, et la critique de the Monthly Review d'octobre 1842 confirme ses craintes. Qu'il est loin le chaleureux enthousiasme qu'avait suscité Mr Midshipman Easy en octobre 1836 ! Avec ce roman de 1842 et dans la discrétion la plus complète va se clore une riche production jusqu'alors destinée aux adultes. Parallèlement dans la vie de Marryat va se dessiner une évolution qui l'entraînera loin du monde des aînés ; elle lui permettra d'aborder sur des rives où peut s'ébattre l'enfance plus spontanée et plus naturelle. A ce contact il goûtera un rafraîchissement bienvenu car il nous paraît blasé, dans une lettre du 15 novembre 1842, sur une notoriété en définitive assez vaine ⁽⁸⁴⁾.

La rupture avec les mondanités de l'univers adulte ne se fera point brutalement mais de façon progressive. En février 1843, une lettre adressée à Lady Blessington nous montre encore un Marryat causeur spirituel et galant à l'égal de celui qui ne reculait pas, en mars 1842, devant l'outrancière flatterie dans

(82) suite de la page 236. ...Saunders and Otley since I first thought of writing the work. I did, if I recollect right, offer to them some time before I decided upon printing it, the Olla Podrida, which had most of it been printed before in magazines for the sum you mention ; but as for selling a new work and the copyright for 500 pounds, I would rather shy my pen behind the grate."

(83) Ibid.
"Masterman Ready will be more value to me eventually than Poor Jack or any volume in three volumes that I may take into my head to write."

(84) Meyerstein, op. cit., cf. p. 215, n. 2.
"the demands generally made upon me are for money and I am very glad when I can get off so cheap as in the present instance (with an autograph)".

une épître destinée à une noble dame ⁽⁸⁵⁾. Ici, il confie à sa "chère comtesse" la recette d'une soupe, ce qu'il appelle avec humour "a capital soup a tres bonne marché (sic)" ⁽⁸⁶⁾. Ce genre d'amusement, dans le goût de l'époque, n'est pas sans nous rappeler la bouillabaisse de Thackeray ⁽⁸⁷⁾ ou encore la boisson concoctée par Dickens ⁽⁸⁸⁾. Il sait également être toujours aussi dru et vert, ce qui lui avait valu les malsonnantes

- (85) Yale Beinecke Library. F. Marryat's autograph Letter to Sir Charles Morgan.
 "With our compliments to her Ladyship and an assurance that I am not a recreant knight. I dare not come near you until I hear that her Ladyship believes me. She will commit justifiable homicide with a flash of her eyes."
- (86) Oxford New Bodleian Library. Mss department. Curzon b. 38, f. 150. F. Marryat's Letter to Lady Blessington. 1 february 1843.
 "Split a cod's head and put it with two haddocks into a cold kettle containing two quarts of water and an onion chopped fine. When it has boiled a quarter of an hour, take out all the fish and cut off the heads, trim and fillet the haddocks ; pick out the best parts of the cod's head as underjaw, tongue and lay them aside. Put back into the kettle the remains of the cod's head and trimmings of the haddocks and let them boil until the liquor is reduced to a pint and a half and then strain off. Thicken the soup with the yolks of two eggs well beat up ; add some chop parsley and a little salt. Then put in the fillets of haddock (each cut into four pieces) with the portions of the cod's head. Boil till sufficiently done and you will have a capital soup a tres bonne marché."
- (87) W.M. Thackeray, Ballads and Tales, London, Smith, 1869 - 'the Ballad of Bouillabaisse', p. 46
 "This Bouillabaisse a noble dish is
 A sort of soup or broth, or brew,
 Or hotchpotch of all sorts of fishes,
 That Greenwich never could outdo,
 Green herbs, red peppers, mussels, saffron,
 Soles, onions, garlic, roach, and dace..."
- (88) Greenwich Maritime Museum, Davis Mss, Dickens-Watson Correspondence 1846.
 Recipe for a drink called 'Moonbeams' :
 "Pour into a jug in this proportion : two wine glasses of Madeira, two thirds of a wine glass of brandy, four wine glasses of water. Add the peel of a small lemon, cut very

...

épithètes de N.P. Willis (89) ; c'est, peut-on croire, ce qui empêche Lady Blessington de retenir en juillet 1843 une de ses nouvelles pour Heath's Book of Beauty ou un autre magazine similaire (90).

Le monde de l'édition sera celui qui tracassera l'écrivain jusqu'à sa dernière heure. En janvier 1843, Marryat presse -c'est le moins que l'on puisse dire- ses éditeurs américains Carey and Hart (91) ; il semble peu vraisemblable que le romancier ait réussi à convaincre ces derniers qui avaient promis de lui verser deux cent cinquante livres après la publication de Poor Jack, the Poacher, Masterman Ready et Percival Keene. Comme le remarque Arno Bader, les vaines poursuites intentées par Marryat devant les tribunaux américains étaient une suffisante excuse pour que cette maison d'édition restât obstinément muette sur le chapitre des honoraires à verser. Marryat n'est

(88) suite de la page 238. ...thin ; sweeten to taste ; plunge into the whole a brown toast ; grate a little nutmeg over the surface ; tie a cloth over the jug and stand it in a cool place or in cold water until you are ready to drink the contents. C.D."

(89) Cf. Livre I, p. 173, note 79.

(90) Alfred Morrison, op. cit., cf. p. 226, n. 45, p. 31. "Gore House, July 10th, 1843. My dear Captain Marryat, I have seldom been more annoyed than on receiving the enclosed half an hour ago. I had thought that, with the omission of the objectionable word, the story which is full of racy humour would have been a real treasure for the book, but the ridiculous prudery of a pack of fools compels me to abandon it ; for well do I know that were I to insist on the insertion of the Buckskins, Heath and his trustees -should the sale of the book be less than formerly- would attribute it to you and me... After all the trouble I have given you, I dare not ask for anything else, tho' there is no name which I would be more proud to see in my list of contributors than yours..."

(91) Arno Bader, op. cit., cf. p. 217, n. 10. "I did expect that this autumn you would have written to me to say that you had a few hundred dollars for me... As however you have preserved a very obstinate silence on the affair, I now write to you to remind you of your promise."

pas le seul en Angleterre à s'inquiéter de cette situation.

On apprend la création de 'the Association for the Protection of Literature' qui se réunit le 17 mai 1843 dans les locaux de la firme Longmans et C^o, 39 Paternoster Row, sous la présidence de Dickens. Il est constitué un comité de quatorze membres décidés à l'action contre les "pirates", américains en particulier ; au nombre de ces gens de lettres on relève le nom de Marryat qui apporte sa contribution financière à cette association ⁽⁹²⁾. La prise de position de Charles Dickens n'est pas nouvelle puisque, au cours de son voyage aux Etats-Unis comme il le rappelle dans une lettre à Lady Blessington en juillet 1842, il s'est activement préoccupé de ce problème ⁽⁹³⁾. Il s'est mis en contact, confie-t-il, avec plusieurs écrivains américains dont Irving, Prescott, Cooper qui se sont intéressés à sa cause au point de promouvoir une pétition au Congrès ⁽⁹⁴⁾. Le brio de Dickens en la matière n'a pas tardé à indisposer les maisons d'édition américaines qui voyaient leur fructueux négoce

(92) Publisher's Circular, June 10, 1905.

	donations	annual subscription
Marryat	£ 5. 5 s.	£ 1. 1 s.
Dickens	5. 5 "	1. 1 "
Forster	2. 2 "	1. 1 "
Colburn	10. 0 "	1. 1 "
Longmans	10. 0 "	1. 1 "

(93) Alfred Morrison, op. cit., cf. p. 226, n. 45 - p. 42.
 "1 Devonshire Terrace, York Gate, Regent's Park, July 7, 1842. My dear Lady Blessington. You may perhaps be aware that during my stay in America, I lost no opportunity of endeavouring to awaken the public mind to a sense of the unjust and iniquitous state of the law in that country, in reference to the wholesale piracy of British works."

(94) Ibid.

"Having been successful in making the subject one of general discussion in the United States, I carried to Washington, for presentation to Congress by Mr Clay (American statesman in the Senate from 1806 until 1842 and ~~relected~~ in 1848), a petition from the whole body of American authors, earnestly praying for the enactment of an International Copyright Law."

menacé par le projet du romancier anglais (95). Il conseille à Lady Blessington la prudence dans ses rapports avec les firmes d'outre-Atlantique (96), prudence qu'il ne pratique guère lui-même dans un autre domaine. Il est bien certain que la nouvelle présidence acceptée à son retour en Angleterre lui donne une position en flèche ; venant après les intempestives démarches aux Etats-Unis et les remarques aigres-douces glanées dans American Notes et Martin Chuzzlewit (97), elle ne peut que lui aliéner davantage les milieux américains.

Or l'ami de Dickens, Charles Macready, doit s'embarquer à Liverpool pour les Etats-Unis en septembre 1843. Un dîner réunit les intimes, peu de temps auparavant, à 'the Star and Garter' de Richmond (98) pour souhaiter bon voyage à l'acteur. Une ombre va toutefois ternir la joie de ce départ : sur les conseils de Marryat et non de Forster comme l'insinue Macready dans son Journal (99), Dickens n'accompagnera pas son

(95) Ibid.

"no longer possible for American editors to alter and to adapt them [English authors] as they do now to the American taste."

(96) Ibid.

"to treat, on all occasions, with some respectable American publishing house, and with such an establishment only."

(97) Dickens, op. cit., cf. p. 235, n. 73 - vol. I, p. 538.

Letter dated 6 september 1843 to Marryat

"It gives me great pleasure to find that you like the tickling. I shall go in again before I have done and give the Eagle a final poke under the fifth rib..."

(98) John Forster, op. cit., cf. p. 236, n. 79 - vol. I, p. 279

"There followed another similar celebration... that owed hardly less to Dickens's exertions, when, at the 'Star and Garter' at Richmond in the autumn, we wished Macready good speed on his way to America. Dickens took the chair at that dinner."

(99) Charles Macready, op. cit., cf. p. 216, n. 7 - vol. II, p. 219

"September 2, 1843. I am grieved to read the book [Martin Chuzzlewit]. Received a letter from him telling me that

ami à bord du vaisseau de la Cunard ; la vague d'impopularité qui assaille momentanément l'auteur de Martin Chuzzlewit ne risque-t-elle pas d'engloutir, dans son aveugle violence, ceux-là même auxquels il témoigne de l'amitié ? Le romancier remercie Marryat de l'avoir alerté à bon escient sur ce point, ce qui confirmait ses propres inquiétudes ⁽¹⁰⁰⁾. Devant l'étonnement incrédule de Forster, Dickens aurait jugé bon d'être encore plus explicite pour celui-ci qui ne connaissait pas l'Amérique ⁽¹⁰¹⁾. Une connivence fondée sur une commune expérience américaine se fait jour ici entre Dickens et Marryat ; nous verrons que ce n'est pas leur seul point commun. En tout cas, cet avertissement de Marryat n'était nullement dirigé contre Macready puisque le journal de ce dernier signale la visite de l'écrivain qui vient amicalement lui dire adieu le 3 septembre

(99) suite de la page 241. ...he had received a strong expostulatory letter from Captain Marryat on the subject of his accompanying me, on that, on my account, he would therefore deny himself the indulgence of shaking hands with me on board ship. His letter was generous, affectionate, and most friendly. But why did he say Marryat had written, when it was Forster."

(100) Edgar Johnson, Letters from Charles Dickens to Angela Burdett-Coutts, London 1953, pp. 48-49.
 "September 5, 1843. Broadstairs, Kent. All of a sudden it occurred to me the other day that if I went to Liverpool with Macready they would bowstring his throat in New York, so tightly that not a word should come out of it upon the stage - and drive him out of the country, straight away. While I was deliberating whether this was probable in the abstract... the Postman brought me a note from Marryat, adjuring me not to go, or Macready was 'done for'. As he knows the virtuous Americans pretty well and as I think I do too, I immediately abandon my intention. And so it came to pass that I sat down to Chuzzlewit quietly, and am now in the heart of it."

(101) Charles Dickens, op. cit., cf. p. 235, n. 73 ; vol. I, pp. 537-538
 "Your main and foremost reason, he wrote to me, for doubting Marryat's judgment, I can at once destroy. It has occurred to me many times ; I have mentioned the thing to Kate more than once ; and I had intended not to go on board... But now that I have Marryat at my back, I have not the least hesitation in saying that I am certain he is right. I have very great apprehensions that the

...

1843, la veille même de son départ (102).

Si Macready s'embarque à destination de l'Amérique en ce début Septembre, Frederick Marryat s'éloigne, pour son compte, de la société londonienne. Dès 1842, il s'était mis à fréquenter plus assidûment le Norfolk ; sa propriété de Langham ne lui était pas toujours une source de joie sans mélange et bien des lettres s'alourdissaient de doléances (103). Les liens qui le retiennent à Londres progressivement se relâchent ; il invite ses amis de la capitale dont Maclise, Forster et Dickens à lui rendre visite, comme il transparaît dans l'humoristique réponse de ce dernier (104). Ce domaine provincial va devenir pour Marryat le port d'attache loin des remous de la ville ;

-
- (101) suite de la page 242. ...Nickleby dedication will damage Macready... If I were to go on board with him, I have not the least doubt that the fact would be placarded all over New York before he had shaved himself in Boston. And that there are thousands of men in America who would pick a quarrel with him on the mere statement of his being my friend, I have no more doubt than I have of my existence. You have only doubted Marryat because it is impossible for any man to know what they are in their own country who has not seen them there."
- (102) Charles Macready, op. cit., cf. p. 216, n. 7 ; vol. II, p. 219.
- (103) New York Pierpont Morgan Library. F. Marryat's autograph Letter to Keppell.
"Saturday, September 10, 1842. I knew Bear the decoy man who is a connection of Barber and who worked for him to be a great scoundrel. I retained him in my employ on Mr Barber vouching for his honesty, chiefly because it was better than (sic) I should have him in my service and watch him than allow him to poach upon me as he certainly would have done... If Bear would walk away gently before Monday and not make his appearance again... I would not look after him... I wish to know at what time it will be convenient for you to receive my and Tovley's depositions on Monday morning."
- (104) Dickens, op. cit., cf. p. 235, n. 73 ; vol. I, p. 538 - Letter dated 6 September 1843.
"Kate, that is Mrs Dickens... I fear that she will not be fit for travelling, a coming event casts its shadow before."

dans le calme et la paix, il y pourra réparer les ravages infligés par les tempêtes de la vie. Il se sent appauvri par des séparations successives ; la dernière en date est le mariage de sa fille aînée Blanche que nous apprend en novembre 1843 the Gentleman's Magazine (105). La dispersion de la vie citadine ne lui convient plus ; il lui faut l'intensité du recueillement pour se réchauffer le coeur.

(105) The Gentleman's Magazine, November 1843, p. 537.
"November 1843. Lately, Lynam Thomas, Esq., to Blanche,
daughter of Captain Marryat, R.N."

Chapitre 5 : L'ermite de Langham

Les circonstances qui entourèrent, en 1830, l'acquisition de la propriété de Langham ont toujours conservé leur épais voile de mystère ⁽¹⁾. Personne n'a bien compris, comme le souligne Virginia Woolf ⁽²⁾, cet échange supposé de Sussex House contre Langham Farm entre Frederick Marryat et Alexander Copeland ; des années durant, le romancier n'a fait que de rapides apparitions à Langham pour en revenir, la plupart du temps, la plainte à la bouche sur les soucis et les frais dont l'accablait cette fantaisie ou, pourrait-on dire, 'folie' campagnarde ⁽³⁾. Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait manquer d'offrir un contraste marqué avec la vie londonienne par son total isolement à quelques kilomètres de Holt ; Washington Irving avait manifesté le désir de visiter ce vaste domaine de cinq cents hectares ⁽⁴⁾ où se dressaient deux fermes et à l'écart,

(1) *The Cornhill Magazine*, vol. XVI, August 1867, pp. 149-161. "It was built by Copland, the architect, who was a personal friend of Captain Marryat's, and with whom he exchanged Sussex House for this cottage. The vagary had been that the two houses should be exchanged exactly as they stood ; but the idea of "all standing" having different meanings in the two different minds, he who got Sussex House as his portion came off very much the better of the two.

(2) Cf. Livre I, p. 132, note 40.

(3) New York Public Library. F. Marryat's autograph letter to Howard postmarked 13 february 1835.
"I do not know when I shall be in town as much depends upon what I hear from Norfolk... and I expect I shall have to go down there if I do not have the farm upon my hands altogether which will prevent my going abroad."

(4) Cf. Livre I, p. 134, note 46.

nous dit-on (5), une gentilhommière entourée de jardins.

C'est donc là que s'installe Frederick Marryat en 1843, treize années après l'achat, et selon Dutt il ne saurait y avoir choix plus judicieux pour un marin (6). Il va mener alors une vie d'ermite dont il a déjà goûté les charmes à la sauvette pour ainsi dire, en Belgique, dans les environs de Spa (7). Dans l'ignorance du motif profond de cette décision, nous pouvons toutefois avancer quelques raisons qui ont pu peser sur le choix définitif. En s'installant sur ses terres, Marryat limite à la fois dépenses et tracasseries ; il ne conserve qu'un fermier, se débarrasse de gérants peu scrupuleux qui avaient toujours mis à profit l'absence du maître (8), et il vit en partie des produits de sa ferme. Il aménage les lieux

(5) William A. Dutt, Some Literary Associations of East Anglia, London 1907, p. 327.

"The estate Captain Marryat purchased consisted of about a thousand acres, with two farms which he at first let to tenants, reserving Langham Manor, with its gardens and shrubberies for himself. The house, which has now made way for a more imposing one, was a thatched cottage in the Elizabethan style, built after the model of one at Virginia Water belonging to King George IV and having latticed windows opening on to flights of stone steps ornamented with flowers."

(6) Ibid., p. 326

"A more fitting place than Langham for a sailor to settle down in after an adventurous life abroad and afloat could hardly have been chosen ; for amid its quiet country scenes he could find complete rest and change, yet within a mile or so of the bounds of the village are the tidal flats which border the North Sea."

(7) New York Public Library, F. Marryat's autograph letter to Howard postmarked Spa, 11 June, 1835.

"June 10th, Spa. My dear Howard... I am very well but have a few symptoms of gout. I am living like a hermit ; it shall be so for the summer."

(8) William A. Dutt, op. cit., cf. p. 246, n. 5 ; p. 328. F. Marryat's Letter to Mrs Palliser.

"My tenant, after all I have done for him, has been behaving very ill by all accounts, cutting down my timber and allowing people to shoot my game. I shall have him out in a very few days, as soon as I can ascertain the truth."

pour les rendre confortables et accueillants dans le cadre reposant d'un petit village où il prend rang parmi la 'gentry' locale ⁽⁹⁾. Les difficultés rencontrées encore de nos jours pour atteindre Holt et Langham permettent aisément d'imaginer le calme et l'isolement de cette retraite au temps de Marryat. Le château, restauré et remanié, appartient aujourd'hui à un lord membre du Parlement britannique ; protégée par un petit bois sur la façade, cette imposante résidence s'ouvre derrière sur une vaste pelouse prolongée par d'immenses prairies. L'officier vieillissant devait assimiler ces plates étendues aux ondoyants horizons marins sur lesquels, en ses jeunes années il avait promené son regard du haut de la passerelle de commandement.

Cette installation finale n'est pas un renoncement aux yeux de Marryat ; son énergie naturelle ne saurait capituler contrairement à ce que sous-entend Ellis Stewart ⁽¹⁰⁾. Pour lui c'est un recommencement dans une direction nouvelle ; notre ancien marin ne demeure pas oisif : il devient 'gentleman-farmer' ⁽¹¹⁾ et se livre à des expériences en matière de cultures. Debout dès cinq heures du matin, il va et vient sur ses terres, vêtu de gros velours et accompagné de ses deux chiens. Ces longues journées de labeur ne compensent pas son ignorance dans le domaine agricole ; les notes par lesquelles se solde

(9) Post Office London Directory.

"1846. Langham, Norfolk. Captain Frederick Marryat CB, the popular author, has a modern mansion here in the Tudor style, near a large wild fowl decoy, formed some years ago. The Reverend S.F. Rippingall has also a good mansion here. The population is 383."

(10) The Bookman, "Mainly Victorian" by Stewart M. Ellis, Aug. 1922.

(11) New York Pierpont Morgan Library, F. Marryat's autograph letter.

"Langham, June 30th, 1844. Dear Sir, As I shall not be able to come to town this time, you will oblige me by making out my yearly account and sending it down to me at your early convenience. We have had some good corn and the wheats look well but the barleys !!!

l'insuccès de ses tentatives sont lourdes à payer, d'après Florence Marryat ⁽¹²⁾, et encore aggravées par sa générosité naturelle envers les ouvriers agricoles et même les braconniers dont il a toute la sympathie ; n'a-t-il pas fait de l'un d'entre eux son garde-chasse personnel ? Tout n'est pourtant pas à mettre au compte du passif dans cette nouvelle existence.

Selon l'acte dressé devant notaire en juillet 1839, les enfants, l'on s'en souvient ⁽¹³⁾, étaient confiés à la mère. Or nous avons noté que, à Spanish Place, non seulement Blanche, maintenant mariée, mais aussi un des soeurs cadettes se trouvaient auprès de leur père ⁽¹⁴⁾. Les parents étaient parvenus, semble-t-il, à un accord dans ce sens si l'on se réfère à une confiance de Marryat à sa cousine par alliance, l'épouse de Captain Belcher. Comme cette dernière est malheureuse en ménage, Marryat lui cite en exemple le compromis auquel il est lui-même parvenu avec sa femme, Catherine ⁽¹⁵⁾. Dans ses

(12) Florence Marryat, Life and Letters of Captain Marryat. London 1872, vol. II, p. 223.

"Had the author lived to complete it [a juvenile tale on the subject of Farming] he might, perhaps have discovered the secret of farming with profit, which during his lifetime he failed to do, as the subjoined extracts, taken at random from his farm accounts, will fully evidence :

1842	Total receipts	£ 154 2 s. 9d.
"	Expenditure	£ 1,637 0 s. 6 "
1846	Total receipts	£ 898 12 s. 6 d.
"	Expenditure	£ 2,023 10 s. 8 d.

(13) Cf. Livre I, p. 219, note 16.

(14) Cf. Livre I, p. 230, note 58.

(15) A.G. L'Estrange, Lady Belcher and her friends, London 1891, vol. I, p. 100.

"You have married one of the cleverest men in the Navy. How sad that you cannot go on comfortably together ! You allow yourself to be dictated to by your mother and her friends. Well, if you cannot live together, part quietly and amicably. Look at my own case - there was incompatibility. I am, as you know, devoted to scribbling. We consequently agreed to live separately without having any public controversy, or entertaining any feelings of resentment. She has the children, and sometimes they come to me."

recherches sur Marryat, Meyerstein avait en gros pressenti, malgré quelques inexactitudes ⁽¹⁶⁾, cet accommodement entre les époux au sujet des enfants. Si nous revenons sur cette question familiale c'est que, à nos yeux, elle constitue un des éléments à mettre à l'actif de Langham. L'écrivain, dégagé des mondanités londoniennes, y a retrouvé ses enfants en une joie qui correspondait à sa nature profonde ⁽¹⁷⁾ ; certaine lettre adressée à sa mère semble prouver qu'il avait souffert de cette séparation ⁽¹⁸⁾. Qu'il ait eu ses filles auprès de lui en de multiples occasions et probablement pour de longues semaines trouve confirmation dans de nombreux recoupements. Meyerstein rendit visite en 1930 à Mrs Norris, fille cadette ⁽¹⁹⁾ de Frederick Marryat et lui parla de ses années d'enfance ; comment interpréter alors le lumineux éclair de joie qui traversa le sénile regard ordinairement éteint de cette nonagénaire à la simple mention de Langham ⁽²⁰⁾ ? Pourquoi Florence Marryat éprouva-

(16) E.H.W. Meyerstein, Some Letters of E.H.W. Meyerstein, London 1959, p. 135.

"At least I have unravelled Captain Marryat's domestic tangle ; Dickens was right, it was the wife's fault ; she was described to me as 'capricious and irritable' and after the children were born they parted company (no legal separation) and then stayed first with one and then with the other."

(17) The Cornhill Magazine, vol. XVI, August 1867, p. 160.

"I can think of many evenings when the dining room table was pushed on one side and we all played blindman's buff, and he laughed and shouted as gleefully as any of the younger ones, or dancing impromptu fancy dances with one or other of the juveniles."

(18) British Museum, Meyerstein Mss 47879 A.

"that great overfed Emily that might take the trouble to write occasionally."

(19) The Times, September 30, 1936.

"It was Caroline, the youngest daughter, who married George Robert Norris (Dr). My mother died as recently as 1930 at the great age of 96."

(20) Meyerstein, op. cit., cf. p. 249, note 16.

"I said 'Mrs Norris, do you remember Langham ?' Instantly, as if by magic all the tortured senility vanished from the

t-elle le besoin, bien des années plus tard, de baptiser sa résidence 'Langham Lodge' ⁽²¹⁾, lieu même où elle devait mourir en 1899 ? Dans leur souvenir, à n'en pas douter, Langham évoquait le pur bonheur des vertes années. Dans ce même climat d'innocence apportée par les jeunes et de naturelle simplicité suggérée par la confiance d'animaux favoris -Juno le lévrier, Dumpling le poney, Ben Brace le taureau et bien d'autres encore- Marryat connaît un nouvel épanouissement. Il éprouve comme le besoin de prolonger cette atmosphère ; tel un Robinson Crusoe réfugié sur l'îlot de son isolement avec animaux et enfants, il va se consacrer à la littérature enfantine déjà abordée avec Masterman Ready publié en 1841 et 1842.

Le 3 août 1844, Marryat écrit de Langham à l'éditeur londonien Colburn et laisse entendre que sa carrière de romancier s'achève car il est las d'écrire, à moins qu'elle ne connaisse une nouvelle orientation et une seconde jeunesse à tous égards ⁽²²⁾. Ses récits pour la jeunesse ont d'abord une raison pratique et préfigurent ainsi la genèse d'Alice au Pays des Merveilles ; comme Lewis Carroll, il lui faut satisfaire l'insatiable avidité

(20) suite de la page 249. ...face and the expression was that of a high-spirited girl. She spoke, in a few broken words, of the animals, the happiness of that house of her childhood - 'You don't remember my father- he was a man'.

(21) Who was Who, London 1897-1916, p. 474
"Marryat Florence (Mrs Francis Lean)... Address : Langham Lodge, 26 Abercorn Place NW. Died 27 october, 1899.

(22) Maggs Bros. Catalogue of autograph letters 1916.
"I fear there is little chance of my sending the public to sleep any more. I am so inert as to writing that nothing but being obliged to fulfil an engagement will, I fear, make me put my pen to paper again except in writing little trifles for children, which give me little or no trouble. I have just finished one of these for my little girls and all other little girls and boys who may want to read it."

de ses jeunes auditrices et, une fois engagé sur cette voie avec un réel succès, il va poursuivre et transformer ce jeu en ce qu'il appellera 'my little income'. Ainsi paraîtront au cours de ses ultimes années de production littéraire, de 1843 à 1848, Mr Violet, the Settlers in Canada, the Mission, the Children of the New Forest et the Little Savage.

Le monde des adultes, surpris par la désertion soudaine de Marryat, ne se tient pas pour battu et nombreuses sont les sollicitations qui, telles des vagues, viennent battre au pied du roc inébranlable de son splendide isolement. John Forster invite Marryat à se joindre au cercle de ses amis londoniens (23) pour une représentation théâtrale d'amateurs sans doute, comme il plaisait à Dickens d'en donner avec ses intimes (24). Non sans humour Marryat se refuse ; il attend la visite de sa mère en cette fin septembre 1845 et il ne saurait, ajoute-t-il en boutade, courir le risque d'être déshérité (25). Peut-être regrette-t-il ce contretemps car, après tout, ce sont là,

(23) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 248, n. 12 ; vol. II, p. 206

"Now be a gentleman -a trump- a first rater and come 'special' for the play. Tickets are at a premium. I can tell you."

(24) The Unpublished Letters of Charles Dickens to Mark Lemon, edited by Walter Dexter, London 1927, p. 52 : letter to Cattermole, the artist - summer 1845

"I write a line to tell you a project we have in view. A little party of us have taken Miss Kelly's theatre for the night of the 20th next month, and we are going to act a play there, with correct and pretty costume, good orchestra, etc. The affair is strictly private. The admission will be by cards of invitation. Forster plays, and Stone plays, and I play, and some of the 'Punch' people play."

(25) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 248, n. 12 ; vol. II, p. 207

"Would you have me disinherited ? And yet to accede to your proposal and at the same time to gratify my own wishes, would probably have such results. My honoured mother, for the first time, comes down here in state to pay a visit to her son and I expect her in a few days. It

Forster, Dickens et les autres, de joyeux compagnons de longue date ; ce n'est pourtant pas son unique refus à d'aimables invitations puisqu'en avril il avait déjà renoncé à assister à l'anniversaire d'un ami ⁽²⁶⁾. Ces effacements successifs le montrent plutôt enclin à esquiver les réunions mondaines que ce soit à Londres ou même à Langham car il ne se sent pas d'humeur à faire rire ⁽²⁷⁾.

Ses amis londoniens le recherchent aussi sur un autre plan : ils se rappellent fort bien, et entre autres W.H. Ainsworth, la verve du conteur dans les publications en feuilletons. Les succès d'autrefois ont poussé Ainsworth à s'attacher la collaboration de l'écrivain pour sa revue, the New Monthly Magazine ⁽²⁸⁾. L'accord a dû se conclure entre les deux hommes ; dans une lettre de juillet 1845 Ainsworth annonce sa prochaine visite à Langham, d'où il ressort que Marryat ne devait faire que de rares apparitions à Londres ⁽²⁹⁾. Sous un titre de son

-
- (25) suite de la page 252. ...is impossible for me to be absent at the time and to go away while she is here. If it were not as I say I would come with great pleasure, but I dare not. I do think, however, that, once begun, it will go on and I shall have another chance ; then I will not only come but snuff the candles, play the lion, or the hind legs of an elephant for you, just as you please."
- (26) Maggs Bros, op. cit., cf. p. 250, n. 22 - 1909.
F. Marryat's letter from Langham Norfolk, April 25th, 1845.
- (27) The Cornhill Magazine, August 1867.
"I don't want to go to the dinner", he said. 'They only ask me to amuse their guests, and I am not going to 'talk clever' at the dinner table. No, I shall go in the evening with the rest."
- (28) Davis Mss, Ainsworth's letter, Greenwich Maritime Museum
"You will confer the greatest favour upon me if you will write for me and lend me the weight of your name... at least let me have two or three short tales or sketches of any sort."
- (29) Stewart Ellis, W.H. Ainsworth and his Friends, London 1911, vol. II, pp. 120-121.
"July 30th, 1845. My dear Marryat, I must run down to you for a day in the course of the month as I want to have some chat with you. Be as early as you can with the Log."

invention the Log, Ainsworth publiera jusqu'en juin 1846 les épisodes du roman publié en deux volumes avec le titre de the Privateersman en juillet 1846. Quoi qu'il en soit, Marryat, déterminé dans son propos, se refuse obstinément à accepter toute nouvelle tâche, même une biographie de Collingwood que, en 1845, lui aurait proposée Forster ⁽³⁰⁾. A ce seul nom, l'éternel océan et son cortège de gloires assaillent de nouveau le souvenir de l'écrivain. Ce souvenir n'est-il pas toujours aussi vivace ?

La mémoire de l'officier demeure fort précise, en tout cas, lorsqu'on la sollicite. S'il renvoie O'Byrne au livre de Marshall, Naval Biography, pour le relevé de ses états de services, il indique en outre qu'il avait déjà reçu deux blessures à bord de l''Imperieuse', ce que le commandant Cochrane n'avait pas signalé, et il ajoute un post-scriptum à sa lettre ⁽³¹⁾. En terminant, il se déclare prêt à relire les épreuves à son sujet dans l'ouvrage de O'Byrne, Biographical Dictionary of All Living Officers. Trois ans plus tard, le 7 novembre 1847, Marryat retourne à O'Byrne l'exemplaire relu, qui lui avait été envoyé entre temps à cette fin, et apporte une précision sur les

(30) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 248, n. 12 ; vol. II, p. 196

"I have lately taken to a different style of writing, that is, for young people. My former productions, like all novels, have had their day, and for the present at least will sell no more ; but it is not so with juveniles ; they have become an annual demand, and become a little income to me."

(31) British Museum, Mss Room, 38048 f. 35. F. Marryat's autograph letter to O'Byrne.

"Langham, 20 october 1844... I have been twice wounded as midshipman, but not officially reported as Lord Cochrane did not always report his casualties. Altogether I have been more than a hundred times in conflict with the enemy but that you will not say. I have two sons and both of them in the service one a mate and the other a mid.
P.S. I was gazetted by Lord Cochrane before I had served two years."

honneurs que lui a valu son code de signaux (32). Brasser de telles souvenirs à la fois douces et amères semble entraîner quelque altération dans l'équanimité apparente de notre ancien officier présentement propriétaire terrien.

Ce retour en arrière n'a pu qu'irriter chez lui d'anciennes rancœurs et altérer par là une santé qui, à plusieurs reprises dans le passé, avait subi de rudes assauts (33). Son état lui donne de sérieux soucis au cours de 1847 ; il lui faut venir à Londres consulter des médecins qui lui prescrivent le repos, le changement d'air : Hastings et Brighton sont les villes favorites du corps médical et il semble bien que Marryat, à la recherche d'une meilleure santé, ait sacrifié aux exigences de ses docteurs (34). Entre ses séjours sur la côte méridionale de l'Angleterre et ses réapparitions à Langham, il s'arrête à Wimbledon dans la première propriété de sa mère (35). Il mettra à profit un de ses passages à Londres pour renouer directement avec l'Amirauté. La correspondance échangée avec O'Byrne a pu

(32) Ibid. 38048 f. 36. F. Marryat's autograph letter to O'Byrne "Langham, November 7, 1847... Perhaps it may be as well to insert if it can be done without expense that after the publication of the signals they were translated into French and supplied by Ordonnance to the French Marine and Merchant Service and that the Roy of the French sent me the Croix d'officier of the Legion of Honour as a compliment."

(33) Cf. Livre I, p. 46, n. 53.

(34) Charles Dickens, Letters, the Nonesuch Press, 1938 ; vol. II, p. 75.

"Brighton, 6 september 1843 - My Dear Marryat, I was coming round to see you this morning, but find myself obliged to go to London by the two o'clock train, with no time for preparation... I write this to say that Kate and I were delighted to find you had been here and were so happily recovered from your illness..."

(35) Cf. Livre I, p. 22, note 67.

susciter en lui ce désir ; elle a, sans nul doute, troublé le calme relatif de Langham et la tempête va de nouveau gronder dans une atmosphère soudain assombrie et tourmentée comme il l'avait bravée au temps de sa jeunesse. Selon certains ⁽³⁶⁾, il aurait sollicité son réemploi dans la marine -après dix-sept ans d'inactivité- auprès du premier Lord de l'Amirauté, Lord Auckland, qu'il aurait vu en juillet 1847. Il est plus vraisemblable de penser qu'il avait un vœu plus facile à exaucer, tout au moins en théorie.

Les autorités maritimes avaient la faculté d'accorder une gratification de cent cinquante livres annuelles à certains officiers retirés du service actif dont la carrière avait été éminente entre toutes. A relire sa fiche signalétique et son état des services pour l'ouvrage de O'Byrne, Marryat en a conclu aussitôt que 'the Good Service Pension' lui était dû. C'est plutôt ainsi que nous expliquons sa démarche auprès de Lord Auckland. Notre officier en disponibilité ne paraît pas obtenir gain de cause sur le champ, ce qui l'indispose. Il apprend en outre dans les bureaux et secrétariats que Captain Chads, son successeur en Birmanie, est en bonne position pour obtenir cette même pension que, pour le moment, on refuse à Marryat ; de là à conclure qu'une fois encore on le brime il n'y a qu'un pas et son irascibilité naturelle le lui fait franchir incontinent ⁽³⁷⁾. Ses soupçons trouvent confirmation dans the Morning Herald du 6 décembre 1847 qui annonce officieusement l'octroi de la pension pour services rendus à Captain Chads ⁽³⁸⁾ ; la nouvelle

(36) The Monthly Review, September 1904, "Captain Marryat as a novelist" by the Earl of Iddesleigh, pp. 121-134.

(37) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 248, n. 12 ; vol. II, p. 267.
"I have applied in vain for employment and have met with a reception which I have not deserved."

(38) The Morning Herald, December 6, 1847
"The Good Service Pension, it is confidentially believed, will be conferred on that gallant, distinguished and

sera officielle le 10 décembre. Le journal du 6 décembre doit causer un autre choc à Marryat ; la mesure prise en faveur d'un autre officier, Captain Glascock -ou plutôt de sa veuve- traduit une discrimination flagrante dans l'appréciation que l'Amirauté portait sur les actes de courage accomplis par son personnel. Il suffit de se rappeler le mal que Marryat s'était donné pour faire reconnaître ses multiples sauvetages ⁽³⁹⁾ et l'on comprendra l'amertume qui devait en résulter, même sans qu'il soit question de mesquine jalousie, à la lecture de l'article annonçant l'octroi d'une récompense de trois cents livres pour des sauvetages similaires ⁽⁴⁰⁾.

Si nous laissons de côté l'aspect honorifique de cette distinction qui entraîne, à n'en pas douter, une satisfaction d'amour propre devant la reconnaissance officielle de services rendus, nous ne pouvons passer sous silence l'insistance manifestée par Marryat pour arrondir ses revenus. Le témoignage de sa fille Florence a souligné que l'opération 'retour à la terre' se soldait, bon an mal an, par un déficit croissant ⁽⁴¹⁾. Notre gentleman-farmer en a sûrement conscience. Il ne faut donc point s'étonner de le voir cultiver -avec succès, cette fois-ci- son 'little income' ⁽⁴²⁾ en publiant des livres pour la jeunesse :

(38) suite de la page 255. ...efficient officer, Captain H.D. Chads CB, the superintendent of the Naval College at Portsmouth, and the Captain of the Excellent, gunnery ship."

(39) Cf. Livre I, p. 56, n. 15, 16, 17.

(40) The Morning Herald, December 6, 1847

"a grant which is gratefully bestowed where it has been truly deserved, and which will reflect the highest credit on those who have proposed and sanctioned it -, it is the grant of the sum of 300 l. to the widow of the late lamented Captain Glascock, an officer who was always to the foremost in saving life as he was reckless in jeopardising his own for the sake of his country or at the call of suffering humanity."

(41) Cf. Livre I, p. 248, n. 12.

(42) Cf. Livre I, p. 250, n. 22.

les deux volumes de the Children of the New Forest sortent des presses en 1847. Il a d'autant plus besoin d'argent que, s'il possède encore sur le plan familial des intérêts aux Indes occidentales (43), la situation économique déjà précaire devient catastrophique pour les anciens gros propriétaires (44) avec les séquelles de la cessation de l'esclavage. Les démarches et représentations de Marryat auprès de l'Amirauté sont finalement couronnées de succès puisque nous apprenons, fin décembre 1847, qu'il obtient à son tour l'honorifique pension qu'il briguait (45). L'article du journal s'appesantit sur le renom du romancier et sur l'éminence de l'officier dans la campagne de Birmanie. N'était-ce pas là le souhaitable baume lénifiant pour un amour-propre à vif depuis des mois sinon des années ?

Tout n'a pas été qu'amertume au cours de ces douze mois de 1847, nous assistons plutôt à un curieux phénomène de bascule avec des hauts et des bas très marqués. L'injustice redoutée à l'encontre d'un brillant officier a pu, nous venons de le voir, se redresser à temps ; le premier Lord de l'Amirauté félicite Marryat et reconnaît ses titres à l'octroi d'une telle

(43) David Hannay, Life of Frederick Marryat, London 1889, p. 152
"I am the more anxious upon this point as since the total wreck of West India property I shall have little to leave my children but a good name."

(44) The Morning Herald, Monday, December 6, 1847.
Article intitulé 'Our Sugar-producing Colonies', signé par 'a white slave' qui souligne l'élévation du prix de revient du quintal
"1831-33 last 3 years of slavery 5s. 4d. to 9s. 6d.
1835-37 last 3 years of apprenticeship 5s. 5d. to 8s. 8d.
1839-41 last 3 years of freedom 26s. 9d. to 31s. 1d.
Loss of 81.17s. 8d. per hogshead for the unfortunate planter with all the taxes, etc. thus in Berbice out of 472 sugar estates granted for cultivation all but 35 are abandoned now... certain and complete ruin of planters and no help to be expected from inimical whig government."

(45) The Morning Herald, Friday, December 24, 1847
"the Captain's Good Service Pension upon an officer who is distinguished no less for his gallant services as a naval officer than he is an author of a series of novels descriptive of naval life and manners... unsurpassed in faithfulness of character as they are unparalleled in brilliancy

récompense (46). Le début de l'année, d'autre part, nous a révélé un Marryat pareil à lui-même, c'est-à-dire toujours aussi curieux et intéressé par la chose publique. En février, il écrit à Sir Rowland Hill, chargé alors du ministère des Postes, pour lui suggérer un moyen qui vise à accélérer le tri du courrier (47) ; l'ingénieux recours à des timbres de couleurs diverses selon les destinations nous rappelle le Marryat des années de jeunesse : à cette époque (48), l'officier s'intéressait non seulement aux problèmes de la contrebande et du recrutement de la marine mais aussi aux questions sociales et politiques, à l'exploration et... aux coquillages. Esprit ouvert à tout -ce doit être un fait bien connu car juillet 1838 l'avait vu devenir membre honoraire d'une société française de statistique (49)- Marryat semble assez dispos, en ce début d'année, pour traiter

-
- (45) suite de la page 257. ...and interest. This meed of acknowledgement will please everybody within as well as without the pale of service."
- (46) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 248, n. 12 ; vol. II, p. 269
 "Lord Auckland replied in the most temperate style.
 'Your title to such a distinction cannot be doubted, and upon receiving today an account of the death of Admiral Nebordean, which has placed one of these pensions at my disposal, I have great pleasure in naming you to it.'"
- (47) British Museum, Mss Room 31,978 f. 260. F. Marryat's autograph letter to Sir Rowland Hill.
 "Langham 15 february 1847... It has occurred to me that a much greater facility in the sorting of letters (which is I believe the most arduous task in the Post Office) might be produced by a plan similar to what I am about to propose.. It is that of having the penny stamps of different colours when the letters are to be sent in different directions for instance allowing the maps of England to be quartered and so many countries to be placed in the North, South, East, West... North blue, South red, East black and West green and two penny post yellow. Foreign letters alone to have a distinguishing label."
- (48) Cf. Livre I, p. 58, note 21.
- (49) Greenwich Maritime Museum. F. Marryat Family papers
 "Diplôme membre honoraire de 'Société Française de Statistique Universelle' fondée à Paris par César Moreau de

...

de points qui ne le touchent guère directement. Il a toujours manifesté un réel intérêt pour la vie publique et ce mouvement spontané s'est souvent heurté à l'incompréhension de la masse ⁽⁵⁰⁾ ou à l'ingratitude des sphères dirigeantes ⁽⁵¹⁾.

C'est dans ce même domaine de la politique que se trahiront à nouveau en 1847 la déception et le désarroi de notre officier, jusqu'alors fervent soutien des conservateurs. Si la lettre au ministre des Postes symbolisait, en février 1847, 'beau temps' dans le baromètre personnel de Marryat, les élections du mois d'août voient l'atmosphère s'assombrir et l'aiguille marquer 'tempête'. Allant à l'encontre de tous ses votes antérieurs, Marryat donne, les 10 et 11 août 1847, ses suffrages aux deux candidats whigs Coke et Hammond dans l'élection au Parlement pour les deux sièges du secteur ouest du Norfolk ⁽⁵²⁾. Ce désarroi va sombrer dans la tragédie à la fin de l'année ; les sourds grondements du destin seront lucidement interprétés par l'ermite qui va devenir le vieil homme de Langham.

Le 24 décembre, disions-nous, the Morning Herald célèbre les mérites de l'officier de marine ; l'article indique, en outre, qu'il a donné deux fils à la marine et l'on fait l'éloge de l'aîné de ces fils ⁽⁵³⁾. N'est-ce pas là une douce consécration de Noël pour un père ? Or l'implacable destin semble s'acharner sur cet homme : à l'heure même où le journaliste louange le fils aîné, ce jeune lieutenant -sublime dérision- n'est plus. Le 20 décembre 1847, en effet, le vaisseau à bord

(49) suite de la page 258. ...Marseille le 22 novembre 1829 ; diplôme délivré le 31 juillet 1838.
Président : duc de Montmorency.
Bureaux : 12 place Vendôme."

(50) Cf. Livre I, pp. 146-147.

(51) Cf. Livre I, p. 231, note 60.

(52) Greenwich Maritime Museum, Davis Mss.

(53) The Morning Herald, December 24, 1847.

duquel sert le jeune Frederick Marryat, HMS Avenger, sombre au large des côtes tunisiennes sur les Sorelli Rocks ⁽⁵⁴⁾. La lenteur des communications maintient les familles dans une incertitude où l'angoisse étouffe peu à peu toute espérance ⁽⁵⁵⁾. Les diligents secours des autorités françaises, comme le signale la presse londonienne, s'avèreront malheureusement inutiles. La corvette 'Lavoisier' arrivée sur les lieux du naufrage en compagnie du vaisseau anglais 'Pacha' ne trouvera que débris et futilités sans pouvoir repérer aucun survivant malgré des recherches poursuivies jusqu'au 26 décembre ⁽⁵⁶⁾. Le fils de Marryat - ainsi que le commandant Napier lui-même - porté disparu, est présumé mort ; la fatale nouvelle se trouvera officiellement confirmée par les déclarations d'un rescapé, le lieutenant Rooke ⁽⁵⁷⁾. Il est bien évident que, dans le phénomène d'alternance que nous avons souligné, cette disparition brutale est le coup le plus terrible qui puisse s'abattre sur l'écrivain vieillissant. Il ne s'en relèvera pas.

-
- (54) The Illustrated London News, January 8, 1848, p. 6.
 "Total loss of H.M. Steamer 'Avenger'. By the 'Pacha', Captain Olive, which arrived at Southampton on Wednesday, intelligence arrived of the wreck of her Majesty's steam frigate 'Avenger', on the Cerilla (sic) Rocks, on the 20th of December. Three officers, a surgeon and five of the crew only were saved.
- (55) Ibid., January 15, 1848, p. 19.
 "The French authorities lost no time in despatching aid to the scene of the wreck ; and some faint hopes are yet entertained that more of the ill-fated crew may be ultimately saved by boats, or on spars... We add the following from the Daily News : the arrival of the Oriental Company's steam-packet 'Sultan' at Southampton had excited hopes that some additional tidings of the 'Avenger' would be brought by her... but she brings no intelligence whatever."
- (56) Annales maritimes et coloniales 1847, vol. II, pp. 960-963.
- (57) Ibid.
 "Le capitaine Napier et le 'master' (M. Archer) se sont élançés sur le pont ; ils ont été jetés tous deux à la mer et on ne les a pas revus... le lieutenant Marryat, qui s'était empressé de monter sur le pont, a été enlevé par les vagues".

Que lui importe l'article publié le 8 janvier 1848 dans the Norfolk News relatant l'octroi de la 'Good Service Pension' (58) ? Les nouvelles apportées par the Illustrated London News qui consacre une page entière, avec illustrations, au douloureux événement les 15 et 29 janvier (59) revêtent, aux yeux de Marryat, une toute autre importance ; elles concrétisent, si l'on peut dire, l'anéantissement de ses rêves les plus chers puisque le nom de Frederick Marryat va disparaître des listes de la marine. Les premiers mois de 1848 se traînent interminablement pour le vieil homme malade que les médecins envoient à Brighton d'où il revient convaincu de sa mort prochaine. Il rédige son testament dès le 14 mars 1848 ; un an auparavant, le 26 avril 1847, son fils aîné Frederick rédigeait le sien. Le jeune lieutenant léguait tous ses biens à sa mère (60) sans faire aucune mention de son père.

On sait bien peu de choses sur les rapports entre Marryat et son fils aîné depuis la séparation de corps légalisée en juillet 1839 (61). Le département des manuscrits du

(58) The Norfolk News, January 8, 1848.

"the good service pension of £ 150 per annum which reverted to the Admiralty on the promotion of Captain Harvey to the rank of Rear-admiral has been conferred on the celebrated novelist, Captain Frederick Marryat, of Langham, in this country."

(59) The Illustrated London News, January 29, 1848, p. 62

"The following is an official return of the names of all the officers who were on board the 'Avenger' when she left Malta :

Captain Charles George Elers Napier (1841)

Lieutenant Hugh Mallett Kinsman (1841)

Lieutenant Frederick Marryat (1845) the son of Captain Marryat CB

Lieutenant Francis Rooke (1846), saved..."

(60) Somerset House. Will of Frederick Marryat Jr 1847.

"This is the last Will and Testament of me Frederick Marryat Lieutenant Royal Navy... bequeathed all the real and personal estate to which I shall be entitled at the time of my decease unto my mother Catherine Marryat... in witness whereof I have hereunto set my hand and seal the twenty sixth day of April in the year of our Lord one thousand eight hundred and forty seven..."

(61) Cf. Livre I, p. 218, note 14.

British Museum possède une lettre que le jeune homme, à bord du HMS Edinburgh, écrivit à son père en avril 1841. Le fils reconnaît son manque d'empressement pour la correspondance, ce qui nous rappelle une lettre échangée à la génération précédente entre Marryat lui-même et son père Joseph ⁽⁶²⁾ ; il justifie cette apparente négligence par le travail intense qui l'accapare à bord ⁽⁶³⁾. Le ton de la missive exprime plutôt une forme de confiance virile entre le père et son garçon de vingt-deux ans ⁽⁶⁴⁾ ; il reste possible que le fossé se soit creusé pour des raisons diverses -ne serait-ce que l'éloignement inévitable avec le service à la mer- entre père et fils au cours des six années qui suivirent pour arriver à avril 1847, date où le jeune lieutenant de la 'Royal Navy' devait rédiger son testament. Nous mentionnons les dernières volontés du fils car elles confirment le conflit qui régnait toujours entre Frederick Marryat et sa femme Catherine ; elles annoncent aussi à l'avance la rupture définitive entre les époux que sanctionneront, au seuil de l'éternité, les ultimes décisions de l'écrivain lui-même. Peut-être le père n'eut-il point connaissance des dernières dispositions de son fils car l'homologation n'eut lieu que le 28 octobre 1848, c'est-à-dire deux mois après le décès de l'écrivain.

(62) Cf. Livre I, p. 37, note 12.

(63) British Museum, Mss Room, Meyerstein Mss 47879 A
"You have often accused me of not writing to you and I acknowledge with great justice... busy and I cannot write a long epistle."

(64) *Ibid.*
"I had a dispute with the caterer of our mess in the 'Implacable', words ran high and I knocked him down, waited two hours... and we made it up and parted the best friends in the world. I would not tell you this only that I had promised to tell you everything, and I think after all that it will be the best plan."

Le testament du romancier ratifie, sans phrases superflues, la séparation conjugale puisque tout revient ou presque à Samuel Francis Marryat, seul fils survivant ⁽⁶⁵⁾. Que l'on est loin de l'état d'esprit dont témoignait la donation du 3 avril 1827 et que manifestait encore le codicille du 30 juin 1830 où l'épouse était légataire universelle ⁽⁶⁶⁾ ! La simple courtoisie invite à s'abstenir de tout commentaire sur le legs symbolique -un portrait ⁽⁶⁷⁾- destiné, dans le corps du testament, à celle qui avait partagé, vingt années durant, l'existence du romancier... Il faut toutefois reconnaître que les filles de Marryat n'étaient guère mieux partagées, à l'exception de Charlotte qui recevait cinquante livres sterling, puisque leur père leur réservait des objets sans grande valeur marchande ⁽⁶⁸⁾ ; il devait revenir à Augusta le clavecin, à Emily une vingtaine de volumes, à Florence et à Caroline l'une la

(65) Somerset House, Captain Frederick Marryat's Will, 1848.
 "This is the last Will and Testament of me Frederick Marryat of Langham in the County of Norfolk... my personal estate and effects hereinafter given and bequeathed to my son Samuel Frank Marryat... all property to my said son Samuel Francis Marryat... Langham estate and cottages next to it... farmlands messuage or tenement situated at South Cove in the County of Suffolk, farmlands messuage or tenement situated at Park Lane in the parish of West Wycombe in the county of Buckingham, farmlands situated in the parish of Hammersmith in the county of Middlesex."

(66) Cf. Livre I, p. 132, note 39.

(67) Somerset House, Captain F. Marryat's Will, 1848
 "I give and bequeath unto my wife Catherine Marryat my portrait by Simpson and the sum of ten pounds to purchase some remembrance of me."

(68) Ibid.
 "...to my daughter Charlotte fifty pounds, to my daughter Augusta my pianoforte, my silver sugar [dresser ?] and little silver muffineers, to my daughter Emily twenty volumes of illustrated works from my library at her choice and my small orders, to my daughter Florence the Order of the Legion of Honour and to my daughter Caroline the Medal of the Royal Humane Society."

croix de la Légion d'Honneur et l'autre la médaille de la Société de Sauvetage, décernées toutes deux pour célébrer en leur temps les éminentes qualités de l'officier de marine (69). Mère, frères et soeurs sont également présents dans l'ultime pensée du romancier ; Ellen, la soeur célibataire qui s'est le plus dévouée pour l'éducation des nièces en l'absence de la mère, n'est guère favorisée : son frère prévoit de lui laisser 'my turquoise ring', sans plus.

Toutes les donations secondaires faites, le testateur revient à son idée centrale qui est de tout laisser à son fils (70). Il lui réserve aussi une tâche plus lourde puisque la responsabilité des filles encore mineures est confiée en quelque sorte à un conseil de famille composé de Samuel Frank Marryat, George et Ellen, frère et soeur de l'écrivain (71). Des additions marginales portées sur le testament nous révèlent que les dernières volontés de Marryat ne devaient pas être respectées en fin de compte. La carence du fils allait tout remettre entre les mains de l'épouse (72) ; les jours de Frank

(69) Cf. Livre I, p. 57, n. 19, p. 155, n. 18.

(70) Somerset House, Captain F. Marryat's Will, 1848.

"I give and bequeath unto my said son Samuel Francis Marryat all the rest and residue."

(71) *Ibid.*

"I appoint my said son Samuel Francis Marryat sole executor of this my will and together with my sister Ellen and my brother George Marryat guardians of my daughters during their minorities... and thereby revoke all my former wills and declare this to be my last will and testament in witness whereof I have hereunto set my hand this fourteenth day of March in the year of our Lord 1848."

(72) *Ibid.*

"On the twenty third of October 1848 administration (with the Will annexed) of the goods chattels and effects and credits of Frederick Marryat late Langham... deceased left unadministered by Samuel Francis Marryat the son sole executor and residuary legatee named in the said Will (since deceased) was granted to Catherine Marryat the relict of the said deceased having been first sworn (by commission) duly to administer."

Samuel Marryat étaient eux-mêmes comptés puisque la mort l'emportera à moins de trente ans le 12 juillet 1855 comme le précise the Gentleman's Magazine et sa jeune épouse refusera d'endosser de pareilles responsabilités.

La prémonition de sa fin prochaine ne semble point entamer le serein stoïcisme de l'ermite de Langham. Comme par le passé, il vit dans la solitude de son domaine, entouré de la chaude et naïve affection de quelques-unes de ses filles. Des visiteurs occasionnels portent témoignage de l'ambiance agréable qui règne dans cet intérieur confortable décoré avec goût ⁽⁷³⁾. La santé de leur hôte est de toute évidence chancelante mais la gaieté est de règle ; c'est fortuitement que les enfants apprirent la maladie du maître de maison ⁽⁷⁴⁾ car jamais la douleur ne réussit à effacer le sourire sur les lèvres du père attentif à la douce harmonie du foyer. Les enfants miment des charades tandis que leur père, comme le rapporte Napier le curé de Holkham, les accompagne au violon ⁽⁷⁵⁾. Ces jeux simples et sains vont pourtant connaître un terme à très brève échéance.

A l'aube du mercredi 9 août s'éteint le romancier après des semaines de souffrances ; c'est ce qu'apprend tout le comté à la lecture de the Norfolk News du 12 août 1848 ⁽⁷⁶⁾ dont

(73) H.J. Coke, Tracks of a Rolling Stone, London 1905, pp. 79-80

"house a glorified cottage, very comfortable and prettily decorated..."

(74) The Cornhill Magazine, August 1867, p. 161.

"Later I can think of him, in his great unselfishness, concealing the fact of being ill, lest those about him should be distressed in his account ; so that only by accident was it discovered by his son that that painful organic disease which in the end killed him, had commenced."

(75) H.J. Coke, op. cit., cf. *supra*, p. 265, n. 73.

"the evening had all the freshness and spirit of an impromptu pleasure".

(76) The Norfolk News, Saturday August 12, 1848.

"On Wednesday last... after a long affliction, at Langham Cottage, in his county Captain Marryat RN, well known and

l'article souligne le courage tranquille du patient au cours de sa maladie. Patience, quiétude et simplicité semblent avoir marqué de leur empreinte la vie de Marryat pendant ces mois ultimes de 1848 ; cette simplicité, il l'avait aussi souhaitée dans son testament pour ses obsèques ⁽⁷⁷⁾, et l'on peut penser que ce fut le seul de ses désirs à être finalement exaucé. Après les journaux de province la presse londonienne annonce à l'ensemble de la nation la triste nouvelle dont l'irréversible brutalité frappe de consternation les amis intimes de l'écrivain ⁽⁷⁸⁾; the Athenaeum souligne le choc fatal donné à la santé de l'écrivain, depuis longtemps fragile, par la mort tragique de son fils aîné perdu en mer ⁽⁷⁹⁾. Une semaine plus tard, la notice nécrologique de the Illustrated London News salue la disparition, à un âge relativement jeune, du "Smollett du dix-neuvième siècle" et publie son portrait ⁽⁸⁰⁾. Ainsi s'achève, dans le calme d'une résidence provinciale loin de l'agitation des villes et dans le

-
- (76) suite de la page 265. ...deservedly celebrated in the literary world. His health for some time past had been greatly impaired ; and for several months preceding his decease he had been unable to leave his room. His sufferings were protracted and extreme but borne with exemplary resignation."
- (77) Somerset House, Captain F. Marryat's Will, 1848.
"I desire that my funeral may be a walking funeral and that no unnecessary expense may be incurred about it."
- (78) John Forster, the Life of Charles Dickens, London 1872-74, vol. II, p. 440.
"His [Marryat's] name would have stood first among those I have been recalling as he was among the first in Dickens's liking ; but in the autumn of 1848 he had unexpectedly passed away."
- (79) the Athenaeum, August 12, 1848, p. 807.
"He had been long seriously unwell - from the bursting of a succession of blood vessels ; and his friends had for some time ceased to entertain the slightest hope of his ultimate recovery. The recent loss of his eldest son in the Avenger is known to have materially affected his health."
- (80) The Illustrated London News, August 19, 1840.
"Another bright ornament of literature has been taken from amongst us, Captain Marryat, the Smollett of the nineteenth century, died on the 9th instant, at Langham in Norfolk in his 56th year."

chaud parfum des fleurs estivales, une existence consacrée pendant près d'un demi-siècle aux tumultes de ce monde ; ainsi disparaît une personnalité par beaucoup imitée sans jamais être égalée par personne (81).

(81) R.R. Madden, the Literary Life and Correspondence of the Countess of Blessington, London 1855, vol. III, p. 215.
"...though followed and imitated by many, he [Captain Marryat] has been equalled by none."

Conclusion

Dans cette étude nous avons pris en filature, en quelque sorte, un personnage attirant certes mais aussi souvent insaisissable au point de nous donner parfois l'impression de poursuivre une ombre. Munis de renseignements substantiels, les détectives établiraient maintenant un portrait-robot pour parachever le succès de leur enquête. De notre côté, le moment semble venu de regrouper les lignes de force qu'a pu dégager cette analyse où nous avons, autant que faire se pouvait, suivi l'homme pas à pas ; elles recomposeront un portrait qui, avec plus de nuances que dans les recherches de police, donnera plein relief à ces traits caractéristiques dans lesquels réside, à nos yeux, l'originalité riche et attachante de la personnalité de Frederick Marryat.

Insaisissable, avons-nous dit, et il nous faut reconnaître que l'homme a réussi, en certaines occasions, à passer entre les mailles du filet bien que, par endroits, nous ayons pu apporter quelque clarté sur des points restés jusqu'ici relativement obscurs. Insaisissable et versatile encore sur le plan intellectuel jusqu'à séduire des esprits distingués aussi divers que ceux de Conrad ⁽¹⁾ et de Virginia Woolf ⁽²⁾ qui

(1) Joseph Conrad, Notes on Life and Letters, London 1921, vol. 18, pp. 73-78.

(2) Virginia Woolf, the Captain's Beath-bed and other Essays, London 1950.

consacrèrent tous deux une longue critique à Marryat. Conrad n'a pas manqué de souligner le sortilège qu'exerçait le romancier de la mer sur la jeunesse ⁽³⁾, opinion corroborée par deux auteurs d'une inspiration aussi différente que Ruskin ⁽⁴⁾ et Daudet ⁽⁵⁾ ; nous avons vu quelle emprise conservait Marryat sur ses propres filles lors des dernières années de Langham. C'est en définitive à Langham que, selon nous, se retrouve le mieux, dans toute sa plénitude, l'homme qu'il fut au cours d'une existence entière dominée par la mer ; cette retraite symbolise toutes les contradictions inhérentes à un caractère aussi impulsif que spontané dont les dominantes se rassemblent ici comme estompées dans l'ombre d'une vie qui touche à son terme.

Sous les traits de l'homme de cinquante ans, apparemment bien conservé et encore vigoureux, se devine le profil impérieux de ce jeune commandant qu'il restait en toutes circonstances, à terre comme à bord ; à terre il demeurait même trop marin selon certains, et nous ne pensons pas uniquement ici à ses détracteurs comme Nathaniel Parker Willis ⁽⁶⁾ ou autres Américains, tel Henry Clay ⁽⁷⁾. Forster dont l'amitié ne saurait

-
- (3) Joseph Conrad, *op. cit.*, cf. p. 268 n. 1 ; p. 73.
"He [Marryat] is the enslaver of youth, not by the literary artifices of presentations, but by the natural glamour of his own temperament."
- (4) John Ruskin, *Praeterita*, London 1886 (1949), vol. I, p. 91
"I read all Captain Marryat's novels..."
- (5) Alphonse Daudet, *Premier voyage, premier mensonge*, Paris, 1900 pp. 27-28
"Mes lectures étaient Robinson Crusoe, Aventures et voyages de Garneray... Une autre de mes lectures favorites, c'étaient les romans du capitaine Marryat et surtout le 'Midship Tasy'. J'en rêvais de ce midshipman, et c'est à lui en partie que je dois les aventures que je vais raconter."
- (6) Cf. Livre I, p. 173, note 79.
- (7) Thomas Hart Clay, *Henry Clay*, Philadelphia 1910, p. 425.
"His manners were in marked contrast to those of the other guests, who had been invited to meet him. During the dinner Mr Clay hospitably urged Captain Marryat to have another glass of wine which he rudely declined, setting down his glass with such violence that it was shivered and saying in loud tones : 'No more wine ; I have had enough'."

être mise en doute rapportait les propos voilés mais suffisamment explicites ⁽⁸⁾ tenus à Lausanne en 1846 par un ami commun nommé Cerjat ; comment se méprendre sur l'identité de l'invité anonyme, 'remarquable écrivain, ancien résident de Lausanne et excellent ami' de Forster et Dickens, et qui, en outre, semble sortir tout droit, pour son hôte, d'un roman de Smollett ?

Marryat deviendrait ainsi une réincarnation de cet homme de la mer aux manières frustes et au rude langage tel que la fin du dix-huitième siècle le voyait encore avec Frances Burney sous les traits de Captain Mirvan 'bourru, grossier et déplaisant' ⁽⁹⁾ à son retour de croisière. Jane Austen, peut-être plus compréhensive par affection pour ses frères, excusait les marins que leur devoir maintenait pendant des mois loin des raffinements de la bonne société ⁽¹⁰⁾.

Excusé ou non le marin, et en l'occurrence Marryat, suscitait souvent l'inquiétude autour d'une table élégante ⁽¹¹⁾.

(8) John Forster, the Life of Charles Dickens, London 1874 (1966) vol. II, pp. 410-411

"...anecdotes of an excellent friend of ours, formerly resident at Lausanne... Our friend was a distinguished writer, and a man of many sterling fine qualities, but with a habit of occasional free indulgence in coarseness of speech, which, though his earlier life had made it as easy to acquire as difficult to drop, did always less than justice to a very manly, honest, and really gentle nature. He had as much genuinely admirable stuff in him as any favourite hero of Smollett or Fielding, and I never knew any one who reminded me of those characters so much."

(9) Frances Burney, Evelina, 1778, Clarendon Press (1930), p.46
"surly, vulgar, and disagreeable... I never saw such a vulgar, abusive fellow in my life as that Captain Mirvan."

(10) Jane Austen, Persuasion, 1818, London (1960), p. 52.
"a sailor who has had no society among women to make him nice."

(11) Charles Dickens, Letters, None such Press, London 1938, vol. I, p. 779
"It would seem, Mr Cerjat tells me, that he was, when here, infinitely worse in his general style of conversation than now - sernmuchser, as Toodle says, that Cerjat describes

Parfois même l'inquiétude de l'hôte, si l'on en croit la correspondance de Dickens, se serait matérialisée au delà de toutes craintes ; la truculence du langage de notre 'ogre friend' capable d'en remontrer aux plus vieux habitués de Newgate aurait, en cette occasion précise, contraint un baronnet à quitter la table ⁽¹²⁾. On ne songeait guère pourtant à tenir vraiment rigueur à Marryat de ces réactions qui pimentaient sa personnalité au demeurant fort séduisante. Il ne saurait, dans le cadre de ce dernier incident, en être fourni de meilleure preuve que la lettre reçue par le biographe de Dickens à l'occasion de la publication de son ouvrage ; cette lettre écrite par un des fils du baronnet, lui-même présent au repas en question en 1836, précisait que ce dîner mouvementé avait été à l'origine d'une réelle et sincère amitié entre les familles du 'capitaine courageux' et du gentilhomme ⁽¹³⁾.

(11) suite de la page 270. ...himself as having always been in unspeakable agony when he was at his table, lest he should forget himself (or remember himself, as I suggested) and break out before the ladies."

(12) Ibid.

"There happened to be living here at that time a stately English baronet and his wife, who had two sons concerning whom they cherished the idea of accomplishing their education into manhood coexistently with such perfect purity and innocence, that they were hardly to know their own sex. Accordingly, they were sent to no school or college, but had masters of all sorts at home, and thus reached eighteen years or so, in what Falstaff calls a kind of male green-sickness. At this crisis of their innocent existence, our ogre friend encountered these lambs at dinner, with their father, at Cerjat's house ; and, as if possessed by a devil, launched out into such frightful and appalling impropriety that years of education in Newgate would have been as nothing compared with their experience of that one afternoon. After turning paler and paler, and more and more stony, the baronet with a half-suppressed cry, rose and fled. But the sons - intent on the ogre - remained instead of following..."

(13) John Forster, op. cit., cf. p. 270, n. 8; vol. III, p. 520. "I well remember the dinner at Mr Cerjat's alluded to in one of the letters from Lausanne in your life of Dickens.

Ainsi s'affirmait cette mâle assurance soulignée par une solide silhouette ⁽¹⁴⁾ et par cet impérieux profil qui, couronné d'une belle chevelure ondulée, lui conservait les charmes de la jeunesse. Cet homme, comme le reflétait sa physionomie ⁽¹⁵⁾, avait l'habitude du commandement et des décisions à prendre contre vents et marées et dans les tourmentes de toutes natures. Il avait usé de son indomptable énergie en maintes circonstances de sa tempétueuse carrière ; d'aucuns diraient même qu'il en avait abusé car, sous une brusque flambee d'irritation, cette énergie tournait très vite à la pugnacité, trait caractéristique de famille ⁽¹⁶⁾, disait-on, sans remonter pour autant jusqu'aux ancêtres dont les barbares pratiques relèvent sans doute du mythe ⁽¹⁷⁾. Cette idiosyncrasie semble bien connue et passe pour un fait acquis dans la corres-

-
- (13) suite de la page 271. ...It was not however our first acquaintance with the distinguished writer, as he came with his family to stay at a Pension on the border of the Lake of Geneva where my father and his family were then living, and notwithstanding the gallant captain's 'habit' the families subsequently became very intimate."
- (14) S.C. Hall, Retrospect of a Long Life, London 1883, vol. II, p. 169.
"a thorough sailor to outward seeming was Frederick Marryat, the greatest of all the writers of sea stories ; and a sailor in truth he was - daring, energetic, and brave, thoughtful, far-seeing and enterprising... At least that is the way I call him to memory."
- (15) The Listener, August 12, 1948, pp. 240-241 'Author of Mr Midshipman Easy' by John Gloag.
"the jaw is firm with a cleft chin. It is the face of a strong, self confident man, touched a little with arrogance but saved by that promise of a humorous smile. He was impatient, full of vitality, pursuing many ideas but only overtaking a few of them, extravagant..."
- (16) Ch. Wright & C.E. Fayle, A History of the Lloyd's, London 1928, p. 243.
"From his father, a learned but eccentric doctor of medicine, Marryat had inherited the ability and pugnacity which he passed on to his more famous son, Captain Frederick Marryat, the novelist of the British Navy."
- (17) Cf. Livre I, p. 18, note 50.

pondance échangée en 1952 entre le directeur du Musée maritime de Greenwich et l'arrière petite-fille de l'écrivain dont le verbe rivalise en vigueur avec celui de son aïeul ⁽¹⁸⁾. Quoi qu'il en soit, l'esprit de décision dont faisait montre Marryat lui avait permis de doubler bien des caps menaçants ; il cinglait alors vers le large et, pour certains, restait toujours imprégné, si l'on peut dire, d'une odeur de goudron ⁽¹⁹⁾. Comment s'en étonner ?

Le large et la mer sont pour l'homme, ainsi le dit Baudelaire, symbole de liberté et d'infini ⁽²⁰⁾. Marryat, profondément marqué dès son enfance ⁽²¹⁾ par l'emprise de la mer, devait toujours éprouver une inextinguible soif de liberté et de vastes horizons, besoin qu'il communiqua à ses deux fils. A défaut de solitaire indépendance sur les immensités marines que lui fermaient les refus de l'Amirauté ⁽²²⁾, Marryat allait

-
- (18) Greenwich Maritime Museum, Mrs Chappell's letter to the Director.
"September 10, 1952... all that I have inherited from my great grandfather is his robustious language. Many relatives have remarked it with displeasure, but there it is."
- (19) S.C. Hall, op. cit., cf. p. 272, n. 14 ; vol. II, p. 169
"One fancied the scent of tar was clinging to his thick-set manly frame."
- (20) Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal, Paris 1857 : 'L'Homme et la Mer'.
"Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer
.....
Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort
O lutteurs éternels, ô frères implacables !
- (21) Cf. Livre I, pp. 25 à 32.
- (22) Florence Marryat Church, Life and Letters of Captain Marryat. London 1872, vol. II, p. 265. F. Marryat's letter to Lord Auckland, Wimbledon, December 14, 1847.
"I was not so much to blame when I drew the comparison between our respective treatment - Captain Chads having hoisted his Commodore's pennant in India having been since appointed to the 'Excellent'... while I have applied in vain for employment, and have met with a reception which I have not deserved..."

finally trouver une consolation dans l'isolement du Norfolk qui, pareil à une figure de proue, s'avance avec audace dans la mer. A Langham, un immense espace découvert s'étendait devant sa propriété et lui apportait le lointain écho des rouleaux de la Mer du Nord qui brisaient sur la grève. Dans son domaine que l'imagination pouvait magnifier en un vaisseau naviguant solitaire, Marryat redevenait le commandant seul maître à bord ; à sa manière, il réussissait à larguer les amarres loin de la société et le vent du large venait fouetter le visage du vieux marin fidèle au poste -c'est-à-dire fidèle à lui-même- en tous lieux et même à quelques milles... à l'intérieur des terres (23).

Outre ce besoin de liberté -et il se révèle là encore le vrai marin que chacun s'accorde à reconnaître, en bien ou en mal- Marryat ressentait un profond besoin d'affection (24). Ses lettres à Catherine Marryat sont révélatrices à ce sujet même si le ménage devait connaître l'échec que l'on sait. Il est possible que les époux n'aient pas eu la même conception de l'affection conjugale ; pourtant Marryat, à en croire certaines déclarations (25), attachait un grand prix à une totale et pleine communion entre un écrivain et sa femme. Cette tendresse, qui

(23) William A. Dutt, Some Literary Associations of East Anglia, London 1907, pp. 325-326.

"It is a rather 'far cry' from King's Lynn to Langham, a pleasant little village about two miles south of Blakeney and seven from the quaint old coast town of Wells."

(24) The Listener, August 12, 1948, pp. 240-241.

"He [Marryat] made his own unhappiness -ardent and indiscreet, he carried into later life the amorous carelessness that he had acquired as a midshipman."

(25) Francis Jacob, Aspects of Authorship, London 1872, p. 178.

"Captain Marryat somewhere observes that however much the public may appreciate the works of a man of genius, whether they be written to instruct or to amuse, certain it is that a literary man requires in his wife either a mind congenial to his own, or that pride in her husband's talents which induces her to sacrifice much of her own domestic enjoyment to the satisfaction of having his name extolled abroad."

avait pu lui manquer dans son foyer, Marryat la compensait par diverses amitiés extérieures dont certaines ont nui, sans nul doute, au bon équilibre de la vie familiale. Nous avons signalé combien on appréciait le romancier de la mer dans le cercle de ses amis intimes, personnages en renom pour la plupart ; on le prisait aussi dans des salons plus critiquables ou tout au moins plus critiqués comme ceux de Lady Blessington et Lady Morgan. Comment en aurait-il été autrement ?

Les amis de Marryat gardaient le souvenir d'une personnalité exubérante ou pour le moins enjouée dont la voix cordiale ⁽²⁶⁾ disait assez la chaleur de la réception. Chacun avait mesuré la générosité de l'accueil à Sussex House et, plus tard encore, à Spanish Place, et ses intimes savaient à quel degré -parfois excessif- Marryat pouvait être désintéressé ⁽²⁷⁾. Les réunions amicales auxquelles il prenait part s'animaient sous l'effet d'une gaîté communicative que son rire sans retenue ⁽²⁸⁾ déclenchait très vite comme par enchantement. Il goûtait la plaisanterie et pratiquait l'humour qui, lors de moments difficiles entre autres sur le plan financier, lui permettait de retrouver son équilibre par une spirituelle pirouette ⁽²⁹⁾. Cet entrain naturel explique l'insistance avec laquelle tous ses amis le pressaient de revenir parmi eux à

(26) The Cornhill Magazine, August 1867, vol. XVI, p. 150.

"same voice as of old - deep-chested, cordial and cheery."

(27) Ibid., p. 151.

"if there was a quality for which there was no place in his mind, it was regard for his own interest."

(28) Ibid., p. 156.

"I never hardly knew a man laugh with greater abandonment."

(29) New York Library, F. Marryat's autograph letter to Howard postmarked 3 may 1834.

"I must raise the wind somehow, begging is of no use, borrowing is unprofitable - ergo I intend to steal but not from you because why the man who puts his hands into your pockets will have nothing but his trouble for his pains."

Londres ou d'accepter au moins leurs invitations (30) car son absence se faisait cruellement ressentir.

La plupart de ses connaissances ne pouvaient pas comprendre la rupture de Marryat avec la vie londonienne et, par conséquent, avec ses vieilles amitiés de la capitale (31). En fait, il prenait le contrepied de son attitude de 1835 où il envisageait d'abandonner définitivement Langham pour Londres (32), et il partait maintenant en quête d'affections plus sûres, ce qui n'avait pas été caché à l'ami journaliste lors de sa visite à Langham en 1844 (33). L'article de the Cornhill Magazine publié quelque vingt ans plus tard devait mettre l'accent sur

(30) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 273, n. 22; vol. II, p. 206. Forster's letter to F. Marryat.

"Look at this bill enclosed ; it is all Dickens's doing... But will you come up ? Stanny and all of us are in it. Dickens plays Bobadil. I have kept my best place for you, if you will come. Tell me, and you shall have the card of invitation by return of post. Many are coming from greater distances than Langham. Do come..."

(31) The Cornhill Magazine, August 1867, vol. XV, pp. 150-151. "I arrived one evening at the 'Feathers Inn' at Holt, and discovered that I had four or five miles to go before I could reach Langham. So hiring one of these miserable old flies of former days, I got into it, and was jolted away, in a temper which might have borne an improvement. What has come to him, argued I, that he should, in the very vigour of life, retire from the world and live the life of a hermit... 'Everybody says that is a shame that you should be out of the world like this'."

(32) Norfolk Annals, 1835, p. 344.
Cf. Livre I, p. 169, n. 67.

(33) The Cornhill Magazine, August 1867, vol. XV, p. 152.
"I have had enough of the world. I like this sort of life ; besides look at all my girls and boys. I want to retrench."

la chaude atmosphère de sympathie qui unissait père et enfants -sympathie toute empreinte de respect et suggérant plutôt, pour le grand aîné, l'affectueuse camaraderie qui règne entre frères et soeurs- (34). Cette respectueuse affection n'allait pas se démentir par delà la mort et sa fatale flétrissure, comme en témoigne la publication du livre de souvenirs sous la plume de sa fille Florence Marryat Church (35). Il est certain que, du vivant de Frederick Marryat, ce sincère sentiment filial n'a pas manqué d'adoucir, au cours des dernières années, le climat qu'avait toujours connu le romancier. Peut-être trouvait-il là de quoi satisfaire sa nature profonde, une fois dissipée l'effervescence toute superficielle dont il avait dû jusque là se contenter et s'étourdir. Alors atteignait-il l'ultime havre de paix.

Cette expression nous replonge dans l'atmosphère maritime, celle-là même qui toujours enveloppa notre écrivain. Poursuivant sur cette lancée, il nous plairait assez de l'imaginer, faisant corps avec son oeuvre, sous l'aspect d'une sémillante frégate. Affrontant l'adversité, rageuse et ardente au combat à l'instar du commandant, ainsi s'est-elle manifestée dans les fracassantes heures de gloire. Maintenant nous la verrions plutôt à sec de toile et portée par un courant favorable vers le port au terme de sa carrière. La voilure réduite témoigne bien de la sagesse du fin manoeuvrier ; avec le tragique deuil qui frappait l'officier le frêle vaisseau essuyait un nouveau grain redoutable où, faute d'expérience, il aurait

(34) *Ibid.*, p. 156.

"It always struck me that Marryat was like an elder brother rather than a father to his own children, although I am fully sure he lost nothing in their filial respect and honour by the intimacy and freedom of their love."

(35) *Ibid.*, p. 156.

"I know now, after he has been dead eighteen years, that the hearts of his children cling to his memory as fondly as they did in the days I speak of."

Notons que, suivant l'exemple paternel, Frank, Augusta et Emilia devaient, comme Florence, écrire pour la jeunesse.

pu périr, corps et biens, sans jamais regagner sa base. Ses évolutions savantes et multiples symbolisent de magistrale façon, à nos yeux, l'habileté et les ressources inépuisables du commandant ; aussi contrairement à ce que l'on aurait pu croire, elle ne devait point être désarmée comme un vaisseau ordinaire pour rester à jamais au port. Les ondes de la littérature, malgré des courants parfois contraires, allaient en définitive s'avérer moins perfides que les océans du globe ; elles ont ouvert l'immensité de leurs espaces à la frégate 'Frederick Marryat' qui, tel un vaisseau fantôme original, vogue toutes voiles dehors depuis plus d'un siècle. De loin en loin, elle aborde toujours en bonne place dans les échos littéraires à l'occasion de dates symboliques ⁽³⁶⁾, de sondages d'opinion ⁽³⁷⁾ ou de simples articles sans aucune prétention ⁽³⁸⁾.

Pourtant Frederick Marryat n'avait pas été le dernier à exprimer son scepticisme ; à maintes reprises, il avait dit sa lassitude devant les exigences et servitudes du métier d'écrivain ⁽³⁹⁾. Il ne cachait pas à sa mère qu'il préférerait

-
- (36) The Listener, August 12, 1948.
"Author of Mr Midshipman Easy" : John Gloag's broadcast commemorating the centenary of the death of Captain Marryat."
- (37) The Daily Telegraph, London.
"Friday, September 1, 1899 the Daily Telegraph's 100 best novels in the World", a list selected by honourable people in which four books by Marryat the King's Own, Peter Simple, Mr Midshipman Easy, Jacob Faithful.
- (38) The London Evening News and Star, Monday December, 1963
"Vandals of London"
"Captain Marryat, who lived at Gothic House in Wimbledon, knew the common, its gamekeepers, highwaymen, ghosts and fearful snow-storms. You remember in Jacob Faithful the hero and Tom Beazeley set off on a poaching foray..."
- (39) Cf. Livre I, p. 227, note 50.

passer à la postérité sous l'uniforme du marin (40) ; ce n'était pas là simple manifestation d'humeur ; est-il possible d'interpréter autrement son insistance à bien dissocier le monde maritime et le monde littéraire dans l'octroi des distinctions qui lui avaient été conférées (41) ? Or n'avait-il pas consacré sa vie entière à repérer et éviter les écueils de ces deux mondes pour échapper au naufrage et réapparaître couvert de gloire ? La postérité allait donc montrer une plus juste compréhension et une plus fine intuition dans son interprétation des faits.

Aux yeux du marin l'activité littéraire devenait condamnable comme s'il se fût livré à un vice impuni ; son amère saveur lui mouillait les lèvres et il éprouvait le besoin de s'en laver (42). Malgré les thèmes abordés, la création littéraire lui semblait quelque peu voiler de brume sa stature d'officier ; or, de toute évidence, cette brume montée des fonds romanesques et marins à la fois n'a cessé, après la mort du romancier, de grandir la silhouette de l'officier dont les exploits guerriers, en d'autres circonstances, se seraient perdus dans une gloire commune à tous ses compagnons d'armes.

La présence de Marryat dans le monde britannique est en réalité plus profonde que ne saurait le prouver la mention occasionnelle de son nom dans des articles de presse. Est-ce le fait du hasard si Graham Greene juge bon de signaler une

(40) Florence Marryat Church, op. cit., cf. p. 273, n. 22 ; vol. II p. 71

"I should like to disengage myself from the fraternity of authors, and be known in future only in my profession as a good officer and seaman."

(41) New York Public Library, F. Marryat's autograph letter "Wednesday night... say edited by Captain Marryat RN (not CB) that has nothing to do with writing."

(42) R.R. Madden, the Literary Life and Correspondence of the Countess of Blessington, vol. III, p. 227, F. Marryat's letter to Lady Blessington.

"I wished to go afloat and wash out all my sins of authorship in salt water."

oeuvre de Marryat parmi les lectures d'une de ses héroïnes (43) ? Ce simple détail n'en est que plus révélateur par son caractère anodin. Plus décisif peut-être car il touche la masse de la population et, ce faisant, trahit son intérêt et ses goûts, tel nous paraît le recours aux moyens de diffusion modernes. Dans ce domaine, le cinéma s'est emparé d'un roman de Frederick Marryat pour en offrir une adaptation aux cinéphiles britanniques sous le titre de 'Midshipman Easy' lors des fêtes de fin d'année en 1935 (44). Plus récemment, au cours de l'été 1964, le petit écran de la télévision a réintroduit dans des millions de foyers d'outre Manche the Children of the New Forest dont l'illustration, dans le style du vingtième siècle, a reçu l'éloge unanime de la critique (45). La faveur vivace dont jouit Frederick Marryat chez ses compatriotes et même auprès de lecteurs étrangers par delà les rivages de l'insulaire Albion, voilà qui sans nul doute pique notre curiosité pour une oeuvre où se doit refléter la complexe et impétueuse personnalité que nous

-
- (43) Graham Greene, the End of the Affair, London 1951, p. 211.
"I pulled open a cupboard in my bedroom and found a pile of old children's books... There were several of Andrew Lang's fairy books in their coloured covers, many Beatrix Potter's, the Children of the New Forest... In the Children of the New Forest she had written very tidily and minutely 'Sarah Bertram Her Book. Please ask permission to borrow. And if you steal it will be to your sorrow'."
- (44) British Museum, Mss Room, Meyerstein Mss, 47879 B.
Leaflet of the Rialto Cinema Coventry Street W 1, the Pick of Piccadilly, showing for Christmas 1935 "Midshipman Easy... Captain Marryat's immortal story of an adventurous youth who goes to sea and experiences many thrilling exploits during the exacting days of Nelson."
- (45) The Daily Telegraph, August 24, 1964
"A triumphant Children of the New Forest"
The Daily Herald, August 24, 1964
"Thriller with Promise"
Yorkshire Post, August 24, 1964
"Oasis in New Forest".

connaissions déjà. Aussi allons-nous aborder, à notre tour, cette vaste production au sein de laquelle la postérité a retrouvé et uni à jamais le marin et le romancier ⁽⁴⁶⁾.

*
* *
*

(46) The Daily Telegraph, London, Tuesday, November 19, 1912.
"it was out of the beautiful combination of qualifications
-a knowledge of letters and knowledge of the sea- that they
[the readers] had Marryat's novels... aglow with the
genius of the born raconteur."

TABLE DES MATIERES

Livre I - L'HOMME

	<u>Pages</u>
AVANT-PROPOS	
INTRODUCTION.....	1
I - LE MILIEU FAMILIAL.....	5
Chapitre 1 - Les origines familiales.....	5
Chapitre 2 - L'enfant.....	23
II - L'HOMME DE MER	34
Chapitre 1 - Du midship au lieutenant.....	34
Chapitre 2 - L'officier en congé.....	52
Chapitre 3 - Le commandant en Europe.....	74
Chapitre 4 - Le commandant en Asie.....	91
Chapitre 5 - Le dandy londonien.....	106
Chapitre 6 - Le capitaine de vaisseau.....	120
III - L'HOMME DE LETTRES.....	139
Chapitre 1 - Le journaliste et le candidat au Parlement.....	139
Chapitre 2 - Le directeur de revue.....	151
Chapitre 3 - Le voyageur en Amérique.....	183
Chapitre 4 - L'homme seul.....	215
Chapitre 5 - L'ermite de Langham.....	245
CONCLUSION.....	268

